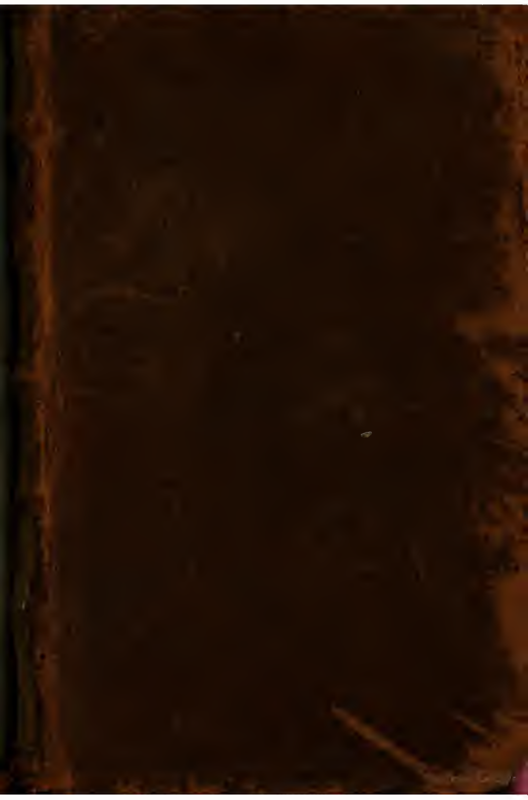
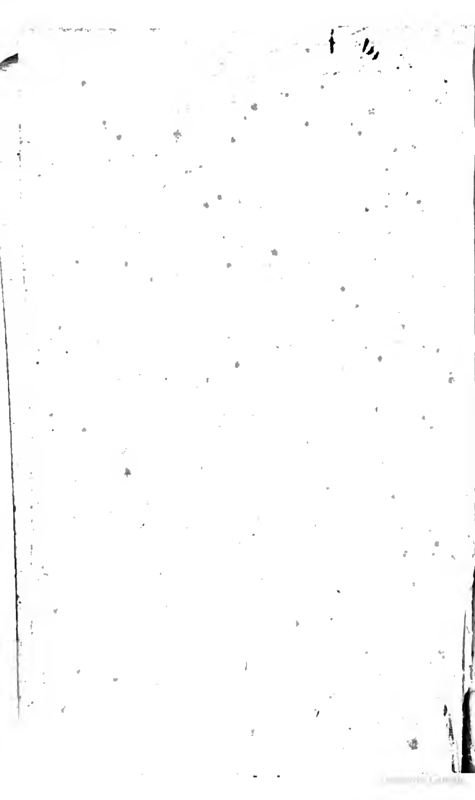




SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.
POUR LES DIMANCHES.
TOME SECOND.
NOUVELLE EDITION.



A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET, rue Merciere, au Soleil.

M. D CC. LVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SERMONS

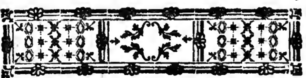
CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le second Dimanche après Pâques : *Sur le soin des Domestiques.* 3
Pour le troisieme Dimanche après Pâques : *Sur les divertissements du monde.* 52
Pour le quatrieme Dimanche après Pâques : *Sur l'amour & la crainte de la vérité.* 98
Pour le cinquieme Dimanche après Pâques : *Sur la Priere.* 139
Pour le Dimanche dans l'octave de l'Ascension : *Sur le zele pour la défense des intérêts de Dieu.* 184
Pour le Dimanche dans l'octave du Saint Sacrement :

Sur la fréquente Communion. 229
Pour le troisieme Dimanche après la Pentecôte : *Sur la sévérité chrétienne.* 270
Pour le quatrieme Dimanche après la Pentecôte : *Sur les œuvres de la Foi.* 310
Pour le cinquieme Dimanche après la Pentecôte : *Sur la vraie & la fausse piété.* 348



SERMONS
POUR LES
DIMANCHES
DEPUIS PASQUES
JUSQU'A LA PENTECOTE.



SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE APRÈS PAQUES.*

Sur le Soin des Domestiques.

Dicebat Jesus Pharisæis : Ego sum Pastor bonus.

Jesus dit aux Phariſiens : Je ſuis le bon Paſteur. En Saint Jean, chap. 10.

DIEU, Chrétiens, n'a point de qualité, pour honorable qu'elle ſoit, qu'il ne communique aux hommes. Celle de paſteur & de bon paſteur, étoit ſans doute une des plus glorieuſes que Jeſus-Chriſt ſe fût attribuée dans l'Evangile ; & nous voyons qu'il a fait part à tous les prélats de ſon Egliſe, qui ſont, comme dit Saint Paul, autant de paſteurs, établis pour la conduite des

* *Le Sermon pour le Dimanche de Quaſimodo eſt à la fin du Carême.*

fideles, & pour veiller sur ce cher troupeau que le Sauveur du monde à lui-même racheté de son sang. Mais ne pensons pas qu'il n'y ait que les Evêques & les supérieurs ecclésiastiques qui entrent avec Jesus-Christ en communication de cette excellente qualité de pasteurs des ames. Je prétends que dans un sens, moins propre, si vous le voulez, & moins étroit, mais réel après tout & véritable, elle convient à tout ce qu'il y a de maîtres, que la Providence, par une sage disposition, a constitués sur les familles pour y commander & pour les gouverner. Ce sont des pasteurs, puisqu'ils sont chargés de conduire & qu'ils ont pouvoir d'ordonner; des pasteurs, puisque sans parler du reste, ils ont sous eux des domestiques qui exécutent leurs ordres & dont le soin leur est confié. Je dis plus, & ce ne sont pas seulement des pasteurs, mais des pasteurs des ames, puisque s'ils doivent pourvoir aux besoins temporels de ceux qui vivent dans leur dépendance, je vais vous faire voir qu'ils sont encore plus obligés de penser à leurs besoins spirituels & de s'y intéresser. Que manque-t-il donc à la plupart des maîtres pour avoir droit de dire, par proportion, comme Jesus-Christ: *Ego sum pastor bonus?* c'est d'être en effet de bons pasteurs, c'est de contribuer à la sanctification de leurs domestiques, & de s'appliquer à leur salut. Devoir dont j'ai à vous entretenir, après

que nous aurons imploré l'aſſiſtance & les lumieres du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

QU'UN maître, ſelon les regles ordinaires, doive à ſes domeſtiques l'aliment & la demeure ; que ſelon l'eſprit de charité & par une compaſſion même naturelle, il ſe trouve engagé à ne les pas abandonner dans leurs infirmités & à leur procurer les ſecours néceſſaires ; enfin que par la loi d'une juſtice rigoureuſe il ſoit indiſpenſablement obligé de leur tenir compte de leurs ſervices, & de leur donner une récompenſe proportionnée à leurs peines, c'eſt ce que l'uſage du monde nous apprend aſſez, & ce que je ſuppoſe comme autant de maximes inconteſtables & univerſellement reconnues : mais l'auriez-vous cru, mes chers Auditeurs, & juſqu'à préſent l'auriez-vous compris, qu'en qualité de maîtres, j'entends de maîtres chrétiens, vous avez été choiſis pour être les Apôtres de vos maiſons ; que vous y devez faire en quelque maniere, à l'égard de vos domeſtiques, l'office de prédicateurs & de directeurs, que vous aurez à répondre de leurs ames, & que vous ne pouvez négliger leur ſalut, ſans vous rendre coupables devant Dieu & dignes de ſes châtiments ? C'eſt néanmoins une vérité dont il eſt aiſé de vous convaincre, & c'eſt une des obligations les plus juſtes

& les plus essentielles de votre état. Pour vous en faire convenir avec moi, & pour vous expliquer d'abord tout mon dessein, je considere cette importante obligation sous trois rapports : par rapport aux domestiques dont vous êtes chargés, par rapport à Dieu qui vous en a chargés, & par rapport à vous-mêmes qui en êtes chargés. Or sur cela je soutiens trois choses qui vont partager ce discours ; & je dis que trois grands intérêts vous imposent une loi étroite & inviolable de vous employer selon toute l'étendue de votre pouvoir, au salut de ceux que le Ciel vous a soumis pour vous servir ; sçavoir, l'intérêt de vos domestiques même, vous le verrez dans la premiere Partie, l'intérêt de Dieu, je vous le montrerai dans la seconde Partie, & votre propre intérêt, ce sera le sujet de la troisieme Partie. Voilà en peu de paroles tout mon dessein, & ce qui contient des instructions d'autant plus nécessaires, qu'elles sont moins connues & moins pratiquées.

I. PART. IL faut l'avouer, Chrétiens : c'est une charge pesante pour les maîtres & les peres de famille d'être responsables du salut de leurs domestiques, & d'avoir un compte exact à rendre de ceux qui par une vocation particuliere du Ciel se trouvent soumis à leur autorité. Ne dissimulons ni la peine ni les conséquences

de cette obligation : elle eſt grande, elle eſt ſujette à des ſoins pénibles & onéreux : mais à conſidérer d'abord le ſeul intérêt de ces domeſtiques dont vous êtes chargés, elle eſt juſte, & rien n'étoit plus conforme a la raiſon, ni par conſéquent aux principes de la religion, que d'exiger d'un maître ce zele tout évangélique, & de lui en faire un devoir étroit & rigoureux. Appliquez-vous, je vous prie, aux preuves que j'en vais donner, & jugez vous-mêmes ſi j'outre en quelque point la morale que je vous prêche, & ſi je vous preſcris rien qui ne ſoit ſolidement établi.

Car je prétends que l'ordre des choſes le demande ainſi, qu'il eſt de la juſtice due à tous ceux qui vivent dans la dépendance d'un maître, que comme il a droit ſur leurs perſonnes, il veille ſur leur conduite, & particuliérement ſur leur ſalut : pourquoi cela ? parce que tout gouvernement, même temporel, n'eſt inſtitué de Dieu ſur la terre que pour conduire les hommes à leur fin derniere & à leur ſouveraine félicité : or cette félicité ſouveraine & cette derniere fin n'eſt autre choſe que le ſalut éternel ; d'où il s'enſuit que ces maîtres à qui Dieu dans le monde a donné le pouvoir de commander, ſont réciproquement & indiſpenſablement obligés de s'employer au ſalut de ceux qui leur doivent obéir.

Loi commune aux Rois, aux Princes,

aux magiſtrats, à toutes les puiſſances ordonnées de Dieu pour le bien de leurs ſujets ; mais entre les autres, loi ſpéciale pour les chefs de famille. Le paganiſme même a reconnu, autant qu'il la pouvoit reconnoître, cette vérité ; & ſerons-nous après cela ſurpris que les Peres de l'Egliſe en aient fait un des articles de la morale chrétienne, & qu'ajoutant aux lumieres de la ſageſſe du ſiecle, celles de l'Evangile & de la foi, ils nous aient laiſſé pour regle inviolable cette concluſion, que tout homme qui dans le Chriſtianiſme a autorité ſur un autre, doit répondre de ſon ame ſelon la meſure de cette autorité. Or cette autorité, diſent-ils, n'eſt jamais plus efficace ni plus immédiate que dans un maitre, que dans un pere de famille à l'égard de ceux qui le ſervent. Il ne peut donc oublier le ſoin de leur ſalut, & les livrer à eux-mêmes, ſans s'attirer la haine de Dieu en renverſant ſes deſſeins, & ſans s'expoſer au péril évident de ſe perdre. Développons ce raiſonnement, & mettons-le dans tout ſon jour & toute ſa force.

Quand Saint Ambroiſe parle des ſouverains & des monarques, il dit qu'à le bien prendre, ce ne ſont pas les peuples qui ont été fait pour les Rois, mais plutôt les Rois qui ont été faits pour les peuples, & que dans le deſſein de Dieu les princes ſont bien plus aux ſujets que les ſujets ne ſont aux princes

Maxime, remarque très-judicieusement ce Pere, qui bien-loin de déroger à la grandeur des souverains de la terre, ne sert au contraire qu'à la relever & à lui donner plus d'éclat : car qu'y a-t-il de plus grand & de plus approchant de Dieu, que d'être destiné pour la félicité publique & pour le bonheur de tout un empire ! Or ce que S. Ambroise disoit des Monarques & des Rois, nous devons le dire de tous les maîtres revêtus d'une puissance légitime, & préposés pour la conduite de leurs maisons & de leurs familles. Car qu'est-ce, à proprement parler, qu'une famille, sinon une forme de Royaume, où l'on commande & où l'on obéit ; comme un Royaume n'est que comme une grande famille, dont les membres sont liés au chef & en dépendent ? Si donc un homme ayant sous soi des domestiques, ne les regardoit que par rapport à soi-même, que par rapport aux divers ministeres de sa maison, que par rapport à la commodité de sa personne, que par rapport à la splendeur & à la magnificence de son train, & que du reste il fût peu en peine de la maniere dont il se comportent à l'égard de Dieu & des devoirs de la religion, je soutiens, sans parler de tout autre désordre, que dès-là il feroit dans une disposition criminelle & qu'il abuseroit de son pouvoir : pourquoi ? parce que Dieu ne l'a point mis dans le rang qu'il tient, & ne lui a point donné

l'autorité ſupérieure pour un tel uſage. Il eſt maître, non pas pour lui-même, mais pour ceux qui lui ſont ſoumis : il a droit d'exiger leurs ſervices, mais à condition de pourvoir non-ſeulement à l'entretien de leur vie, mais au réglement de leurs mœurs.

Ah ! Chrétiens, la grande vérité ! c'eſt Saint Gregoire qui me l'apprend dans l'excellent traité qu'il a compoſé des inſtructions paſtorales, & il ne ſe peut rien dire de plus fort ni de plus ſenſé ſur cette matiere. En effet, demandez à ce ſaint Docteur ce que c'eſt que le pouvoir d'un pere de famille ſur ſes domeſtiques ; ce n'eſt, répond ce grand homme, ſelon la belle & divine théologie des Apôtres, qu'une émanation & une participation du pouvoir de Dieu. D'où il tire cette conſéquence, qu'un maître doit uſer de ſon pouvoir à peu près comme Dieu uſe du ſien ; de ſorte qu'il n'en uſe pas plus abſolument ni plus impérieuſement que Dieu : cette regle eſt bien raiſonnable. Or prenez garde, quelque pouvoir que Dieu ait ſur nous, il n'en uſe jamais que pour notre ſanctification & pour notre ſalut : il en pourroit uſer pour lui-même & ſans avoir égard à nous, parce qu'il ne nous doit rien ; mais il ne le veut pas, & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il s'eſt tellement accommodé à nos intérêts, que jamais il ne nous impoſe une loi, que

jamais il ne nous fait une défenſe, que jamais il ne diſpoſe de nous, que jamais il ne nous emploie à ce qui eſt de ſon ſervice, ſi ce n'eſt dans la vue de notre avancement ſpirituel & des mérites qu'il nous donne lieu d'acquérir pour l'éternité. Juſques-là, pourſuit Saint Gregoire, que par la raiſon même qu'il eſt le Seigneur & le maître de tous les hommes, il daigne bien ſe tenir en quelque ſorte obligé par ſa providence d'appeller tous les hommes au ſalut, & que parce qu'il domine ſur chacun des hommes en particulier, il veut bien ſe rendre reſponſable à ſoi-même, ou plutôt ſe rendre compte à ſoi-même du ſalut en particulier de chacun des hommes.

L'entendez-vous, Chrétiens ? voilà le fondement de cette obligation ſi indiſpenſable & ſi juſte dont je vous parle ; voilà ce qui doit tous vous engager à ce zele de charité pour le ſalut de ceux que Dieu a confiés à votre vigilance, en les aſſujettiſſant à vos volontés. Et en cela quel tort Dieu vous fait-il, quand il vous communique ſon pouvoir, à des conditions auxquelles, ſi j'oſe le dire, il a bien voulu s'aſtreindre lui-même ? Vos ſerviteurs & vos domeſtiques dépendent de vous, mais ils n'en ſont pas plus dépendans que vous ne l'êtes de Dieu. Or parce que vous dépendez de Dieu, il s'eſt chargé du ſoin de votre ſalut ; & c'eſt pour cela qu'il s'occuppe

continuellement & ſans relâche à y veil-
ler par ſa ſageſſe, à vous y aider par les
ſecours de ſa miſéricorde, & qu'il s'en
1. Cor. fait même un point de fidélité : *Fidelis*
c. 1. *Deus per quem vocati eſtis*. Pourquoi vous
ſeroit-il permis de traiter autrement ceux
qui relevent de vous & qui vous appartiennent ? Car, encore une fois, ce pouvoir que vous avez dans vos familles & dans vos maiſons ne ſeroit pas légitime s'il ne venoit de Dieu, & il ne viendroit pas de Dieu s'il n'étoit réglé & ordonné ; & pour être ordonné & réglé, il doit avoir de la conformité avec celui de Dieu même. Or celui que Dieu exerce ſur les hommes, ſe rapporte tout à leur perfection & à leur ſalut : n'eſt-il donc pas convenable & même néceſſaire que le vôtre ait la même fin ?

Mais que fais-je, & pourquoi tant raiſonner dans une matiere où nous avons la parole de Dieu ſi expreſſe, & ſur laquelle le Saint-Eſprit s'eſt expliqué ſi clairement ? Car, c'eſt pour cela même, dit Saint Paul, c'eſt parce que les maîtres doivent être garants de leurs domeſtiques, qu'ils ont droit de leur commander, & que ces domeſtiques doivent leur rendre une obéiſſance fidelle. Sans cela il n'y auroit ni ſerviteur, ni maître, ni dépendance, ni autorité, ni commandement, ni ſujétion : tous les hommes ſeroient égaux. Ecoutez l'Apôtre & voyez en quels termes il le déclare écrivant aux

Hébreux : *Obedite præpositis vestris & subjacete eis ; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* *Heb. c. 13.* Mes Freres, si votre condition vous réduit à vivre dans la servitude des hommes, ne refusez point de vous soumettre à eux, & soyez prompts à exécuter leurs ordres. En voici la raison, ajoute ce Docteur des nations : c'est que vos maîtres veillent sur vous ; ils veillent comme devant un jour paroître au saint tribunal de Dieu ; ils veillent comme devant être examinés à ce redoutable tribunal sur le soin qu'ils auront pris du salut de vos ames ; ils veillent, & s'ils ne le font pas, Dieu sçaura bien en avoir raison dans le terrible compte qu'il leur en demandera.

Il est donc certain, mes chers Auditeurs, que c'est un devoir attaché au caractere de maître ; & pour vous en donner une plus juste idée & une connoissance plus particuliere, il est certain qu'un maître, dès là qu'il est maître, & parce qu'il est maître, doit à ses domestiques sur-tout trois choses : L'exemple, l'instruction, & dans les rencontres une charitable correction. L'exemple, pour les édifier & pour les préserver de la plus dangereuse de toutes les tentations, qui est le scandale. L'instruction, pour ne les pas laisser, comme on les voit souvent, dans une ignorance grossiere des plus essentielles obligations du Christianisme, mais pour les leur faire connoître,

autant qu'il est possible, & pour les porter à les remplir. Une charitable correction, pour maintenir l'innocence parmi eux, & pour y réprimer le vice. Tout cela, dis-je, est certain ; mais voici en même temps sur quoi nous ne pouvons assez gémir dans le siecle où nous vivons. Permettez-moi de vous en faire aujourd'hui ma plainte, peut-être y aura-t-il quelqu'un dans cet Auditoire à qui elle profitera. C'est que bien-loin de contribuer au salut de ceux qu'il a plu à Dieu de commettre à votre vigilance, vous contribuez souvent à leur perte & à leur réprobation ; c'est que bien-loin de les ramener de leurs égarements pour les conduire dans le droit chemin, vous les retirez du droit chemin où ils marchoient, pour les égarer ; c'est que bien-loin d'être les tuteurs & les pasteurs de leurs ames, vous en êtes les séducteurs & les corrupteurs. Je dis les corrupteurs, & je ne sçais en combien de manieres différentes : par les engagements & les occasions de péché où vous les jettez, en les rendant complices de vos désordres ; par les exemples pernicieux que vous leur donnez, & qui sont pour eux une tentation d'autant plus à craindre, qu'elle est plus présente & plus fréquente ; par une ignorance criminelle de leurs déportements où vous demeurez, & dont ils sçavent se prévaloir pour mener une vie licentieuse & libertine ; par une indulgence molle & une lâche tolérance

qui les autorise dans tous leurs vices. Quatre articles sur lesquels il feroit à propos que vous fissiez tous les jours dans vos familles un sérieux examen devant Dieu, & qui demandent au moins présentement toute votre réflexion.

Oui, je prétends, & les preuves n'en sont que trop sensibles, l'expérience ne nous le fait que trop voir, je prétends que vous contribuez à la damnation de vos domestiques par les occasions de péché, & les occasions quelquefois continuelles où vous les mettez, puisqu'il ne se peut faire que vous viviez dans le libertinage sans les y engager avec vous. Car cet homme que vous avez à votre service & qui se soucie peu de déplaire à Dieu, pourvu qu'il vous plaise, à quoi l'employez-vous ? à être l'instrument de vos débauches, le confident de vos desseins, l'exécuteur de vos injustices & de vos vengeances : c'est lui qui prépare les voies, lui qui fournit les moyens, lui qui conduit les intrigues, lui qui porte & qui rapporte les paroles, lui qui ménage les entrevues, lui qui sert de lien pour entretenir le plus honteux & le plus détestable commerce. Cette fille que vous tenez auprès de vous, femme mondaine, & qui se fait un point capital de s'insinuer dans vos bonnes graces & de s'y conserver, à quel ministere la destinez-vous ? il faut qu'elle seconde la passion de votre sœur ; je ne m'explique pas davantage :

il le faut, & que pour cela elle apprenne mille rufes & mille artifices qui la corrompent, & que pour cela elle fe faffe un front qui ne rougiffe de rien lorfqu'il s'agit d'avancer le menfonge & de le foutenir, & que pour cela elle oublie tout ce qu'elle doit à Dieu & tout ce qu'elle doit à fon propre honneur. Car c'eft à ces conditions qu'elle vous devient chere, & dès qu'elle commenceroit à prendre d'autres fentiments, elle cefferoit d'avoir auprès de vous l'accès favorable que vous lui donnez.

Ce n'eft pas affez : en pervertiffant ces domeftiques par les occafions de péché où vos habitudes vicieufes les expofent, vous les pervertiffez par vos exemples. On fçait quel eft le pouvoir de l'exemple, & particuliérement du mauvais exemple, parce qu'il fe trouve plus conforme au penchant de notre nature. Mais de tous les exemples, ne peut-on pas dire qu'il n'en eft point de plus contagieux que celui d'un maître, vivant fous les yeux d'un domeftique qui l'accompagne par-tout & qui remarque tout ? Et de bonne foi, Chrétiens, quand des ames ferviles & mercénaires, des ames foibles & fans éducation; tels que font la plupart de ces gens qui rempliffent vos maifons, & qui forment votre train, quand, dis-je, témoins oculaires, témoins affidus & perpétuels de tout ce que vous faites & de tout ce

que vous dites, ils vous voient fréquenter des lieux suspects, vous trouver à des rendez-vous dont ils ont le secret & dont ils connoissent l'abominable mystere, vous porter à des libertés qui les étonnent d'abord, mais auxquelles ils se familiarisent : quand ils entendent les discours dissolus que vous tenez, les maximes impies que vous débitez, les médisances dont vous déchirez le prochain, les blasphêmes que l'emportement de la colere vous fait prononcer ; je vous le demande, quelles impressions doivent-ils recevoir de tout cela ? Avec cette inclination que nous avons au mal, & qu'ils ont encore plus que les autres, n'est-il pas naturel qu'ils s'accoutument bien-tôt à agir, à parler comme vous ; qu'ils deviennent impudiques, voluptueux comme vous, libertins & impies comme vous, coleres & emportés, médisants & blasphémateurs comme vous ? Peut-être étoient-ils entrés dans votre maison exempts de tous ces vices ; mais je puis presque assurer qu'en se séparant de vous, ils les emporteront tous avec eux.

Je vais encore plus loin ; & supposons qu'on ne voit chez vous ni de votre part, nul de ces scandales, j'ajoute que souvent vous n'êtes pas moins cause de la perte de vos domestiques par une ignorance volontaire de leurs actions.

On ne veut point s'engager là-dessus en de chagrinantes recherches, & des domestiques qui s'en apperçoivent & qui se croient à couvert des yeux du maître, ne gardent aucunes mesures : ils abandonnent tous les devoirs de la religion ; ils violent impunément tous les préceptes de l'Eglise ; ni prieres, ni messes, ni jeûnes, ni sacrements : de là ils se portent à tous les excès, jusqu'à ce qu'ils en viennent à quelque éclat que le maître enfin ne puisse ignorer. Si je l'avois sçu, dit-on alors, si j'avois été instruit de ces violences, ou de ces débauches, j'y aurois apporté remede. Si vous l'aviez sçu, reprend Saint Bernard ? mais pourquoi ne le sçaviez-vous pas ? mais ne deviez-vous pas le sçavoir ? mais n'étiez-vous pas obligé de vous en informer ? & quelle diligence avez-vous faite pour l'apprendre ? Chose étrange, que tout se soit passé dans l'enceinte de votre maison, autour de vous & presque sous vos yeux, & que vous soyez le dernier qui en entendiez parler & qui en ayez *Bern.* connoissance ! *Ut vitia domûs tuæ ultimus rescias.*

Ce qui est encore plus criminel & aussi ordinaire, le voici : on sçait de quelle maniere se comportent des domestiques, on en reçoit tous les jours des plaintes, & on l'observe bien par soi-même ; toutefois on ne dit rien, & on les

tolere ; parce qu'un domeſtique eſt habile du reſte, & qu'à l'égard du maître il a toute l'aſſiduité & toute l'adreſſe néceſſaire, on craindroit de le rebuter & qu'il ne prît parti ailleurs ; parce qu'un domeſtique eſt indocile, & qu'en le reprenant il en faudroit eſſuyer des bruſqueries, on le ménage, afin d'éviter le trouble que ſes repliques audacieuſes pourroient exciter ; parce qu'un domeſtique eſt recommandé, on lui permet tout & on l'excuſe en tout pour complaire au patron qui le ſoutient. Ah ! mes Freres, faut-il donc que ces aveugles demeurent ſans guide qui les redreſſe ? faut-il que ces pécheurs vivent ſans frein qui les arrête, ſans inſpection qui les éclaire, ſans avertiſſement qui les corrige ? La ſeule charité, ſans autre motif que la liaiſon commune & la reſſemblance qu'il y a entre tous les hommes, la charité ſeule vous obligeroit à ne leur pas refuſer ces ſecours & cette aſſiſtance ſpirituelle. Vous ſera-t-il pardonnable avec le rapport mutuel & plus intime qui vous les attache, de les laiſſer malheureuſement périr, & de ne point prendre de part au plus grand de leurs intérêts, qui eſt celui de leurs ames ? Qui s'en chargera ſi vous le négligez ; & ſi perſonne n'en a ſoin, en quel abyme iront-ils ſe précipiter ?

Mais, dites-vous, je leur donne

exactement leur salaire, & que leur dois-je davantage ? Apprenez-le de Saint Jean Chrysostome ; car dans un domestique, répond ce Pere, vous devez bien distinguer deux choses, son travail & sa personne ; son travail qu'il emploie pour vous, & sa personne qui dépend de vous. Que son travail soit abondamment payé par la récompense qu'il reçoit de votre main, je le veux ; mais sa personne qu'il vous a assujettie, mais sa liberté qu'il vous a engagée, cette liberté si précieuse dont il a disposé en votre faveur, l'estimez-vous si peu & la mettez-vous à un si vil prix ? Non, non, poursuit Saint Chrysostome, ce n'est point-là précisément ce qu'elle vous doit coûter, ce salaire n'est que la juste rétribution des services que vos domestiques vous rendent : Il faut donc que pour la sujétion & la dépendance de leurs personnes vous leur deviez autre chose : & quoi ? c'est d'être comme leurs gardiens & leurs anges tutélaires : telle est la principale dette que vous avez contractée, & pour ainsi parler, le premier pacte que vous avez fait avec eux. En conséquence de leur engagement vous prétendez qu'ils sont à vous : c'est donc à vous d'en répondre, puisque vous êtes responsables de tout ce qui vous appartient ; & si le moindre d'entr'eux vient à se perdre, ce sera,

ſelon Saint Paul, à votre péril & ſur votre compte : *Servus Domino ſuo ſtat, aut cadit.* Mais en prenant cet homme chez moi, je n'ai point eu en vue de faire ce pacte avec lui : il eſt vrai, vous n'y penſiez pas; mais Dieu l'a fait pour vous; & comme il eſt le maître de vos droits, auſſi bien que de votre volonté, ce qui vous reſte c'eſt de ratifier le pacte qu'il a fait en votre nom : autrement, mon cher Auditeur, n'attendez à ſon jugement éternel qu'une affreuſe condamnation, lorſqu'il vous redemandera, non plus ſang pour ſang, ni vie pour vie, mais ame pour ame. Combien de maîtres à ce dernier jour ſeront réprouvés de Dieu & frappés de ſes anathêmes, autant pour les péchés de leurs domeſtiques, que pour leurs propres crimes ? En quoi ce formidable & ſouverain juge vengera, non-ſeulement les intérêts des domeſtiques, mais encore ſes intérêts particuliers, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

Rom. c. 14.

II. PART.

TOUT péché contre la charité du prochain eſt une offenſe de Dieu; & toute offenſe de Dieu bleſſe la gloire de Dieu, & dès-là même eſt contre les intérêts de Dieu. Mais outre cet intérêt général, qui par un ſaint zele pour Dieu, nous engage à éviter toute

offense de Dieu, je prétends, Chrétiens, qu'il y en a un encore plus particulier, qui pour l'honneur de Dieu vous oblige à tenir vos domestiques dans la regle, & à les faire marcher dans la voie du salut, autant que vos soins y peuvent être utiles & que votre vigilance y peut contribuer. Pour établir cette seconde vérité, reprenons la grande maxime que j'ai posée d'abord, & qui est comme un premier principe dans la morale chrétienne, sçavoir, qu'il n'y a point de puissance sur la terre qui ne vienne de Dieu, & qui ne soit une participation de celle de Dieu :
Rom. *Non est potestas nisi à Deo.* De là Saint
c. 13. Paul concluoit que quelque liberté que nous ayons acquise en Jesus-Christ, nous devons avoir un profond respect pour toutes les puissances supérieures, & que dès qu'elles sont de Dieu, nous devons être prêts à leur obéir comme à Dieu même. Conséquence indubitable : mais moi, Chrétiens, j'en tire aujourd'hui une autre qui n'est pas moins certaine, non point pour les sujets qui obéissent, mais pour les maîtres même qui commandent, & je dis que toutes ces puissances étant de Dieu, il n'y en a pas une qui, par une obligation indispensable & essentielle, ne doive être employée pour Dieu & pour les intérêts de Dieu. Or quel est

l'intérêt de Dieu dans une famille chrétienne ? c'eſt d'y être honoré, d'y être glorifié par la bonne vie de ceux qui la compoſent ; il faut donc que le maître qui en eſt le chef, n'ait point d'autre vue que celle-là, & qu'il ſe conſidere toujours comme l'exécuteur des ordres de Dieu, comme le vengeur de la cauſe de Dieu, en un mot, comme l'homme de Dieu dans ſa maiſon ; car être maître & être tout cela, c'eſt la même choſe, & je ſoutiens que tout cela eſt de droit naturel & de droit divin.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus juſte & de plus conforme à la loi naturelle que d'obliger un homme qui a en main le pouvoir de Dieu, d'en uſer premiérement pour Dieu avant que de l'employer pour lui-même ? Dieu dit au Pere de famille, je t'ai fait ce que tu es, tu n'as point d'autre puiſſance que la mienne, & j'ai bien voulu la partager avec toi ; mais j'ai prétendu & je prétends encore que dans l'exercice que tu en feras je ſois le premier à qui tu aies égard. Il y a deux intérêts à ménager, le tien & le mien ; le tien, c'eſt le ſervice que tes domeſtiques doivent te rendre ; le mien, ce ſont les devoirs de religion qu'ils me rendront comme chrétiens. Sers-toi de ton autorité pour exiger d'eux ce qui t'eſt dû, je ne m'y oppoſe pas ; mais

n'oublie jamais qu'ils me doivent plus qu'à toi, & que c'est à toi pendant qu'ils sont soumis à tes ordres de m'en faire raison ; toute la justice qui est entre moi & eux se réduit à l'accomplissement de ces devoirs auxquels sont attachés & leur salut & ma gloire. Souviens-toi que ce doit être là ton premier zele : de leur faire observer ma loi, de les maintenir dans la vraie piété, de corriger dans leurs personnes tout ce qui me blesse, de les relever de leurs chûtes & de mettre un frein à leur licence ; souviens-toi que tous les commandements que tu pourrois leur faire pour ton intérêt particulier, ne sont rien au prix d'un seul que tu leur feras pour l'avancement de ma gloire & pour la sanctification de leurs ames ; souviens-toi qu'il vaudroit mieux, & mieux pour toi-même, qu'ils fussent réfractaires à toutes tes volontés, que de manquer à la moindre des miennes, parce que tu peux bien absolument te passer de leurs services ; & que tu ne sçaurois te passer ni te dispenser de les tenir dans mon obéissance.

Voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu parle, & qu'y a-t-il encore une fois de plus raisonnable ? Mais voyez sur cela même l'injustice de l'homme. Que fait-il, cet homme revêtu de la puissance & de l'autorité

de son souverain Seigneur? par un abus insupportable & par une monstrueuse ingratitude, il la rapporte toute à soi. Ce droit de commander, de gouverner, lui avoit été donné pour l'intérêt de Dieu : il met à part l'intérêt de Dieu, & ne pense qu'au sien propre. Que ce domestique soit emporté & blasphémateur, si du reste il paroît fidele & attentif, on en est content; qu'il y ait dans une maison des scandales & de honteux commerces, si d'ailleurs on y est ponctuellement servi, les choses, dit-on, vont le mieux du monde, & jamais il n'y a eu de maison mieux réglée. Mais que par inadvertance un serviteur ne se soit pas trouvé au temps qui lui étoit prescrit, mais que par oubli il ait omis une légere commission qu'il avoit reçue, mais que par surprise il ait laissé échapper une parole inconsidérée, c'est assez pour exciter tout le feu de la colere & toute la chaleur de la passion. Or n'est-ce pas-là, mes Freres, une profanation des intérêts de Dieu? Voilà néanmoins ce qui se passe tous les jours parmi les hommes & parmi les Chrétiens, & ce qui les rend coupables d'une espece d'infidélité pareille à celle que Saint Augustin reprochoit autrefois si éloquemment aux Magistrats de Rome. Appliquez-vous à ceci, c'est un des plus beaux traits de ce saint Docteur, & je le tire du second livre de la Cité de Dieu.

Il parle d'une ordonnance que firent les Césars & les Magiſtrats de ce temps-là, contre certains auteurs, dont les poéſies ſatyriques & remplies de médiſances, déchiroient ſans ménagement & ſans égard la réputation des plus honnêtes citoyens : ce qui leur fut défendu, ſous les plus grieves peines. Cependant, ajoute ſaint Auguſtin, on leur permettoit de publier contre les Dieux que les Romains adoroient, ce qu'il y a de plus abominable & de plus infame. En quoi, reprend ce Pere, il faut confeſſer qu'ils tenoient une conduite aſſez juſte pour eux-mêmes, mais bien indigne par rapport à leurs Dieux. *Quod ergà ſe quidem ſatis honeſtè conſtituerunt, ſed ergà Deos ſuperbè & irreligiosè.* Car comment eſt-ce, dit-il, raiſonnant avec un ſage Romain, comment eſt-ce, ô Scipion, que vous pouvez juſtifier & approuver cette loi qui ôte à vos Poëtes la liberté d'écrire & de parler contre vous, tandis qu'ils n'épargnent aucune de vos divinités? Eſt-ce que vous eſtimez plus la dignité de votre Sénat que celle de votre Capitole ? ou plutôt, eſt-ce que l'honneur de votre ville vous eſt plus cher que celui du Ciel même : enſorte qu'un poëte dans ſes écrits n'oſe attaquer les habitants de Rome, & qu'il puiſſe proférer impunément contre les Dieux de Rome, mille blaſphêmes ? Quoi, ce ſera un crime que

Auguſt.

Plaute ait mal parlé des Scipions qui sont de votre maison, & vous souffrirez que Terence ait déshonoré votre Jupiter en le diffamant comme un adultere ? Or ce reproche que saint Augustin faisoit à des païens, ne nous peut-il pas bien convenir dans le christianisme, lorsqu'un pere de famille, zélé pour soi & indifférent pour Dieu, punit dans ses domestiques tout ce qui intéresse sa personne; & ferme les yeux sur tout ce qui outrage la majesté divine; lorsqu'il est sensible aux sales discours, aux impiétés, aux imprécations qu'ils prononcent, & qu'il se montre délicat jusqu'à l'excès sur un terme peu respectueux qui s'adresse à lui & qui le pique ?

C'est cela même que saint Bernard déploroit amérement, c'est ce qui faisoit le sujet de sa douleur, quand il considéroit ce que l'expérience lui avoit appris, & ce qu'elle lui apprendroit encore plus aujourd'hui : que dans des familles chrétiennes nous portons bien plus patiemment les pertes de Jesus-Christ que les nôtres; *Quod patientiùs jacturam ferimus Christi quàm nostram :* qu'on veut avoir un compte exact des moindres dépenses que font des domestiques, & qu'on ne prend nullement garde au déchet de leur piété & à la ruine entiere de leur religion; *Quod quotidianas expensas quotidiano reciprocamus scrutino, & continua dominici gregis detrimenta nescimus :* qu'on est inf-

Bernar.

Idem.

truit à fond & qu'on veut l'être, du juste prix & de la qualité de tout ce qui s'emploie par les officiers d'une maison pour son entretien, mais qu'on ne pense guere à découvrir les désordres auxquels ils sont sujets, & qu'on en est peu touché : *Quod de pretio escarum & numero quotidiano cum ministris discussio est, & nulla de peccatis eorum inquisitio.* Voilà, dis-je, sur quoi ce grand saint ne pouvoit assez exprimer sa peine & son indignation. Voilà ce qui allumoit tout son zele, parce qu'il y voyoit les intérêts de Dieu abandonnés.

Zele qui a été de tout temps le caractere des serviteurs de Dieu & des véritables chrétiens ; zele qui a paru dès la naissance de l'Eglise, où l'on voyoit parmi le peuple fidele autant de pasteurs des ames, autant de Prédicateurs, autant d'Apôtres, qu'il y avoit de maîtres ; à peine un chrétien avoit-il reçu la grace & la lumiere de la foi, qu'il cherchoit à la répandre dans tous les esprits & dans tous les cœurs ; à peine avoit-il connu le vrai Dieu, qu'il se croyoit obligé de travailler à le faire connoître, & le premier sentiment que lui inspiroit le christianisme, étoit de soumettre ceux qui vivoient sous son obéissance, à l'obéissance du Seigneur dont il embrassoit la loi. Ainsi ce maître dont il est parlé dans l'Evangile de saint Jean, témoin de la guérison miraculeuse de son fils, opérée

par le Sauveur du monde, ne se contenta pas de croire, mais engagea toute sa maison à croire comme lui en Jesus-Christ, à se convertir comme lui, à reconnoître comme lui la vérité qui leur étoit sensiblement révélée : *Credidit ipse, & domus ejus tota.* S'il n'eût pas eu ce zele, il eût laissé ses domestiques dans leur incrédulité; mais sa foi les sanctifia, & ce nouveau chrétien usa si avantageusement de son pouvoir pour les intérêts de Dieu, qu'étant devenu lui-même disciple de Jesus-Christ, il persuada par son exemple & par ses remontrances à tous ceux qui lui appartenoient, de se faire instruire à la même école, & de recevoir la même doctrine. Ainsi dans la suite des siecles, le grand Constantin subitement éclairé du Ciel, & comprenant ce que demandoit de lui le titre glorieux de premier Empereur chrétien, n'eut plus désormais de plus ardent desir, ni d'autre soin, que de réduire tous ses Etats sous le même culte dont il avoit fait une profession si authentique & si éclatante. Il avoit, en livrant des combats, en remportant des victoires, en domptant de fieres nations, étendu les limites de son empire, & rendu son nom également célebre & redoutable : mais cette souveraine puissance que tant de conquêtes avoient affermie, il ne crut pas pouvoir mieux l'employer qu'à la conversion de ses sujets, qu'à déraciner de leurs cœurs l'idolâtrie

Joan. c. 4.

& à y graver profondément le nom de Jeſus-Chriſt, qu'à les ranger tous ſous l'étendard de Jeſus-Chriſt, qu'à leur faire adorer la croix de Jeſus-Chriſt. Fameux conquérant, mais plus recommendable, ſi je l'oſe dire, par ſon zele & par le ſaint uſage qu'il fit d'une ſi vaſte domination, que par les plus hauts faits & les actions les plus mémorables qui la lui avoient acquiſe. Ainſi dans le même eſprit & avec le même zele, ſaint Louis au milieu d'une cour nombreuſe, & à la tête d'un des plus floriſſants Royaumes, n'eut rien plus à cœur que d'y faire honorer & ſervir Dieu; il n'y a qu'à voir ces loix ſi ſéveres, mais ſi ſages & ſi chrétiennes, qu'il porta contre les impies & les profanateurs : non-ſeulement il les porta; mais avec quelle rigueur les fit-il exécuter, ſe relâchant volontiers ſur les injures qui n'attaquoient que ſa perſonne royale, mais ne pouvant pardonner ni même tolérer tout ce qui s'attaquoit à l'honneur de Dieu, & ne comptant pour quelque choſe la dignité de Roi, qu'autant qu'elle le mettoit en état de défendre les droits du maître qui l'avoit placé ſur le thrône. Ce ſont-là des exemples au deſſus de vous, ſans être inimitables pour vous. Dès que vous ſerez remplis de l'eſprit du chriſtianiſme, vous ſerez chacun dans vos familles ce que ces pieux monarques ont fait dans les villes & dans les provinces; car d'où leur venoit ce

zele, si ce n'est de la foi qu'ils professoient & de l'esprit de religion dont ils étoient animés ? Au moment que vous serez conduits par le même esprit, & que vous en suivrez les divines impressions ; vous vous regarderez parmi vos domestiques, non plus précisément comme des maîtres, mais comme les ministres de Dieu, chargés de ses ordres & destinés à lui faire rendre les hommages qui lui sont dus.

Et voilà, mes chers Auditeurs, en quel sens nous pouvons entendre une parole bien terrible de l'Apôtre ; si je ne sçavois pas que c'est le Saint-Esprit même qui la lui a dictée, elle me paroîtroit incroyable, & je la prendrois pour une exaggération ; mais elle n'exprime que la vérité pure, & une vérité dont vous ne pouvez être trop instruits. Car, dit ce Docteur des nations, écrivant à son disciple Timothée, quiconque néglige le soin de ses domestiques, & sur-tout quiconque ne s'applique pas à les former selon Dieu, à les élever dans la crainte de Dieu, à les maintenir dans la pratique & l'observation de leurs devoirs envers Dieu, doit être regardé comme un homme qui a renoncé la foi, & qui est même pire qu'un infidele. *Si quis suorum, maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior.* Quoi de plus exprès que ce témoignage, & à qui nous en rapporterons-nous, si nous

1. Thimoth. c. 5.

n'en croyons pas ſaint Paul ? Mais encore que veut-il dire, & comment cet homme dont il parle, a-t-il renoncé la foi ? Ah ! mes Freres, répond ſaint Chryſoſtome, c'eſt que dès qu'un chrétien ne travaille pas à entretenir dans ſa maiſon la piété & le culte de Dieu, il faut qu'il ait dégénéré de ſon zele évangélique, qui dans les premiers ſiecles de l'Egliſe fut une des marques les plus certaines de la foi, & qui a ſervi plus que toute autre à la répandre dans le monde. Or n'ayant pas cette marque, il donne en quelque ſorte à douter ſi la foi n'eſt point éteinte dans ſon cœur ; ou s'il eſt encore chrétien dans le cœur, du moins ne l'eſt-il plus dans la pratique & dans les œuvres, puiſqu'il ne ſe comporte plus en chrétien. Or ſans la foi des œuvres, celle de l'eſprit & du cœur eſt une foi morte, *Fidem negavit.* Mais de plus, comment eſt-il pire qu'un infidele ? parce que les païens & les infideles ſont communément très-zélés pour leurs ſuperſtitions, & très-exacts à faire adorer dans l'intérieur de leurs familles, les fauſſes divinités en qui ils ſe confient. Et en effet, n'eſt-il pas étonnant de voir le zele que témoigna un Diocletien pour ſes idoles, n'ayant pu ſouffrir perſonne dans ſa maiſon qui ne leur offrît comme lui de l'encens, & pour cela même ayant abandonné ſes plus proches & ce qu'il avoit de plus cher, à toute la rigueur

des supplices les plus cruels ? N'est-il pas étonnant de voir le zele que font paroître les sectateurs & les disciples d'un Mahomet sur les moindres observances de leur loi, ne permettant pas qu'on les viole impunément en leur présence, & faisant un point capital de la plus légere transgression ? Que dirai-je de nos hérétiques, & quelle leçon, ou plutôt quel sujet de confusion a été si long-temps pour nous, de voir parmi eux & par le zele des maîtres, des domestiques plus réglés dans toute leur vie, plus adonnés aux exercices ordinaires de leur créance, plus assidus à leurs prieres, plus respectueux dans leurs temples, que parmi des catholiques & dans le troupeau de Jesus-Christ ? c'est de quoi nous avons été témoins à notre honte & pour notre condamnation ; & c'est ce qui n'a que trop vérifié & ce qui ne vérifie encore que trop tous les jours la proposition de l'Apôtre qu'en cela, comme peut-être en bien d'autres points, nous sommes plus coupables que des infideles: *Et est infideli deterior.*

Vous me direz que dans une maison on a bien de la peine à réduire des esprits difficiles & portés au libertinage ; que vous leur parlerez, & qu'ils ne vous écouteront pas ; que vous les avertirez, & qu'ils ne feront nulle attention à tous vos avis ; que vous établirez des regles,

& qu'ils refuſeront de s'y ſoumettre, où que pour les y aſſujettir il faudra ſans ceſſe uſer de repréhenſions & de menaces. Il eſt vrai, Chrétiens; quand vos impatiences naturelles & des ordres mille fois réitérés ſans néceſſité & même ſans utilité, fatigueront indiſcrettement & perpétuellement des domeſtiques : quand il ne s'agira que de vous-mêmes, & que par un intérêt ſordide vous les ſurchargerez de travail; que par une humeur dure & mille chagrins bizarres & capricieux vous les accablerez de réprimandes; que par une eſpece d'inhumanité vous ne ſçaurez jamais compatir à leurs foibleſſes & à leurs peines; que par une délicateſſe infinie, vous n'approuverez jamais rien, vous ne louerez jamais rien, vous ne ſerez jamais contents de rien; que par des hauteurs inſoutenables & un empire tyrannique, vous les traiterez comme des eſclaves, vous ne leur ferez entendre que des paroles aigres, vous ne leur témoignerez que des mépris & des dédains : quand au lieu de leur fournir les moyens & de leur laiſſer le temps convenable pour s'acquitter de leurs obligations envers Dieu, vous ne leur accorderez pas un moment de toute la journée; que ne diſtinguant ni jours conſacrés, ni autres, vous les emploirez ſans relâche à des ſoins tout profanes; que ne leur donnant jamais

l'exemple ni de la priere, ni de l'uſage des ſacrements, ni de toutes les pratiques de la piété chrétienne, vous vivrez au milieu d'eux, & vous leur permettrez de vivre auprès de vous comme des gens ſans foi & ſans divinité : que dirai-je encore ? quand par une conduite indigne de votre caractere & au deſſous de votre rang, vous vous familiariſerez avec eux, que vous ne garderez en leur préſence nulle meſure, que vous les admettrez dans vos criminelles confidences, & leur communiquerez inconſidérément tous vos ſecrets, que vous les autoriſerez à dire & à faire tout ce qui leur plaît; alors, je l'avoue, vous ſerez plus expoſés à leur groſſiéreté naturelle, & vous les trouverez moins ſouples & moins ſoumis dans les rencontres. Mais quand vous leur parlerez de Dieu; quand avec une charité ſoutenue de l'autorité, ou avec une autorité tempérée par la charité, vous leur repréſenterez les droits du ſouverain Seigneur que nous avons à ſervir, que vous leur remettrez devant les yeux l'injuſtice & la griéveté de leurs offenſes contre le premier de tous les maîtres, & que vous les exhorterez à lui être fideles; quand il ſera queſtion des préceptes de l'Egliſe qu'ils doivent obſerver, des fêtes qu'ils doivent ſanctifier, du ſacrifice de la Meſſe où ils doivent

aſſiſter, des vices & des déſordres dont ils doivent, ou ſe préſerver, ou ſe corriger; quand ils verront que dans vos remontrances vous n'avez en vue que Dieu & qu'eux-mêmes, que vous ne cherchez que ſa gloire & que leur bien, & que c'eſt un zele ſincere & pur qui vous inſpire, je prétends, mes chers Auditeurs, qu'ils vous prêteront beaucoup plus volontiers l'oreille, que vous les trouverez beaucoup plus dociles, & qu'ils feront beaucoup plus de réflexions à vos paroles, ſoit parce que la ſainteté du ſujet les leur rendra plus vénérables, ſoit parce qu'elles leur paroîtront plus déſintéreſſées de votre part & qu'elles ne tendront qu'à l'honneur de Dieu & à leur ſalut; faites-en l'épreuve, & vous pourrez par vous-mêmes vous en convaincre. Mais diſons la vérité, & remontons à la ſource du mal; c'eſt que le zele des intérêts de Dieu n'eſt gueres allumé dans vos cœurs, & que vous ne vous inquiétez point qu'il ſoit ſervi dans vos maiſons, ou qu'il ne le ſoit pas. Du moins ayez égard à votre propre intérêt, dont il me reſte à vous parler dans la troiſieme Partie.

III. PART. C'Eſt un langage bien ancien & bien ordinaire dans le monde, que celui de ces Prêtres de Jéruſalem, à qui le lâche & perfide Judas, après leur avoir

vendu Jesus-Christ, s'adressa, pour leur témoigner son répentir, & pour leur remettre l'argent qu'il avoit reçu. Qu'est-ce que cela nous importe, lui dirent ils ? c'est votre affaire, & non pas la nôtre : *Quid ad nos ?* Voilà comment parlent encore tous les jours tant de peres de famille & de maîtres. Pourquoi Dieu, dit-on, m'a-t-il chargé du salut de mes domestiques, & de quelle conséquence est-il pour moi qu'ils vivent bien ou qu'ils vivent mal ? S'ils sont gens de bien & qu'ils se sauvent, à la bonne heure ; mais s'ils veulent se perdre, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, c'est leur intérêt & non le mien : *Quid ad nos ?* Je prétends, Chrétiens, que votre intérêt particulier y est mêlé ; que Dieu, en vous imposant l'obligation de veiller sur la conduite de vos domestiques, a eu en vue votre utilité propre, & qu'il s'y trouve pour vous un double avantage, l'un spirituel, l'autre temporel. Comment cela ? encore quelque attention, s'il vous plaît, tandis que je vais m'expliquer, & vous développer ces deux pensées.

Matth. c. 27.

Car vous le sçavez, & l'usage de la vie ne vous permet pas de l'ignorer, que le danger le plus commun & l'effet le plus pernicieux de la condition des maîtres, est de les énorgueillir, de les enfler, de leur faire prendre ces senti-

ments & cet aſcendant impérieux qui rendent quelquefois la grandeur humaine ſi odieuſe aux hommes & ſi criminelle devant Dieu. Or un des remedes les plus efficaces, & un contrepoids bien puiſſant pour réprimer cet orgueil & pour rabaiſſer cette enflure de cœur, c'eſt cette loi que Dieu a faite pour les maîtres à l'égard de ceux qu'ils ont dans leur dépendance. Et en effet, ſuppoſé cet ordre, quels ſentiments peut avoir un maître, que des ſentiments de modeſtie & d'humilité ? Car pourquoi me glorifierois-je, peut-il ſe dire à lui-même, d'avoir ſur cet homme quelque pouvoir, puiſque c'eſt ce pouvoir même qui m'aſſujettit à de très-pénibles obligations ? Ce domeſtique m'eſt redevable de ſon travail, mais je lui ſuis redevable de mon zele ; il me doit une eſpece de ſervice, & moi je lui en dois un autre ; il eſt chargé de certains emplois dans ma maiſon, & moi je ſuis reſponſable de ſes actions ; il eſt mon ſerviteur pour ce qui regarde le corps, & je ſuis le ſien pour ce qui concerne l'ame. Ainſi la ſervitude eſt mutuelle, & la dépendance réciproque entre lui & moi ; & bien-loin que j'aie droit de m'élever au deſſus de lui & de le mépriſer, j'ai tout lieu de me confondre & de trembler en conſidérant que ma dépendance eſt incomparablement plus

onéreuse que la sienne, & qu'en qualité de maître je lui dois beaucoup plus qu'il ne me doit en qualité de serviteur.

C'est la belle remarque de saint Augustin, lorsque dans cet excellent chapitre de la Cité de Dieu, qui roule tout entier sur la matiere que je traite, il fait consister le secret de la Providence & le bonheur d'une famille réglée selon les loix de la sagesse de Dieu, en ce que ceux qui commandent, sont obligés de pourvoir à ceux qui exécutent leurs ordres : *Imperant qui consulunt, & obediunt iis quibus consulitur.* Tellement, dit ce saint Docteur, que dans la maison d'un juste qui vit par l'esprit de la foi, commander c'est obéir, & que ceux qui tiennent le rang de maîtres, servent par nécessité & par devoir, ceux-là mêmes qui les servent mercenairement & par intérêt : car ils ne commandent pas, ajoute ce Pere, par un desir de dominer, mais dans une vue sincere de faire du bien, & le nom de maîtres qu'ils portent ne produit pas en eux l'orgueil d'une autorité fastueuse, mais le zele d'une charité chrétienne & affectueuse : *Neque enim dominandi cupiditate imperant, sed officio consulendi; nec principandi superbiâ, sed providendi misericordiâ.* Après cela, Chrétiens, il n'est plus, ce semble, besoin de faire aux maîtres des leçons d'humilité, de con-

August.

Idem.

descendance & de douceur envers leurs domestiques. Il n'y a, en un mot, qu'à leur donner l'important avis dont saint Gregoire Pape vouloit que les Prédicateurs leur rafraîchissent souvent la mémoire, sçavoir, que comme les serviteurs doivent se souvenir qu'ils sont dépendans de leurs maîtres, aussi les maitres ne doivent jamais oublier qu'ils sont, pour ainsi dire, les coserviteurs de leurs serviteurs mêmes : *Illi admonendi sunt, ut sciant se servos esse dominorum ; isti ut intelligant se conservos esse servorum.* Il n'y a qu'à leur faire entendre ce que saint Bernard écrivoit à un souverain Pontife : Vous commandez, lui disoit-il, à une multitude presqu'infinie d'officiers & de domestiques, & je veux croire que votre état porte tout cela ; mais sçavez-vous que l'intention de Dieu n'est pas que vous en soyez plus grand pour avoir plus de sujets, mais seulement qu'il y ait plus de sujets à qui vous soyez utile ; que vous ne devez pas croître en puissance par eux, mais qu'ils doivent croître en sainteté par vous ; qu'ils n'ont pas été placés au dessous de vous pour vous élever dans le monde, mais que vous êtes placé au dessus d'eux pour les élever à Dieu ? Si vous le comprenez bien, & si conformément à cette maxime vous exercez votre pouvoir, vous seconderez les vues de Dieu & les

Gregor.

desseins de son adorable providence. Car il s'ensuit delà que vous commanderez modestement & humblement, & qu'on vous obéira fidélement & promptement; que votre domination ne sera point impérieuse & fiere, & que la soumission qu'on vous rendra ne sera point forcée & contrainte; que vos sujets ne se plaindront point de dépendre de vous, parce qu'ils verront que vous vous intéresserez pour leur salut, & que vous n'abuserez point de votre autorité de maître, parce que vous ne l'emploirez que pour le bon gouvernement & pour la sanctification de vos sujets. Il n'y a, dis-je, qu'à retracer ces idées dans l'esprit d'un maître, pour lui apprendre à ne laisser point son cœur s'évanouir en de vaines complaisances, & pour le préserver ainsi de la plus dangereuse tentation.

Mais allons plus avant, Chrétiens Auditeurs, & prenons même seulement la chose par rapport à vos avantages temporels. Je soutiens qu'il y va du bonheur de vos familles; que de régler les mœurs de vos domestiques & de les sanctifier, c'est établir dans vos maisons la subordination, la paix, la concorde, la sûreté; que c'est couper cours à mille maux dont vous vous plaignez sans cesse dans le monde, & à quoi vous n'apportez jamais le vrai remede; enfin que c'est

le moyen le plus infaillible pour être ſervi comme vous le devez être & comme vous le demandez. Souffrez que je m'explique ſur ce point ſelon toutes les connoiſſances que j'en puis avoir, & que pour vous faire ouvrir les yeux & remarquer votre aveuglement, je produiſe contre vous-mêmes votre propre témoignage: ceci eſt plus ſenſible & peut-être vous touchera plus que tout le reſte.

Car il n'eſt pas poſſible d'avoir quelque uſage du monde, & de n'être point inſtruit des plaintes que vous formez contre toutes les perſonnes engagées à votre ſervice. Je ne veux pas vous dire que ce ſont des plaintes mal fondées; je ne conteſterai point là-deſſus avec vous, & je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira. L'un, je l'avoue, eſt un emporté, qui comme ce mauvais ſerviteur de l'Evangile, met le trouble dans votre maiſon, & y excite ſans ceſſe des diſſenſions & des querelles. L'autre eſt lent & pareſſeux, ſans attention & ſans ſoin; il ne s'affectionne à rien, & tout ce que vous lui ordonnez ne ſe trouve jamais fait au temps marqué, ni de la maniere qu'il faut. Celui-là diſſipe tout ce qu'on lui confie, & dans le maniement dont vous vous repoſez ſur lui, il n'a nulle vigilance ou nulle habileté pour ménager vos intérêts; celui-ci n'eſt pas fidele,

& en bien des rencontres vous vous appercevez qu'il vous trompe, ou plutôt qu'il cherche à vous tromper. Je ne finirois point si j'entreprenois d'exposer ici tous leurs désordres, & ce détail seroit assez inutile, puisque je ne ferois que vous redire ce que vous avez dit vous-mêmes cent fois, & ce que vous dites encore tous les jours. Mais à cela quel remede & quel parti y auroit-il à prendre? De changer trop aisément & trop souvent de domestiques, comme on le voit en certaines maisons, de les recevoir aujourd'hui pour les renvoyer demain; de faire un flux & reflux continuel de gens qui entrent & qui sortent, qui viennent & qui s'en retournent, c'est donner une scene au monde, qui le remarque & qui en raisonne; c'est se donner à soi-même un air d'inconstance & de légéreté; c'est avoir des gens à soi, & n'en avoir point; c'est se délivrer d'un mal pour s'en attirer un autre pire encore peut-être que le premier. Ah! mes chers Auditeurs, le grand secret & le moyen sûr, ce seroit de vous appliquer à rendre vos domestiques plus chrétiens. Dès qu'ils seront chrétiens, ils sçauront se modérer, & ils apprendront à se supporter les uns les autres: plus de divisions entr'eux, plus de contestations & de disputes; ils se prêteront mutuellement la main, & de concert, ils

s'uniront pour exécuter toutes vos volontés. Dès qu'ils feront chrétiens ils deviendront vigilants & foigneux, ils prendront vos ordres comme les ordres de Dieu même, parce qu'ils envifageront Dieu même dans vos perfonnes, & par conféquent la même promptitude qu'ils auront à fervir ce premier maître, ils la feront voir à vous fervir vous-mêmes. Dès qu'ils feront chrétiens, ils conferveront pour vous tout le refpect qu'ils vous doivent, & ils vous le marqueront dans toutes les rencontres, ils fe tairont quand il faudra fe taire, ils parleront avec retenue quand ils fe verront obligés de répondre ; ils reconnoîtront leurs fautes lorfqu'il leur en fera échappé, & fans entreprendre de les juftifier par de mauvaifes raifons & par des repliques encore plus mauvaifes, ils écouteront avec docilité les avertiffements que vous leur donnerez, & en profiteront. Dès qu'ils feront chrétiens, à l'exemple de ces bons ferviteurs tant vantés dans l'Evangile, ils feront valoir les talents dont ils auront l'adminiftration ; c'eft-à-dire, qu'ils s'adonneront avec affiduité & avec fidélité aux divers minifteres où il vous plaira de les deftiner pour l'heureux fuccès de vos entreprifes & pour le bien de vos affaires ; que rien de tout ce que vous leur mettrez dans les mains, n'y demeurera, ni ne fera détourné ; qu'ils ne

penſeront point à s'enrichir de vos dépouilles, ni à faire ſur vos dépenſes de frauduleuſes épargnes qui groſſiſſent leur ſalaire; qu'ils s'en tiendront ſelon toute la rigueur de la lettre, à votre parole, & que par nulle interprétation favorable à leur cupidité, ils ne paſſeront la juſte étendue de vos promeſſes. Tout cela pourquoi? parce que le chriſtianiſme veut tout cela, enſeigne tout cela, comprend tout cela.

Ce ſera alors, mon cher Auditeur, qu'on pourra dire en quelque ſorte de votre maiſon ce que le Fils de Dieu dit de la maiſon de Zachée en y entrant: *Hodie ſalus domui huic facta eſt;* c'eſt *Luc. c.*
ici que regne la paix, & que tout con- *19.*
court à la maintenir. Maitres, domeſtiques, tout y eſt dans une pleine intelligence & dans une union dont rien ne trouble le parfait accord, auſſi n'y entend-on point de murmures; & n'y voit-on point de diviſion: les domeſtiques ſont contents d'obéir, & les maîtres n'ont preſque pas beſoin de commander, parce que chacun de ſoi-même ſe porte à ſon devoir. Or ce qui eſt vrai de la ſageſſe, ſelon la parole du Saint-Eſprit, l'eſt encore de cette paix qui lie enſemble & qui unit tous les membres d'une maiſon avec le chef: *Venerunt* *Sap. c.*
omnia bona pariter cum illâ; c'eſt une *7.*
ſource de bénédictions, & tous les biens

viennent avec elle & par elle ; la pieté y fleurit, les affaires y réussissent, les fonds y profitent, la vie y est douce, le commerce aisé, la confiance entiere ; les domestiques y sont presque regardés comme les enfants, & les maîtres aimés comme des peres ; le bonheur en est parfait. Mais où trouve-t-on de ces maisons dans le monde, & combien en peut-on compter ? Je dis plus, & je demande pourquoi elles sont en si petit nombre. Vous en sçavez la raison, mes chers Auditeurs, & si vous ne la comprenez pas bien encore, je ne puis trop vous la redire, afin que vous puissiez une fois la concevoir ; c'est que vous n'entretenez point assez dans vos maisons le culte de Dieu & les bonnes mœurs : & qu'arrive-t-il en effet de là ? Vous avez des domestiques qui ne vous servent qu'à regret & que par une crainte servile : tant que vous les éclairez de l'œil, ils agissent ; mais disparoissez un moment, tout est négligé. Vous avez des domestiques qui se déchirent les uns les autres, & qui vous déchirent vous-mêmes, qui vous parlent insolemment, & qui parlent encore de vous avec plus d'insolence ; qui témoins de tout ce qui se passe dans votre famille, au lieu de le tenir secret & caché, comme la loi de Dieu & de la nature les y oblige, sont au contraire les premiers à le publier,

à l'augmenter, à l'empoiſonner, à vous décrier ; que vous êtes inceſſamment forcés de chagriner par les réprimandes qu'il méritent & que vous leur faites, & qui vous rendent bien chagrin pour chagrin par leurs incartades & leurs bruſqueries. Vous avez des domeſtiques ou intéreſſés ou diſſipateurs, qui regardent votre maiſon comme une place abandonnée au pillage ; chacun fait ſa main, & ſe perſuade volontiers que tout ce qui lui convient, lui appartient : ſous un prétendu titre, ou de compenſation, ou de néceſſité, ou de coutume établie dans le ſervice, ils uſent des choſes à leur gré, ils en donnent une partie, ils en retiennent l'autre ; tantôt avares, tantôt prodigues, mais toujours ſur votre compte & à vos dépens. Vous avez des domeſtiques corrompus & corrupteurs, qui portent la contagion dont ils ſont infectés juſqu'à ceux que vous devez chérir le plus tendrement, juſqu'à vos enfants ; qui par leurs diſcours libertins & leurs pernicieux exemples gâtent ces eſprits flexibles, & pervertiſſent ces ames pures & innocentes ; qui leur enſeignent ce qu'ils devroient éternellement ignorer, qui établis pour vous ſervir auprè d'eux de ſurveillants, & pour vous avertir de toutes leurs démarches, leur en ſervent contre vous-mêmes, pour favo-

riser leurs passions, & pour dérober à votre connoissance leurs criminelles habitudes : car voilà de quoi sont remplies la plupart des maisons, & sur quoi vous déplorez tous les jours le sort des maîtres. Il est vrai, c'est un mal bien déplorable ; mais puisque vous le reconnoissez ; puisque vous en voyez les funestes conséquences, puisque vous en avez peut-être mille fois éprouvé les tristes effets, vous êtes bien aveugles & bien ennemis de vous-mêmes, si vous ne travaillez pas à vous en garantir ; or je vous en ai appris le moyen, & c'est à vous de le mettre en œuvre.

Que dis-je ? bien loin de l'employer & d'en profiter, on tient une conduite toute opposée ; & au lieu d'engager des domestiques à vivre chrétiennement, on arrête même & l'on ruine sur cela les heureuses dispositions où Dieu par sa grace les avoit mis. Des domestiques à certains jours solemnels, voudroient participer aux Sacrements, se purifier dans le tribunal de la pénitence, approcher de la table de Jesus-Christ ; mais à peine dans tout le cours de l'année leur accorde-t-on un jour où ils puissent avec les fideles remplir les devoirs de la Pâque. Du reste, il semble qu'ils soient excommuniés de l'Eglise, & parce que vous ne sçavez pas, au moins de temps en

en temps, vous paſſer pour quelques heures de leurs ſervices, il faut qu'ils ſe paſſent du ſecours le plus néceſſaire pour marcher dans la voie du ſalut, & qu'ils ſoient privés du divin aliment qui doit ſoutenir la vie de nos ames. Des domeſtiques voudroient, pour la ſanctification des fêtes, aſſiſter à quelque partie de l'office divin, & pour leur inſtruction entendre quelquefois la parole de Dieu : mais à peine leur eſt-il libre de s'abſenter quelques moments pour une courte Meſſe, ſouvent avancée lorſqu'ils y arrivent, & non encore finie lorſqu'ils ſe retirent. Cela fait une fois, & dans une précipitation qui deſſeche toute la piété, une femme mondaine les retient une journée entiere auprès d'elle, ſans autre exercice que de travailler à ſes ajuſtements & à ſes parures. Des domeſtiques voudroient garder les jeûnes de l'Égliſe, & ils le pourroient ſi les heures dans une maiſon étoient mieux réglées : mais tout y eſt dans un dérangement avec lequel il ne leur eſt pas poſſible d'accommoder ni le jeûne, ni la priere, ni aucune pratique chrétienne. En un mot, des domeſtiques auroient d'eux-mêmes aſſez d'inclination & de penchant à la vertu, & la vertu leur donneroit les perfections que vous demandez par rapport à vous, mais ils ſont tout autres que vous ne les ſouhaitez, parce qu'au lieu de ſeconder ce

penchant, & de cultiver cette inclination, vous y mettez des obstacles, & vous les arrêtez.

Finissons par un bel exemple, c'est celui de la femme forte, & c'est surtout à vous, Mesdames, que je propose ce grand modele. Je dis à vous, qui dans l'ordre & l'œconomie des familles avez plus communément pour partage les soins domestiques. Le monde vous met devant les yeux tant de femmes indolentes & oisives, sans autre occupation que leur vanité, & delà sans regle & sans attention dans leur ménage. Puissiez-vous imiter celle dont le Saint-Esprit nous a tracé lui-même le caractere ! Peu touchée de la bagatelle, elle se renferme dans l'intérieur de sa maison, & en considere toutes les voies; c'est-à-dire, que par une vigilance éclairée & sage, sans être importune & fatiguante, elle prend garde à tout ce qui s'y passe, &
Prov. c. 31. s'en fait instruire : *Consideravit semitas domûs suæ.* Elle ne croit pas se rabaisser, ni ne tient point au dessous d'elle d'étendre ses réflexions & ses vues jusqu'à ses domestiques. Elle fournit charitable-
Ibid. ment à leurs besoins; *Deditque prædam domesticis suis, & cibaria ancillis suis.* Elle veut qu'ils aient de quoi se défendre des injures de la saison & des froids
Ibid. de l'hyver : *Non timebit domui suæ à frigoribus nivis; omnes enim domestici ejus vestiti sunt.* Mais en même-temps qu'elle

pourvoit à leurs néceſſités temporelles, elle ſe rend encore bien plus attentive à ce qui concerne leur ame, & au bon réglement de leur vie. Elle leur en fait d'utiles leçons, & elle ouvre elle-même la bouche pour leur enſeigner la véritable ſageſſe, qui eſt la ſcience du ſalut : *Os ſuum aperuit ſapientiæ.* C'eſt ainſi qu'elle entretient toute ſa maiſon dans une parfaite intelligence, qu'elle mérite les éloges de ſon époux, qu'elle s'attire la confiance de ſes enfants, qu'elle eſt honorée & reſpectée de ſes domeſtiques : *Surrexerunt & beatiſſimam prædicaverunt.* De qui fais-je le portrait ? Plaiſe au ciel que ce ſoit le vôtre ! Vos ſoins ne ſeront pas ſans récompenſe. Outre les avantages que vous en retirerez dès ce monde & par rapport à cette vie préſente, l'Apôtre vous promet qu'en ſauvant le prochain, vous vous ſauvez vous-mêmes, & que vous recevrez de Dieu pour fruit de votre zele, l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Ibid.

Ibid.



SERMON

POUR

LE TROISIEME DIMANCHE

APRÈS PASQUES.

Sur les Divertiſſements du monde.

Amen Amen, dico vobis, quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudebit.

Je vous le dis en vérité, vous pleurerez, vous ſerez dans l'affliction, & le monde ſe réjouira. En ſaint Jean, ch. 16.

C'Eſt Jeſus-Chriſt qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour prononce en deux paroles deux jugements bien contraires; l'un en faveur des élus, qui nous ſont repréſentés dans ſes Apôtres; & l'autre pour la condamnation des pécheurs, qui compoſent ce monde qu'il a ſi hautement réprouvé, & contre lequel il a ſi ſouvent fulminé ſes anathêmes. Vous pleurerez, vous vivrez dans

la souffrance & dans la peine ; voilà le sort des prédestinés : *Plorabitis & flebitis vos :* mais le monde sera dans la joie, & rien de tous les plaisirs de la vie ne lui manquera ; voilà le partage des pécheurs : *Mundus autem gaudebit.* Quel partage après tout, Chrétiens, & jamais l'eussiez-vous ainsi pensé ? Sont-ce-là les châtiments dont le Fils de Dieu menace les ennemis de son Evangile ? Sont-ce là les récompenses qu'il promet à ceux qui s'attacheront fidélement & constamment à le suivre ; & selon nos vues humaines, ne devoit-il pas, ce semble, renverser la proposition, & dire aux justes, vous vous réjouirez, & aux pécheurs, vous serez accablés de chagrins & vous passerez vos jours dans la douleur ? Oui, mes chers Auditeurs, il le devoit selon nos vues humaines, c'est-à-dire, selon les vues foibles & bornées de la fausses prudence de la chair : mais les vues de la sagesse divine sont bien supérieures aux nôtres, & pour l'accomplissement des desseins de Dieu à l'avantage de ses élus, il falloit qu'il renonçassent aux divertissements du monde, parce que si les apparences en sont belles & les dehors engageants, la fin en est malheureuse, & qu'ils menent à la perdition. Aussi prenez garde à ce que le Sauveur des hommes ajoute pour la consolation de ses disciples : c'est, leur dit-il,

qu'après avoir vécu dans les pleurs, votre tristesse se changera en joie ; mais dans une joie solide, durable, éternelle ; leur donnant à entendre par une regle toute opposée, que les joies trompeuses du siecle n'aboutiront qu'à un souverain malheur : *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* Grande & terrible vérité que j'entreprends aujourd'hui de développer, & dont la suite de ce discours vous fera connoître l'importance. Implorons le secours du Saint-Esprit, & pour l'obtenir, adressons-nous à Marie. *Ave.*

JE ne prétends rien exagérer, Chrétiens, & ce n'est pas mon dessein de condamner sans exception tous les divertissements de la vie ; je sçais quels arrêts le Fils de Dieu a portés contre les heureux du siecle, lorsqu'il a dit en général : *Væ vobis qui ridetis !* malheur à vous qui cherchez les plaisirs de ce monde ! *Væ vobis quia habetis consolationem vestram !* malheur à vous qui trouvez votre félicité sur la terre ; & qui la faites consister dans les vaines joies de la terre ! Mais du reste sans altérer en aucune sorte les paroles de Jesus-Christ, & sans vouloir en adoucir la sévérité, je puis & je dois même convenir d'abord qu'il y a des recréations innocentes, des recréations honnêtes, & par conséquent permises selon les regles de discrétion &

Luc. c. 6.

Ibid.

de modération que l'Evangile nous prescrit. Je ne viens donc point vous dire que tous les divertissements du monde sont criminels & réprouvés de Dieu : mais aussi j'avance avec saint Gregoire Pape, qui l'a remarqué avant moi, que ces divertissements du monde permis & innocents sont bien rares, que ces divertissements honnêtes sont dans le monde en bien petit nombre, en un mot, que la plupart des divertissements du monde sont condamnables ; pourquoi ? par trois raisons qui comprennent tout mon sujet & qui méritent toute votre attention. Je les considére ces divertissements mondains, dans leur nature, dans leur étendue, & dans leurs effets. Or je soutiens, comme vous l'allez voir, qu'ils sont presque tous, ou impurs & défendus dans leur nature, c'est la premiere partie ; ou excessifs dans leur étendue, c'est la seconde partie ; ou enfin scandaleux dans leurs effets, c'est la troisieme & la derniere partie. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ces trois pensées, qui demandent un plus ample éclaircissement, & que je vais mettre dans leur jour.

TErtullien fait une réflexion bien vraie dans le traité qu'il a composé des spectacles ; il dit que l'ignorance de l'esprit de l'homme n'est jamais plus présomptueuse, ni ne prétend jamais mieux I. PART.

philoſopher & raiſonner, que quand on lui veut interdire l'uſage de quelque divertiſſement & de quelque plaiſir, dont elle eſt en poſſeſſion & qu'elle ſe croit légitimement permis : car c'eſt alors qu'elle ſe met en défenſe, qu'elle devient ſubtile & ingénieuſe, qu'elle imagine mille prétextes pour appuyer ſon droit, & que dans la crainte d'être privée de ce qui la flatte, elle vient enfin à bout de ſe perſuader que ce qu'elle deſire eſt honnête & innocent, quoiqu'au fond il ſoit criminel & contre la loi de Dieu. *Mirum quippe quàm ſapiens argumentatrix ſibi videtur ignorantia humana, cùm aliquid de hujuſmodi gaudiis ac fructibus veretur amittere.* Et en effet, c'eſt de ce principe que naiſſent tous les jours les relâchements dans la morale chrétienne. Une choſe eſt agréable, ou le paroît ; & parce qu'elle eſt agréable, on l'aime ; & parce qu'on l'aime, on ſe figure qu'elle eſt bonne ; & à force de ſe le figurer, on s'en fait une eſpece de conviction, en vertu de laquelle on agit au préjudice de la conſcience & malgré les plus pures lumieres de la grace : or appliquons cette maxime générale aux points particuliers, ſur-tout à celui que je traite. Je prétends qu'il y a des divertiſſements dans le monde, qui paſſent pour légitimes & que l'opinion commune des gens du ſiecle autoriſe, mais que le chriſtia-

Tertull.

nifme condamne & qui ne peuvent s'accorder avec l'intégrité & la pureté des mœurs. Expliquons-nous encore plus en détail : car fans cela ; Chrétiens, peut-être auriez-vous de la peine à bien concevoir ma propofition, & peut-être dans la pratique tout ce que je dirois, ne produiroit-il aucun fruit. Raifonnons donc fur certains fujets plus ordinaires, plus connus, & qui font à peu près les mêmes que ceux dont a parlé Tertullien. Ecoutez-moi.

Ainfi, par exemple, ces repréfentations profanes, ces fpectacles où affiftent tant de mondains oififs & voluptueux, ces affemblées publiques & de pur plaifir, où font reçus tous ceux qu'y amene foit l'envie de paroître, foit l'envie de voir ; en deux mots, pour me faire toujours mieux entendre, comédies & bals, font-ce des divertiffements permis ou défendus ? Les uns éclairés de la véritable fageffe, qui eft la fageffe de l'Evangile, les réprouvent ; les autres trompés par les fauffes lumieres d'une prudence charnelle, les juftifient ou s'efforcent de les juftifier. Chacun prononce felon fes vues, & donne fes décifions. Pour moi, mes chers Auditeurs, fi je n'étois déja d'une profeffion qui par elle-même m'interdit de pareils amufements, & que j'euffe comme vous à prendre parti là-deffus & à me réfoudre, il me femble d'abord que pour m'y faire renoncer,

il ne faudroit rien davantage que cette diverſité de ſentiments. Car pourquoi, dirois-je, mettre ma conſcience au hazard dans une choſe auſſi vaine que celle-là, & dont je puis ſi aiſément me paſſer ? D'une part on m'aſſure que ces ſortes de divertiſſements ſont criminels ; d'autre part on ſoutient qu'ils ſont exempts de péché. Ce qui doit reſulter delà, c'eſt qu'ils ſont au moins ſuſpects ; & puiſque ceux qui ſoutiennent que l'innocence y eſt bleſſée, ſont du reſte les plus réglés dans leur conduite, les plus attachés à leurs devoirs, les plus verſés dans la ſcience des voies de Dieu, n'eſt-il pas plus sûr & plus ſage que je m'en rapporte à eux, & que je ne riſque pas ſi légérement mon ſalut ? Voilà comment je conclurois, & ce ſeroit ſans doute la concluſion la plus raiſonnable & la plus ſenſée.

Mais ce n'eſt pas-là que je me voudrois arrêter, & il y a encore de plus fortes conſidérations qui me détermineroient. Que ferois-je ? ſuivant le conſeil du Saint-Eſprit, j'interrogerois ceux que Dieu m'a donnés pour maîtres, ce ſont les Peres de l'Egliſe : *Interroga patrem tuum, & annunciabit tibi ; majores tuos, & dicent tibi ;* & après les avoir conſultés, il ſeroit difficile, s'il me reſtoit quelque délicateſſe de conſciénce, que je ne fuſſe pas abſolument convaincu ſur cette matiere. Car ils m'apprendroient des vé-

Cantic. Moyſ.

rités capables non-ſeulement de me déterminer, mais de m'inſpirer pour ces ſortes de divertiſſements, une eſpece d'horreur. Suivez-moi, je vous prie.

Ils m'apprendroient que les païens même les ont proſcrits, comme préjudiciables & contagieux. Il n'y a qu'à lire ce que ſaint Auguſtin en a remarqué dans les livres de la Cité de Dieu, & les belles ordonnances qu'il rapporte à la confuſion de ceux qui prétendroient maintenir dans le chriſtianiſme ce que le paganiſme a rejeté. Ils m'apprendroient que d'abandonner ces ſpectacles & ces aſſemblées, dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, c'étoit une marque de religion, mais une marque authentique; & qu'en particulier ils ne blâmoient pas ſeulement le théatre parce que de leur temps il ſervoit à l'idolâtrie & à la ſuperſtition, mais parce que c'étoit une école d'impureté. Or vous ſçavez s'il ne l'eſt pas encore plus aujourd'hui, & ſi la contagion de l'impureté n'y eſt pas d'autant plus à craindre, qu'elle y eſt plus déguiſée & plus raffinée. Il eſt vrai, le langage en eſt plus pur, plus étudié, plus châtié; mais vous ſçavez ſi ce langage en ternit moins l'eſprit, s'il en corrompt moins le cœur, & ſi peut-être il ne vaudroit pas mieux entendre les adulteres d'un Jupiter & des autres divinités, dont les excès exprimés ouvertement & ſans réſerve, bleſſant les oreilles, feroient moins d'impreſ-

sion sur l'ame. Ils m'apprendroient que dans l'estime commune des fideles, on ne croyoit pas pouvoir garder le serment & la promesse de son baptême, tandis qu'on demeuroit attaché à ces frivoles passe-temps du siecle. Car c'est vous jouer de Dieu même, mon Frere, écrivoit saint Cyprien, d'avoir dit anathême au démon, comme vous l'avez fait en recevant sur les sacrés fonts la grace de Jesus-Christ, & de rechercher maintenant les fausses joies qu'il vous présente dans une assemblée ou dans un spectacle de vanité. Ils m'apprendroient que sur cela l'Eglise usoit d'une sévérité extrême dans sa discipline, & que cette sévérité alla même à un tel point, que ce fut quelquefois un obstacle à la conversion des infideles. Jusques-là, dit Tertullien, que l'on en voyoit presque plus s'éloigner de notre sainte foi par la crainte d'être privés de ces divertissements qu'elle condamnoit, que par la crainte du martyre & de la mort dont les tyrans les ménaçoient.

Voilà, dis-je, ce que m'apprendroient ces saints Docteurs, & ce qu'ils vous apprennent : voilà leur tradition, voilà leurs pensées, voilà leur morale. Prenez garde, je ne dis pas que ç'a été la morale d'un de ces grands hommes, mais de tous : tellement que tous d'un consentement unanime sont convenus de ce point, qu'ils n'ont eu tous là-dessus

qu'une même voix, & souvent que les mêmes expressions. Je ne dis pas que ç'a été leur morale dans un temps, & qu'elle a changé dans un autre : de siecle en siecle ils se sont succédés, & dans tous les siecles ils ont renouvellé les mêmes défenses, débité les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts. Je ne dis pas que ç'a été la morale de gens foibles & instruits, bornés dans leurs vues & timides ou précipités dans leurs décisions : outre leur sainteté qui nous les rend vénérables, nous sçavons que c'étoient les premiers génies du monde; nous avons en main leurs écrits, & nous y voyons la sublimité de leur sagesse, la pénétration de leur esprit, la profondeur & l'étendue de leur érudition. Je ne dis pas que ç'a été une morale de perfection seulement & de pur conseil : il n'y a qu'à peser leur termes & qu'à les prendre dans le sens le plus naturel & le plus commun : sur quel autre sujet se sont-ils expliqués avec plus de rigueur ? de quoi nous ont-ils plus fait craindre les funestes conséquences, & à quoi ont-ils plus attribué les suites fatales & plus donné la force du précepte ? Je ne dis pas que ç'a été une morale fondée sur des raisons propres & particulieres : je vous l'ai déja fait remarquer, & je le repete ; ils n'employoient point d'autres raisons que nous, ils n'en avoient point d'autres; ce qu'ils

disoient contre le théatre & contre ces assemblées mondaines d'où nous tâchons vous retirer, c'est ce que nous vous disons ; & tout ce qu'ils disoient, c'est ce que nous avons le même droit qu'eux de vous dire. Enfin je ne dis pas que ç'a été une morale qu'ils n'aient adressée qu'à certains états, qu'à certains caracteres & à certains esprits : ils n'ont distingué ni qualités, ni conditions, ni tempéraments, ni dispositions du cœur ; ils parloient à des chrétiens comme vous, & ils leur parloient à tous. En vain tel ou tel leur répondoit, ce qu'on nous répond encore tous les jours, & ce qu'a si bien remarqué S. Chrysostome : Tout ce que je vois & tout ce que j'entends, me divertit & rien de plus ; du reste je n'en ressens aucune impression, & je n'en suis nullement touché. Vaine excuse qu'ils traitoient, ou de déguisement & de mauvaise foi, ou d'erreur au moins & d'illusion : de déguisement & de mauvaise foi, parce qu'ils n'ignoroient pas que c'est un prétexte dont veulent quelquefois se prévaloir les plus corrompus, cachant les désordres secrets de leur cœur, afin de justifier en apparence leur conduite ; d'erreur au moins & d'illusion, parce qu'ils sçavoient combien on aime à s'aveugler soi-même, & combien la passion fait de progrès qu'on n'apperçoit pas d'abord & qu'on ne veut pas apper-

cevoir, mais qui ne deviennent enſuite que trop ſenſibles.

Or je m'en tiens-là, mes chers Auditeurs, & que peuvent oppoſer à des témoignages ſi exprès, ſi avérés, ſi reſpectables, les partiſans du monde ? Qui en croiront-ils, s'ils ne ſe rendent pas à de ſemblables autorités ? & ne feroit-ce pas une témérité inſoutenable, & où nul chrétien de bon ſens ne tombera jamais, de prétendre que ces hommes de Dieu ſe ſoient tous égarés, qu'ils aient tous porté trop loin les choſes, & que dans le ſiecle où nous vivons, nous ſoyons plus éclairés qu'ils ne l'étoient ? Cependant vous en verrez qui, ſans héſiter, appellent de tout cela à leur propre jugement, & qui ne ſe feront pas le moindre ſcrupule de ce que tous les Peres de l'Egliſe ont cru devoir hautement qualifier de péché. Car voilà juſqu'où eſt allée la préſomption de notre ſiecle. Comprenez-la, s'il vous plaît, toute entiere; il s'agit de la conſcience & du ſalut, & tout ce qu'il y a eu juſqu'à préſent, ſur ces ſortes de matieres, de juges compétents, de juges reconnus & autoriſés, ont décidé : mais ce n'eſt point ainſi qu'en jugent quelques mondains, & ce n'eſt qu'a eux-mêmes qu'ils veulent s'en rapporter. Obſervez-bien ce que je dis : quelques mondains. Car du moins ſi c'étoient

les pasteurs des ames, si c'étoient les maîtres de la morale, si c'étoient les ministres des autels, les directeurs, les prédicateurs de la parole de Dieu, qui maintenant & parmi nous eussent sur la question que je traite, des principes moins séveres que ceux de toute l'antiquité ; & si ces principes étoient généralement & constamment suivis par la plus saine partie des chrétiens, peut-être seroit-il plus supportable alors d'examiner, de délibérer, de disputer. Mais vous le sçavez : prédicateurs dans la chaire, directeurs dans le tribunal de la pénitence, docteurs dans les écoles, pasteurs des ames, ministres des autels, tiennent tous encore le même langage, & se trouvent appuyés de tout ce que l'Eglise a de vrais enfans & de vrais fideles. Que reste-t-il donc ? je l'ai dit ; quelques mondains, c'est-à-dire un certain nombre de gens libertins, amateurs d'eux-mêmes, & idolâtres de leurs plaisirs ; de gens sans étude, sans connoissance, sans attention à leur salut ; de femmes vaines, dont toute la science se réduit à une parure, dont tout le desir est de paroître & de se faire remarquer, dont tout le soin est de charmer le temps & de se tenir en garde contre l'ennui qui les surprend, dès que l'amusement leur manque & qu'elles sont hors de la bagatelle ;

mais, ce qu'il y a ſouvent de plus déplorable, dont la paſſion cherche à ſe nourrir & à s'allumer, lorſqu'il faudroit tout mettre en œuvre pour l'amortir & pour l'éteindre. Voilà les oracles qui veulent ſe faire écouter, & que l'on n'écoute en effet que trop; voilà les docteurs & les maîtres dont les lumieres effacent toutes les autres, & dont les réſolutions ſont abſolues & ſans replique; voilà les guides dont les voies ſont les plus droites, & les garants ſur qui l'on peut ſe repoſer de ſa conſcience, de ſon ame, de ſon éternité. Ah! Chrétiens, ſoyez-en juges vous-mêmes, & concluez, tandis que je paſſe à un nouvel article, non moins important, ni moins commun.

Car ce que je puis encore compter parmi les divertiſſements criminels, & ce que je mets dans le même rang, ce ſont ces hiſtoires fabuleuſes & romaneſques dont la lecture fait une autre occupation de l'oiſiveté du ſiecle, & y cauſe les mêmes déſordres; entretien ordinaire des eſprits frivoles & des jeunes perſonnes: on emploie les heures entieres à ſe repaître d'idées chimériques, on ſe remplit la mémoire de fictions & d'intrigues toutes imaginaires, on s'applique à en retenir les traits les plus brillants; on les ſçait tous, & les ſçachant tous on ne ſçait rien. Ce ſeroit peu néanmoins de

n'apprendre rien & de ne rien ſçavoir, ſi c'étoit là le ſeul mal qu'il y eût à craindre. Mais voici l'eſſentiel & le point capital à quoi je m'attache : c'eſt que rien n'eſt plus capable de corrompre la pureté d'un cœur que ces livres empeſtés, c'eſt que rien ne répand dans l'ame un poiſon plus ſubtil, plus préſent, plus prompt ; que rien donc n'eſt plus mortel, & ne doit être, par une conſéquence bien juſte, plus étroitement défendu. Expérience, confeſſion même de ceux qui en ont fait les triſtes épreuves, raiſon, tout concourt à établir cette vérité : & je vous demande en effet, mon cher Auditeur, vous à qui je parle, & qui avez dans vous-même votre conſcience pour témoin de ce que je dis, n'eſt-il pas vrai qu'autant que vous vous êtes adonné à ces lectures, & qu'elles vous ont plu, vous avez inſenſiblement perdu le goût de la piété ; que votre cœur s'eſt refroidi pour Dieu, & que toute l'ardeur de votre dévotion s'eſt rallentie ? Je dis plus : n'eſt-il pas vrai que par l'uſage & l'habitude que vous vous êtes fait de ces lectures, l'eſprit du monde s'eſt peu-à-peu emparé de vous, que vous avez ſenti celui du chriſtianiſme diminuer à proportion & s'affoiblir, que les heureux principes de votre premiere éducation ſe ſont altérés, que vous n'avez plus eu dans la tête que de folles imaginations, que

la galanterie, que la vanité; & que tout le reste, beaucoup plus solide & plus sérieux, vous est devenu insipide, ensuite fatiguant, enfin odieux & insupportable? Ce n'est point encore assez; mais ne vous déguisez rien à vous-même, & reconnoissez-le de bonne foi: n'est-il pas vrai qu'à force de lire ces sortes d'ouvrages & d'avoir sans cesse dans les mains ces livres corrupteurs, vous avez donné imperceptiblement entrée dans votre ame au démon de l'incontinence, & que les pensées sensuelles ont commencé à naître, les sentiments tendres à s'exciter, les paroles libres à vous échapper; que la chair s'est fortifiée, & que vous vous êtes trouvé tout autre que vous n'aviez été jusques-là, ou que vous ne vous étiez connu? Peut-être en êtes-vous surpris: mais moi je ne m'en étonne pas, & sans une espece de miracle il falloit que cela fût ainsi. Ayant tous les jours de tels livres sous les yeux, & ces livres étant aussi infectés qu'ils le sont, il n'étoit pas naturellement possible que vous n'en prissiez le venin, & qu'ils ne vous communiquassent leur contagion. Car, pour parler le langage du monde, & pour user du terme propre, qu'est-ce, à le bien définir, que le Roman? une histoire, disons mieux, une fable proposée sous la forme d'histoire, où l'amour est traité par art & par regles;

où la passion dominante & le ressort de toutes les autres passions, c'est l'amour; où l'on affecte d'exprimer toutes les foiblesses, tous les transports, toutes les extravagances de l'amour; où l'on ne voit que maximes d'amour, que protestations d'amour, qu'artifices & ruses d'amour; où il n'y a point d'intérêt qui ne soit immolé à l'amour, fût-ce l'intérêt le plus cher selon les vues humaines, qui est celui de la gloire; où la gloire même, la belle gloire, est de sacrifier tout à l'amour; où un homme infatué ne se gouverne plus que par l'amour, tellement que l'amour est toute son occupation, toute sa vie, tout son objet, sa fin, sa béatitude, son Dieu. Dites-moi si j'ajoute rien; mais en même temps faites-moi comprendre comment, aussi fragiles que nous le sommes & aussi enclins au mal, on peut se retracer incessamment à soi-même de semblables images & n'en pas ressentir les atteintes? Les plus grands Saints y résisteroient-ils? un Ange n'y seroit-il pas surpris? & l'innocence même n'y seroit-elle pas naufrage? Ou bien, apprenez-moi comment dans une religion aussi pure que la nôtre, il peut être permis à un chrétien d'exposer la pureté de son cœur à une ruine si évidente & si prochaine?

Mais, dit-on, en tout ce que je lis, il ne s'agit que d'un amour honnête. Abus,

mes Freres : appellez-vous amour honnête celui qui possede un homme & qui l'enchante jusqu'à lui ravir le sens & la raison, qui absorbe toutes ses pensées, qui épuise tous ses soins, & qui aux dépens du Créateur, le rendi dolâtre de la créature ? Appellez-vous amour honnête celui qui fait oublier à un homme les plus saints devoirs de la nature, de la patrie, de la justice, de l'honneur, de la charité ? Or n'est-ce pas là souvent que ce termine la prétendue honnêteté du Roman ? Mais ces lectures servent à former une jeune personne, & lui apprennent le monde. Ah ! Chrétiens, vous est-il donc si nécessaire de sçavoir le monde, que vous deviez pour cela renoncer à votre salut ? & fallût-il éternellement ignorer les manieres du monde, ne vaut-il pas mieux à ce prix garder votre ame & la sauver ? Oui, certes, ces livres vous formeront selon le monde, mais selon quel monde ? selon un monde païen, selon un monde impie & perverti, selon un monde condamné par Jesus-Christ & le plus dangereux ennemi dont vous ayez à vous préserver. Or voyez si ce sont-là les enseignements que vous voulez suivre, s'il n'y a pas un autre monde où vous pouvez vous borner, s'il n'y a point d'autre politesse dans le christianisme que celle qui va à vous damner, s'il n'y a point d'autres maîtres pour vous instruire & pour vous élever.

Belle leçon pour vous, peres & meres : c'est par-là que je conclus cette premiere partie ; & plaise au Ciel que vous en compreniez toute la conséquence ! Vous avez des enfans ; & après avoir mis votre premiere étude à leur inspirer les sentiments de la piété chrétienne, la religion, j'en conviens, ne vous défend pas de leur faire prendre certains airs du monde. Mais de leur fournir vous-mêmes, sous ce damnable prétexte, des livres qui leur tournent l'esprit à tout ce que le monde a de plus vicieux ; mais d'en remplir votre maison, & de ne vouloir pas que rien là-dessus de nouveau leur échappe & leur soit inconnu ; mais de leur en demander compte & d'entendre avec une secrette complaisance les recits qu'ils en font ; mais de les croire bien habiles & bien avancés quand ils sçavent répondre aux mots couverts par d'autres bons mots, qu'ils conservent dans leur mémoire des poésies libres, & qu'ils les sçavent rapporter fidélement sans se méprendre ; mais de les conduire vous-mêmes, (car ceci regarde tous les points de morale que je viens de toucher) de les conduire vous-mêmes à des spectacles, d'autant plus capables de les amollir, que ce sont de jeunes cœurs beaucoup plus flexibles & plus sensibles ; mais de leur faire observer les endroits fins & délicats, sur-tout les endroits vifs & tendres ; mais de les engager vous-

mêmes dans des aſſemblées, où ils ne voient du monde que ce qu'il a de riant, que ce qu'il a d'éclatant, c'eſt-à-dire, que ce qu'il a d'attrayant & de ſéduiſant, voilà de quoi vous aurez bien lieu de vous repentir dès cette vie, & de quoi vous ſerez bien ſévérement punis en l'autre. Ce ne ſont encore pour eux que des divertiſſements; mais attendez que le feu ſe ſoit allumé, & bientôt ces divertiſſements ne deviendront, & pour eux, & pour vous, que trop ſérieux. Sera-t-il temps alors d'arrêter l'embraſement? ſera-t-il en votre pouvoir de couper cours à des maux dont vous aurez été les auteurs? vous en gémirez, & vous les déplorerez; mais en ſerez-vous quittes devant Dieu pour les déplorer & pour en gémir? Qu'alléguerez-vous à ſon tribunal pour votre excuſe, & ſuffira-t-il de lui dire que vous vouliez dreſſer vos enfants & leur donner la ſcience du monde? N'étoit-ce pas vouloir les perdre, & vous perdre vous-mêmes avec le monde? Il fautt donc en revenir à ma propoſition, que la plupart des divertiſſements ordinaires du monde ſont condamnables, ou parce que dans leur nature ils ſont impurs & criminels, comme vous l'avez vu; ou parce que dans leur étendue & leur meſure ils ſont exceſſifs, comme je vais vous le montrer. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

II. PART

TOut excès, Chrétiens, est un vice; & la vertu même, qui est la regle de tout bien, n'est ni bonne ni honnête dès qu'elle est extrême. Il faut être sage; mais il faut l'être avec sobriété, dit saint Paul, & qui l'est trop, ne l'est point du tout, parce que la sagesse est essentiellement un état de raison, & par conséquent de modération. *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* Or si cela est vrai de la vertu, beaucoup plus l'est-il des divertissements & des récréations de la vie. Si pour être sage, il faut l'être sans excès, à plus forte raison faudra-t-il éviter l'excès pour se divertir en sage. Cependant, mes chers Auditeurs, il y a des divertissements dans le monde où l'excès est si ordinaire, que, quoiqu'ils puissent être d'ailleurs permis, légitimes & innocents, il sont presque toujours condamnables, parce qu'ils sont presque toujours excessifs. Je n'entreprends pas de les parcourir tous, & je n'ai garde de l'entreprendre, car ce seroit un détail infini. Mais souffrez que je me borne à un seul, sur lequel je ne me suis encore jamais bien expliqué, & qui va faire tout le fonds de cette seconde partie : c'est le jeu. Principe de mille malheurs, & passion que je ne puis trop fortement combattre, puisqu'elle est la source de tant de désordres.

Rom. c. 12.

Vous le sçavez : on joue, mais sans retenue ; & l'excès est tel, que ceux

mêmes

mêmes qui en ſont coupables, ſont obligés de le condamner. Que j'en prenne à témoin un joueur de profeſſion, & que devant Dieu je le prie de me répondre ſi ſon jeu ne va pas trop loin, je dis trop loin ſelon la raiſon, le Chriſtianiſme & la conſcience; il en conviendra : en effet dans la plupart des jeux, ſur-tout des jeux que l'uſage du monde autoriſe le plus, il y a trois ſortes d'excès oppoſés à la raiſon & à la religion. Excès dans le temps qu'on y emploie, excès dans la dépenſe qu'on y fait, excès dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte, tout cela contraire aux regles de la vraie piété & aux maximes éternelles de la loi de Dieu. Ne condamnons point les choſes dans la ſpéculation ; diſons ce qui ſe pratique & ce qui ſe paſſe devant nos yeux. Un homme du monde qui fait du jeu ſa plus commune & preſque ſon unique occupation, qui n'a point d'affaire plus importante que le jeu, ou plutôt qui n'a point d'affaire ſi importante qu'il n'abandonne pour le jeu; qui regarde le jeu non point comme un divertiſſement paſſager, propre à remettre l'eſprit des fatigues d'un long travail & à le diſtraire, mais comme un exercice réglé, comme un emploi, comme un état fixe & une condition ; qui donne au jeu les journées entieres, les ſemaines, les mois, toute la vie, (car il y en a de ce caractere, & vous en connoiſſez.) Une femme

qui se sent chargée d'elle-même jusqu'à ne pouvoir en quelque sorte se supporter ni souffrir personne, dès qu'une partie de jeu vient à lui manquer; qui n'a d'autre entretien que de son jeu; qui du matin au soir n'a dans l'idée que son jeu; qui n'ayant pas, à l'entendre parler, assez de force pour soutenir quelques moments de réflexions sur les vérités du salut, trouve néanmoins assez de santé pour passer les nuits dès qu'il est question de son jeu; dites-le moi, mes chers Auditeurs, cet homme, cette femme gardent-ils dans le jeu la modération convenable? cela est-il chrétien? cela est-il d'une ame qui cherche Dieu, qui travaille pour le Ciel, qui amasse des trésors pour l'éternité? cela est-il d'un ouvrier évangélique, tels que doivent être tous les fideles, & d'un homme appellé de Dieu pour cultiver sa vigne & pour lui rendre compte de tous les
Matth. c. 5. moments jusqu'au dernier: *Donec reddas novissimum quadrantem?* Ce jeu perpétuel, ce jeu sans interruption & sans relâche, ce jeu de tous les jours & presque de toutes les heures dans le jour, s'accorde-t-il avec ces grandes idées que nous avons du Christianisme, & que Jesus-Christ lui-même a pris soin de nous tracer: car ce n'est point moi qui les ai imaginées, c'est le Sauveur du monde qui dans toute la suite de son Evangile ne nous a parlé d'une vie chrétienne

que ſous la figure d'un combat, d'un négoce, d'un travail, pour nous faire entendre que ce doit être une vie laborieuſe & agiſſante ; or y a-t-il rien de plus incompatible qu'une vie de travail & une vie de jeu ?

Mais tout jeu eſt-il donc un crime pour nous ? Non, Chrétiens, & je m'en ſuis déclaré d'abord ; je blâme l'excès du jeu, & en vain me répondrez-vous que le jeu en ſoi n'eſt point blâmable, puiſque ce n'eſt pas là ce que j'avance. Quand vous prétendez que le jeu, j'entends certain jeu, eſt indifférent, & quand je ſoutiens que l'excès du jeu eſt criminel, votre propoſition & la mienne ſont toutes deux vraies & ſe concilient parfaitement enſemble ; mais moi par la mienne je vous avertis d'un abus que la vôtre ne corrigera pas. Réglez votre jeu, ne donnez au jeu qu'un reſte de loiſir que Dieu n'a pas refuſé à la nature & que la néceſſité requiert ; mettez avant le jeu le ſervice du Seigneur & les pratiques de la religion ; avant le jeu, la priere, le ſacrifice des autels, la lecture d'un bon livre, l'office divin ; avant le jeu, le ſoin de votre famille, de vos enfants, de vos domeſtiques, de vos affaires; avant le jeu, les obligations de votre charge, les devoirs de votre profeſſion, les œuvres de miſéricorde & de charité; avant le jeu, votre avancement dans les voies de Dieu, votre perfection & tout ce

qui y doit contribuer ; quand vous aurez satisfait à tout cela, vous pourrez alors chercher quelque relâche dans un jeu honnête & borné, vous pourrez vous y récréer avec la paix du cœur, & même ; si je l'ose dire, avec une espece de bénédiction de la part du ciel. Je dis avec la paix du cœur, parce que vous jouerez sans passion, parce que vous jouerez dans l'ordre, & que vous réduirez votre jeu à être pour vous ce qu'il doit être, je veux dire, une courte distraction, & non une continuelle occupation ; parce que vous prendrez votre jeu assez pour vous délasser, & trop peu pour vous fatiguer ; enfin parce que vous n'aurez point dans votre jeu le ver intérieur de la conscience, qui vous reproche la perte du temps qui s'y consume & l'inutilité de votre vie. Je dis même avec une espece de bénédiction de la part du ciel, parce que vous ne vous y proposerez qu'une fin chrétienne, que vous ne vous accorderez ce repos que pour mieux agir, & qu'en ce sens vous sanctifierez, si je puis parler de la sorte, jusqu'à votre jeu ; mais tandis que le jeu l'emportera sur toutes vos fonctions, qu'il vous fera oublier tout ce que vous devez à Dieu, tout ce que vous devez au prochain, & tout ce que vous vous devez à vous-mêmes ; que vous n'y distinguerez ni les jours les plus solemnels ni les jours ordinaires, & que sans réserve

toutes vos heures y feront employées, je dirai que c'eft au moins une diffipation criminelle du temps que Dieu vous a donné, & une profanation dont vous aurez à lui répondre.

Cependant d'un excès on tombe dans un autre; excès dans le temps que l'on perd au jeu, & excès dans la dépenfe qu'on y fait. Jouer rarement, mais hazarder beaucoup chaque fois; ou hazarder peu, mais jouer continuellement, ce font deux excès défendus l'un & l'autre par la loi de Dieu; mais au deffus de l'un & de l'autre, un troifieme excès c'eft de jouer fouvent & toujours de rifquer beaucoup en jouant. Or ne vous y trompez pas, quand je dis un jeu où vous hazardez beaucoup, un gros jeu, je ne veux pas feulement parler des riches & des grands du fiecle, je parle de tous en général & de chacun en particulier, conformément aux facultés & à l'état. Tel jeu n'eft rien pour celui-là, mais il eft tout pour celui-ci; l'un peut aifément porter telle dépenfe, mais elle paffe les forces de l'autre, & ce qui feroit un léger dommage pour le premier, doit avoir pour le fecond de fâcheufes fuites: ainfi on a des dettes à payer, on a une nombreufe famille à entretenir & des enfants à pourvoir, on a des domeftiques à récompenfer, on a des aumônes à faire & des pauvres à foulager; à peine les revenus y peuvent-ils fuffire, & fi l'on étoit

fidele à remplir ces devoirs, on ne trouveroit plus rien, ou presque rien pour le Jeu. Toutefois on veut jouer, & c'est un principe qu'on a tellement posé dans le systême de sa vie, que nulle considération n'en fera jamais revenir; on le veut, à quelque prix que ce soit, & pour cela que fait-on? Voilà le désordre de l'iniquité la plus criante : parce qu'on ne peut pas acquitter ses dettes si l'on joue, ou qu'on ne peut jouer, si l'on acquitte ses dettes, on laisse languir des créanciers, on se rend insensible aux cris de l'artisan & du marchand, on use d'industrie & de détours pour se soustraire à leurs justes poursuites & pour leur lier les mains; on les remet de mois en mois, d'années en années, & ce sont des délais sans fin; on n'a rien, dit-on, à leur donner, & néanmoins on trouve dequoi jouer. Parce qu'on ne peut accorder ensemble le jeu & l'entretien d'une maison, on abandonne la maison, & l'on ménage tout pour le jeu; on voit tranquillement & de sang froid des enfants manquer des choses les plus nécessaires; on plaint jusqu'aux moindres frais, dès qu'il s'agit de subvenir à leurs besoins; on les éloigne de ses yeux, & on les confie à des étrangers, à qui l'on en donne la charge, sans y ajouter les moyens de la soutenir; on ne les a pas actuellement ces moyens, à ce qu'on prétend, mais pourtant on a de quoi jouer. Parce qu'il faudroit diminuer

de son jeu, si l'on vouloit compter exactement avec des domestiques & les satisfaire, on reçoit leurs services, on les exige à la rigueur, & du reste on ne veut point entendre parler de récompenses ; c'est une matiere sur laquelle il ne leur est pas permis de s'expliquer, & un discours dont on se tient offensé ; des paroles, on leur en donnera libéralement ; des promesses, on leur en fera tant qu'ils en demanderont, ils ne perdront rien dans l'avenir, mais à condition qu'ils perdront tout dans le présent, & que cet avenir à force de le prolonger ne viendra jamais ; les affaires ne permettent pas encore de penser à eux, & cependant elles permettent de jouer. Parce que dans les nécessités publiques l'aumône coûteroit, & que le jeu en pourroit souffrir, on ne connoît point ce commandement ; on est témoin des miseres du prochain, sans en être ému, ou si le cœur ne peut trahir ses sentiments naturels, l'esprit n'est que trop ingénieux à imaginer des prétextes pour en arrêter les effets ; on est pauvre soi-même, ou volontiers on se dit pauvre lorsqu'il y a des pauvres à soulager, mais on cesse de l'être dès que le moment & l'occasion se présente de jouer. Tout cela veut dire qu'on sacrifie à son jeu les droits les plus inviolables & les intérêts les plus sacrés ; que l'on fait du jeu sa premiere loi ; que pour ne pas se détacher du jeu, on se

détache de toute autre chofe, & que dans la concurrence de toute autre chofe avec le jeu, quelque effentielle qu'elle foit par elle-même, on retient le jeu & l'on renonce à tout le refte. Or comment appellez-vous cela ? & fi ce n'eft pas un excès, faites-m'en concevoir un autre plus condamnable ?

Mais mon jeu après tout n'eft qu'affez modique & que très-commun : je le veux ; mais ce jeu très-commun fait gémir des créanciers qui ne touchent rien, & qui du moins pourroient s'aider pour les néceffités de la vie de ce qu'un divertiffement très-fuperflu leur enleve ; ce jeu très-commun vous empêche de fournir à des enfants ce que demande non-feulement une éducation honnête & fortable à leur naiffance, mais quelquefois la nourriture & le vêtement ; ce jeu très-commun prive des domeftiques du fruit de leurs peines, & ruine toutes leurs efpérances ; ce jeu très-commun vous endurcit aux gémiffements & aux plaintes de tant de malheureux qui réclament votre affiftance & qui ne tirent de vous nul fecours. Jeu plein d'injuftice, jeu également odieux & à Dieu & aux hommes, à Dieu qui voit l'ordre de fa providence renverfé & fes loix violées, aux hommes qui fe trouvent par-là fruftrés de ce qui leur eft dû & de ce qui leur appartient par de fi juftes titres. Ah ! mon cher Auditeur, acquittez-vous, voilà

votre principale obligation : n'engagez pas pour un vain plaisir le sang de vos freres & la substance des pauvres : jusques-là il n'y a point de jeu pour vous ou il ne doit point y en avoir, & pour peu que vous y puissiez mettre, c'est toujours trop, puisque c'est le bien d'autrui que vous exposez, & dont vous faites la plus inutile & la plus injuste dépense. Si vous voulez jouer, que ce soit du vôtre, & souvenez-vous que le vôtre même n'est plus à vous pour le risquer, tandis qu'il est sujet à des charges & que vous en êtes redevables. Importante maxime que je voudrois pouvoir bien imprimer dans l'esprit de tant de grands & de tant d'autres ! Que tout à coup on verroit tomber de tables de jeu, si le jeu par la loi des hommes étoit interdit à ces débiteurs, qui bien-loin de le quitter pour se dégager de leurs dettes, entassent dettes sur dettes pour l'entretenir & se rendent enfin insolvables ! Mais si la loi des hommes n'a rien ordonné là-dessus, faut-il une autre loi que la loi de l'Evangile, que la loi de conscience, que la loi de nature ?

Qu'on dise après cela que les temps sont difficiles, qu'on a bien de la peine à se maintenir dans son état, qu'on est obligé de se resserrer, & qu'on ne peut pas aisément se dessaisir du peu qu'on a : je ne contesterai point avec vous, Chrétiens, sur le malheur des temps ; sans en

être auſſi inſtruit que vous, je le connois aſſez pour convenir qu'on doit maintenant plus que jamais uſer de prudence & de réſerve dans l'adminiſtration des biens; mais n'eſt-ce pas juſtement ce qui acheve de vous condamner, & quel témoignage plus convainquant puis-je produire contre vous que le vôtre? Car voici ce qui me paroît bien déplorable dans la conduite du ſiecle. On n'entend parler que de calamités & de miſeres: il ſemble que le ciel irrité ait fait deſcendre tous ſes fléaux ſur la terre pour la déſoler; chacun tient le même langage, & ce ne ſont par-tout que plaintes & que lamentations. Mais voyez l'inſoutenable contradiction: au milieu de ces lamentations & de ces plaintes, tant de jeux ont-ils ceſſé? tant de mondains & tant de mondaines ſe ſont-ils retranchés ſur le jeu, en ont-ils plus meſuré leur jeu, ſe ſont-ils réduits à un moindre jeu? En vérité, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas inſulter à l'infortune publique, n'eſt-ce pas faire outrage à la religion que vous profeſſez, n'eſt-ce pas allumer tout de nouveau la colere du ciel? Vous me répondrez que vous vous retranchez en effet; mais par où commencez-vous ce retranchement? eſt-ce par le jeu? non ſans doute. Mais par où encore une fois? par le pain que devroient recevoir de vous ceux que la famine dévore. Par où? par les beſoins

domestiques d'une maison, où tout manque afin que votre jeu ne manque pas. Par où? par tout ce qui n'a point de rapport au jeu, ou plutôt, fût-ce le nécessaire même, par tout ce qui peut servir au jeu, en le dérobant aux usages les plus essentiels. Je sçais qu'à considérer ce que je dis dans une pure spéculation & selon les premieres vues, on se persuadera que j'exagere & que je pousse cette morale au delà du terme. Mais examinez-la dans la pratique, consultez vos propres connoissances, faites attention à ce qui se passe autour de vous, & vous avouerez qu'au lieu de rien outrer, il y a bien encore d'autres extrêmités que je ne marque pas, & où l'amour du jeu emporte. Car que seroit-ce, si je parlois d'une femme qui, dans un jeu dont les plus fortes remontrances ne l'ont pu déprendre, dissipe d'une part tout ce qu'un mari amasse de l'autre; qui se tient en embuscade pour le tromper, & détourne pour son jeu tout ce qui peut venir sous sa main: si je parlois d'un mari, qui tour à tour passant du jeu à la débauche, & de la débauche au jeu, expose jusqu'à ses fonds & fait dépendre d'un seul coup la fortune de toute une famille: si je parlois d'un jeune homme, qui sans ménagement & sans réflexion, emprunte de tous les côtés & à toutes conditions, & ne pouvant encore se dépouiller d'un héritage qu'il n'a pas, se dépouille au

D vj

moins par avance de ses droits, & ne compte pour rien toute une succession qu'il perd, pourvu qu'il joue. Ces exemples peut-être ne sont-ils pas aussi communs qu'ils ont été autrefois ; mais ne le sont-ils pas encore assez pour vous instruire, & pour vous faire connoître les excès du jeu ? Peut-être même quelques-uns, par une sagesse forcée, & cédant à la nécessité, ont-ils enfin dans ces années dures & stériles apporté quelque tempérament à leur jeu ; mais ce tempérament suffit-il ? ôte-t-il au jeu tout ce qu'il doit lui ôter dans les conjonctures présentes & dans la situation où vous vous trouvez ? vous met-il en état d'accomplir, selon qu'il dépend de vous, tous vos devoirs ; & s'il ne va pas jusques-là, votre jeu n'est-il pas toujours un excès ? excès, non-seulement dans le temps qu'on y emploie & dans la dépense qu'on y fait, mais dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte.

Quel spectacle, de voir un cercle de gens occupés d'un jeu qui les possede, & qui seul est le sujet de toutes les réflexions de leur esprit & de tous les desirs de leur cœur ? Quels regards fixes & immobiles ! quelle attention ! il ne faut pas un moment les troubler, pas une fois les interrompre, sur-tout si l'envie du gain s'y mêle. Or elle y entre presque toujours. De quels mouvements

divers l'ame eſt-elle agitée ſelon les divers caprices du hazard ! de là les dépits ſecrets & les mélancolies, de là les aigreurs & les chagrins, de là les déſolations & les déſeſpoirs, les coleres & les trânſports, les blaſphêmes & les imprécations. Je n'ignore pas ce que la politeſſe du ſiecle vous a là-deſſus appris; que ſous un froid affecté & ſous un air de dégagement & de liberté prétendue, elle vous enſeigne à cacher tous ces ſentiments & à les déguiſer; qu'en cela conſiſte un des premiers mérites du jeu, & que c'eſt ce qui en fait la plus belle réputation. Mais ſi le viſage eſt ſerein, l'orage en eſt-il moins violent dans le cœur ? & n'eſt-ce pas alors une double peine que de la reſſentir toute entiere au dedans, & d'être obligé, par je ne ſçais quel honneur, de la diſſimuler au dehors ? Voilà donc ce que le monde appelle divertiſſement; mais ce que j'appelle moi paſſion & une des plus tyranniques & des plus criminelles paſſions. Et de bonne foi, mes chers Auditeurs, pouvez-vous vous perſuader que Dieu l'ait ainſi entendu, quand il vous a permis certaines diſtractions & certains délaſſements ? lui qui eſt la raiſon même, peut-il approuver un jeu qui bleſſe toute la raiſon ? & lui qui eſt la regle par eſſence, peut-il vous permettre un jeu ou tout eſt déréglé ? Il vaut mieux jouer, dites-vous, que de parler du prochain,

que de former des intrigues, que d'abandonner ſon eſprit à des idées dangereuſes. Beau prétexte, à quoi je réponds qu'il ne faut, ni parler mal du prochain, ni former des intrigues, ni donner entrée dans votre eſprit à des idées ſenſuelles, ni jouer ſans meſure & à l'excès, comme vous faites. Quand votre vie ſeroit exempte de tous les autres déſordres, ce ſeroit toujours aſſez de celui-ci pour vous condamner. Achevons, & diſons enfin que la plupart des divertiſſements du monde ſont condamnables, parce qu'ils ſont ſcandaleux dans leurs effets : c'eſt la troiſieme Partie.

III. PART. C'Eſt une choſe bien ſurprenante, remarque S. Chryſoſtome, que la maniere dont s'eſt expliqué Jeſus-Chriſt ſur tout ce qui nous ſcandaliſe & qui nous devient une occaſion de péché. Si votre œil eſt pour vous un ſujet de ſcandale, dit ce Sauveur des hommes, arrachez-le & ne délibérez point ; *Si oculus tuus ſcandaliſat te, erue eum.* Si c'eſt votre main, coupez-la, & privez-vous de tout le ſervice qu'elle pourroit vous rendre : *Si manus tua ſcandaliſat te, abſcinde eam.* Or ſi c'eſt enfin votre pied, ne l'épargnez pas, parce qu'il vaut bien mieux perdre votre pied, votre main, votre œil, tout votre corps, que de vous mettre en danger de perdre votre ame ;

Matth. c. 5.

Matt. c. 18.

Bonum tibi est. Pourquoi penſez-vous, Chrétiens, que le fils de Dieu ſe ſervit de cet exemple du pied, de l'œil, de la main? C'étoit, répond Saint Chryſoſtome, pour nous faire entendre que les choſes même les plus néceſſaires, celles qui nous touchent de plus près, & dont il ſemble que nous puiſſions moins nous paſſer dans l'uſage de la vie, nous doivent être interdites, dès-là qu'elles nous font tomber en quelque ſorte que ce puiſſe être, & qu'elles nous conduiſent au péché. Soit qu'elles ſoient la cauſe directe & immédiate du péché, ſoit qu'elles en ſoient ſeulement l'occaſion, il n'importe. Cauſe du péché, occaſion du péché, diſtinctions ſubtiles, mais inutiles. Si je peche par occaſion, je peche, & je me damne auſſi-bien que ſi j'avois autrement péché. Dieu m'oblige donc auſſi étroitement à fuir l'occaſion du péché que la cauſe du péché, quelque avantage d'ailleurs & quelque raiſon même de néceſſité que cette occaſion puiſſe avoir pour moi. Rien dans l'ordre naturel ne m'eſt plus précieux que mon œil, rien ne m'eſt plus utile que ma main pour les actions de la vie, c'eſt mon pied qui me ſoutient & qui me conduit; mais afin de me garantir d'une chûte mortelle, dont je ſerois menacé en les conſervant, il n'y a ni œil, ni pied, ni main que je doive ménager: il faut ſacrifier tout pour ſauver

l'essentiel & le capital, qui est la vie de l'ame : *Si manus tua vel pes tuus scandalisat te, abscide eum & projice abs te.* Voilà, mes chers Auditeurs, le sens des paroles du fils de Dieu. Or à combien plus forte raison cette grande maxime doit-elle vous servir de regle à l'égard de vos divertissements ? Il y en a qui dans leur substance n'ont rien de criminel, & dont l'usage, si vous le voulez, ne va point à des excès remarquables ; mais Dieu néanmoins prétend avoir droit de vous les défendre, & en effet il vous les défends ; pourquoi ? parce qu'il se peut faire que ce soient pour vous des occasions dangereuses, & que dans les circonstances qui s'y rencontrent, vous trouviez un scandale que vous êtes indispensablement obligés d'éviter ; par-tout ailleurs ils seroient permis, en tout autre temps ils seroient même louables, & on vous les conseilleroit : mais en tel lieu, à telles heures, & en telle compagnie vous devez vous en abstenir, parce que vous y courez risque de votre innocence & de votre salut. Et comme en matiere de salut tout est personnel, & que la bonté ou la malice de nos actions n'est prise que par le rapport qu'elles ont à nous ; quand il s'agit de m'accorder un divertissement ou de m'en priver, l'idée générale qu'on en a, ne suffit pas pour former ma résolution ; mais si j'y reconnois quelque endroit par où il me puisse être nuisible,

je dois dès-lors le rejetter & m'en éloigner : *Abſcide eum, & projice abs te.* C'eſt ainſi que la foi me l'enſeigne, & c'eſt ainſi que la ſeule raiſon me le dicte.

Un exemple, Chrétiens, vous fera mieux comprendre ma penſée. De tous les plaiſirs y en a-t-il un plus indifférent en ſoi & plus innocent que la promenade ? & n'eſt-ce pas de tous les divertiſſements du monde celui ou la cenſure peut moins trouver à reprendre, & ſur quoi les loix de la conſcience ont moins, ce ſemble, à réformer ? Or je prétends néanmoins, & vous en êtes auſſi inſtruits que moi, qu'il y a des promenades ſuſpectes, qu'il y en a d'ouvertement mauvaiſes, qu'il y en a de ſcandaleuſes, & que ce ſcandale ne regarde pas ſeulement les ames libertines & déclarées pour le vice, mais celles même qui du reſte en ont ou paroiſſent en avoir plus d'éloignement & plus d'horreur. Siecle profane, que n'as-tu pas ſçu corrompre, & où n'as-tu pas répandu ta malignité ! Vous m'entendez, mes chers Auditeurs, & vous devez m'entendre. Vous ſçavez ce que ſont devenues certaines promenades, & ce qu'elles deviennent tous les jours; vous ſçavez ce qui les fait préférer à d'autres, & ce qu'on y va chercher. Concours tumultueux & confuſe multitude, qui ſert de ſcene à la vanité & à la mondanité; s'il y a une beauté humaine à produire & à faire connoître,

s'il y a un ornement & une parure à faire briller, n'est-ce pas là qu'on l'étale avec plus d'éclat & plus de pompe? Au milieu de tant d'objets différents qui tour à tour & comme par des évolutions réglées, passent sans cesse & repassent, de quoi les yeux sont-ils frappés, & à quoi se rendent-ils attentifs? Quelles pensées se forment dans les esprits? quels sentiments touchent les cœurs, & sur quels sujets roulent les conversations?

Scandale d'autant plus dangereux qu'on en voit moins le danger & qu'on le craint moins. Car combien de mes Auditeurs, & de ceux même qui professent plus hautement le Christianisme, & qui veulent vivre avec plus d'ordre, m'accusent peut-être de porter ici trop loin la sévérité de la morale évangélique? Ils conviendront avec moi de tout ce que j'ai dit du théatre, du jeu, des spectacles, des assemblées, des lectures, & de tout ce que j'en puis dire. Mais que j'attaque jusqu'à la promenade, que je prétende qu'il y ait sur cela des mesures à garder & des précautions à prendre, que je sois dans l'opinion qu'une mere chrétienne ne doit pas sans ménagement & sans réflexion y exposer une jeune personne, qu'elle doit avoir égard aux temps, aux lieux, à bien des circonstances dont elle n'a guere été en peine jusqu'à présent, c'est ce qu'on traitera d'exagération, & sur quoi l'on ne voudra

pas m'en croire. Mais moi je ſçais ce qu'en ont penſé les Peres de l'Egliſe, & c'eſt à eux que je m'en rapporterai; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ce ſcandale a paru dans le monde, & que les prédicateurs & les conducteurs des ames ſe ſont employés à le retrancher du Royaume de Dieu. Je ſçais ce qu'en a dit Saint Ambroiſe dans cet excellent ouvrage de l'inſtruction des vierges; je ſçais ce que Saint Jerôme en a écrit, non pas une fois, mais en divers traités ſur cette matiere. Ces grands hommes avoient l'eſprit de Dieu, pour former les vierges de Jeſus-Chriſt à la ſainteté de leur état; mais ils leur donnoient des enſeignements & leur traçoient des préceptes qui redreſſeroient bien vos idées touchant ces promenades qui vous ſemblent des plaiſirs ſi convenables & ſi légitimes. Ils poſoient pour principe, qu'une jeune perſonne ne devoit jamais ſe produire au jour qu'avec des réſerves extrêmes & toute la retenue d'une modeſtie particuliere, que la retraite devoit être ſon élément, & le ſoin du domeſtique ſon exercice ordinaire & ſon étude; que ſi quelquefois elle ſortoit de là, c'étoit ou la piété ou la néceſſité qui ſeules l'en devoient tirer; que s'il y avoit quelque divertiſſement à prendre, il falloit éviter non-ſeulement le ſoupçon, mais l'ombre même du plus léger ſoupçon; que ſous les yeux d'une mere

discrette & vigilante elle devoit régler tous ses pas, & que de disparoître un moment, c'étoit une atteinte à l'intégrité de sa réputation ; qu'elle devoit donc toujours avoir un garant de sa conduite & un témoin de ses entretiens & de ses démarches ; enfin qu'une telle sujétion, bien-loin de lui devenir odieuse, devoit lui plaire ; qu'elle devoit l'aimer pour elle-même & pour sa consolation propre, & que dès qu'elle chercheroit à s'en délivrer, ce ne pouvoit être qu'un mauvais augure de sa vertu : c'est ainsi que ces saints Docteurs en parloient. Qu'auroient-ils dit de ces promenades, dont tout l'agrément consiste dans l'appareil & dans le faste ; de ces promenades pour lesquelles on se dispose comme pour le bal, & où l'on apporte le même esprit & le même luxe, de ces promenades changées en comédies publiques, où chacun, acteur & spectateur tout à la fois, vient jouer son rôle & faire son personnage ? Qu'auroient-ils dit de ces promenades dérobées, où le hazard en apparence, mais un hazard en effet bien ménagé & bien prémédité, fait de prétendues rencontres & de vrais rendez-vous ? qu'auroient-ils dit de ces promenades.... Je ne m'explique point, mes chers Auditeurs, & je dois ce respect au saint lieu où nous sommes assemblés ; tel est le désordre que la pudeur même m'oblige de le taire, & qu'on ne peut

mieux vous le reprocher que par le ſilence.

Mais vous, Chrétiens, que devez-vous penſer de tout cela? & qu'en doivent craindre tant de filles & de femmes du monde? Sont-elles plus ſaintes que n'étoit une Euſtochium, que n'étoit une Blaſille, que n'étoient bien d'autres illuſtres vierges; à qui Saint Jerôme faiſoit de ſi ſalutaires leçons? La corruption de notre ſiecle eſt-elle moins contagieuſe, & y a-t-il moins d'écueils dont on ait à ſe préſerver? Ah mes chers Auditeurs, un peu de réflexion aux maux infinis que peut cauſer & que cauſe tous les jours la vie diſſipée, ſurtout des perſonnes du ſexe, & cette malheureuſe liberté dont elles ſe ſont miſes en poſſeſſion! Si je vous faiſois parler là-deſſus, & ſi vous vouliez me répondre de bonne foi, que ne pourriez-vous pas m'en apprendre? car que n'en avez-vous pas ſçu? C'eſt-là, diriez-vous, que tel commerce a commencé, c'eſt-là qu'on ſe voyoit, & que les intrigues ſe nouoient. Vous les connoiſſez, & vous en pourriez faire un compte exact; mais peut-être n'y mettriez-vous pas celles qui doivent plus vous intéreſſer, & dont vous ne vous êtes pas apperçus; parce que vous êtes mieux inſtruits de ce qui ſe paſſe chez les autres que chez vous. Quoi qu'il en ſoit, avec toutes les connoiſſances que vous avez & qui doivent ſans doute vous

ſuffire, pouvez-vous négliger un point auſſi important que celui-là? pouvez-vous ſouffrir une licence dont vous n'ignorez pas le péril, & qu'il eſt ſi néceſſaire de réprimer? la pouvez-vous tolérer en celles qui vous appartiennent de plus près, en celles dont vous répondrez ſpécialement à Dieu, puiſqu'il les a ſoumiſes à vos ordres & confiées à votre vigilance? Mais s'il ne vous eſt pas même permis de la tolérer, qu'eſt-ce donc d'entreprendre de la juſtifier, qu'eſt-ce de l'approuver, de l'entretenir & de l'autoriſer? Et vous, Ames chrétiennes, ſi des parents trop faciles demeurent à votre égard dans une tolérance ſi lâche & ſi criminelle, en pouvez-vous uſer? n'y devez-vous pas renoncer comme à un ſcandale, & ne concevez-vous pas en quel abyme il eſt capable de vous précipiter?

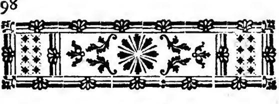
Mais faut-il ſe priver de tout divertiſſement? A cela je réponds deux choſes. Car en premier lieu, ſi tout divertiſſement du monde a l'un de ces trois caracteres que j'ai marqués, ou d'être criminel en lui-même, ou d'être exceſſif dans ſon étendue, ou d'être ſcandaleux dans ſes effets, il n'y a point dans le monde de divertiſſement que vous ne deviez avoir en horreur; bien-loin de le chercher & de vous le procurer: pourquoi? parce que l'un de ces trois caracteres ſuffit pour vous damner, &

qu'il n'y a point de divertiſſement qui puiſſe compenſer la perte de votre ame, & que vous ne deviez ſacrifier pour votre ſalut. Je le veux, la vie pour vous en ſera moins agréable, elle ſera même inſipide & triſte, & s'il faut porter la choſe juſqu'ou elle peut aller, ce ſera ſelon la nature une vie affreuſe; mais n'oubliez jamais les paroles de mon texte, & ce que le Fils de Dieu vous dit dans la perſonne de ſes Apôtres: *Mundus gaudebit, vos verò contriſtabimini;* le monde ſe réjouira, le monde aura pour lui les plaiſirs des ſens & en goûtera les douceurs, tandis que vous n'aurez pour partage que les afflictions & les larmes: cependant votre ſort ſera préférable à toutes les joies du monde, & par où? parce que toutes ces joies du monde finiront bientôt, & qu'elles feront ſuivies d'un malheur éternel, au lieu que vos peines paſſageres ſe changeront dans une félicité parfaite qui n'aura jamais de fin: *Sed triſtitia veſtra vertetur in gaudium.* Or avec une telle eſpérance jugez ſi vous devez regretter les plaiſirs du ſiecle, & ſi le ſacrifice que vous en ferez doit beaucoup vous coûter. Mais en ſecond lieu, il y a, & j'en ſuis convenu d'abord, j'en conviens encore, il y a des récréations & des divertiſſements dans la vie de plus d'une eſpece: il y en a d'honnêtes, ſans excès

& ſans danger, & voilà ceux qui vous ſont accordés. Les premiers Chrétiens avoient eux-mêmes leurs jours & leurs heures de réjouiſſance, mais d'une réjouiſſance chrétienne, c'eſt-à-dire d'une réjouiſſance ſage & meſurée, innocente & conforme à leur profeſſion. Arrêtez-vous-là, & l'Evangile n'y trouvera rien à redire.

Que dis-je, mes chers Auditeurs, allons plus avant; & ſelon l'avis du Prophete, ſi nous avons à nous réjouir, que ce ne ſoit en nul autre, ni en rien autre choſe que dans le Seigneur. L'Apôtre Saint Paul ſouhaitoit que les fideles fuſſent comblés de toute ſorte de joie; & le même ſouhait qu'il faiſoit pour ſes diſciples, je le fais ici pour vous-mêmes : Je vous dis comme ce Docteur des nations, réjouiſſez-vous, mes Freres, & réjouiſſez-vous ſans ceſſe; mais quelle doit être votre joie, cette joie intérieure & ſpirituelle dont Dieu remplit une ame qui le cherche en vérité, & qui ne cherche que lui, qui n'aſpire que vers lui, qui ne veut ſe repoſer qu'en lui; cette joie divine qui eſt au deſſus de tous les ſens, & que l'homme terreſtre & charnel ne peut comprendre. Mettez-vous dans la diſpoſition de la goûter, & elle ſe fera ſentir à vous. Ce n'eſt point dans le bruit & les aſſemblées du monde qu'on la trouve, ce n'eſt point dans les

les jeux & les ſpectacles du monde, c'eſt dans le ſilence de la ſolitude & dans le repos d'une vie ſainte & retirée. Plus vous renoncerez aux divertiſſements humains ; & plus cette joie céleſte ſe répandra avec abondance dans vos cœurs ; elle les pénétrera, elle les inondera, elle les tranſportera. Telle eſt la promeſſe que je vous fais, & dont j'ai pour garants tout ce qu'il y a eu juſqu'à préſent de ſaints ſur la terre & tout ce qu'il y en a. Nous ont-ils trompés en ce qu'ils nous en ont appris, ou ſe trompoient-ils eux-mêmes ? David ſe trompoit-il, lorſqu'il s'écrioit, qu'un jour dans la maiſon de Dieu & avec Dieu, valoit mieux pour lui que dix mille avec les pécheurs & au milieu de tous les plaiſirs ? Saint Paul & tant d'autres ſe trompoient-ils, lorſque ſur les fréquentes épreuves qu'ils en avoient faites, ils nous ont aſſuré que rien n'égale cette onction ſecrette & ces conſolations que Dieu communique à ceux qui le craignent, & qui le ſervent ? Fions-nous à leur parole, ou plutôt confions-nous en la parole de notre Dieu, qui s'eſt engagé à faire, ſi nous le voulons, tout notre bonheur, & dans le temps, & dans l'éternité, où nous conduiſe, &c.



SERMON

POUR LE QUATRIEME DIMANCHE APRÈS PASQUES.

Sur l'Amour & la Crainte de la Vérité.

Cùm venerit ille ſpiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.

Quand cet Eſprit de vérité ſera venu; il vous enſeignera toute vérité. En ſaint Jean, ch. 16.

COmme c'eſt un des caracteres les plus propres du Saint-Eſprit, d'être la vérité même, c'eſt auſſi, Chrétiens, une de ſes fonctions les plus eſſentielles d'enſeigner la vérité & toute vérité. Non pas qu'il nous ſerve toujours lui-même immédiatement de maître, comme il en ſervit aux Apôtres, lorſqu'il deſcendit viſiblement ſur eux; mais il a ſes organes par où il s'explique : il a ſes miniſtres qu'il remplit de ſes lumieres & à qui il communique ſes vérités, pour les pu-

blier en son nom & les faire entendre aux hommes. Ainsi ce divin Esprit inspira-t-il autrefois les Prophetes, & leur donna-t-il une vue anticipée de l'avenir, afin qu'ils l'annonçassent aux princes & aux peuples, aux grands & aux petits : & n'est-ce pas ce même Esprit, qui selon la promesse du Fils de Dieu, inspire encore présentement les prédicateurs, pour parler dans la chaire de vérité ; & tant d'autres ouvriers évangéliques, pour la faire connoître cette vérité, & pour en être les dispensateurs ? Ce sont des hommes semblables aux autres hommes ; & en qualité d'hommes, ce sont des pécheurs sujets aux mêmes miseres & aux mêmes foiblesses que ceux qui les écoutent : & voilà ce qui semble donner une espece d'avantage aux libertins du siecle, qui voudroient, disent-ils, être instruits & persuadés de la vérité par des hommes qui pratiquassent ce qu'ils prêchent aux autres avec tant de zele, par des hommes irréprochables dans leur conduite & irrépréhensibles dans leurs mœurs, comme si la vérité, pour être crue, dépendoit du mérite & des qualités de celui qui en est le dépositaire & qui la révele. Mais c'est un prétexte, dit saint Chrysostome, dont le libertinage veut se prévaloir, & dont il tâche de se couvrir : car quand il y auroit sur la terre

de ces hommes parfaits, de ces hommes exempts de toute censure, on ne les croiroit pas, puisque Jesus-Christ même étant venu en personne, n'a pas trouvé, à beaucoup près, dans les esprits toute la créance due à la parole de Dieu & aux saintes vérités qu'il enseignoit. Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, je viens aujourd'hui vous apprendre comment nous devons nous comporter à l'égard de la vérité; je viens vous faire voir le criminel abus que nous en faisons, & travailler à le corriger. Adressons-nous d'abord à l'Esprit de vérité, afin qu'il nous éclaire, & employons auprès de lui l'intercession de la Vierge qui en fut remplie, au moment que l'Ange la salua. *Ave.*

A Bien considérer les choses, il n'y a peut-être rien où les mouvements de notre cœur soient plus équivoques & où l'homme paroisse plus contraire à lui-même que sur le sujet de la vérité : car il aime la vérité, & il la hait; il la cherche, & il la fuit; il s'en réjouit, & il s'en afflige : tantôt il y défere avec plaisir, & tantôt il y résiste avec obstination; tantôt il triomphe de l'avoir connue, & tantôt il voudroit la bannir pour jamais de son esprit; tantôt il se fait un devoir d'en être vaincu, & tantôt il

s'en fait un supplice. Or qu'y a-t-il en apparence qui approche plus de la contradiction, que des sentiments & une conduite si opposés ? Pour accorder tout cela, Chrétiens, je distingue deux sortes de vérités qui ont rapport à nous, & dans l'usage desquelles consiste, pour ainsi dire, toute la perfection & tout le désordre de notre vie : la vérité qui nous reprend, & la vérité qui nous flatte; la vérité qui nous reprend, & qui nous fait voir en nous-mêmes ce qu'il y a de défectueux & de vicieux ; la vérité qui nous flatte, & qui nous représente à nous-mêmes ce que nous avons, ou ce que nous croyons avoir de louable & de bon. Cela supposé, je prétends qu'il est facile d'accorder les contrariétés qui semblent partager le cœur de l'homme sur la vérité. Car prenez garde, si nous aimons la vérité, c'est celle qui nous flatte ; & si nous haïssons la vérité, c'est celle qui nous reprend. Deux désordres que je veux aujourd'hui combattre, & sur quoi je dis en deux mots, que de toutes les vérités il n'en est point que nous devions plus aimer que la vérité qui nous reprend, c'est la premiere partie ; & qu'il n'en est point que nous devions plus craindre que la vérité qui nous flatte, ce sera la seconde partie. Cette matiere est toute morale ; & donnera lieu à des réflexions également utiles & sensibles.

I. PART. CE n'eſt point un paradoxe, Chrétiens, mais une maxime qui a toujours paſſé pour inconteſtable parmi les maîtres de la morale, qu'il n'y a point de vérité que nous devions aimer davantage, que celle qui nous reprend. Les raiſons en ſont évidentes : car qu'y a-t-il de plus avantageux pour nous, dit ſaint Chryſoſtome, que de connoître ce qui nous donne la connoiſſance de nous-mêmes ; que de connoître ce qui a une vertu ſouveraine pour nous corriger & pour nous perfectionner ; que de connoître ce que l'on affecte plus communément de nous cacher, & pardeſſus tout, que de connoître ce qui en effet eſt la choſe la plus difficile à ſçavoir, & dont on ne peut entreprendre de nous inſtruire que par le zele nonſeulement le plus ſincere, mais le plus généreux & le plus déterminé à notre bien ? Or la vérité qui nous reprend, renferme toutes ces qualités, & vous l'allez voir.

Premiérement, elle nous fait connoître à nous-mêmes ; & ſans elle nous ne pouvons eſpérer de nous connoître jamais. Or après la connoiſſance de Dieu, il n'y a rien qui doive nous être plus cher que la connoiſſance de nous-mêmes ; & ſaint Auguſtin a douté s'il n'étoit pas auſſi néceſſaire de nous connoître nous-mêmes que de connoître Dieu, parce qu'à proprement parler, ces deux

connoiſſances, ſur-tout dans l'ordre de la grace & du ſalut, ne peuvent être ſéparées, & que l'une dépend eſſentiellement de l'autre. Pourquoi ne puis-je pas me connoître, ſi je n'aime la vérité qui me reprend ? Appliquez-vous à ceci, Chrétiens : c'eſt que je dois être perſuadé que, quelque ſoin que j'apporte à régler ma vie & ma conduite, & quelque bon témoignage que je me rende ſur cela, il y a encore mille foibleſſes & mille déſordres dont je ne m'apperçois pas, mais que les autres ſçavent bien obſerver; & ſi je ne convenois de ce principe, je ſerois dans la plus pernicieuſe de toutes les erreurs, parce que je ſerois dans l'erreur ſur mon erreur même, & dans l'ignorance de mon ignorance même. D'ailleurs je dois être convaincu, que quand je m'occuperois ſans relâche à m'étudier & à m'examiner, je n'aurois jamais aſſez de lumiere ni aſſez de vue pour découvrir toutes ces foibleſſes qui ſont en moi & tous ces déſordres, parce que l'amour propre, qui eſt comme un voile que mes yeux ne peuvent percer, m'en cachera toujours une partie & m'empêchera de me faire une juſtice exacte ſur le reſte. Il faut donc, conclut ſaint Chriſoſtome traitant ce ſujet, ou que je renonce abſolument à me connoître, ou que je ſupplée par les connoiſſances qu'on a de

moi, à celles qui me manquent : & comme il y a dans moi un fonds de vérités mortifiantes & capables de m'humilier, il faut que je trouve bon que ces vérités me soient dites par les autres, puisque je ne suis pas assez éclairé pour me les dire à moi-même.

Il me semble, Chrétiens, que chacun de nous devroit être disposé de la sorte : car enfin, mes Freres, ajoute saint Chrysostome, quand un malade trouve un medecin qui lui fait connoître parfaitement son mal, bien loin de s'en offenser, il l'estime, il l'honore, il s'attache à lui; & plus le mal est fâcheux & inconnu, plus tient-il pour un service important la sincérité de celui qui le lui découvre. Or si nous en jugeons ainsi par rapport aux infirmités du corps, quels sentiments ne devons-nous pas avoir lorsqu'il s'agit des maladies de l'ame, qui sont nos vices & nos imperfections? Il a fallu, Chrétiens, le dirai-je? que le paganisme nous apprît là-dessus notre devoir. Au milieu de l'infidélité on a vu des hommes aussi zélés pour apprendre leurs défauts que nous le sommes pour éviter d'être instruits des nôtres. Un jeune Seigneur de la Cour d'Auguste & même de sa maison, un Germanicus touché de la noble curiosité de se connoître, chose si rare parmi les grands

du monde, étant à la tête de la milice Romaine, prenoit bien de temps en temps le soin de se travestir; de visiter le soir, & sans être connu, les quartiers de son armée; de s'approcher secrettement des tentes, & de prêter l'oreille aux discours de ses soldats, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit alors qu'ils se disoient avec plus de liberté les uns aux autres ce qu'ils pensoient de la conduite de leur général. Voilà ce que l'histoire nous rapporte d'une vertu païenne, & ce qu'elle nous met devant les yeux, pour confondre cette délicatesse si opposée au christianisme, qui nous révolte contre la vérité, du moment qu'elle nous choque & qu'elle nous blesse. Peut-être, me direz-vous, que ce païen cherchoit en cela même à se satisfaire, parce qu'il étoit sûr de l'estime qu'on avoit de sa sage conduite. En effet, l'historien remarque qu'il jouissoit ainsi du fruit de sa réputation, n'entendant par-tout que des éloges, d'autant plus doux pour lui, qu'ils étoient plus libres : *Fruebatur famâ suâ.* Je le veux; mais du moins est-il vrai que s'il y avoit eu en lui quelque sujet de blâme ou quelque matiere de plainte, il se mettoit par-là en devoir de ne les pas ignorer; & c'est en cela que, tout païen qu'il étoit, il nous faisoit une leçon bien utile. *Tacit.*

Car ce que j'ai dit de plus, & ce qui

contient la ſeconde preuve de la propoſition que j'ai avancée, c'eſt que comme la vérité qui nous reprend eſt la plus néceſſaire pour nous connoître, auſſi eſt-elle la plus efficace pour nous corriger. Les autres vérités, dit ſaint Jerôme, nous inſtruiſent, nous touchent, nous convainquent, mais ne nous changent pas; celle-ci ſans inſtruction, ſans conviction, ſans raiſonnement ou plutôt par le raiſonnement le plus fort, par la conviction la plus touchante & par l'inſtruction la plus courte & la plus aiſée, a le pouvoir de nous convertir. Et comment? comprenez-le, je vous prie : c'eſt en nous faiſant rentrer dans nous-mêmes par la connoiſſance, & nous obligeant à en ſortir par la pénitence. Deux mouvements qu'elle produit en nous par une ſuite comme naturelle, & qui dans la doctrine de ſaint Auguſtin font toute la perfection de l'homme. Car au lieu que la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, nous diſſipoit & nous emportoit hors de nous par vanité ou par légéreté, cette vérité fâcheuſe que l'on nous reproche, nous rappelle en quelque façon à nous, nous recueille au dedans de nous, nous fait jeter un certain regard ſur nous, dont il n'eſt preſque pas en notre pouvoir de nous diſtraire: & comme en vertu de ce regard, nous ne voyons rien en nous que d'impar-

fait & que d'humiliant, ne pouvant dans cet état nous souffrir nous-mêmes, ni demeurer, pour ainsi dire, en nous-mêmes, nous faisons un effort pour nous élever au dessus de nous-mêmes, qui est le véritable mouvement de la pénitence; & voilà ce qui nous arrive, pour peu que nous soyons fideles à la grace de Dieu. Une vérité dite bien à propos, suffit en telles conjonctures pour arracher de notre cœur une habitude vicieuse & une passion. Des années entieres de réflexion n'y avoient rien fait, toute autre moyen avoit été inutile & foible pour cela; mais cet avis prudemment donné est le coup salutaire qui nous guérit: on en est troublé d'abord & on s'en émeut; mais enfin la grace & la raison surmontent le sentiment, & cette vérité, quoiqu'amere, étant dirigée par un esprit solide & bien tempéré; commence à agir, & par son amertume même est la cause & le principe de la guérison. Ne vouloir pas entendre ces sortes de vérités, ou ne les vouloir entendre que déguisées, que fardées, qu'affoiblies & diminuées, c'est le terme de l'Ecriture sainte: *Quoniam diminutæ sunt veritates à Filiis hominum*: vouloir qu'on nous les adoucisse, qu'on en retranche tout ce qu'elles ont de piquant, & sans cela ne pouvoir les supporter, c'est renoncer à sa propre perfection, c'est se condamner Ps. 11.

pour jamais ſoi-même à être du nombre de ces malades dont parle Saint Bernard, qui ſont d'autant plus incurables, qu'ils le veulent être & qu'ils corrompent juſqu'au remede uniquement néceſſaire pour ne l'être pas. Or un Chrétien peut-il en conſcience demeurer dans cette diſpoſition ? Raiſonnons ſur nos devoirs, tant qu'il nous plaira ; jamais, dit Saint Auguſtin, nous ne corrigerons dans nous les vices ni les erreurs qui nous plaiſent, ſinon par la vérité qui nous déplaît.

Le point important eſt de trouver un homme ſage, ferme, & ſolidement ami, qui nous découvre cette vérité ; ce qui eſt infiniment rare, & ce que Salomon conſidere comme un tréſor. Mais c'eſt juſtement la troiſieme raiſon qui nous oblige à le rechercher, & qui nous doit rendre cette vérité précieuſe, parce que c'eſt celle de toutes dont on affecte le plus de nous ôter la connoiſſance. Vous le ſçavez, Chrétiens, la grande maxime, ou pour mieux parler, le grand abus de la ſcience du monde eſt de taire les vérités déſagréables ; je dis de les taire à ceux à qui il feroit utile & important de les ſçavoir. Car pour en inſtruire ceux qui n'y ont aucune part & qui devroient les ignorer, c'eſt ſur quoi le monde ne s'eſt donné de tout temps que trop de licence. On dit ce qu'il faudroit dire ; mais on le dit à tout autre

qu'à celui à qui il le faudroit dire : on le dit par imprudence, par médiſance, par vengeance, où il ne le faut pas, & on ne le dit pas par conſcience où il le faut ; & au même temps qu'on bleſſe la charité & le devoir en répandant partout une vérité odieuſe, on ſe fait une fauſſe charité & un faux devoir de cacher cette vérité odieuſe à celui qu'elle intéreſſe perſonnellement & qui ſeroit le ſeul capable d'en profiter. Or cela eſt vrai ſur-tout à l'égard des grands, des riches & des puiſſants de la terre, dont le malheur entre tous les autres qui ſemblent attachés à leur condition, eſt de n'entendre preſque jamais la vérité, & qui ſans jugement téméraire ont droit de regarder tous ceux qui les approchent, comme autant de ſéducteurs qui ſe font une politique de les tromper, qui ne leur repréſentent les choſes que ſous les apparences ſpécieuſes qu'y donnent leurs paſſions & leurs intérêts, & qui ſeroient ſouvent bien fâchés, (ô déréglement de l'eſprit du ſiecle !) qui ſeroient ſouvent bien fâchés que les maîtres qu'ils ſervent, fuſſent plus éclairés qu'ils ne le ſont, parce qu'ils ne voudroient pas qu'ils fuſſent meilleurs ni plus parfaits. D'où vient qu'en effet ceux qui tiennent dans le monde les premiers rangs, ſont ceux à qui communément la vérité eſt moins connue.

Et voilà pourquoi Dieu recommandoit tant à ses Prophetes de s'expliquer avec une sainte liberté quand il s'agissoit de reprendre les vices. Parle, disoit-il à Isaïe, éleve ta voix, fais-la retentir comme une trompette, dont le son pénetre jusques dans les cœurs : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.* Au lieu de prêcher à mon peuple des vérités curieuses, des vérités subtiles, des vérités agréables ; attache-toi à lui prêcher celles qui le confondent ; mets-lui devant les yeux ses iniquités, reproche-lui ses scandales & tous ses crimes : *Et annuntia populo meo scelera eorum, & domui Jacob peccata eorum.* Et afin que vous ne me répondiez pas, Chrétiens, que cela étoit bon pour le peuple & pour un homme qui prêchoit aux simples : ne crains point, disoit le même Dieu à Jérémie, parce que c'est moi qui t'ai ordonné de parler, moi qui t'ai établi comme une colomne de bronze & comme un mur d'airain, *In columnam ferream & in murum æneum.* Pourquoi une colomne de bronze & comme un mur d'airain ? remarquez ce qui suit. *Regibus Juda, principibus ejus & sacerdotibus :* c'est pour les grands de Juda, pour les princes, pour les nobles, pour ceux qui occupent les premieres places, & à qui leurs ministeres & leurs emplois donnent plus d'autorité,

Isaï. c. 58.

Ibid.

Jerem. c. 1.

Ibid.

Ne formides à facie eorum : que leur présence, ajoutoit le Seigneur, ne t'étonne point, que le respect de leurs personnes ne t'ébranle point ; n'aie point pour eux de lâches égards, & ne les flatte point ; dis-leur avec courage la vérité que je veux qu'ils sçachent ; sois l'apôtre, & s'il est besoin, le martyr de cette vérité ; car c'est pour cela que je t'ai rempli de mon esprit, & je ne t'ai fait ce que tu es que pour cela : or si toi par qui cette vérité doit être portée, tu la retiens captive dans le silence, qui osera la soutenir & se déclarer pour elle ? *Ibid.*

C'est encore pourquoi S. Paul exhortoit son disciple Timothée à reprocher, à menacer, à fulminer plutôt qu'à consoler, & cela sans crainte de se rendre importun, & sans se mettre en peine qu'on le trouvât mauvais : *Argue, increpa, opportunè, importunè* : parce qu'il viendra un temps, lui disoit-il, où la saine doctrine, c'est-à-dire celle qui censure le vice & qui le condamne, sera insupportable aux hommes : *Erit enim tempus cùm sanam doctrinam non sustinebunt.* Or ne pouvons-nous pas dire que ce temps est venu & que c'est celui-ci ? d'où je conclus que les prédicateurs de l'Evangile ont une obligation plus étroite & plus pressante que jamais de dire la vérité puisqu'il n'y a plus *2. Tim. c. 4.* *Ibid.*

qu'eux dont la vérité puisse espérer un témoignage fidele & constant. Je sçais qu'ils doivent être discrets ; mais Dieu veuille que leur discrétion & leur prudence ne vous perde pas. Je sçais que leur zele doit être selon la science ; mais plaise au ciel que leur science énervant leur zele, ils ne deviennent point pour vous ce que Saint Paul craignoit d'être pour ceux qu'il instruisoit, je veux dire
1. Cor. c. 13. des cymbales retentissantes : *æs sonans aut cymbalum tinniens.*

Que faudroit-il donc faire pour nous garantir de ce malheur ? Ah ! Chrétiens, la belle leçon, si nous étions soigneux de la pratiquer ! ce seroit d'aimer d'autant plus la vérité, que notre amour propre l'a plus en horreur, de respecter ceux dont Dieu se sert pour nous la faire connoître, & de compter pour un service inestimable quand ils nous la déclarent, même à contre-temps & de mauvaise grace ; disant avec Salomon,
Prov. c. 27. *Meliora sunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oscula odientis.* Il est vrai, cette vérité a quelque chose de bien dur ; mais les blessures d'un ami sont encore pour moi plus salutaires que les caresses d'un flatteur. Et parce qu'il n'est rien dans le fond de plus difficile que d'annoncer cette vérité & de s'en faire le porteur (quatrieme & derniere considération) il faudroit mettre pour

principe que c'eſt à nous de lever cette difficulté à ceux dont nous attendons ce bon office ; comment cela ? les prévenant, les engageant, leur donnant un accès libre & favorable auprès de nous; leur témoignant, non point par des paroles vaines, mais par une conduite égale, que nous avons pour eux de la déférence, & que nous les écoutons non-ſeulement avec docilité, mais avec joie, dans la perſuaſion où nous devons être, qu'en effet la marque la plus ſolide de leur zele, c'eſt celle-là, & dans la crainte que nous devons avoir, qu'un peu trop de délicateſſe de notre part ne leur ferme la bouche, & qu'à force d'exiger d'eux des tempéraments & des meſures, nous ne les rebutions entiérement & n'émouſſions tout-à-fait la pointe de leur zele.

Car encore une fois, Chrétiens, s'il y a choſe qui demande un zele pur, généreux & déſintéreſſé, c'eſt la commiſſion de découvrir une plaie cachée à celui qui ſe croit ſain, c'eſt-à-dire une vérité déſagréable à celui qui ſe croit irrépréhenſible ; & c'eſt ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Faut-il avertir un homme du déſordre qui ſe paſſe dans ſa maiſon, une femme des bruits qui courent d'elle, un grand du ſcandale qu'il cauſe, c'eſt à qui s'en défendra, perſonne n'en veut prendre ſur

ſoi le riſque, chacun a ſes raiſons pour s'en décharger; & à peine dans une famille, que dis-je? à peine dans une ville entiere ſe trouvera-t-il quelqu'un, qui mépriſant tout autre intérêt, & dans la ſeule vue de ſon devoir, oſe dire la vérité. Or de là s'enſuit l'obligation indiſpenſable que nous avons, encore plus ſelon Dieu que ſelon le monde, de nous rendre faciles, doux & humbles de cœur, quand il eſt queſtion de recevoir des répréhenſions & des avis, puiſque l'un des préceptes les plus eſſentiels de la loi de Dieu, eſt que nous retranchions de nous-mêmes tout ce qui peut ſervir d'obſtacle à notre correction; & que, ſous peine de répondre de nos ignorances comme d'autant de crimes, moins il eſt aiſé de nous dire cette vérité qui choque notre amour propre, plus nous devons être diſpoſés à l'honorer par la maniere avec laquelle nous l'écoutons. C'eſt ainſi qu'en uſa cet infortuné Roi de Babylone dont parle l'Ecriture, lorſque Daniel avec une liberté de prophete; lui ſignifia tout enſemble trois effrayantes vérités; l'une, qu'il avoit été peſé & réprouvé dans le jugement de Dieu; l'autre, que ſon Royaume alloit être partagé entre les Perſes & les Médes; & la troiſieme, que dès la nuit même il devoit mourir, Il n'y eut perſonne qui ne tremblât de la hardieſſe de ce diſcours; on crut Daniel

perdu, & l'on ne douta point que Balthasar ne le sacrifiât au premier mouvement de sa colere : mais ce prince qui avoit l'ame grande, & qui jusques-là dans le revers le plus accablant avoit conservé toute la modération de son esprit, raisonna bien autrement. Que fit-il ? il embrassa Daniel, il le combla de faveurs, il commanda sur le champ qu'on le revêtît de la pourpre, qu'on lui donnât le collier d'or, que tout le peuple le revérât & lui obéît : pourquoi ? parce qu'il jugea, dit Saint Chrysostome, qu'un homme qui avoit la force de dire respectueusement de telles vérités à un prince, & qui pour s'acquiter de ce devoir héroïque, sçavoir oublier son propre intérêt, qu'un homme, dis-je, de ce caractere, méritoit toutes sortes d'honneurs, & ne pouvoit être assez exalté : *Tunc jubente rege indutus est Daniel purpurâ, & circumdata est torques aurea collo ejus.* C'est pour cela, ajoute le texte sacré, que Balthasar honora Daniel, parce qu'aux dépens même de sa personne ; & dans l'extrémité de son malheur, il voulut honorer la vérité.

Dan. c. 5.

Et nous, Chrétiens, comment traitons-nous cette vérité ? Ah ! permettez-moi de vous faire ici la comparaison entre nous & ce Roi infidele, & d'opposer son exemple à notre conduite : Bien-loin d'aimer cette vérité, nous la haïssons & nous la fuyons. Voilà le

désordre que Saint Augustin déploroit autrefois, & dont il cherchoit la cause, la demandant à Dieu par ces paroles si
August. affectueuses : *Cur, Domine, veritas odium parit, & quare inimicus factus est eis homo tuus verum prædicans; cum ametur beata vita, quæ non est nisi gaudium de veritate* ? Et comment donc, Seigneur, arrive-t-il que cette vérité qui vient de vous, attire la haine des hommes ? & pourquoi ce Sauveur qui leur a parlé de votre part en leur prêchant la vérité, s'est-il fait leur ennemi, puisqu'il est naturel à l'homme d'aimer la vie bienheureuse, qui n'est rien autre chose qu'une joie intérieure de la vérité connue ? Ensuite se répondant à soi-même : ah ! mon Dieu, ajoutoit-il, j'en comprends bien le mystere. C'est que les hommes préoccupés de leurs passions, ne reconnoissent pour vérité que ce qu'ils aiment & ce qui leur plaît, ou plutôt se font de ce qui leur plaît une vérité imaginaire, à l'exclusion de tout ce qui ne leur plaît pas ; c'est qu'ils aiment la vérité spécieuse & éclatante, & ne peuvent souffrir la vérité sévere & humi-
Idem. liante : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.*

Admirable portrait des gens du siecle ; exprimé en deux mots par ce saint Docteur. En effet, Chrétiens, nous fuyons la vérité qui nous découvre ce que nous sommes, jusqu'à l'envisager comme une

persécution ; & quand elle se présente à nous malgré nous, nous nous soulevons, nous nous emportons contre elle, nous prenons à partie ceux qui nous la mettent devant les yeux, comme s'ils nous faisoient injure : car de là naissent les dépits & les ressentiments, de là les aversions & les haines, de là les mésintelligences & les désunions : combien d'amitiés refroidies, combien de commerces rompus, combien de guerres déclarées, parce qu'on nous a dit librement une vérité ! Ce qui est encore plus étrange, c'est que souvent nous haïssons cette vérité, par la raison même qui devoit nous la rendre aimable, je veux dire, parce qu'elle est vérité. Si ce que l'on nous reproche étoit moins vrai, nous nous en piquerions moins : la révolte de notre esprit vient de ce que la chose est plus vraie que nous ne voulons, & qu'elle l'est enforte que nous ne pouvons pas la désavouer.

Et ce vice, prenez-garde à ceci, mes chers Auditeurs, n'est pas seulement le vice des grands, auprès desquels, comme parle Cassiodore, une parole de vérité est en bien des rencontres une parole de mort pour celui qui la porte : car sans en rapporter les effets tragiques, à combien de serviteurs fideles ce zele de la vérité n'a-t-il pas coûté la perte de leur fortune & la disgrace de leurs

maîtres? C'eſt encore le vice des petits, qui dans la médiocrité de leur condition ſont quelquefois les plus intraitables & les plus indociles ſur ce qui regarde leurs défauts. Ce n'eſt pas ſeulement le vice des imparfaits, mais des dévots & des ſpirituels : car vous en verrez qui, pleins des ſentiments de la plus haute piété, ne reſpirant que Dieu & ſa gloire, ſages dans leur conduite & ſéveres dans leurs maximes, ſont incapables parmi tout cela de recevoir un avertiſſement; gens merveilleux pour dire les vérités aux autres, mais ſenſibles juſqu'à la foibleſſe, quand ils ſont obligés d'entendre les leurs; des montagnes, dit l'Ecriture, par l'apparence de leur élévation, mais des montagnes fumantes ſi-tôt qu'on vient à les
Pſ.103. toucher; *Tange montes, & fumigabunt;* ce qui me fait douter ſi le bien même qui paroît dans ces ſortes de Chrétiens n'eſt point une illuſion; puiſque la vraie ſageſſe & la vraie vertu eſt d'aimer la vue de ſon imperfection, ſuivant ce que
Pſ. 50. dit David : *Et peccatum meum contra me eſt ſemper.* Juſques dans la prédication de l'Evangile (le croiroit-on ſi on ne l'éprouvoit pas ſoi-même?) juſques dans la prédication de l'Evangile, où nous ſuppoſons que c'eſt Dieu qui nous parle, à peine pouvons-nous ſupporter la vérité. Ce n'eſt pas que nous n'aimions les Prédicateurs qui prêchent les

vérités, & les vérités de la morale la plus étroite, & que nous ne ſoyons les premiers à les condamner, s'ils ſont lâches à s'acquitter de ce devoir : mais nous aimons ceux qui prêchent les vérités, & non pas nos vérités ; car du moment que les vérités qu'ils prêchent ſont les nôtres, & que nous nous en appercevons, un levain d'aigreur & d'amertume commence à ſe former dans notre cœur. Qu'ils s'étendent, tant qu'ils voudront ſur les défauts d'autrui, nous les écoutons avec joie, & nous n'avons que des louanges à leur donner : mais qu'ils pouſſent l'induction juſqu'à nous, dès-là nous nous aliénons d'eux, dès-là nous n'avons plus pour eux cette bienveillance qui nous rendoit leur parole utile, dès-là nous nous érigeons nous-mêmes en cenſeurs de leur miniſtere : un terme moins juſte qui leur ſera échappé, devient le ſujet de notre critique & de nos railleries, nous allons même juſqu'à concevoir de la haine contre leurs perſonnes, à cauſe de la vérité qu'ils nous diſent ; ſemblables à ce malheureux Roi d'Iſraël, qui haïſſoit le Prophete du vrai Dieu, & qui s'en déclaroit hautement, parce qu'il ne m'annonce jamais, diſoit-il, une bonne nouvelle, mais toujours des vérités triſtes & affligeantes : *Sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum,* 3. Reg. c. 22.

ſed malum. Extravagance, s'écrie Saint Jerôme : Comme s'il eût dû attendre d'un prophete autre choſe que la vérité, ou que ce qui lui étoit prédit, fût moins la vérité, parce qu'il lui étoit déſagréable.

C'eſt néanmoins ce qui arrive tous les jours, & de quoi il me feroit aiſé de vous convaincre ſenſiblement : car que j'entreprenne ici de dire la vérité dans toute l'étendue de la liberté que devroit me donner mon miniſtere, & que parcourant tous les états & toutes les conditions des hommes, je vienne au détail de certaines vérités que j'aurois droit de leur reprocher, je m'attirerai l'indignation de la plupart des perſonnes qui m'écoutent. Je ne dirai ces vérités qu'en général, & j'y obſerverai toutes les meſures de cette précaution exacte que l'Egliſe me preſcrit. Il n'importe : parce que ce feront des vérités qui feront rougir l'hypocriſie du ſiecle ; & qui par une anticipation du jugement de Dieu, expoſeront à un chacun ſa confuſion & ſa honte, elles ſuſciteront contre moi preſque tous les eſprits. Afin d'autoriſer ſur cela notre procédé, nous nous en prenons à la parole de Dieu, nous ne voulons pas que ce détail des vices ſoit de ſon reſſort, & nous n'obſervons pas que nous faiſons ainſi le procès à Jeſus-

Jesus-Christ même, puisque nul n'a jamais dépeint les vices avec des traits si marqués que cet Homme-Dieu, & que tout l'Evangile n'est, pour le dire de la sorte, qu'une censure perpétuelle des mœurs de son temps ou plutôt de tous les temps. Nous disons que le Prédicateur ne doit pas tant particulariser les choses : mais le disions-nous quand on ne prêchoit que les vérités des autres, & que nous n'y étions pas intéressés ? ce zele de la retenue & de la prudence des Prédicateurs nous inquiétoit-il ? Il ne nous est donc venu que depuis que nous nous trouvons y avoir part ; signe évident que ce n'est pas un zele de Dieu, mais une haine secrette de la vérité. Je ne prétends pas toutefois justifier la conduite de ceux qui, par des manieres peu chrétiennes & peu judicieuses, au lieu d'instruire & de toucher, insulteroient & outrageroient, il y a là-dessus des regles de l'Eglise, il y a des Prélats pour les faire garder : mais je prétends condamner une délicatesse insupportable qui est dans les chrétiens, de ne pouvoir souffrir que le Prédicateur en vienne à certains détails, & qu'il leur fasse voir la corruption de leur état ; car voilà où nous en sommes. Mais qu'arrivera-t-il ? juste châtiment de Dieu, dit Saint Augustin ! c'est que la vérité malgré eux les fera connoître, sans se faire néanmoins elle-même connoître à eux, *Inde retribuet eis, ut qui se* *Aug.*

ab eâ manifeſtari nolunt, & eos nolentes manifeſtet, & eis ipſa non ſit manifeſta. Préſervons-nous, mes chers Auditeurs, de ce terrible aveuglement ; ouvrons les yeux à la vérité, aimons-la lorſqu'elle nous reprend, & défions-nous-en, craignons-la lorſqu'elle nous flatte : c'eſt de quoi j'ai à vous entretenir dans la ſeconde Partie.

II. PART. SI nous avions l'eſprit auſſi droit & le cœur auſſi ferme & auſſi ſolide qu'il ſeroit à ſouhaiter pour l'intérêt de notre perfection, nous n'en ſerions pas réduits à la malheureuſe néceſſité, de craindre non-ſeulement les erreurs du ſiecle, mais la vérité même quand elle nous eſt agréable & avantageuſe. Ce qui rend cette vérité dangereuſe pour nous, c'eſt la vanité qui eſt en nous, & qui par une étrange corruption fait de notre propre bien la cauſe & la matiere de notre mal. Il n'appartient qu'à Dieu, Chrétiens, s'il m'eſt permis de parler ainſi, de pouvoir être loué ſûrement & ſans courir aucun riſque : c'eſt l'une des prérogatives que l'Ecriture lui attribue, ſur ces
Pſ. 64. paroles du Pſeaume, *Te decet hymnus, Deus.* Dieu ſe loue éternellement ſoi-même & à tout moment ; il entend la voix de ſes créatures qui lui diſent qu'il eſt grand, qu'il eſt juſte, qu'il eſt admirable dans ſes conſeils, qu'il eſt ſeul

digne d'être souverainement aimé ; & il reçoit d'elles les témoignages de ces vérités, sans préjudice de sa sainteté infinie ; pourquoi ? parce qu'étant en lui-même la sainteté & la vérité par essence, la vérité qui est en lui ne peut jamais altérer ni pervertir sa sainteté. Il n'en est pas de même de nous. Comme nous n'avons aucun mérite sûr, & que nos vertus les mieux fondées, autant qu'elles participent à notre néant, ont toutes un caractere d'instabilité que la grace même ne détruit pas ; si nous jugions bien des choses, nous devrions nous garantir de la vérité qui nous flatte, comme d'un écueil : & cela pour deux raisons, que je tire de la morale de Saint Gregoire Pape. Premiérement, dit ce saint Docteur, parce que dans l'usage du siecle, qui ne nous est que trop connu, & dont nous n'avons que de trop continuelles expériences, ce qui nous flatte est ordinairement ce qui nous trompe & qui nous séduit. Or de toutes les illusions, il n'y en a point de plus honteuse pour nous selon le monde, ni de plus pernicieuse selon Dieu, que celle qui en faveur de nous-mêmes & d'un vain amour propre dont nous sommes remplis, nous fait prendre le mensonge pour la vérité. En second lieu, parce qu'il est presque infaillible, quand même on ne nous tromperoit pas, que ce qui nous flatte nous corrompra. Or s'il y a chose

qui nous doive être un ſujet de confuſion & même de condamnation, c'eſt qu'on nous puiſſe reprocher dans le jugement de Dieu, qu'au lieu que l'erreur a été la ſource de la dépravation des autres, ce ſoit la vérité même qui nous ait perdus. Deux raiſons également convaincantes & édifiantes, dont je me contenterai de vous donner en peu de paroles une ſimple idée.

C'eſt le Saint-Eſprit qui l'a dit, Chrétiens, & l'oracle qu'il en a prononcé par la bouche d'Iſaïe, ne s'adreſſe pas moins à vous & à moi qu'aux Iſraélites qui
Iſaïe. 3. écoutoient ce Prophete. *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt:* mon peuple, diſoit Dieu, avec cet air de majeſté ou plutôt de divinité, que le texte ſacré nous rend ſenſible, ceux qui vous applaudiſſent, ceux qui affectent de vous louer, ceux qui vous appellent heureux, beaucoup plus ceux qui vous appellent parfaits, vous impoſent, & abuſent de votre crédulité. En effet, qu'eſt-ce que la plupart des louanges dans le ſtyle du monde ? Vous le ſçavez : des menſonges obligeants, des exagérations officieuſes, des témoignages outrés d'une eſtime apparente, & qui ne vient ni de la raiſon ni du cœur, ſouvent contre des vérités déguiſées & couvertes du voile de l'honnêteté ; des termes ſpécieux & honorables, mais qui ne ſignifient rien ; en un mot des impoſtures

dont les hommes entre eux ſe font un commerce, & dont leur vanité ſe repaît. Impoſtures, dis-je, autoriſées, ou par une fauſſe bienſéance, ou par une complaiſance baſſe, ou par un ſervile intérêt. On nous dit de nous ce que nous devrions être, & non pas ce que nous ſommes; & nous, par une pitoyable facilité à donner dans le piege qui nous eſt tendu, nous croyons être en effet tels que l'adulation nous ſuppoſe & qu'elle nous repréſente à nous-mêmes. On nous fait des portraits de nos perſonnes, dans leſquels tout nous plaît, & nous ne doutons point qu'ils ne ſoient au naturel; on nous donne des éloges qui ſont des compliments & des figures, & nous les prenons à la lettre; on loue juſqu'à nos vices & à nos paſſions, & nous n'héſitons pas enſuite à les compter pour des vertus. *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt.* De là il arrive tous les jours qu'un homme d'ailleurs naturellement modeſte & qui ſeroit humble s'il ſe connoiſſoit, enivré de ce vain encens, penſe avoir du mérite, lorſqu'il n'en a pas, remercie Dieu de mille graces que Dieu n'a jamais prétendu lui faire, reconnoît en lui des talents qu'il n'a point reçus, s'attribue des ſuccès dont nul ne convient, ſe félicite ſecrétement, tandis qu'ouvertement on le mépriſe: car voilà les ſuites ordinaires de cette inclination vicieuſe, laquelle nous porte à aimer & rechercher

la vérité qui nous flatte ; n'y ayant personne de nous qui ne se puisse justement dire, *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt ;* quoiqu'il soit vrai, comme l'a remarqué Saint Bernard, que c'est surtout dans les grands, les riches, les puissants du siecle, que cette parole du Saint-Esprit s'accomplit d'une maniere plus visible.

Sçavez-vous, Chrétiens, ne perdez pas ceci, quelle a été la source de l'idolâtrie, & d'où est venu originairement ce désordre de la superstition & du culte des fausses divinités, qui a si long-temps régné dans l'univers ? de l'abus que je combats : c'est de ce penchant & de cette facilité qu'ont les hommes à croire ce qui leur est avantageux, quelque incroyable qu'il puisse être ; or, voilà ce qui a rendu tant de nations idolâtres. On faisoit entendre à certains hommes qu'ils étoient des Dieux, & à force de leur dire qu'ils étoient des Dieux, on les accoutumoit à être traités & honorés comme tels : ceux qui commencerent les premiers à leur tenir ce langage, sçavoient assez qu'il n'en étoit rien ; mais la flatterie ne laissoit pas de les porter à faire tout ce qu'ils auroient fait de bonne foi, s'ils eussent été persuadés de ce qu'ils disoient. Les Princes même & les conquérants à qui l'on rendoit ces honneurs, n'étoient que trop convaincus qu'ils ne leur convenoient pas ; mais le

desir de s'élever, joint à un intérêt politique, faisoit qu'ils les souffroient d'abord, & bien-tôt après, qu'ils les exigeoient. C'étoit par une erreur grossiere, que les peuples se soumettoient à les leur déférer ; mais cependant cette erreur s'érigeant peu à peu en opinion, & étant devenue insensiblement une loi de religion, tout mortels qu'ils étoient, on leur bâtissoit des temples, on leur consacroit des autels, on offroit en leur nom des sacrifices, & ces hommes profanes & impies passoient pour les divinités de la terre ; c'est ainsi que le démon se prévaloit de l'orgueil des uns & de la simplicité des autres. Or nous n'oserions dire que le Christianisme ait entiérement détruit cet abus : car il en reste encore des vestiges, & il n'est rien dans le monde de plus ordinaire qu'une espece d'idolâtrie qui s'y pratique & dont l'usage est établi. On ne dit plus aux grands & aux riches qu'ils sont des Dieux ; mais on leur dit qu'ils ne sont pas comme les autres hommes, qu'ils n'ont pas les foiblesses des hommes, qu'ils ont des qualités qui les distinguent & qui les mettent au dessus des hommes, & on les sépare tellement du commun des hommes, qu'enfin ils oublient qu'ils le sont, & qu'ils veulent être servis comme des Dieux ; ne considérant pas que ceux qui se font leurs adorateurs, sont pour la plupart des personnes intéressées,

déterminées à leur plaire, ou plutôt gagées pour les tromper. *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.*

Ne nous bornons pas aux grands & aux puissants du monde pour justifier ce que je dis ; cette idolâtrie dont je parle, regne également dans les conditions particulieres, & y produit à proportion les mêmes effets. Ainsi une femme mondaine est-elle comme l'idole de je ne sçais combien d'hommes charnels, qui s'assemblent autour d'elle, & qui par des cajolleries profanes & jusqu'à l'adoration, lui inspirent une idée d'elle-même capable de la perdre & de la damner, puisqu'il s'ensuit de là qu'elle ne se connoît jamais, & qu'étant remplie de défauts, elle ne travaille à en corriger aucun ; s'estimant, toute évaporée & toute imparfaite qu'elle est, un sujet accompli, parce que c'est le terme dont on use sans cesse & qu'on emploie éternellement pour la séduire & pour la corrompre. Ainsi un faux ou un foible ami, à force de vouloir être complaisant, devient-il idolâtre de son ami, lui ôtant la plus salutaire de toutes les vues, qui est celle de soi-même, & lui gâtant l'esprit par autant d'erreurs qu'il lui dit de choses douces & agréables. *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.* Qu'est-ce, à parler proprement, que cet usage maintenant si profané, d'éloges & d'actions publiques, où sous

prétexte d'éloquence, le menſonge & la flatterie triomphent impunément de la vérité ? Qu'eſt-ce que cette affectation d'épitres à la tête d'un ouvrage où par le caprice d'un auteur, les mérites les plus obſcurs ſont égalés aux plus éclatants, où les plus médiocres vertus ſont traitées de ſublimes & d'éminentes, où il n'y a point de particulier qui ne dût gouverner l'Etat, point de Prélat qui ne fût digne de la pourpre ? Qu'eſt-ce que tout cela, ſinon un débit ſouvent mercénaire de louanges exceſſives & déme-ſurées, dont on infatue les hommes ? On ſçait bien qu'en tout cela il ne faut rien moins chercher que la vérité : cependant par une corruption de l'amour propre, qui ſçait ſe prévaloir de tout, on s'imagine aiſément qu'au moins y a-t-il dans ces choſes quelqu'apparence & quelque fonds de vérité, ſuivant cette penſée de Saint Auguſtin ſi ingénieuſement conçue, que la vérité eſt tellement aimée des hommes, que ceux qui aiment toute autre choſe qu'elle, veulent abſolument que ce qu'ils aiment ſoit la vérité même : *Quia ſic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant, velint eſſe veritatem.* Aug.

Je dis bien plus : on porte ce déſordre & cette profanation juſques dans le lieu ſaint, où nous voyons tous les jours la chaire de l'Evangile, qui eſt la chaire de la vérité, ſervir de théatre aux flatteries

les plus mondaines. Au lieu des discours chrétiens que l'on faisoit autrefois dans les funérailles pour l'édification des vivants, on fait aujourd'hui des panégyriques, où de son autorité particuliere on entreprend de canoniser les morts. Panégyriques, vous le sçavez, où les plus lâches, sans discernement, sont transfigurés en héros, les plus petits esprits en rares génies, &, ce qui est encore plus indigne, des pécheurs en spirituels & en saints. Car ne sont-ce pas-là les effets déplorables de cette passion si naturelle aux hommes du siecle pour la gloire & pour toutes les vérités avantageuses ! La contradiction est qu'au milieu de tout cela, ces hommes si passionnés pour la gloire & si vains, ne laissent pas de protester que ce qu'ils ont le plus en horreur, c'est d'être trompés. Et en effet on ne veut pas l'être, mais en même temps on veut tout ce qu'il faut vouloir pour l'être. Car on ne veut pas être trompé, & néanmoins on veut être loué, flatté, admiré, comme si l'on pouvoit être l'un sans l'autre : on n'aime pas l'imposteur, mais on aime l'applaudissement, qui est la matiere de l'imposture. D'où Saint Jerôme concluoit que, quoiqu'on pense le contraire, on aime l'imposture même, & quelque peine qu'on ait à le concevoir, il est évident que les hommes se font un souverain plaisir d'être trompés les uns par les autres,

jusqu'à s'en remercier & s'en sçavoir bon gré. *Hi nimirum gaudent ad circumventionem suam, & illusionem pro beneficio ponunt.* Quel parti y auroit-il donc à prendre ? Je vous l'ai dit : c'est de se défier de la vérité même qui nous flatte ; pourquoi ? parce qu'il n'y a point de vérité qui approche tant de l'erreur, si aisée à confondre avec l'erreur, & par conséquent si exposée à tous les dangers de l'erreur. Or qu'y a-t-il encore une fois de plus honteux pour nous selon le monde, & de plus pernicieux selon Dieu, que cette erreur ? Laissons-là le monde, dont le jugement nous importe peu. Qu'il suffise pour être méprisé du monde, d'être la duppe d'une fausse louange, & que le personnage le plus risible, selon les maximes du monde, soit celui d'un homme crédule, & enflé d'un mérite imaginaire dont il s'est laissé persuader. S'il n'y avoit que le monde à craindre, peut-être pourrions-nous par notre orgueil & notre vanité même nous rendre indépendants de lui. Mais que répondrons-nous à Dieu, quand il nous reprochera que pour avoir trop cherché les vérités flatteuses, nous n'avons trouvé que le mensonge ; que pour avoir prêté l'oreille à l'enchanteur, selon la métaphore du Saint-Esprit, nous avons vécu dans un perpétuel égarement ; que pour nous être contentés de la fumée de l'encens, nous avons renoncé à la pureté de la lumiere ;

Hyeron

cette lumiere dont dépendoit notre conversion ne nous ayant manqué que parce que nous avons mieux aimé les ténebres, & ces ténebres volontaires ayant tellement prévalu dans nous, que notre salut s'y est trouvé enfin enveloppé. Qu'alléguerons-nous pour notre justification? Dirons-nous à Dieu, comme Adam, que ce sont les hommes qui nous ont séduits? prétendrons-nous avoir dû nous en fier à eux? les prendrons-nous pour garants des opinions mal fondées que nous aurons conçues de nous-mêmes? & Dieu, juge sévere, mais équitable, des voies trompeuses que nous aurons suivies, n'aura-t-il pas droit de s'en prendre à notre vanité?

Mais, je veux, Chrétiens, que ceux qui nous louent, ne nous trompent jamais, & que la complaisance qu'ils ont pour nous, ne préjudicie en rien à la vérité : appliquez-vous à cette derniere pensée qui va faire la conclusion de ce discours. Je veux, dis-je, que la vérité qui nous flatte soit toujours telle que nous la présumons : du moment qu'elle nous flatte, quoiqu'elle ne nous trompe pas, je soutiens qu'elle nous pervertit. Comment cela? en deux différentes manieres : en nous inspirant un orgueil secret qui anéantit devant Dieu tout le mérite de cette vérité, & diminuant en nous le zele de notre perfection, qui bien entretenu auroit mieux valu pour nous

que l'avantage qui nous revient de cette vérité. Ah ! mes chers Auditeurs, que n'ai-je le temps de vous développer ce point de morale ! C'est une vérité qui vous est glorieuse & avantageuse, je le veux ; mais cette vérité toute avantageuse & toute glorieuse qu'elle est, dès que vous aimez à l'entendre, est une vérité qui vous enfle, une vérité qui vous enorgueillit, une vérité qui vous éleve au dessus de vous-mêmes, qui vous rend fiers à l'égard des autres & qui vous fait oublier Dieu. N'auroit-il pas été plus à souhaiter que vous l'eussiez ignorée, & qu'elle eût été pour vous ensevelie dans le silence & dans l'obscurité ? Combien d'esprits empoisonnés, si j'ose ainsi dire, par la connoissance de leurs propres mérites ? combien d'astres éclipsés par leurs propres lumieres trop vivement réfléchies sur eux ? c'est-à-dire, combien de dévots, combien d'ames pures & éclairées ont été corrompues par la réflexion qu'on leur a fait faire sur les faveurs & les graces dont Dieu les combloit ? Tel auroit été un homme parfait, s'il ne s'étoit jamais apperçu qu'il avoit des qualités & des dispositions à l'être. Tel seroit aujourd'hui un saint, si on ne lui avoit point dit qu'il l'étoit : cette vue qu'on lui a donné de son élévation dans la sainteté, est ce qui l'a ébloui, ce qui lui a fait tourner la tête, ce qui du pinacle l'a précipité dans l'abyme.

On ne lui a dit que la vérité, & en le louant on lui a rendu justice ; mais cette justice, par le sentiment d'orgueil qu'elle a produit dans son cœur, s'y est tournée en injustice & en corruption. On ne l'a point loué au delà des bornes, & ce qu'on lui a dit pour lui plaire, n'a été qu'un sincere témoignage de ce qu'on pensoit de lui : mais ce témoignage, quoique sincere, n'a pas laissé de faire en lui une impression malheureuse, qui sous couleur de vérité a ruiné dans son ame tout le fondement de la grace, qui est l'humilité. Le croiriez-vous, mes Freres, dit Saint Augustin ? Jesus-Christ lui-même qui étoit, selon l'Ecriture, la pierre ferme & inébranlable, à qui d'ailleurs la louange étoit due comme le tribut de sa souveraine grandeur & de ses adorables perfections, pendant qu'il étoit sur la terre, n'a pu supporter les vérités qui alloient à son honneur & à sa gloire : il faisoit des prodiges, il guérissoit les aveugles nés, il ressuscitoit les morts ; mais quand les peuples vouloient l'en féliciter, & s'écrier qu'il étoit un Prophete envoyé de Dieu, il leur imposoit silence, témoignant une peine extrême de la reconnoissance qu'ils avoient pour lui ; ou du moins des marques extérieures qu'ils lui en donnoient, parce qu'elles l'engageoient à être loué & applaudi par eux. Bien plus, il étendoit jusques aux démons cette modestie ; &

lorsque ces esprits, forcés par la vertu de ses paroles, sortoient des corps en publiant qu'il étoit le Christ, il les menaçoit & leur commandoit de se taire : *Et increpans, non sinebat ea loqui.* Au lieu de recevoir l'hommage qui étoit rendu à sa puissance, il usoit de sa puissance même pour s'en défendre & pour le rejeter. Est-ce qu'il y avoit du danger pour lui à être loué ? non, Chrétiens, mais il y en avoit pour nous ; & parce qu'il étoit venu pour être notre modele, & pour remédier à nos foiblesses par la sainteté de ses exemples, il fuyoit d'entendre les vérités dont il eût eu droit de se glorifier, pour nous faire craindre celles qui, en nous flattant, ne peuvent qu'affoiblir en nous la grace destinée à nous sanctifier. C'est la remarque de Saint Ambroise sur ce passage de Saint Luc, *Et increpans, non sinebat ea loqui.* Or si le Sauveur, ajoute ce Pere, en a usé de la sorte pour notre instruction, que ne devons-nous pas faire pour notre propre utilité, ou plutôt pour notre propre nécessité ?

Luc. c. 4.

Ce n'est pas tout : j'ai dit que cette vérité qui nous flatte, diminuoit en nous le zele de notre perfection, & il n'est rien de plus évident. Car la perfection, comme en conviennent tous les Saints, & comme nous l'enseigne le Saint des Saints, étant d'une pratique difficile, & son principal exercice consistant à

s'avancer, à s'efforcer, à se surmonter & à se vaincre; quelque desir que nous ayons de l'acquérir, il est toujours vrai que nous n'y travaillons qu'avec peine, & que si nous pouvions avec honneur nous en dispenser, ce seroit le parti favorable que nous embrasserions avec joie. Or c'est à quoi la louange des hommes, même juste & légitime, nous conduit infailliblement. Car cette louange souvent écoutée, nous fait croire enfin que nous sommes déjà bien élevés, & dès-là nous nous relâchons. Au lieu que Saint Paul, tout confirmé qu'il étoit en grace, disoit aux Philippiens: A Dieu ne plaise que je me croie déjà parfait! non, mes Freres, je suis encore bien loin du terme; mais je marche toujours pour tâcher d'atteindre où le Seigneur Jesus m'a prédestiné, & pour cela oubliant ce qui est derriere moi & aspirant à ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carriere, pour remporter le prix & pour mériter la couronne à laquelle Dieu m'appelle, *Quæ retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis*: au lieu, dis-je, que Saint Paul parloit ainsi, nous par une conduite bien opposée & bien éloignée de la sienne, nous regardons avec complaisance le peu de bien que nous avons déjà fait, & nous oublions celui qui nous reste à faire. De

Philip. c. 3.

là vient que, selon le sentiment de la philosophie même & de la sagesse humaine, un flatteur est plus à craindre qu'un ennemi : de là vient que David regardoit comme des outrages & des injures les éloges qu'il recevoit de la bouche des flatteurs, *Et qui laudabant me, adversum me jurabant*. De là vient que Saint Bernard, ainsi qu'il le rapporte lui-même, avoit coutume de se munir contre deux sortes de gens, de deux versets de l'Ecriture : qu'il s'écrioit contre ceux qui parloient de lui avec malignité ; *Avertantur retrorsum & erubescant qui volunt mihi mala*, éloignez de moi, Seigneur, & couvrez de confusion ces esprits envenimés qui me veulent du mal ; & qu'il disoit contre ceux qui entreprenoient de le flatter, *Avertantur statim erubescentes, qui dicunt mihi, euge, euge*, loin de moi ceux qui me crient en m'applaudissant, courage, courage : que les vaines louanges qu'ils me donnent, tournent à leur honte !

Ps. 101. *Ps. 69.* *Ibid.*

Attachons-nous donc, Chrétiens, à ces deux grandes maximes : aimons la vérité qui nous reprend, & défions-nous de celle qui nous flatte : oublions le bien qui est en nous, & ne perdons jamais la vue de nos défauts. Les bonnes œuvres, dit Saint Augustin, nous sanctifient, & les mauvaises nous corrompent ; mais par un effet tout contraire, le souvenir des bonnes œuvres nous corrompt, & rien

n'eſt plus propre à nous ſanctifier que le ſouvenir de nos péchés : comme ſi Dieu par une providence particuliere avoit voulu donner au pécheur cette conſolation, de pouvoir faire du ſouvenir de ſon péché, le remede de ſon péché ; & qu'en même temps il eût voulu donner au juſte un contre-poids, en lui faiſant trouver dans ſes bonnes œuvres le ſujet de la plus dangereuſe tentation. Regardons ceux qui nous louent, comme des gens contagieux ; & qu'il ſoit vrai de dire, s'il eſt poſſible, d'un chacun de nous ce que Saint Ambroiſe diſoit de Théodore : J'ai honoré & chéri cet homme, qui étant au deſſus de tous les hommes, a mieux aimé un cenſeur qu'un approbateur. Les louanges flatteuſes d'un approbateur portent toujours avec elles un poiſon mortel ; mais les ſages & charitables repréhenſions d'un cenſeur, d'un confeſſeur, d'un prédicateur, d'un ami, nous retireront de nos égarements, nous feront reprendre la voie où nous devons marcher & d'où nous étions ſortis, nous conduiront au port du ſalut, & nous feront parvenir à l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR

LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la Priere.

Dixit Jesus discipulis suis : Amen, amen dico vobis ; si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Usque modò non petistis quidquam in nomine meo ; petite & accipietis.

Jesus parla de cette sorte à ses disciples: Je vous le dis en vérité, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous l'accordera. Vous n'avez encore rien demandé en mon nom : demandez & vous recevrez. En Saint Jean, ch. 16.

IL n'appartient qu'à un Dieu aussi grand que le nôtre, de faire une promesse si magnifique & si étendue, parce qu'il n'appartient qu'à lui de la pouvoir exécuter. Le Fils de Dieu ne nous dit pas

ſeulement dans la perſonne de ſes diſciples, ſi vous demandez telle ou telle choſe, vous l'obtiendrez ; mais ſi vous demandez quelque choſe, quoi que ce ſoit, mon Pere, vous le donnera : *Si quid petieritis, dabit vobis.* Il ne nous dit pas préciſément, demandez ceci ou cela, mais indéterminément & en général, demandez & vous recevrez : *Petite & accipietis.* Encore une fois, Chrétiens, il falloit une puiſſance & une miſéricorde infinie pour être en état de s'engager de la ſorte & pour le vouloir : c'eſt donc là qu'éclate la ſouveraine grandeur du Dieu que nous adorons ; c'eſt-là qu'il fait également paroître, & ce pouvoir ſuprême qui le rend maître de tout, & cette bonté ſans meſure qui le fait deſcendre & compatir à tous nos beſoins. Auſſi eſt-ce de là même que les Peres ont pris occaſion de tant exalter l'efficace de la priere ; qu'ils l'ont regardée comme la mere de toutes les vertus, comme la ſource de tous les biens, comme le tréſor de l'ame chrétienne & comme un fonds de richeſſes inépuiſable, parce que c'eſt le moyen de parvenir à tout & d'avoir tout : *Si quid petieritis Patrem, dabit vobis.* Il eſt vrai qu'elle requiert certaines conditions : Dieu n'eſt pas le diſſipateur, mais le diſpenſateur de ſes graces ; & par conſéquent il n'écoute pas ſans diſtinction toute priere, mais une priere animée par la foi, une priere ſanctifiée par l'humilité, une priere ſoutenue

par la persévérance, une priere non des levres & de la bouche seulement, mais de l'esprit & du cœur : tout cela est incontestable, & tout cela est bien raisonnable. Ce qui m'étonne, Chrétiens, & ce qui est en effet bien surprenant, c'est le peu de soin que nous avons de mettre en œuvre auprès de Dieu ce qui devroit nous servir en toutes rencontres : car ne puis-je pas bien faire à la plupart de mes Auditeurs le même reproche que faisoit le Sauveur du monde à ses disciples : *Usquemodò non petistis quidquam ;* vous n'avez rien demandé jusqu'à présent ? Est-ce que rien ne vous manque ? mais vous êtes tous les jours si éloquents à exposer aux hommes les nécessités ou temporelles ou spirituelles qui vous affligent. Est-ce que vous n'avez point encore appris à demander ni à prier ? si cela est, comme je n'ai que trop lieu de le croire, appliquez-vous à ce discours, où je prétends vous entretenir de la priere, après avoir prié moi-même, en m'adressant à Marie & lui disant, *Ave.*

EXercer le ministere de l'Evangile ; c'étoit dans l'idée de Saint Paul, faire profession d'être redevable à tous, aux ignorants & aux sçavants, aux charnels & aux spirituels, à ceux qui sont encore enfants en Jesus-Christ, & à ceux qui sont déjà des hommes formés & parfaits ou qui travaillent à le devenir ; aux

ignorants pour les inſtruire, aux ſçavants pour les perſuader, aux charnels pour les convertir, aux ſpirituels pour les affermir, à ceux qui ſont encore enfants pour les nourrir de lait; aux parfaits pour leur préparer des viandes ſolides, à tous pour leur prêcher la vérité, mais d'une maniere proportionnée à leur état & à leurs diſpoſitions. Ainſi ce grand Apôtre le pratiquoit-il; ainſi en ſervoit-il d'exemple aux miniſtres qui devoient être chargés après lui du même emploi: & voilà, mes chers Auditeurs, l'engagement où je me trouve aujourd'hui: j'ai à vous entretenir de la matiere la plus importante, ſçavoir, de l'oraiſon ou de la priere; & par un deſſein particulier de Dieu, je me trouve obligé à en inſtruire tout à la fois deux ſortes de perſonnes: les Chrétiens du ſiecle qui marchent dans les routes de la religion, & ceux qui aſpirent & qui s'élevent aux voies les plus ſublimes de la perfection. Il ſemble que pour l'utilité publique, j'aurois pu me contenter de l'inſtruction des premiers; mais Dieu par ſon adorable providence a permis que dans notre ſiecle il ne fût pas moins néceſſaire de s'appliquer à l'édification des ſeconds; & c'eſt pourquoi je me ſuis ſenti inſpiré de parler ici aux uns & aux autres: aux premiers pour les convaincre de la néceſſité de l'oraiſon, & aux ſeconds pour leur découvrir les abus de l'oraiſon. Mais parce que le terme d'oraiſon par

rapport à ces deux sortes de chrétiens ; est comme un terme équivoque, qui signifie pour les premiers, l'action commune de prier, & pour les seconds quelque chose de plus relevé que nous appellerons oraison extraordinaire, afin d'ôter toute ambiguité & de vous déclarer nettement ma pensée, mon dessein est de faire voir aux uns le besoin qu'ils ont de l'oraison commune, & de marquer aux autres comment ils peuvent abuser de l'oraison extraordinaire ; c'est-à-dire, d'engager les uns à prier, & d'empêcher les autres de mal prier ; d'attirer ceux-là au saint exercice de l'oraison, qui nous est commandé, & de retirer ceux-ci des fausses voies d'une oraison dangereuse & inutilement pratiquée. Voilà ce que j'entreprends. En deux mots, l'indispensable nécessité de l'oraison ordinaire fondée sur les principes de la foi les plus évidents, c'est le premier point. L'abus de l'oraison extraordinaire reconnu & découvert par les regles de la foi les plus solides, c'est le second point. Commençons.

JAmais décision de la foi n'a été ni plus authentique ni reçue dans le monde chrétien avec plus de soumission & plus de respect, que celle où l'Eglise, foudroyant autrefois le pélagianisme, établit, disons mieux, déclara la nécessité I. PART.

de la grace intérieure de Jeſus-Chriſt pour toutes les œuvres du ſalut ; & jamais conſéquence n'a été ni plus infaillible ni plus évidemment tirée de ſon principe que celle que je tire aujourd'hui de cette déciſion de l'Egliſe pour prouver la néceſſité de la priere. Sans la grace du Rédempteur quelque fonds de vertu naturelle que je puiſſe avoir, & quelque bon uſage que je faſſe de ma raiſon & de ma liberté, je ſuis dans une impuiſſance abſolue de parvenir au terme du ſalut ; c'eſt ce que le grand Saint Auguſtin ſoutint avec tant de zele, & ce qui fut enfin ſolemnellement conclu contre l'héréſiarque Pélage. Sans le ſecours de la grace, non-ſeulement je ne puis parvenir à ce bienheureux terme du ſalut, mais je ne puis même m'y diſpoſer, je ne puis même commencer à y travailler, je ne puis pas même le deſirer, je ne puis pas même y penſer ; c'eſt ce qu'ont depuis défini tant de Conciles & tant de Papes, pour exterminer le Sémipélagianiſme, rejeton pernicieux de l'erreur que Saint Auguſtin avoit ſi glorieuſement combattue. Or les mêmes armes dont ſe ſervoit alors l'Egliſe pour défendre la grace de Jeſus-Chriſt contre les hérétiques qui l'attaquoient, ſont celles qu'elle me fournit encore pour juſtifier l'indiſpenſable obligation de la priere, contre les mondains & les lâches Chrétiens qui la négligent. Car

voici

voici, mes chers Auditeurs, comment je raisonne, & comment chacun de vous doit raisonner avec moi.

Sans la grace il n'y a point de salut; donc il n'y a point de salut sans la priere, parce que hors la premiere grace qui est indépendante de la priere, comme étant, dit Saint Prosper, le principe de la priere même, il est de la foi que la priere est le moyen efficace & universel par où Dieu veut que nous obtenions toutes les autres graces, & que toutes les autres graces dans l'ordre de la providence & de la prédestination, sont essentiellement attachées à la priere : *Petite & accipietis ;* demandez & vous recevrez. Voilà la regle que Jesus-Christ nous a prescrite, & qui étant limitée à ce don parfait, à ce don souverain & excellent qui nous vient d'en haut, je veux dire la grace du salut, n'a jamais manqué. Voilà la clef de tous les trésors de la miséricorde : voilà le divin canal par où tous les biens célestes nous doivent être communiqués. Demandez le Royaume de Dieu & sa justice, ou plutôt, demandez sans restriction tout ce qui vous est nécessaire pour y arriver, & soyez sûrs que vous l'aurez : *Petite & accipietis.* Voilà, dis-je, l'oracle de la vérité éternelle, dont il ne nous est pas permis de douter. D'où il faut conclure, reprend le Docteur angélique Saint Thomas, que nul homme, soit juste, soit pécheur, mais

encore moins le pécheur que le juſte, n'a droit d'eſpérer en Dieu qu'en conſéquence de ce qu'il le prie, & que toute confiance en Dieu qui n'eſt pas fondée ſur la priere & ſoutenue, ou, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, autoriſée du crédit de la priere, eſt une confiance vaine, une confiance préſomptueuſe, une confiance même réprouvée de Dieu : & la raiſon eſt, que Dieu, dit Saint Thomas, qui ne nous doit rien par juſtice, & qui eſt incapable de nous rien devoir autrement que par la miſéricorde, tout au plus par fidélité, ne s'eſt engagé à nous par ces titres même de fidélité & de miſéricorde, que ſous condition & dépendamment de la priere. Il peut donc, non-ſeulement ſans être injuſte, mais ſans ceſſer d'être fidele & miſéricordieux, ne nous point accorder ſes graces, quand nous ne le prions pas. Je dis plus, & dans le cours ordinaire de ſa providence, il le doit en quelque façon, parce que des graces auſſi précieuſes que les ſiennes, c'eſt la réflexion de Saint Chryſoſtome, des graces auſſi importantes que celles qui nous conduiſent au ſalut, méritent bien au moins qu'il nous en coûte de les demander, & de les demander avec empreſſement & avec ferveur.

Vous me direz, qu'indépendamment de nos prieres Dieu ſçait nos beſoins ſpirituels, & ſans que nous nous mettions en peine de les lui faire connoître,

qu'il y peut pourvoir. Il eſt vrai, répondoit Saint Jerôme à Vigilantius, qui préoccupé de ſon ſens, & renverſant ſous ce prétexte le fondement de la religon, vouloit conclure de là l'inutilité de la priere : il eſt vrai, Dieu connoît par lui-même nos beſoins, mais quoiqu'il les connoiſſe par lui-même & qu'il y puiſſe pourvoir ſans nous, il veut y être déterminé & engagé par nous; c'eſt-à-dire, il veut être excité par nos prieres à nous accorder les ſecours qu'il nous à préparés; il veut que nos prieres ſoient le reſſort qui remue ſa miſéricorde & qui la faſſe agir. Car il eſt, ajoutoit ce Saint Docteur, le maître de ſes biens, & en cette qualité de maître, c'eſt à lui de nous les donner & d'en diſpoſer aux conditions qu'il lui plaît. Or encore une fois, il lui a plu que la priere fût une de ces conditions, & même la principale, & qu'elle entrât dans le pacte qu'il a fait avec nous comme notre Dieu, en nous diſant, *Petite & accipietis*. Il lui a plu en faiſant ſervir nos beſoins à ſa gloire, de nous intéreſſer par là à l'honorer, de nous attacher à ſon culte par ce ſacré lien, de nous tenir par là dans l'exercice de cette continuelle dépendance où nous devons être à ſon égard : en un mot, il lui a plu de vouloir être prié & de mettre comme à ce prix les dons de ſa grace, & les effets continuels de ſa charité divine. Car c'eſt ainſi que

s'expliquoit Saint Jerôme, en réfutant l'héréfie des Adamiftes, qui confiftoit à rejetter la priere comme fuperflue : héréfie que Jovinien avoit ofé renouveller, & dont Vigilantius étoit alors l'un des plus zélés partifans. Mais de là, Chrétiens, s'enfuivent trois autres vérités, qu'il eft du devoir de mon miniftere de vous bien faire comprendre, & que vous ne pouvez ignorer fans un préjudice notable de votre religion & de votre foi.

Premiere vérité. Il s'enfuit que dans le cours de la vie chrétienne il nous peut arriver & qu'il nous arrive fouvent de manquer en effet de certaines graces pour accomplir le bien auquel nous fommes obligés & pour éviter le mal que la loi de Dieu nous défend, fans que nous ayons droit d'alléguer notre impuiffance pour excufe de nos défordres, fans que nous puiffions prétexter devant Dieu nulle impoffibilité d'obéir à fes commandements, fans que fa loi dans ces occafions nous devienne impraticable; l'obligation que Dieu s'eft faite de nous exaucer autant de fois que nous le prierons utilement pour le falut, étant alors contre nous une raifon invincible qui nous ferme la bouche, & qui confond ou notre lâcheté ou notre erreur. Ceci mérite votre attention. Il vous eft impoffible, par exemple, dites-vous, d'aimer fincérement votre ennemi & de lui pardonner de bonne foi l'injure que

vous en avez reçue, & persuadé que cela vous est impossible, vous prétendez par là vous disculper des sentiments de haine & de vengeance que vous conservez dans le cœur : ainsi le malheureux esprit du monde, qui est un esprit d'infidélité, vous aveugle-t-il ? Mais écoutez les paroles de Saint Augustin, bien opposées à ce langage, ou plutôt écoutez toute l'Eglise assemblée dans le dernier Concile, & se servant des paroles de Saint Augustin : Vous vous trompez, mon Frere, dit ce Saint Docteur cité par le Concile, vous vous trompez ; Dieu, qui est le meilleur & le plus sage de tous les législateurs, en vous commandant d'aimer votre ennemi, ne vous commande rien d'impossible ; mais par ce commandement adorable il vous avertit de faire ce que vous pouvez & de demander ce que vous ne pouvez pas, & il vous aide à le pouvoir : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, & facere quod possis, & petere quod non possis, & adjuvat ut possis.* *Concil. Trid.* Voilà en deux mots ou la réfutation de votre erreur, ou la conviction de votre libertinage : vous ne vous sentez pas encore prévenu de cette grace toute-puissante qui inspire la charité pour les ennemis même, & cette grace vous manque, je le veux ; mais vous avez une autre grace qui ne vous manque pas, une autre grace qui vous tient lieu de celle-là & avec laquelle il ne vous est jamais

permis de rien imputer au défaut de celle-là. Quelle est cette autre grace ? la priere, que Dieu vous a mise en main comme un instrument avec quoi vous pouvez tout, & qu'il ne tient qu'à vous de mettre en œuvre pour vous attirer cette grace de la charité héroïque & de l'amour des ennemis que vous n'avez pas. Vous ne pouvez pardonner, mais vous pouvez prier, & le pouvoir de prier est pour vous une assurance & un gage du pouvoir de pardonner : car il suffit que vous puissiez l'un ou l'autre, ou plutôt que vous puissiez l'un pour l'aurre ; & du moment que l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs vous est donné, le pardon de l'injure vous est possible. Or après la promesse de Jesus-Christ, l'un des deux vous est assuré & vous est acquis ; autrement Saint Augustin ne vous auroit pas dit : *Et facere quod possis, & petere quod non possis*, de faire ce que vous pouvez, & de demander ce que vous ne pouvez pas, puisqu'il feroit également hors de votre pouvoir & de demander & de faire. Il faut donc que la grace de faire ne vous manque que parce que vous n'usez pas de celle de prier & de demander ; & c'est, mon cher Auditeur, le secret que je vous apprends, & ce qui éclaircit parfaitement la théologie des Peres de l'Eglise, quand ils avancent sur cette matiere des propositions dures en apparence, mais d'ailleurs d'une connexion admirable entre

elles ; car voici le nœud de cette connexion. La grace nous manque quelquefois : qui en doute & qui peut en disconvenir ? mais nous manque-t-elle parce que Dieu nous la refuse, ou parce que nous ne la demandons pas à Dieu ? nous manque-t-elle par le défaut de celui qui la donne, ou par notre indisposition & notre indifférence à la recevoir ? nous manque-t-elle parce que Dieu ne veut pas nous exaucer, ou parce que nous négligeons de le prier ? Voilà, homme du monde, ce qui vous condamnera un jour : jugez-vous, & écoutez-moi. Vous êtes trop foible pour surmonter la passion qui vous domine & pour résister à la tentation & à l'habitude du honteux péché dont vous vous êtes fait esclave ; je le sçais & j'en gémis pour vous, mais avez-vous bonne grace de vous en prendre à votre foiblesse, tandis qu'il vous est aisé de pratiquer ce qui vous rendroit fort & invincible si vous vouliez y recourir ? Or telle est la vertu de la priere.

De dire qu'il y a des états où cette prétendue foiblesse s'étend jusqu'à la priere même, des états où l'homme tenté n'a pas même la force de prier, je sçais que raisonner ainsi, c'est encore une de ces pensées malignes que notre esprit suggere à notre cœur, pour chercher des excuses dans le péché : *Ad excusandas excusationes in peccatis.* Mais, comme remarque Saint Chrysostome, si cela étoit, *Ps.140.*

pourquoi l'Apôtre de Jesus-Christ nous assureroit-il le contraire, & pourquoi feroit-il consister la fidélité de Dieu, en ce que Dieu ne permet point & ne permettra jamais que nous soyons tentés au dessus de nos forces? *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari suprà id quod potestis.* Car s'il y avoit des états où nous n'eussions ni la force de vaincre la tentation, ni la force de prier pour en obtenir la victoire, c'est-à-dire, des états où la grace pour l'un & pour l'autre nous manquât également, il faudroit que Saint Paul l'eût mal entendu, & qu'en voulant nous consoler par ce motif de la fidélité de Dieu, il nous eût donné une fausse idée, puisqu'il seroit vrai qu'étant trop foibles pour prier, aussi bien que pour résister, nous serions évidemment tentés au delà de ce que nous pouvons, & qu'ainsi Dieu permettroit ce que cet Apôtre a soutenu qu'un Dieu fidele ne pouvoit permettre. Mais non, mon Frere, poursuit Saint Chrysostome, il n'en va pas ainsi : vous êtes foible jusqu'à l'excès; mais vous ne l'êtes que parce que malheureusemeut vous quittez l'exercice de la priere; car dans le dessein de Dieu c'étoit la priere qui devoit vous fortifier, qui devoit vous fournir des armes, qui devoit vous servir de bouclier pour repousser les attaques du démon. Et en effet, par la priere les Saints, quoique fragiles comme vous,

1. Cor. c. 10.

ont toujours été victorieux, & sans la priere, quoique saints d'ailleurs, ils auroient été comme vous vaincus. Cessez donc encore une fois d'excuser par là vos chûtes : & de l'expérience funeste que vous avez de votre fragilité, ne concluez autre chose que la nécessité absolue où vous êtes d'observer le précepte de Jesus-Christ qui vous commande de prier, & de prier sans relâche : *Oportet semper orare, & non deficere.* *Luc. c. 18.*

Il en est de même de ces Chrétiens froids & languissants, peu touchés des devoirs de leur religion, qui se voyant dans la sécheresse & le dégoût, & même dans l'insensibilité & l'endurcissement, se plaignent que Dieu les délaisse, au lieu de s'accuser devant Dieu, de leur propre infidélité, & de reconnoître avec gémissements & avec larmes que leur malheur au contraire est qu'eux-mêmes ils délaissent Dieu, en renonçant à la priere, & ne faisant nul usage de cet excellent moyen sur lequel roule toute l'espérance chrétienne. Car c'est encore un autre point de la créance catholique, qui nous est déclaré par le Concile, qu'à l'égard de ceux qui sont une fois justifiés ou par la pénitence ou par le Baptême, Dieu ne les abandonne jamais, s'ils ne l'ont auparavant abandonné. *Deus gratiâ suâ semel justificatos nunquam deserit, nisi priùs ab eis deseratur.* *Concil. Trident.* Or il est néanmoins hors de doute que ce seroit Dieu

qui les abandonneroit le premier, si lorsqu'il leur fait un commandement, il ne leur donnoit pour l'accomplir ni la grace de la priere, ni, comme parlent les Théologiens, la grace de l'action. Mais il n'est pas moins évident qu'il ne les abandonne qu'après qu'ils l'ont déjà abandonné, quand il ne les prive de la grace de l'action, que parce qu'ils ne sont pas fideles à la grace de la priere. Quel est donc l'ordre de cet abandon terrible que nous devons craindre ? le voici : nous commençons, & Dieu acheve ; nous abandonnons Dieu en négligeant de recourir à lui, & de nous attirer par la priere sa grace & son secours ; & Dieu qui, selon le Prophete, méprise celui qui le méprise, nous abandonne, en nous laissant par une juste punition, dépourvus de ce secours & de cette grace. Mais l'abandon de Dieu suppose le nôtre ; & sans le nôtre qui est volontaire, & dont nous nous rendons coupables, nous ne devrions jamais craindre celui de Dieu. Hors de là nous aurions droit de compter sur Dieu, & ce droit ou cette sûreté pour nous seroit la priere : mais avec quel front osons-nous nous en prendre à Dieu, & dire qu'il s'éloigne de nous, pendant que nos consciences nous reprochent que c'est nous-mêmes qui le forçons à cet éloignement, & qui par le mépris que nous faisons de la priere, sommes les premiers à nous éloigner & à nous détacher de lui ?

Seconde vérité. Il s'ensuit de là que le plus grand de tous les désordres & en même temps de tous les malheurs où puisse tomber l'homme chrétien, c'est d'abandonner la priere : pourquoi ? parce qu'abandonner la priere, c'est renoncer au plus essentiel & au plus irréparable de tous les moyens du salut. Prenez garde, s'il vous plaît. Au défaut de tout autre moyen, quelqu'avantageux ou même nécessaire qu'il puisse être pour le salut éternel, l'homme chrétien peut trouver des ressources dans la religion. Il n'y a point de Sacrement dont l'efficace & la vertu ne puisse être suppléée par les dispositions de la personne qui le desire de bonne foi, mais qui ne peut le recevoir : il n'y a point d'œuvre, ni méritoire, ni satisfactoire, qu'une autre de pareil mérite & d'égale satisfaction ne puisse remplacer : la contrition pure & parfaite peut tenir lieu de la confession des péchés ; l'aumône, selon la doctrine des Peres, peut par l'acceptation de Dieu être substituée au jeûne : mais rien ne peut à notre égard être le supplément de la priere, parce que dans l'ordre du salut & de la justification, la priere, dit Saint Chrysostome, est comme la ressource des ressources même, comme le premier mobile qui doit donner le mouvement à tout le reste, & quand tout le reste viendroit à manquer, comme la derniere planche pour sauver du naufrage

l'homme pécheur. Si je ſuis incapable d'agir pour Dieu, je puis au moins ſouffrir pour lui; ſi l'infirmité de mon corps m'empêche d'exercer ſur moi les rigueurs de la pénitence, je puis racheter mes péchés par la miſéricorde envers les pauvres : mais dans quelque état que je me ſuppoſe, ſi je ceſſe de prier, je n'ai plus rien ſur quoi je puiſſe faire fond, & par nul autre moyen je ne puis racheter ni réparer la perte que je fais en me privant du fruit de la priere. Ne priant plus, toutes les reſſources de la grace ſont taries pour moi, & mon ame, Seigneur, eſt devant vous comme une terre ſeche & aride, qui n'eſt plus arroſée des pluies du Ciel. Ne priant plus, je n'ai plus ni humilité, ni foi, ni patience, parce que bien-loin de m'efforcer à pratiquer ces ſaintes vertus, je ne me donne pas même la peine de vous les demander. Ne priant plus, je me laiſſe emporter à mes paſſions & à mes deſirs déréglés, parce que bien-loin de les combattre, je n'ai pas même recours à vous, qui pouvez ſeul m'aider à les réprimer. Ne priant plus, toute l'harmonie de la vie chrétienne eſt en moi déconcertée, parce que la priere, qui en étoit l'ame, ceſſe & n'eſt plus pour moi d'aucun uſage. Car c'eſt à quoi ſe termine l'indévotion que je remarque & que je deplore dans je ne ſçais combien de lâches chrétiens.

Cependant, mes chers Auditeurs,

voilà le désordre du siecle, & tel de vous à qui je parle doit actuellement se dire à soi-même, voilà mon état. C'est un pécheur d'habitude accablé du poids de ses iniquités, mais dont le dernier des soins est de représenter à Dieu sa misere, & de s'adresser à lui comme à son libérateur, en s'écriant avec l'Apôtre, *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* *Rom.*
qui me délivrera de ce corps de mort? *c. 7.*
C'est une femme mondaine remplie de l'amour d'elle-même & idolâtre de sa personne, mais qui n'a jamais dit à Dieu sincérement : Seigneur, détruisez en moi cet amour profane, & faites-y régner le vôtre. C'est un homme exposé par sa condition aux occasions les plus prochaines du péché, qui à tous les moments du jour devroit soupirer vers le Ciel & implorer l'assistance du Très-haut; mais qui tranquille au milieu des dangers les plus présents, passe les années entieres sans rendre à Dieu le moindre culte, ni lui offrir le sacrifice d'une humble priere. Voilà, dis-je, ce que j'appelle la désolation du christianisme. Je ne parle point de certains pécheurs endurcis qui, rebelles à la loi de Dieu & obstinés dans leurs vices, ont une opposition formelle à la priere, parce qu'ils craindroient d'être exaucés, & que livrés dès cette vie à l'esprit de réprobation, ils ne voudroient pas que Dieu leur accordât la grace de leur conversion. Il y en de ce caractere,

& Dieu veuille que personne de vous ne se reconnoisse dans la peinture que j'en fais ! Je parle de ceux & de celles qui par esprit de dissipation, qui par accablement des soins temporels, qui par attachement aux plaisirs du monde, qui par froideur pour Dieu, qui par indifférence pour le salut, qui par oubli de leur religion, se sont mis dans la possession malheureuse de ne plus prier : c'est à ceux-là que je parle, les conjurant par le plus pressant de tous les motifs, d'ouvrir aujourd'hui les yeux & d'avoir compassion d'eux-mêmes. Car que peut-on, mes Freres, espérer de vous, si vous quittez ce qui est la base & l'appui de toutes les espérances des hommes ? Destitués du secours de la priere, que devez-vous attendre de Dieu ? Sans la priere, quelle part avez-vous aux mérites de Jesus-Christ ? de quel bien êtes-vous capables ? quel mal pouvez-vous éviter ? Comment le péché vous a-t-il portés jusques-là, de renoncer à ce qui devroit être votre souveraine & votre unique consolation ? est-ce paresse ? est-ce endurcissement de cœur ? est-ce doute & incrédulité ? Si c'est paresse, en fut-il jamais une plus léthargique que celle de se damner & de se perdre, faute de dire à Dieu, sauvez-moi ? Si c'est endurcissement, en peut-on concevoir un plus affreux que celui d'être couvert de plaies & de plaies mortelles, manque de dire à Dieu, guérissez-moi ?

Si c'eſt incrédulité, y en a-t-il de plus inſenſée que celle de ſuppoſer un Dieu plein de bonté, & de n'en faire jamais l'épreuve, en lui diſant, ſoutenez-moi, fortifiez-moi, convertiſſez-moi ?

Troiſieme vertu. Il s'enſuit que le comble du malheur pour un Chrétien eſt de perdre abſolument l'eſprit de la priere. J'entends par l'eſprit de la priere une certaine eſtime que l'on conſerve toujours pour ce ſaint exercice, quoiqu'on ne le pratique pas; j'entends une certaine confiance en ce moyen de converſion & de ſatisfaction, quoiqu'on néglige de s'en ſervir; j'entends un certain ſentiment intérieur du beſoin que nous en avons, & un fonds de diſpoſition à l'employer dans les rencontres, quoiqu'actuellement & dans les conjonctures préſentes on n'en faſſe aucun uſage. Car avoir perdu cette eſtime, cette confiance, ce ſentiment, cette diſpoſition ſecrette, c'eſt avoir perdu juſqu'aux principes les plus éloignés de la vie de l'ame, & c'eſt être dans l'ordre de la grace, ce qu'eſt dans l'ordre de la nature un arbre dont on a coupé, non point ſeulement les branches, mais juſqu'à la derniere racine. Tandis qu'on a cet eſprit encore, ou qu'on en a quelque reſte, tout aſſoupi qu'il eſt, il peut dans l'occaſion ſe réveiller, nous exciter à la priere, nous y faire avoir recours, & par l'efficace de notre priere nous pouvons toucher le

cœur de Dieu, & impétrer une grace qui nous touche enfin nous-mêmes & qui nous ramene à Dieu. Si ce n'eſt pas aujourd'hui que cet eſprit agit, ce ſera peut-être demain, ce ſera peut-être dans la ſuite des années, & le moment viendra où nous éprouverons ſa vertu. Mais ſi cet eſprit eſt abſolument éteint, ſi nous n'avons plus ni eſtime de la priere, ni confiance en la priere, ni goût pour la priere, ah ! mes chers Auditeurs, où en ſommes-nous, & quelle eſpérance y a-t-il que jamais nous nous dégagions des pieges du monde, que nous nous délivrions jamais de l'eſclavage de nos paſſions, que nous ſurmontions jamais la chair qui nous ſollicite ſans ceſſe & qui nous entraîne, que nous revenions de nos égarements & que nous rentrions dans les voies de Dieu ? La grace de la priere ne nous manquera pas pour cela : mais nous manquerons à cette grace, parce que n'ayant plus nul eſprit de priere, nous manquerons de diſpoſitions pour recevoir cette grace & pour y répondre. Voilà pourquoi le Prophete royal regardoit comme un des bienfaits de Dieu les plus ſignalés, & le béniſſoit de n'avoir point permis que l'eſprit de priere
Pſ. 65. lui fût enlevé : *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam à me.* Voilà pourquoi Dieu voulant marquer ſon amour à ſon peuple, lui promettoit de répandre ſur lui un eſprit de grace & un eſprit de

priere : *Effundam super domum David & super habitatores Jerusalem, spiritum gratiæ & precum.* Et voilà pourquoi nous vous exhortons si fortement, Chrétiens, à ne pas dissiper ce précieux talent : or on le perd, en perdant l'habitude de la priere, & en demeurant les semaines entieres, les mois, les années, sans nul usage de la priere. *Zach. c. 12.*

Heureux donc, si ce discours peut rallumer votre zele pour une pratique si salutaire & si nécessaire ! Allons, mes Freres, allons nous jeter aux pieds de notre Pere céleste, & lui présenter avec foi, avec humilité, avec persévérance, le religieux hommage de nos vœux. Nous ne pouvons ignorer d'une part nos besoins, & de l'autre la parole qu'il nous a donnée de nous accorder son secours, quand nous prendrons soin de l'implorer. Quoique cette parole soit générale & qu'elle s'étende à tout, aux besoins temporels comme aux spirituels, à ce qui regarde le corps & la vie présente, comme à ce qui concerne l'ame & le salut éternel, *Quodcumque petieritis*, souvenons-nous néanmoins de cette autre leçon qu'il nous fait ailleurs, de chercher d'abord le Royaume de Dieu & sa justice, & de nous reposer de tout le reste sur sa providence, qui y pourvoira. Demandons-lui, selon l'ordre que le Fils de Dieu nous a prescrit, que son nom soit sanctifié, & que nous puissions contribuer

nous-mêmes à sa gloire par la sainteté de nos œuvres ; que son regne arrive, & que dès ce monde il établisse son empire dans nos cœurs, afin que nous régnions éternellement avec lui dans le séjour bienheureux ; que sa volonté soit faite dans le Ciel & sur la terre, mais pardessus tout qu'elle s'accomplisse en nous & que nous lui soyons toujours soumis. Demandons-lui que chaque jour il nous fournisse le pain qui doit entretenir la vie de nos ames, le pain de sa grace, ce pain supersubstantiel, pour me servir de l'expression même de l'Evangile ; que tout pécheurs que nous sommes, il jette sur nous un regard de miséricorde, & qu'il nous pardonne tant d'offenses dont nous devons nous reconnoître coupables & pour lesquelles nous ne pouvons le satisfaire, s'il ne se relâche en notre faveur de la sévérité de ses jugements. Demandons-lui qu'il nous défende des traits empoisonnés de l'esprit tentateur, & des attaques de ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous surprendre ; qu'il nous défende des charmes trompeurs du monde & de ses prestiges ; mais qu'il nous défende encore plus de nous-mêmes, & de la malheureuse cupidité qui nous domine. Enfin demandons-lui qu'il nous préserve de tout mal ; qu'il nous aide à réparer les maux passés & à nous relever de nos chûtes, à guérir les maux présens & à

redresser nos inclinations vicieuses, à détourner les maux à venir & à éviter le plus affreux de tous, qui est celui d'une éternelle damnation : car si nous sommes éclairés d'une sagesse solidement & vraiment chrétienne, voilà où doivent tendre nos prieres, & à quoi elles doivent se réduire; en voilà le précis & l'abrégé. Mais après avoir vu la nécessité de l'oraison commune & ordinaire, il me reste à vous faire voir les abus de l'oraison particuliere & extraordinaire : c'est la seconde Partie.

QUand je parle des abus de l'oraison extraordinaire, ne pensez pas, Chrétiens, que je prétende ni la condamner ni la combattre, puisqu'il est évident au contraire que de condamner ceux qui en abusent, c'est faire hautement profession de la reconnoître & de l'honorer. Je sçais que Dieu dont la miséricorde est infinie, se communique aux ames justes par plus d'une voie, & qu'il ne nous appartient pas de limiter ses dons & ses faveurs, beaucoup moins d'entreprendre de les censurer. Je sçais, pour me servir des termes de Saint Paul, qu'en ce qui regarde ces communications divines, quoique ce soit toujours le même esprit, il y a une diversité de graces, *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus*, & que de la part même de la créature il y a

II. PART.

1. Cor. c. 12.

une diversité d'opérations, quoique ce soit toujours le même Dieu qui opere tout en tous: *Et divisiones operationum sunt, idem verò Deus qui operatur omnia in omnibus*. C'est-à-dire, je sçais qu'outre la maniere commune de prier, en méditant la loi de Dieu, en contemplant ses mysteres, en se remplissant de sa crainte, en s'excitant à son amour, en le remerciant de ses bienfaits, en implorant ses graces & son secours, qui est le genre d'oraison que pratiquoit David & que les Saints à son exemple ont de tout temps pratiqué, il y en a un autre différent de celui-là où Dieu par des impressions fortes, prévenant l'ame & s'en rendant le maître, l'éleve au dessus d'elle-même, tient ses puissances liées & suspendues, la fixe à un seul objet, fait qu'elle agit moins qu'elle ne souffre, lui ôte cette application libre qui ne laisse pas, quoique bonne, d'être un effort pour elle & un travail, l'établit dans un saint repos, lui parle & se découvre à elle, tandis qu'elle est devant lui dans un profond & respectueux silence. Je sçais, dis-je, que c'est tout cela qu'on a coutume de comprendre sous le nom d'oraison extraordinaire, & à Dieu ne plaise qu'il m'arrive jamais de la critiquer ni de l'improuver! Mais je veux pour votre instruction & pour votre édification vous en faire connoître les abus, & par là, encore une fois, j'en suppose donc pour

Idem.

les ames prudentes & éclairées le bon usage possible. Je ne prétends pas même vous en faire voir les abus grossiers, tels que sont ceux qui de nos jous ont éclaté à la honte de la religion, & qui ont scandalisé toute l'Eglise. L'Eglise animée d'un saint zele a pris soin elle-même de nous en donner toute l'horreur que nous en devons avoir, & après ce qu'elle a fait, en vain voudrois-je y rien ajouter, persuadé d'ailleurs, comme je le suis, que votre piété n'a nul besoin de ce remede.

Je parle d'abus moins scandaleux; mais toujours très-pernicieux dans leurs conséquences, & d'autant plus à craindre qu'ils sont plus ordinaires & qu'on les craint moins. Je parle de ces abus où nous voyons tomber tant d'ames chrétiennes, qui abandonnant la voie de l'humilité & de la simplicité, se laissent emporter à suivre des voies plus hautes en apparence, mais fausses & trompeuses. Malheur que l'illustre Therese déploroit autrefois devant Dieu; & nous pouvons dire que Dieu l'avoit suscitée pour nous apprendre à nous en préserver, puisqu'il nous a donné dans sa personne l'idée de la plus sage & de la plus solide conduite. Or je réduis, mes chers Auditeurs, ces abus à quatre especes. La premiere, de ceux qui par une illusion visible, confondent l'oraison extraordinaire avec des choses qui ne sont rien moins qu'oraison, &

qui sous ce nom spécieux déshonorent plutôt la religion. La seconde, de ceux qui par erreur & par un défaut de discernement, soit en spéculation, soit en pratique, préferent l'oraison extraordinaire à l'oraison commune. La troisieme, de ceux qui par un mouvement de présomption s'ingerent d'eux-mêmes, ou du moins tâchent de s'élever à l'oraison extraordinaire, sans y être appellés de Dieu & même contre l'ordre de Dieu. Et la derniere, de ceux qui par un fonds de lâcheté & de paresse, & pour ne vouloir pas se captiver, sous ombre d'oraison extraordinaire, négligent les regles générales auxquelles le Saint-Esprit dans l'Ecriture veut que nous nous assujettissions pour prier saintement & chrétiennement. Ne craignez pas que je m'étende sur aucun de ces quatre articles : j'ai cru pour l'accomplissement de mon ministere, devoir une fois vous les proposer, & je ne m'y suis résolu qu'après qu'une expérience confirmée m'en a fait reconnoître la nécessité ; mais en vous marquant ces abus, j'aurai soin moi-même de ne pas lasser votre patience. Ecoutez-moi ; ceci ne sera pas indigne de votre attention.

On se croit dans la voie & dans l'état d'une oraison extraordinaire, mais on est dans l'égarement d'une pitoyable illusion : on se croit prévenu des dons du Ciel, mais on est, si j'ose

le dire, préocupé de ſes imaginations & de ſes penſées : on croit avoir part aux communications de Dieu, mais on eſt livré à ſon propre ſens dans lequel on abonde & qu'on ſuit uniquement : en un mot, on confond ce que les Peres entendent par oraiſon ſublime, avec des choſes qui n'en approcherent jamais, qui ſont de pures viſions de l'eſprit humain, qui bien ſouvent en ſont les extravagances, qui n'ont nul caractere de ſolidité & qui ne ſe trouvent fondées ſur aucun des principes de la religion. C'eſt en quoi je fais conſiſter le premier abus. Car j'appelle oraiſon chimérique, celle dont l'Evangile ne nous parle point, & que Jeſus-Chriſt ni Saint Paul ne nous ont jamais enſeignée, n'étant ni vraiſemblable ni poſſible que dans le deſſein qu'ils ont eu de nous apprendre toute perfection, ils nous euſſent laiſſés dans une ignorance profonde de ce qui devoit être en matiere d'oraiſon le plus haut degré de la perfection même. Or c'eſt juſtement ce qui ſeroit arrivé : car en quel endroit, ou de l'Evangile, ou des autres livres ſacrés, paroît-il le moindre veſtige de cent choſes que le raffinement des derniers ſiecles a inventées, & qu'on a voulu faire paſſer dans le monde pour oraiſon extraordinaire ? J'appelle oraiſon chimérique celle qui, réduite aux principes

ne se trouve pas à l'épreuve de la plus exacte & la plus severe théologie : la théologie, dit le sçavant Chancelier Gerson, devant être particuliérement en ceci comme la pierre de touche, pour distinguer le faux & le vrai, ce qui est suspect & ce qui est sûr, ce qui est vicieux & ce qui est louable & soutenable, & tout ce qui ne s'accorde pas avec cette théologie, ne pouvant être que la production d'un esprit trompeur ou trompé. Or vous sçavez combien de ces manieres d'oraison, que la nouveauté ou l'entêtement avoient fait valoir dans le monde, soumises ensuite à la censure des Docteurs, & par là au jugement de l'Eglise, ont été rejettées & reprouvées, non-seulement comme vaines & frivoles, mais comme dangereuses & préjudiciables à la vraie piété. J'appelle oraison chimérique celle qui choque le bon sens, & contre laquelle la droite raison se révolte d'abord ; ayant toujours été convaincu que le bon sens, quelque voie qu'on suive, doit être de tout, & que là où le bon sens manque, il n'y a ni oraison ni don de Dieu. Or cela seul ne devoit-il pas suffire pour discerner la fausseté de tant d'especes d'oraison qui ont servi de piege aux ames foibles ? & n'est-il pas étonnant que malgré ce bon sens universel qui a toujours réclamé contre un tel désordre, c'est-
à-dire,

à-dire que malgré l'oppoſition de tous les eſprits judicieux & de tous les hommes ſages, on n'ait pas laiſſé de courir après ces phantômes d'oraiſon, & qu'à la honte du Chriſtianiſme on ait vu ces phantômes l'emporter ſouvent ſur l'oraiſon ſolide & véritable ? J'appelle oraiſon chimérique, celle dont les termes & les expreſſions même ſemblent n'être propres qu'à décrier la religion & à la faire tomber dans le mépris : la religion, diſoit Lactance, ne devant rien admettre, ni rien autoriſer qui ne ſoit digne de la majeſté & de la ſainteté du culte de Dieu, & l'oraiſon pour peu qu'elle ſe démente de ce caractere, ceſſant d'être ce qu'elle eſt, & ne méritant plus le nom qu'elle porte. Or voilà, chrétienne compagnie, ce qui fait le ſujet de ma douleur, quand je vois ſe répandre dans le monde tant de livres ſans choix, où ſous prétexte d'oraiſon la religion eſt toute défigurée, & qui par un goût dépravé du ſiecle où nous vivons, ont néanmoins leurs approbateurs. J'appelle oraiſon chimérique celle qui de la maniere qu'on la propoſe eſt abſolument inintelligible, & où les plus pénétrants & les plus éclairés Théologiens ne conçoivent rien. Vous me direz qu'entre Dieu & l'ame il peut ſe paſſer dans l'oraiſon des myſteres ineffables & inexplicables ; & moi je réponds premiérement que ſi ces myſteres ſont inexplicables, on ne doit donc pas

entreprendre de les expliquer ; que si ces mysteres sont inexplicables, il faut donc se tenir dans le silence, & imiter au moins Saint Paul, qui après son ravissement au troisieme Ciel, avouoit humblement l'impuissance où il étoit de rapporter ce qu'il y avoit entendu : *Et audivi arcana verba quæ non licet homini loqui.* (2. Cor. c. 12.) Car c'est ainsi qu'en usoit ce grand Apôtre : mais voici l'abus, mes chers Auditeurs ; on se croit plus capable que Saint Paul, & ce que Saint Paul n'a pas cru lui être permis, on le présume de soi-même ; c'est-à-dire, quelque ineffables & inexplicables que soient ces mysteres d'oraison, un homme particulier & sans aveu s'estime assez habile pour en parler, pour les développer aux autres, pour les réduire en art & en méthode, pour en faire des leçons, pour en donner des préceptes, pour en composer des traités, & pour en discourir éternellement avec des ames peut-être aussi vaines que lui & souvent séduites par lui ; au lieu de renfermer en soi-même, comme Saint Paul, ce que Dieu pourroit lui avoir fait entendre, il produit indiscrettement & inutilement hors de soi ce qu'il a pour l'ordinaire imaginé & ce qu'il n'entendit jamais : combien d'exemples tout récents n'en avons-nous pas ? Mais en second lieu, je soutiens que nul genre d'oraison ne doit être approuvé, beaucoup moins admis sous cette notion de mysteres

élevés, mais inexplicables : autrement il n'y auroit point d'insensé ni de visionnaire qui ne fût reçu à débiter dans l'Eglise de Dieu comme mysteres d'oraison, ses folies & ses rêveries ; car il n'appartient qu'à Saint Paul de pouvoir dire : *Audivi arcana verba :* dans ce commerce intime avec mon Dieu, j'ai entendu ce que je ne puis exprimer. Quand Saint Paul parloit de la sorte, je suis sûr qu'il avoit entendu quelque chose de divin, parce qu'étant, comme il étoit, l'organe du Saint-Esprit, il ne pouvoit se rendre à soi-même que des témoignages infaillibles. Mais quand tout autre que Saint Paul me tient ce langage, j'ai droit & je suis même dans l'obligation de m'en défier ; pourquoi ? parce que sans cela je serois exposé à tous les écueils du mensonge & de l'imposture, & parce qu'il n'y auroit plus d'erreur dont je pusse me garantir. Mais présupposons toujours une espece d'oraison sublime, exempte d'illusion & de tromperie, & qui soit en effet de Dieu ; ce que je vais dire demande une réflexion toute nouvelle.

On préfere l'oraison extraordinaire à l'oraison commune ; c'est le second abus que je combats : car il est évident, Chrétiens, que l'oraison la plus commune, est celle dont le fils de Dieu nous à lui-même prescrit la forme, & que nous appellons pour cela oraison dominicale, & il est d'ailleurs de la foi que cette oraison que nous avons reçue du Seigneur

même, quoique la plus commune & la plus simple, est celle qui nous doit être plus vénérable, & à laquelle, préférablement à toute autre, nous devons nous attacher : pourquoi ? non-seulement, dit Saint Cyprien, parce que c'est Jesus-Christ qui en est l'auteur, & qui nous l'a apportée du Ciel, mais parce qu'en effet toute commune & toute simple qu'elle est, c'est l'oraison la plus parfaite & la plus capable de rendre les hommes parfaits. Qu'il y en ait d'autres plus mystérieuses, &, si vous voulez, d'une plus haute élévation, c'est ce que je vous laisse à décider, mais anathême à quiconque en reconnoîtra une plus sainte & plus sanctifiante. Or selon toutes les maximes de la vraie religion, nous devons préférer, comme chrétiens, l'oraison qui nous sanctifie à celle qui nous éleve : il est vrai, celle qui éleve l'ame à ces degrés sublimes de contemplation, peut être une grace & un don de Dieu; mais prenez garde, s'il vous plaît, que c'est l'une de ces graces stériles, qui, quoiqu'infuses de Dieu, ne rendent l'homme ni plus juste ni plus agréable à Dieu ; l'une de ces faveurs de Dieu qui ne donnent point de mérite ; l'un de ces dons qui peuvent être quelquefois les effets de la sainteté, les récompenses de la sainteté, les marques de la sainteté, mais jamais ni la cause de la sainteté ni la sainteté même : au lieu que l'oraison commune,

par l'exercice & par les actes des plus méritoires vertus auxquelles elle tient l'ame appliquée, est une source féconde & abondante de toutes les graces qui font devant Dieu la sanctification de l'homme. Or pesant les choses dans la balance du sanctuaire, ce qui produit la sainteté, ce qui opere le mérite, ce qui enrichit l'ame de vertus, doit avoir dans notre estime une préférence infinie sur ce qui n'est que pure grace & que pure faveur : & comme la foi nous enseigne que le moindre degré d'humilité, de charité, de patience, est quelque chose selon Dieu de plus estimable que le don de faire des miracles & de ressusciter les morts, parce que le don des miracles est une grace infructueuse qu'ont eu quelques Saints, mais qui n'a point aidé à les faire saints, & sans laquelle il y en a eu d'aussi saints & de plus saints ; aussi du même principe devons-nous conclure que le moindre degré de cette oraison, où l'ame par un usage libre de ses puissances & fidelle à la grace de son Dieu, travaille à se purifier & à se perfectionner, qui est l'oraison commune, quoique moins élevée, vaut mieux & est d'un mérite plus grand que toutes les extases & tous les dons imaginables, où l'on suppose l'ame sans action & dans le repos de la contemplation : pourquoi? parce que Dieu encore une fois ne discerne point les élus par la sublimité, mais par la fidélité, &

parce que toutes les extafes ne font pas comparables dans l'idée de Dieu à la moindre vertu acquife par le travail d'une humble priere. Defirer donc de parvenir à ces graces extraordinaires, les rechercher, y afpirer ; abus, Chrétiens, qu'on ne peut aujourd'hui affez déplorer. Ainfi en ufent, pour ne rien dire encore de plus, les ames ignorantes & imprudentes; mais ce n'eft pas ainfi qu'en ont ufé les ames fpirituelles & intelligentes; ce n'eft pas ainfi qu'en a jugé la célebre Therefe, qui dans le moment où Dieu par ces voies extraordinaires fe communiqua plus abondamment à elle, lui demandoit qu'il modérât l'excès de fes faveurs, qu'il ne l'élevât pas fi haut, qu'il fufpendît un peu les effets de fes opérations divines, afin, difoit-elle, qu'elle pût dans l'amertume de fon cœur pleurer fes fautes paffées, & qu'elle n'en perdît pas fi-tôt le fouvenir : *Exclamans, petebat beneficiis in fe divinis modum imponi, nec celeri oblivione culparum fuarum memoriam aboleri.* Elle concevoit donc que l'exercice de pleurer fes péchés, en repaffant devant Dieu les années de fa vie, étoit meilleur pour elle que l'extafe & le raviffement, & qu'il lui étoit plus avantageux de reffentir dans la priere, les amertumes d'une componction falutaire, que de goûter les délices d'une oraifon plus élevée, mais moins profitable. Et voilà, mes chers Auditeurs,

Offic. Eccl. in Feft. S. Theref.

ce que je vous prêche : *Æmulamini charismata meliora ;* à l'exemple de cette grande Sainte, entre les dons de Dieu, desirez & enviez les plus excellents ; c'est Saint Paul qui vous le permet & même qui vous l'ordonne : mais ne vous aveuglez pas jusqu'à prendre pour les plus excellents ceux qui sont les plus éclatants. Desirez ceux qui vous sont les plus utiles, enviez ceux qui sont les plus propres à vous convertir, ceux qui vous inspirent plus le zele de la pénitence, ceux dont l'effet particulier est de vous rendre plus humbles, plus obéissants, plus charitables, plus mortifiés, plus désintéressés ; car ce sont-là dans le sens de l'Apôtre les plus excellents pour vous : *Charismata meliora.* Mais souvenez-vous que les dons de ce caractere sont attachés à l'oraison commune, que le Fils de Dieu nous a lui-même pour cela particuliérement recommandée. Ce n'est pas tout, & voici quelque chose de plus essentiel.

1. Cor. c. 12.

On entre dans ces voies extraordinaires sans y être appellé de Dieu, & même contre l'ordre de Dieu. Troisieme abus qui surpasse tous les autres. Car n'est-ce pas entrer contre l'ordre de Dieu dans l'oraison extraordinaire, de prétendre s'y adonner, quand on a d'ailleurs un évident, un extrême, un pressant besoin de demeurer dans la pratique de l'oraison commune ? quand, par exemple, on est rempli de défauts qu'on ne

peut espérer de corriger sans le secours de l'oraison commune ; quand on est dominé par des passions dont la victoire doit être le fruit, & ne peut être le fruit que de l'oraison commune ; quand on a des devoirs à accomplir, auxquels on ne satisfait point, & dont on ne s'instruit jamais que par des réflexions & les lumieres de l'oraison commune ? Malgré tous ces besoins, abandonner l'oraison commune pour se jeter dans d'autres voies qui ne conduisent à rien de tout cela, & pour lesquelles par conséquent on n'a ni vocation ni disposition ; & au lieu de vaquer à l'étude de soi-même, à la réformation de soi-même, au changement & à l'anéantissement de soi-même, se proposer un genre d'oraison, dont le fonds est, pour ainsi dire, une abstraction totale de soi-même & un oubli de toutes les choses dont on devroit être occupé, n'est-ce pas renverser l'ordre de Dieu ? Or c'est ce renversement qui me fait pitié, je l'avoue, dans la conduite de je ne sçais combien d'ames censées intérieures. Car voilà sur ce point l'illusion du siecle : on se pique d'oraison, & d'oraison sublime, & cependant on suit le mouvement de ses passions les plus vives & les plus ardentes, & cependant on ne connoît pas ses imperfections les plus grossieres ; & cependant on se confirme dans ses plus dangereuses habitudes, & cependant on manque à ses plus

importants devoirs. Preuve infaillible : Ame chrétienne, que ce n'eſt point à l'oraiſon ſublime que vous êtes appellée de Dieu : pourquoi ? parce qu'il eſt indubitable que l'oraiſon à laquelle vous êtes appellée de Dieu, doit être proportionnée à votre état. Or il n'y a nulle proportion entre cet état de lâcheté, de diſſipation, de déſordre où vous vivez, & l'oraiſon ſublime dont vous vous piquez. Ce n'eſt donc point à vous que cette oraiſon, dans le deſſein de Dieu, peut convenir. Remédier à vos foibleſſes, vous détromper de vos erreurs, combattre les paſſions & les vices qui regnent en vous, voilà à quoi Dieu veut que votre oraiſon ſoit employée : ſi celle dont vous uſez ne ſe rapporte là, quelque ſublime qu'elle vous paroiſſe, ce n'eſt plus Dieu qui vous attire, c'eſt votre propre ſens qui vous y porte. Or dès-là, fût-elle auſſi ſublime qu'elle vous paroît, quel bien en devez-vous attendre, & quel ſuccès devez-vous vous en promettre ? Il eſt vrai, cette eſpece d'oraiſon extraordinaire a été ſaintement pratiquée dans le Chriſtianiſme ; mais par qui ? par des ames parfaites, qui avoient pour cela toutes les marques de la vocation de Dieu, par des ames réglées, qui s'acquittant de leurs devoirs, accompliſſoient toute juſtice ; par des ames dont la vie étoit pure, exemplaire, irrépréhenſi-

ble ; qui par de longues épreuves d'elles-mêmes, s'étoient rendues capables des dons divins, & à l'égard desquelles on pouvoit dire avec toute sûreté, que la grace de l'oraison sublime étoit la récompense de leur sainteté. Vous, dans l'éloignement où vous êtes de leur sainteté, vous voulez avoir part à leur récompense & vous arroger cette grace ; voilà votre égarement. Car dans la vie imparfaite que vous menez, la grande regle d'oraison pour vous, est qu'au lieu de vous élever, il faut descendre ; qu'au lieu de vous abymer & de vous perdre dans les communications que vous avez avec Dieu, il faut vous y chercher & vous y trouver, c'est-à-dire y reconnoître vos obligations, y examiner vos actions, y modérer vos desirs & vos affections, y acquérir le renoncement à vous-même & à vos passions : sans cela plus votre oraison est sublime, & plus elle est vaine ; car j'entends par oraison vaine, celle qui ne corrige aucun défaut, celle qui n'est suivie dans la pratique d'aucune réforme, celle en vertu de laquelle on ne renonce à rien & on ne se détache de rien. Or combien n'en a-t-on pas vu servir d'un triste exemple de ce que je dis ! Combien d'ames présomptueuses qui en même temps qu'elles faisoient profession de marcher dans ces voies intérieures dont je

parle, n'en étoient pour cela ni moins déréglées, ni moins emportées, ni moins aigres, ni moins entieres dans leurs sentiments, ni moins hautaines, ni moins dominantes ; en un mot, qui pour être élevées dans l'oraison n'en étoient ni plus saintes devant Dieu, ni plus édifiantes devant les hommes! Vous me demandez comment elles tomboient dans un abus aussi énorme que celui-là : je vous l'ai dit, Chrétiens, par la séduction de l'esprit qui les conduisoit : elles entroient dans ces voies d'oraison par esprit de vanité, de curiosité & de singularité : elles y demeuroient par esprit d'opiniâtreté, d'indépendance, d'indocilité ; éblouies de ces termes de quiétude, de repos, de silence, elles y entretenoient leur oisiveté. Dieu ne les y appelloit pas ; faut-il s'étonner si elles en abusoient, & si, bien-loin d'en profiter, elles en étoient encore plus imparfaites ?

Enfin, sous prétexte d'oraison extraordinaire, on méprise & on néglige les regles dont le Saint-Esprit nous a fait des préceptes indispensables pour le saint exercice de la priere. Quatrieme & dernier abus, qui mériteroit un discours entier. Car dans quelque voie que vous marchiez, fussiez-vous de ces ames du premier ordre que Dieu prévient de ses plus exquises faveurs, c'est à vous, comme au reste des fideles, qu'a prétendu parler le Saint-Esprit, quand il a dit :

Eccles. c. 18. *Ante orationem præpara animam tuam ; & noli esse quasi homo qui tentat Deum.* Avant la priere préparez votre ame, & ne soyez pas semblable à l'homme qui tente Dieu. C'est à vous, dis-je, comme à moi que ce commandement s'adresse ; & de vous flatter que vous ayez un privilege qui vous en dispense, de vous persuader qu'en qualité d'ame choisie vous n'êtes pas sujette à cette loi, & qu'il vous est permis ensuite, sans aucune préparation, de vous présenter devant Dieu avec un esprit vuide de toute pensée, attendant tout de Dieu, mais sans rien faire de votre part qui vous dispose à recevoir ses dons & ses lumieres; de vous figurer que ce qui s'appelleroit dans un autre tenter Dieu, soit en vous une perfection, parce que Dieu qui vous a élevé, n'éxige plus de vous, ni cette dépendance de sa grace, ni cet assujettissement à ce que sa sainte parole prescrit en termes exprès ; de vous prévenir de ces idées, ce seroit un orgueil qui devroit vous faire trembler. Cependant, Chrétiens, on en vient là : parce qu'on se croit dans une voie différente des voies communes, on ne se tient plus obligé à prendre soin de préparer son ame : quelque générale & absolue que soit la loi, on s'en exempte : au hazard de tenter Dieu, on va à l'oraison sans sçavoir pourquoi l'on y va ; on s'y présente sans aucune vue, sans s'y proposer rien, sans y

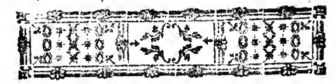
chercher rien ; on a un entendement capable d'y découvrir & d'y connoître les plus solides vérités, & on se fait un mérite de ne l'y pas appliquer, une volonté capable d'y former les plus saints desirs, & d'y concevoir les plus ferventes affections, & on se détermine par avance à s'y tenir oisif & sans action. Or je vous dis que tout cela est illusion : pourquoi? parce qu'indépendamment des voies que vous suivez, ou plutôt que vous croyez suivre, il faut que la parole de Dieu soit observée : *Ante orationem præpara animam tuam*. Vous êtes donc grossiérement & visiblement trompé, quand au préjudice de cette divine loi, vous n'apportez à la priere nulle préparation : de même, sous ombre d'être élevé à un don particulier de communication avec Dieu, on ne demande plus rien à Dieu, & l'on porte l'erreur jusqu'à s'imaginer que le commandement de Jesus-Christ, *Petite & accipietis*, demandez & vous recevrez, n'est que pour les ames du dernier ordre ; que les ames élues sont occupées dans l'oraison de quelque chose de plus saint & de plus épuré : & moi, je veux bien déclarer ici que j'aime mieux pour jamais être dans le dernier ordre, en accomplissant le commandement de Jesus-Christ que d'être des ames privilégiées & distinguées, en ne l'accomplissant pas. Et où en serions-nous, mes chers Auditeurs, si sous ce nom spécieux

d'oraiſon ſublime, on anéantiſſoit un devoir auſſi eſſentiel & auſſi inſéparable de la religion que celui de demander à Dieu les graces du ſalut ? Où en ſerions-nous ſi un devoir de ce caractere n'étoit plus le devoir des parfaits chrétiens, & que pour être élevé dans l'oraiſon il y fallût renoncer ? Mais qui l'auroit cru, qu'on eût dû ſe faire dans le Chriſtianiſme une perfection auſſi bizarre que celle-là ?

Ah ! Chrétiens, ne tombez pas en de pareilles erreurs, & pour vous en préſerver, attachez-vous aux regles que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres nous ont laiſſées. Ne croyez pas à toutes ſortes d'eſprits, diſoit Saint Jean ; mais éprouvez-les, pour connoître s'ils ſont de Dieu :
1. *Joan. c. 4.* *Nolite omni ſpiritui credere.* Quand on vous propoſe des voies extraordinaires, ſoyez en garde, non-ſeulement contre ceux qui vous les propoſent, mais contre vous-mêmes. Quand on vous dira qu'il paroît un homme de Dieu, dont la conduite dans le gouvernement des
Matth. c. 24. ames eſt toute nouvelle, *Ecce hic eſt*, quelque éloge que vous en entendiez faire, ne ſuivez pas une ardeur précipitée qui vous y porte : *Nolite credere.* Attachez-vous à ceux qui vous conduiſent par les voies d'une foi ſoumiſe & agiſſante, de l'humilité, de la mortification, de la pénitence de toutes les vertus chrétiennes. Dans le choix que vous ferez ;

n'oubliez jamais le précepte de Jesus-Christ, *Petite & accipietis* ; & si quelqu'un vous parle autrement, j'ose vous dire, comme Saint Paul, que quand ce seroit un Ange du Ciel, vous le devez traiter d'anathême. Soit que vous soyez pécheurs, soit que vous soyez justes, ce précepte du fils de Dieu vous convient. Si vous êtes pécheurs, demandez, *petite*, afin que Dieu vous touche le cœur par des graces de conversion. Si vous êtes justes, demandez, *petite*, afin que Dieu verse sans cesse sur vous des graces de sanctification : sur-tout demandez, *petite*, afin d'obtenir de Dieu cette grace de la persévérance finale qui vous mettra en possession de la gloire éternelle, que je vous souhaite, &c.





SERMON
POUR LE DIMANCHE
DANS L'OCTAVE
DE L'ASCENSION.

Sur le Zele pour la défenſe des Intérêts de Dieu.

Cùm venerit Paraclitus quem ego mittam vobis à Patre, ſpiritus veritatis, qui à Patre procedit, ille teſtimonium perhibebit de me, & vos teſtimonium perhibebitis.

Quand il ſera venu, ce Conſolateur que je vous enverrai du ſein de mon Pere, lui qui eſt l'eſprit de vérité qui procede du Pere, il rendra témoignage de moi, & vous auſſi vous en rendrez témoignage. En Saint Jean, chap. 15.

REndre témoignage de Jeſus-Chriſt, c'eſt annoncer ſes grandeurs, atteſter ſa divinité, faire connoître la vérité de ſa miſſion, la ſainteté de ſes

mysteres & de sa loi ; & voilà, Chrétiens, le témoignage que lui a rendu le Saint-Esprit, & qu'il lui rend encore tous les jours, soit par les secrettes inspirations dont il touche les cœurs, soit par les lumieres de la foi qu'il répand dans les ames. Témoignage invisible dont nous ressentons au dedans de nous l'impression, & qui ne se produit point communément au dehors, si ce n'est quand cet Esprit tout-puissant opere quelquefois des prodiges dans la nature, & qu'il fait éclater sa vertu pour l'honneur de l'Evangile, & pour vérifier la parole des ministres qui le prêchent. Mais outre ce témoignage intérieur de l'esprit divin, il y a un témoignage sensible & public que le Sauveur des hommes attendoit de ses Apôtres, & qu'il a reçu d'eux lorsqu'ils ont parcouru le monde, qu'ils ont porté son nom à toutes les nations, & que pour sa cause ils ont versé leur sang & donné leur vie. Car c'est ainsi qu'ils ont accompli cet ordre de leur adorable Maître ; vous vous déclarerez pour moi, vous parlerez & vous agirez pour moi, vous serez devant les hommes mes témoins, mes prédicateurs, mes défenseurs : *Et vos testimonium perhibebitis.* Or il est vrai, mes chers Auditeurs, & je dois en convenir, que nous ne sommes pas tous appellés aux mêmes fonctions que les ministres évangéliques,

mais d'ailleurs je puis ajouter, & je prétends que, par propoſition & conformément à notre état, nous ſommes obligés comme eux de prendre en mille occaſions qui ſe préſentent les intérêts de Dieu, de nous élever pour la défenſe de la cauſe de Dieu, de combattre les ennemis de ſa gloire, & de maintenir la pureté de ſon culte. Devoir propre de toutes les conditions, quoique différent dans la pratique ſelon la différence des rangs & la diverſité des miniſteres ; devoir indiſpenſable, mais de quoi nous ne pouvons aſſez gémir ; devoir tellement négligé dans le chriſtianiſme, qu'à peine y trouve-t-on quelques ſerviteurs fideles, qui contre le monde & ſes maximes, oſent tenir pour le Dieu qu'ils adorent, & en faire une profeſſion ouverte ; ce n'eſt là-deſſus que froideur & indifférence, & c'eſt cette indifférence criminelle que je ne puis trop fortement attaquer dans ce diſcours. Daigne le ciel m'inſpirer aujourd'hui le zele de ſes Prophetes pour animer le vôtre, daigne le Seigneur me remplir de ſon eſprit, de cet eſprit de feu, afin que par ſon ſecours je puiſſe embraſer ici tous les cœurs. Nous obtiendrons cette grace par l'interceſſion de Marie, & pour cela diſons-lui : *Ave.*

IL y a dans l'homme deux principes plus ordinaires de tous ſes déſordres, l'aveuglement de l'eſprit & la foibleſſe

du cœur. L'aveuglement de l'esprit, qui le faisant mal juger des choses, l'engage à tenir en ce qui regarde la cause de Dieu, une conduite non-seulement fausse, mais criminelle. La foiblesse du cœur, qui lui laissant assez de lumiere pour discerner selon Dieu les vraies routes qu'il doit suivre, fait néanmoins qu'il n'a pas assez de courage pour en soutenir les difficultés & en surmonter les obstacles. C'est, Chrétiens, à ces deux principes que je rapporte les deux caracteres de cet esprit de froideur & d'indifférence pour les intérêts de Dieu, dont j'ai dessein de vous entretenir. Car après avoir fait quelques réflexions sur la différence des hommes du siecle qui se rendent en effet coupables d'une telle iniquité, je trouve qu'il y en a de deux sortes; les uns qui l'autorisent & qui prétendent s'en justifier, les autres qui s'en accusent & qui sont les premiers à la condamner; les uns qui la veulent faire passer pour sagesse, les autres qui de bonne foi la reconnoissent pour prévarication & pour lâcheté; les uns qu'il faut détromper, les autres qu'il faut fortifier. Ceux-là sont les politiques du monde, qui préoccupés de leurs sentiments, se font une prudence dans les rencontres d'être froids pour Dieu, & peu zélés sur tout ce qui concerne son service & ses intérêts; se flattant d'agir en cela avec une circonspection né-

ceſſaire, & confondant cette indifférence & ce défaut de zele avec l'eſprit de modération & de retenue : ceux-ci moins préſomptueux & moins prévenus, conviennent de l'obligation indiſpenſable où nous ſommes tous d'avoir du zele pour Dieu & de le marquer, mais ne ſe trouvent pas aſſez de forces pour le mettre en œuvre & pour le faire paroître ; approuvant ce zele dans autrui, mais dans eux-mêmes le faiſant céder à la crainte & au reſpect humain. Prudence trompeuſe, lâcheté indigne : deux caracteres auxquels je vais oppoſer les lumieres & l'efficace de la parole de Dieu ; les lumieres pour convaincre les premiers, & l'efficace pour animer & pour piquer les ſeconds. Car je prétends que le monde ſe trompe, & que ſa prudence, qui nous fait avoir tant d'égards quand il s'agit de donner à Dieu des témoignages & des preuves de notre zele, eſt une prudence réprouvée : vous le verrez dans le premier point. Et j'ajoute que cette foibleſſe à laquelle nous ſuccombons, en nous comportant avec timidité & avec lenteur dans la cauſe de Dieu, pour ne pas encourir la haine des hommes, & ne nous pas expoſer à leur cenſure, eſt une foibleſſe eſſentiellement contraire à l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent digne de la damnation éternelle : je vous le montrerai dans le ſecond point. Deux vérités

que chacun de nous s'appliquera ſelon l'état de vie & la condition particuliere où il a plu à Dieu de l'appeller. Deux vérités dont il n'y aura perſonne dans cet Auditoire qui ne ſoit touché, ſi nous voulons entrer là - deſſus en jugement avec nous - mêmes & conſidérer ſérieuſement nos devoirs. Deux vérités qui, bien conçues & bien pénétrées, ſeront capables de répandre dans tous les cœurs ce feu ſacré que Jeſus - Chriſt eſt venu allumer ſur la terre : c'eſt auſſi tout le ſujet de votre attention.

SE faire une prudence aux dépens de Dieu, au préjudice même des regles du monde, à la honte de la religion & à l'avantage de l'impiété ; c'eſt - à - dire, une prudence dont Dieu ſe tient déshonoré, que le monde même n'approuve pas, dont les foibles ſe ſcandaliſent, & dont les impies ſe prévalent, c'eſt ce que la politique du ſiecle a de tout temps inſpiré aux mondains, & ce que l'eſprit de Dieu contredira toujours. En quatre paroles, je viens de vous propoſer quatre raiſons que me fournit la morale chrétienne, & ſur leſquelles j'établis la vérité de ma premiere propoſition : ne les perdez pas. I. PART.

Il eſt de la grandeur de Dieu d'être ſervi par des hommes qui faſſent gloire

d'être à lui & de se déclarer pour lui ; & il n'y a point de prudence qui puisse affoiblir la force & l'obligation de ce devoir, parce que ce devoir est le premier principe sur quoi roule la prudence même, & à quoi toute cette vertu doit se rapporter. Les intérêts de Dieu, c'est-à-dire ce qui touche son culte, sa religion, sa loi, son honneur, sa gloire, sont d'un ordre si relevé, qu'ils ne peuvent jamais être balancés par nul autre intérêt ; & d'ailleurs ces mêmes intérêts de Dieu sont tellement entre nos mains, que vous & moi nous en devons être les garants, & qu'autant de fois qu'ils souffrent quelque altération & quelque déchet, Dieu a droit de s'en prendre à nous, puisque ce dommage qu'ils souffrent, n'est que l'effet & une suite de notre infidélité. Or c'est ce qui arrive tous les jours, lorsque par une fausse politique nous négligeons de les maintenir, & que nous en reposant sur Dieu même, nous nous faisons des prétextes pour nous taire quand il faudroit parler, pour dissimuler quand il faudroit agir, pour tolérer & pour conniver quand il faudroit reprendre & punir : car quelle prudence pourroit alors nous mettre à couvert des jugements de Dieu dont nous trahissons la cause, & de quel secours peut être pour nous la sagesse du monde, quand par ses maximes crimi-

nellement suivies, nous nous rendons coupables & responsables de l'injure que Dieu reçoit.

C'est par cette regle que Saint Jerôme, & après lui le Docteur angélique Saint Thomas, ont expliqué ce précepte de la loi divine, en apparence si rigoureux, lequel oblige tout homme chrétien à faire, quand il en est requis, la profession publique de sa foi, lui en dût-il coûter la vie, s'attirât-il par là les derniers malheurs, fallût-il endurer pour cela les tourments les plus cruels : car notre religion, dit Tertullien, pour l'honneur de Dieu qu'elle nous fait adorer, ne sçait ce que c'est que de biaiser dans cette extrémité même. En effet, c'est cette nécessité, ou de mourir pour sa foi en la déclarant, ou d'en être le prévaricateur & l'apostat, je ne dis pas en la désavouant, mais seulement même en la déguisant & en la cachant, c'est, dis-je, cette nécessité qui a produit tant de martyrs dans le christianisme. Or la même raison qui obligeoit les martyrs à professer leur foi, m'engage encore aujourd'hui à faire éclater mon zele dans toutes les occasions où l'intérêt de Dieu est exposé : pourquoi ! parce que je ne suis pas moins redevable à Dieu de mon zele que de ma foi ; ou plutôt, parce que l'obligation particulière que j'aurois de confesser

extérieurement ma foi, n'eſt qu'une conſéquence de l'obligation générale où je ſuis de témoigner, quand il le faut, mon zele pour Dieu.

Je ſçais que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe il s'éleva une ſecte de faux chrétiens, ou pour mieux dire, de mondains, qui en jugerent autrement, & qui prétendirent que dans ces circonſtances où la confeſſion de la foi étoit cenſée un crime devant les hommes, on pouvoit au moins pour ſe racheter des ſupplices & de la mort uſer de diſſimulation, ne paroiſſant pas ce que l'on étoit, & au hazard même de paroître pour quelque temps ce que l'on n'étoit pas. Mais je ſçais auſſi que ce langage révolta tous les vrais fideles; je ſçais que d'un conſentement unanime les Peres déteſterent & rejetterent cette erreur; que le premier Concile œcuménique la condamna, & que dans la ſainte religion que nous profeſſons, ceux-là ont toujours paſſé pour ſcandaleux qui ont refuſé de ſe déclarer ouvertement. Or ſi cela eſt vrai de la foi dans les temps même où elle a été odieuſe & perſécutée, combien plus l'eſt-il du zele des intérêts de Dieu, lorſque pour leur défenſe nous n'avons point de ſemblable riſque à courir, & qu'une liberté évangélique, bien-loin d'être dangereuſe pour nous, nous devient glorieuſe & honorable?

C'eſt

C'eſt donc en vertu de ce titre que Jeſus-Chriſt dans l'onzieme chapitre de Saint Luc, propoſant les maximes fondamentales de ſon regne, c'eſt-à-dire de cet empire ſouverain qu'il exerce ſur nous comme notre Dieu, inſiſte particuliérement ſur celle-ci : *Qui non eſt mecum, contra me eſt :* celui qui n'eſt pas pour moi, eſt contre moi. Parole, dit Saint Auguſtin, qui confondra éternellement les ſages du ſiecle, & qui ſuffira pour réprouver l'indifférence criminelle où ils ſe retranchent quand il eſt queſtion de rendre à Dieu le témoignage qu'il exige d'eux ; parole qui réfutera invinciblement les raiſons frivoles par où ils s'efforcent maintenant de juſtifier leur ſilence, & d'excuſer leur timidité en ce que j'appelle le parti de Dieu : parole de malédiction pour ces eſprits d'accommodement, qui ſans jamais choquer le monde, croient avoir le ſecret de contenter Dieu, & qui ſans rien faire pour Dieu, voudroient que Dieu fût content d'eux. Car que répondront-ils à Jeſus-Chriſt, quand il leur dira que l'un & l'autre enſemble étoit impoſſible, & qu'ils en devoient être convaincus par cet oracle ſorti de ſa bouche : *Qui non eſt mecum, contra me eſt ?* Prétendront-ils l'avoir mieux entendu que lui, avoir été plus prudents que lui, avoir eu pour ſes intérêts un zele plus diſcret que lui ? Et parce qu'alors il s'agira du choix déciſif

Luc. c. 11.

que cet Homme-Dieu fera de ces élus, dépendra-t-il d'eux d'avoir été à lui malgré lui ? Ah ! Chrétiens, que David raisonnoit bien d'une autre maniere, & que l'idée qu'il avoit conçue de l'être de Dieu & de son excellence, lui donnoit bien d'autres sentiments ! Non, non, Seigneur, disoit-il à Dieu dans l'abondance de son cœur, il ne faut point que je m'érige en sage & en politique ; & malheur à moi si je le suis à jamais à vos dépens : il faut que dans l'étendue de ma condition j'aie pour l'avancement & pour le soutien de votre gloire autant de zele que j'en dois avoir ; car en cela consiste ma grande sagesse, & ce zele de votre maison qui me dévore, fait que tous les outrages que vous recevez dans le monde me blessent moi-même personnellement :
Ps. 68. *Zelus domûs tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Ces outrages, ô mon Dieu, par l'impiété & l'insolence des hommes, montent jusqu'à vous ; mais par une vertu toute contraire de la charité qui m'anime, ils retombent en même temps sur moi ; c'est-à-dire, les blasphêmes que l'on profere contre votre nom, les profanations de votre sanctuaire, les transgressions de votre loi, les insultes, les scandales, les déréglements de votre peuple, tout cela fait sur mon cœur une impression à laquelle je ne puis résister. Quoi qu'en dise le monde, il faut que je

m'explique & que je parle, & si ma raison s'y oppose, je la renonce comme une raison séduite & corrompue : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Voilà, mes chers Auditeurs, l'exemple & le modele que l'Ecriture nous met devant les yeux : car ce n'est pas seulement un Roi comme David, qui doit parler de la sorte ; mais un Seigneur dans ses terres & ses domaines, mais un juge dans sa compagnie, mais un magistrat dans son ressort, mais un supérieur dans sa société, un particulier dans sa famille, chacun sans exception, dans son état. Tous les emportements d'un fils débauché & libertin doivent toucher le cœur d'un pere ; tous les désordres d'un domestique vicieux doivent toucher celui d'un maître : je dis d'un pere & d'un maître chrétiens, afin que l'un & l'autre répondant à la grace de leur vocation, ils puissent se rendre le même témoignage devant Dieu que David se rendoit par ces paroles : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Sans cela, ni l'un ni l'autre ne satisfait à ce que lui impose la qualité de serviteur de Dieu, & sans cela l'un & l'autre abusent du pouvoir qui leur a été donné de Dieu. Seconde preuve tirée de la comparaison des devoirs du monde & de la maniere dont ils sont observés.

Car il seroit bien indigne & absolument insoutenable, de vouloir que Dieu

comptât pour un ſervice ce que le monde même regarde comme une eſpece de perfidie, & qu'il agréât pour témoignage de notre attachement une conduite dont les hommes ſe tiennent tous les jours offenſés. Or un ami, bien-loin de reconnoître pour ami celui qui dans l'occaſion héſiteroit à ſe ranger hautement de ſon parti & à le défendre, le mépriſeroit comme un lâche, & ſi je l'oſe dire, comme un déſerteur de l'amitié. Un prince, bien-loin de mettre au nombre de ſes fideles ſujets quiconque dans la conjoncture d'une guerre affecteroit de demeurer neutre, le traiteroit de rebelle & d'ennemi de l'Etat : dès-là que c'eſt ſon ſujet, le maître veut, & avec juſtice, qu'il marche ſous ſes étendards, qu'il s'intéreſſe pour la proſpérité de ſes armes, qu'il y contribue de ſa perſonne & de ſes biens, qu'il faſſe céder toute autre conſidération à celle-là. Reſte donc à voir ſi la politique du monde qui ne peut, avec tous ſes artifices & tous ſes détours, excuſer à l'égard des hommes cette diſpoſition d'indifférence, peut l'autoriſer à l'égard de Dieu ; & ſi Dieu, jaloux juſqu'à l'excès de la fidélité qui lui eſt due, peut dans un point auſſi délicat que celui-ci, être content de ce qui ne ſuffit pas même aux hommes pour les ſatisfaire ; & c'eſt ici que pour votre édification & pour la mienne, ou plutôt, que pour la confuſion de cette

rudence charnelle qui eſt viſiblement ennemie de Dieu, je voudrois, s'il étoit poſſible, rappeller tous les ſiecles paſſés, & faire comparoître comme en jugement tous ces ſages de la terre, qu'on a vus ſi zélés pour le ſervice des puiſſances humaines à qui leur fortune les attachoit, mais en même temps ſi réſervés & ſi froids pour Dieu & pour ſa religion. Car enfin, leur dirois-je avec tout le reſpect convenable, mais toute l'aſſurance que devroit me donner mon miniſtere : quand il y alloit du bien de l'Etat, quand l'autorité du Prince ſe trouvoit en compromis & qu'il falloit la maintenir, cette modération dont vous vous piquiez tant d'ailleurs ne diminuoit rien de votre ardeur. De quelle ſévérité n'uſiez-vous pas ? avec quelle hauteur, avec quelle fermeté n'agiſſiez-vous pas ? Toute votre prudence alors étoit de n'avoir ni ménagements ni égards, de ne laiſſer rien impuni, de prévenir par une juſte rigueur juſqu'aux moindres ſuites; & ſur cela même votre zele étoit louable, puiſque l'autorité que vous aviez à défendre venant de Dieu, comme dit l'Apôtre, elle ne demandoit pas un moindre ſoutien ni une moindre protection, quoique ſouvent elle eût peut-être demandé de votre part une plus pure intention ; mais du reſte dans ces mêmes places que vous occupiez, étoit-il queſtion de vous oppoſer au libertinage

qui faisoit, tous les jours, de nouveaux progrès ; mais vous parloit-on d'un scandale qui se répandoit, & qui ne pouvoit être arrêté que par vos soins & par une sainte vigueur ; mais falloit-il corriger des désordres qui déshonorent le Christianisme, & qui ne subsistoient que par votre molle & pernicieuse tolérance : c'est là que ce zele auparavant si courageux & si ferme devenoit timide & circonspect, que vous deviez, à vous en croire, garder des mesures, que vous craigniez de vous avancer, que vous menagiez celui-ci, que vous respectiez celui-là ; c'est-là que votre prudence, ingénieuse à éluder tout ce qui lui étoit à charge, trouvoit mille raisons spécieuses pour ne rien entreprendre & pour laisser croître le mal ; c'est-là que vous traitiez d'indiscrétion les plus sages démarches de ceux qui se portoient pour défenseurs de la vraie piété ; & que vous appelliez sagesse, habileté & science du monde les dangereuses connivences de ceux qui entretenoient comme vous & fomentoient l'iniquité. Ah ! Chrétiens, cette seule contrariété de sentiments & de conduite ne sera-t-elle pas une conviction contre vous au tribunal de Dieu, & en faudra-t-il davantage pour faire évanouir tout le mystere & pour renverser tout le plan de votre prudence prétendue.

Ajoutez, & c'est la troisieme raison, que dans l'opinion des hommes cette

indifférence pour la cause de Dieu, est communément prise & interprétée comme une aliénation secrette des intérêts de Dieu : excellente remarque du Chancelier Gerson, que je vous prie de bien comprendre : voici sa pensée. Car le libertinage, même le plus obstiné, n'osant pas lever le masque, & pour sa propre conservation, quelque malice qu'il cache au dedans, ayant soin de ne la pas produire au dehors, à peine démêle-t-on dans le monde un homme indifférent pour Dieu, de celui qui formellement & expressément est contre Dieu. Vérité si constante que l'on juge même de l'un par l'autre, & que ce jugement n'est ni léger ni téméraire, puisqu'il est fondé sur la pratique la plus commune & sur l'usage le plus ordinaire des libertins du siecle. En effet, un athée, s'il y en a, ne se fait guere autrement connoître que par son indifférence pour toutes les choses de la religion; un homme corrompu & abandonné aux desirs de son cœur, ne se fait guere autrement remarquer que par une certaine insensibilité aux plus honteux déréglements qui regnent autour de lui & dont il est témoin. Quand donc ce ne seroit que pour les foibles, qui voyant un de ces Chrétiens indifférents & de ces faux sages, en prennent sujet de scandale, parce qu'ils ne sçavent avec qui ils traitent, & qu'ils ne

peuvent dire d'un Chrétien de ce caractere ce qu'il eſt, ni ce qu'il n'eſt pas, il faudroit, pour ne les pas jeter dans ce trouble, nous expliquer & accomplir par œuvre ce que nous demandons tous les jours à Dieu qu'il opere en nous par
Pſ. 42. ſa grace. *Judica me Deus, & diſcerne cauſam meam ab homine iniquo;* jugez-moi, Seigneur, & faites le diſcernement de ce que je ſuis, d'avec l'impie & le réprouvé. Je veux dire que nous devrions agir de telle ſorte, que l'on nous diſtinguât; & qu'étant à Dieu comme nous y ſommes, ou comme nous témoignons y vouloir être, notre conduite ne donnât aucun lieu d'en douter. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui obligea autrefois le ſaint homme Elie à faire aux Iſraélites ce reproche que nous liſons dans l'Ecriture, & que chacun de nous peut bien s'appliquer: Voilà ce qui alluma le juſte courroux dont ce Prophete ſe ſentit ému, lorſqu'il vit les chefs du peuple d'Iſraël ſans zele & ſans action, à la vue d'un ſacrilege qui ſe commettoit & des honneurs profanes que l'on rendoit à l'idole de Baal: *Uſquequò claudicatis in duas partes?* Juſqu'à quand, leur dit-il, balancerez-vous entre la prévarication la plus condamnable & le plus ſaint de tous les devoirs? Si le Dieu d'Iſraël eſt votre Dieu, que ne prenez-vous la parole, que n'agiſſez-vous, que ne combattez-vous pour lui? & ſi Baal

eſt qu'un phantôme, que ne vous éle-
:z-vous contre cette fauſſe divinité, ou
utôt contre ceux qui l'idolâtrent? pour-
ıoi faut-il que vous teniez un milieu
ıe ni la conſcience ni l'honneur n'ap-
ouveront jamais, & que par une eſpe-
de neutralité auſſi indigne, & preſque
us indigne que l'infidélité même, vous
ındaliſiez vos freres? pourquoi faut-il
ıe ce peuple qui vous obſerve & à qui
ous ſervez d'exemple, jugeant de votre
ligion par l'intérêt que vous y devez
endre, puiſſe avec raiſon vous ſoup-
nner d'én avoir fort peu, ou de n'en
int avoir du tout? Il en veut des
euves & des effets, & ce n'eſt que par
s effets & ces preuves ſenſibles que
ous pouvez lui apprendre ce que vous
:s & pour qui vous êtes. Or combien
voit-on parmi nous, (avouons-le ici,
ırétiens, & déplorons-le devant Dieu,)
ımbien en voit-on dans les mêmes diſ-
ſitions que ces Iſraélites à qui parloit
Prophete? combien de ces eſprits à
ıi tout eſt bon, qui pour le vice &
ur la vertu ont d'égales complaiſances,
ıi s'accommodent de l'erreur comme
: la vérité, qui ſouffrent en leur pré-
nce, le ſcandale ſans émotion, & le
épris de Dieu ſans altération; en un
ot, à qui Dieu peut dire ce qu'il diſoit
ıns l'Apocalypſe à l'un des premiers
vêques de l'Egliſe : *Utinam frigidus* *Apoc.*
ſes aut calidus: je voudrois que vous *c. 3.*

fussiez ou tout un ou tout autre, que vous fussiez ouvertement ou contre moi ou pour moi; mais parce que vous êtes tiede, & que vous demeurez dans un milieu qui ne décide rien, c'est pour cela que je suis prêt à vous rejetter : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere de ore meo*. Esprits, ajoûte Saint Jerôme, d'autant plus dangereux, que dans cet état de tiédeur ils sont plus capables de nuire, plus en pouvoir d'arrêter le bien & de favoriser le mal, parce que leur tiédeur même a je ne sçais quel air de modération qui fait que l'on s'en préserve moins, au lieu qu'une malice plus déclarée auroit bientôt ruiné tout leur crédit, & leur feroit perdre toute créance.

Quoi qu'il en soit, en user ainsi, c'est donner aux ennemis de Dieu, à l'impiété, au vice, tout l'avantage qu'ils demandent, & les mettre en possession du regne funeste & de cet empire qu'ils tâchent par toutes sortes de moyens à s'usurper. Quatrieme & derniere preuve de la vérité que je vous prêche. Car suivant la belle & solide réflexion de Saint Augustin, le libertinage ne demande point précisément d'être applaudi, d'être soutenu & appuyé; il se contente qu'on le tolere, & c'est assez pour lui de n'être point traversé ni inquiété. Quand donc vous le laissez en paix, vous lui accordez tout ce qu'il prétend : avec cela il ne manquera pas de prendre racine,

& sans avoir besoin d'un autre secours, il sçaura bien se fortifier & s'étendre. N'est-ce pas de cette sorte & par cette voie qu'il est toujours parvenu à ses fins? Les ménagements de ceux qui l'ont épargné & qui devoient le réprimer dans sa naissance, ont été de tout temps les principes de son progrès. Voilà ce qui a nourri dans tous les siecles la licence de certains esprits contagieux qui ont infecté le monde : voila ce qui a introduit jusques dans le Christianisme tant d'abus & tant de désordres directement opposés aux loix de l'honnêteté : voilà ce qui a multiplié les schismes & les hérésies. On se faisoit d'abord un point de sagesse de les négliger, & puis on se trouvoit trop foible pour les retrancher. Après les avoir supportés par indulgence, on se voyoit réduit à les souffrir par nécessité : la politique des uns rendoit le zele des autres impuissant & inutile : & pour remonter jusq'à la source, l'indifférence d'un homme qui n'avoit pas fait son devoir, étoit la cause originaire d'un vaste incendie qui embrasoit des pays entiers. En dis-je trop, Chrétiens, & sans consulter d'autre expérience que celle de nos peres, ce que je dis n'est-ce pas ce qu'ils ont éprouvé & de quoi ils nous ont laissé les tristes restes? de là l'obligation spéciale & redoutable de ceux qui se trouvent élevés en dignité,

de ceux qui ont dans le monde de la qualité, de ceux qui par leurs talents ou par leurs emplois se sont acquis plus d'autorité, de ceux à qui Dieu semble avoir donné plus de lumieres & de capacité; de-là dis-je, cette obligation plus étroite qu'ils ont d'attaquer avec force les scandales du siecle & de leur couper cours. Obligation qu'ils doivent considérer comme l'un des points sur lesquels le Saint-Esprit leur fait entendre qu'ils seront plus exactement recherchés, plus séverement jugés, plus rigoureusement condamnés. Car qu'un homme du commun oublie là-dessus & ce qu'il peut & ce qu'il doit, quoiqu'il se charge en particulier d'un grand compte, la conséquence pour Dieu en est moins à craindre : mais qu'un grand qui a le pouvoir en main, & qui, selon Saint Paul, est le ministre de Dieu pour venger ses intérêts, cesse de s'y employer, qu'il soit sur cela d'une composition facile, qu'il se remue lentement, qu'il résiste foiblement, qu'il se relâche & qu'il se rende aisément, vous sçavez avec quels succès l'impiété en profite. En vain étalerois-je ici des maux qui vont presque à l'infini & qui ne vous sont que trop connus : il me suffit de vous avoir appris d'où ils procédent, & de vous avoir fait comprendre ce qu'il étoit important pour vous de n'ignorer

pas, que de tolérer le vice c'eſt l'autoriſer, c'eſt le ſeconder, c'eſt le faire croître, puiſqu'il ne veut rien de plus qu'une telle condeſcendance, & que cela ſeul lui ouvre un champ libre pour paſſer à toutes les extrémités.

Vous me direz qu'un zele vif & ardent, tel que je tâche de vous l'inſpirer contre le libertinage & contre le vice, bien-loin de guérir le mal, ne ſervira ſouvent qu'à l'irriter. Quand cela ſeroit, Chrétiens, & que vous verriez que cela dût être, votre indifférence pour Dieu n'en ſeroit pas moins criminelle, & en mille rencontres le zele ne vous obligeroit pas moins à vous déclarer : quoique le mal s'aigrît & s'irritât, vous auriez fait votre devoir : Dieu auroit ſes vues pour le permettre ainſi; mais l'intention de Dieu ne ſeroit pas que le mal qu'il voudroit permettre, fût ménagé & toléré par vous. Sans meſurer les choſes par l'événement, vous auriez toujours la conſolation de dire à Dieu : Seigneur, j'ai ſuivi vos ordres, & j'ai pris le parti de votre loi. Et certes, mon cher Auditeur, il ne vous appartient point & il ne dépend pas de vous, ſous prétexte d'un événement futur & incertain, de vous diſpenſer d'une obligation préſente & aſſurée : c'eſt à vous de vous confier en Dieu, & d'agir dans l'eſpérance qu'il bénira votre zele : auſſi

ce zele que je vous demande étant un zele de charité qui n'a rien d'amer, qui n'eſt ni fier ni hautain, qui aime le pécheur & l'impie, en même temps qu'il combat l'impiété & le péché, il y a tout ſujet de croire qu'il ſera efficace & d'en attendte le fruit que l'on ſe propoſe.

Vous me direz qu'il faut uſer de diſcrétion, & je le dis auſſi-bien que vous: car à Dieu ne plaiſe que je vous engage à imiter ceux qui, emportés par leur propre ſens, au lieu de ſe faire un zele de leur religion, ſe font une religion de leur zele. Non, ſans doute, ce n'eſt point là ce que j'entends : il faut de la diſcrétion, mais auſſi une diſcrétion qui aille toujours au terme où le zele lui-même doit tendre. Tant de diſcrétion qu'il vous plaira, pourvu que le vice ſoit corrigé, pourvu que le ſcandale ſoit réparé, pourvu que la cauſe de Dieu ne ſuccombe pas : car que votre diſcrétion ſe termine à prendre toujours, quoique ſous de belles apparences, le mauvais parti ; que la cauſe de Dieu ſouffre toujours quand elle eſt entre vos mains; que l'iniquité ſe tienne en aſſurance, & qu'elle ſe croie aſſez forte du moment que vous êtes ſon juge ; que vous ayez dans le doute un ſecret penchant à conclure favorablement pour elle, & que tout ce tempérament de diſcrétion que vous affectez ne conſiſte qu'à rallentir

votre zele & qu'à retenir celui des autres, c'est discrétion, si vous le voulez, mais cette discrétion & cette prudence contre laquelle Saint Paul prononce anathême, & qu'il met parmi les œuvres de la chair, quand il dit aux Romains : *Sapientia carnis inimica est Deo.* *Rom. c. 8.*

Vous me direz que votre zele sera de l'éclat & du bruit : mais pourquoi donc en faire si ce n'est pour empêcher ce que vous sçavez être un véritable désordre, soit dans l'intérieur de votre famille, soit au dehors ? Est-ce prudence d'éviter l'éclat quand l'éclat est nécessaire & qu'il peut être avantageux ? faudra-t-il que le libertinage qui regne peut-être dans votre maison, sous ombre que vous ne voulez pas éclater, y soit tranquille & dominant ? Puisqu'il n'y a qu'un éclat qui l'en puisse bannir, bien-loin d'appréhender cet éclat, ne faudroit-il pas le rechercher comme un remede & comme un moyen efficace ? Mais cet éclat troublera la paix : qu'il la trouble, répond Saint Augustin ; c'est en cela même qu'il sera glorieux à Dieu & digne de l'esprit chrétien : car il y a une fausse paix, qui doit être troublée ; & c'est celle dont je parle, puisqu'elle favorise le péché. Et pourquoi le fils de Dieu nous a-t-il dit dans l'Evangile qu'il n'étoit pas venu pour apporter la paix sur terre, mais le glaive & la division ?

qu'il étoit venu séparer le fils d'avec le pere, & la mere d'avec la fille? Que vouloit-il par là nous marquer, sinon qu'il y a dans le cours de la vie, des occasions & des conjonctures où il est impossible de satisfaire au zele que l'on doit à Dieu, sans s'exposer à rompre la paix avec les hommes? & qu'y a-t-il en effet de plus ordinaire que ces occasions, où pour l'honneur de Dieu il faut se résoudre à soutenir des guerres dans le monde & contre le monde? Non non, Chrétiens, il n'y a point de paix ni domestique ni étrangere, qui doive être préférée à l'obligation de porter l'intérêt de Dieu, & de s'opposer à l'offense de Dieu. Si le scandale qui se commet au mépris de Dieu, vient de ceux qui vous sont unis par les liens de la chair & du sang, toute paix avec eux est un autre scandale encore plus grand; il faut, selon le sens de l'Evangile, les haïr & les renoncer; & ils ne doivent point s'en plaindre, puisque si le scandale vient de vous-mêmes, il faut vous haïr & vous renoncer vous-mêmes; car c'est pour cela que Jesus-Christ a pris les alliances les plus étroites du pere avec le fils, & de la fille avec la mere, afin de nous faire mieux entendre que nulle raison ne doit être écoutée au préjudice du Seigneur & de son culte.

Mais ne doit-on pas ménager le

prochain, ſur-tout ſi c'eſt un ami, ſi c'eſt un homme diſtingué par ſa naiſſance, par ſon élévation, par ſon rang ? Le ménager, mon cher Auditeur, & qu'eſt-ce que cet ami, qu'eſt-ce que ce grand, qu'eſt-ce que cet homme, quel qu'il ſoit, dès qu'il y va de la gloire de votre Dieu & de ſon ſervice ? Si les Apôtres avoient eu de tels ménagements, où en ſerions-nous ? Auroient-ils prêché l'Evangile malgré les Edits des Empereurs & les menaces des Tyrans ? auroient-ils répondu avec tant de fermeté aux juges & aux magiſtrats qui leur défendoient de parler, qu'ils devoient plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes ; *Si juſtum eſt in conſpectu Dei, vos potiùs audire quàm Deum ?* *Act. 4.* Si les Peres de l'Egliſe, les Athanaſes, les Chryſoſtomes, les Auguſtins & les autres avoient eu de pareils égards, auroient-ils préſervé le peuple fidele, de tant d'erreurs qu'ils ont détruites, & de tant d'héréſies qu'ils ont hautement combattues ? agiſſez avec reſpect, mais agiſſez avec force ; l'un n'eſt point contraire à l'autre. Honorez la naiſſance, honorez la dignité, honorez la perſonne, mais condamnez l'injuſtice & l'iniquité. Cependant, Chrétiens, voici le déſordre : on a du zele, & quelquefois le zele le plus violent & le plus amer pour certaines conditions, & l'on en manque pour pour d'autres Etats plus relevés. On ſe

dédommage en quelque maniere ſur les petits de ce qu'on ne fait pas à l'égard des grands. Tout eſt crime dans ceux-là, & tout eſt, ce ſemble, permis à ceux-ci; on ſe perſuade que c'eſt ſageſſe de ſe taire, de diſſimuler, d'attendre l'occaſion favorable & un moment qui ne vient jamais ou qu'on ne croit jamais être venu. Ah! Seigneur, ôtez-nous cette damnable ſageſſe du monde, & rempliſſez-nous de votre zele; que ce zele nous tienne lieu de la plus haute ſageſſe, que ce zele ſoit notre ſouveraine raiſon, que ce zele nous ſerve de réponſe à toutes les difficultés d'une ſpécieuſe & vaine politique; qu'après nous avoir garantis de ce premier écueil d'une prudence prétendue, il nous préſerve encore du ſecond, qui eſt une lâche foibleſſe, dont j'ai préſentement à vous parler, & qui doit être le ſujet de la ſeconde Partie.

II. PART.

C'Eſt une vérité dont l'amour propre qui nous domine, voudroit bien ne pas convenir, mais dont il reſſent tous les jours l'effet malgré lui-même, que quiconque s'aime au préjudice de ſon devoir, beaucoup plus au préjudice de ſa religion; en s'aimant de la ſorte, devient ſon plus dangereux ennemi; qu'il ſe perd en ſe cherchant, qu'il ſe détruit en ſe conſervant, & par une providence toute particuliere, qu'il s'attire

le sort que David, dans une espece d'imprécation souhaitoit aux pécheurs, quand il disoit à Dieu : *Redde retributionem eorum ipsis.* Seigneur, confondez-les dans leurs propres voies, & faites retomber sur eux-mêmes leur iniquité. Voyez-en la preuve, mes chers Auditeurs, & l'exemple sensible dans ces hommes du siecle, dont il me reste à vous tracer le caractere; je veux dire, non plus dans ces sages & ces prudents, mais dans ces lâches chrétiens, qui par une foiblesse de cœur, par une crainte servile, par un respect tout humain, contre les reproches de leur conscience, lorsqu'ils devroient exercer leur zele pour Dieu, abandonnent indignement ses intérêts. Ce qu'ils ont en vue, c'est de se ménager eux-mêmes: mais qu'arrive-t-il ? c'est que bien-loin qu'ils y réussissent, leur lâcheté se termine pour eux à des effets tout contraires. Car premiérement elle les prive du plus grand honneur qu'ils auroient pu prétendre, même dans l'opinion du monde, sçavoir d'être les défenseurs, & selon la mesure de leur pouvoir, les protecteurs de la cause de Dieu. Secondement, elle les rend odieux & méprisables tout à la fois : odieux aux gens de bien, qui témoins de leur infidélité, ne peuvent se défendre de concevoir contre eux une juste indignation, & méprisables même aux impies, dont ils croient

Psal. 27.

néanmoins par là devoir ſe promettre l'affection & l'approbation. En troiſieme lieu, cette lâcheté ſe dément & ſe contredit dans eux, mais d'une maniere, comme vous le verrez, dont ils ne ſçauroient ſe parer, & dont la conviction & le remords leur eſt déja inſupportable dès cette vie; enfin elle oblige Dieu à retirer d'eux ſes graces les plus ſpéciales, & à leur faire ſentir les châtiments les plus ſéveres de ſa juſtice. Quatre points que je vous prie de bien méditer, & qui demandent encore de votre part une nouvelle réflexion.

Oui, Chrétiens, vous renoncez à votre propre gloire, lorſque dans les ſujets qui s'offrent à vous & où votre zele vous doit faire entrer, vous n'oſez, par une timidité foible & lâche, ni parler ni agir pour l'intérêt de Dieu. Car qu'y a-t-il de plus digne d'une grande ame, d'une ame noble & élevée, que la défenſe d'un tel intérêt; & que pouvons-nous nous propoſer dans le monde de plus honorable? Quand vous travaillez pour vous-mêmes, comme vous êtes vous-mêmes petits, quoi que vous faſſiez, tout eſt petit, tout eſt borné, tout eſt réduit à ce néant inſéparable & de vos perſonnes & de vos états; mais quand vous vous intéreſſez pour Dieu, tout ce que vous faites, dans l'idée même des hommes, a je ne ſçais quoi de divin que l'on eſt

comme forcé d'honorer, & qui donne pour vous une ſecrette vénération. Vous cherchez la gloire, écrivoit Saint Auguſtin à un homme du monde, & cette gloire que vous cherchez, où la trouverez-vous mieux que dans l'exercice d'un zele ſincere pour tout ce qui touche le culte de votre Dieu? c'eſt-à-dire, pour protéger ceux qui l'obſervent, pour réprimer ceux qui le violent, pour faire ceſſer les abus, pour maintenir la diſcipline, pour vous oppoſer comme un mur d'airain & comme une colomne de bronze aux entrepriſes de l'erreur, du vice, de l'impiété. Si vous avez un mérite ſolide à acquérir pour vous rendre recommendable, par quelle autre voie devez-vous eſpérer en venir à bout? Qu'eſt-ce qui a immortaliſé le nom de tant de grands hommes dans l'ancien Teſtament & dans le nouveau? qu'eſt-ce qui a imprimé dans tous les eſprits les ſentiments d'une eſtime ſi générale & d'une admiration ſi conſtante pour ces illuſtres Machabées? qu'eſt-qui a diſtingué entre les Empereurs chrétiens, les Conſtantins & les Théodoſes? N'eſt-ce pas ce zele de l'honneur de Dieu & de ſa Loi, dont ils ont été animés? Parcourez, diſoit ce brave Mathatias étant au lit de la mort & inſtruiſant ſes enfants, parcourez toutes les générations, & voyez ſi ceux de nos ancêtres dont la memoire

est en bénédiction, ont autrement mérité ces éloges & ce respect des peuples, que par la force & le courage qu'ils ont témoignés quand il a été question de soutenir la cause du Seigneur. Ne pensez pas à arriver jamais au degré de gloire où ils se sont élevés, que par la même résolution; & ne soyez pas assez aveugles pour croire que par des succès purement humains, dont le monde peut-être vous félicitera, vous puissiez les égaler. Ainsi parloit ce saint & généreux Pontife, & c'est, Chrétiens, ce que je vous dis après lui. Non, qui que vous soyez, n'attendez point d'autre gloire véritable que celle qui vous viendra de la sainte ardeur que vous marquerez à Dieu & pour Dieu. Avec de prétendus succès que vous aurez ailleurs, & à quoi les hommes pourront applaudir, vous ferez un peu de bruit dans le monde; mais avec ce bruit, comme l'Ecriture nous l'apprend, votre mémoire périra : cette gloire que vous aurez cherchée hors de Dieu, & où Dieu n'aura nulle part, s'évanouira comme une fumée, & après vous avoir ébloui pour quelque temps d'une fausse lueur, elle vous laissera dans une éternelle obscurité.

Mais sçavez-vous encore quel doit être en cela le malheur de votre destinée? C'est qu'étant lâche pour Dieu comme vous êtes, Dieu qui n'a besoin

de perſonne, & qui choiſit ceux qui lui plaiſent, ne daignera pas même ſe ſervir de vous. Uſant bien des talents & des avantages que vous aviez reçus de lui, vous pouviez être les inſtruments de ſa gloire, mais il ne voudra pas vous y employer; c'étoit un honneur qu'il vous eût fait, mais dont il vous trouvera indignes. Vous ne méritez pas d'avoir place entre ces hommes connus pour être à lui, & déterminés dans le beſoin à ſe ſacrifier pour lui; il en ſuſcitera d'autres qui le mériteront mieux que vous; d'autres qu'il remplira de ſon eſprit, & qui dans la médiocrité de leur condition, feront pour ſes intérêts des prodiges de vertu. Ceux-là oſeront tout & riſqueront tout quand il s'agira de le glorifier; & voilà pourquoi il les glorifiera eux-mêmes. Vous craignez de vous expoſer: hé bien, il ſe paſſera de vous; mais auſſi n'aurez-vous pas l'honneur de lui avoir été fideles, & l'oracle qu'il a prononcé ſe vérifiera à la letre: *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.* Voilà comment s'expliquoient autrefois les Prophetes, pour exciter dans les eſprits de leurs Auditeurs cette émulation toute divine dont ils tâchoient à les piquer; & plût à Dieu que ce diſcours fût accompagné d'une grace aſſez forte & aſſez puiſſante pour faire

1. *Reg.* c. 2.

ſur vous de pareilles impreſſions !

Mais ce n'eſt pas tout ; car en même temps que vous vous privez de l'honneur & du mérite que vous auriez à prendre le parti de Dieu, vous devenez par une ſuite néceſſaire odieux & mépriſables aux hommes. A qui odieux ? je l'ai dit, à tout ce qu'il y a de vrais fideles qui aiment Dieu, & qui voyant avec quelle foibleſſe vous molliſſez dans toutes les rencontres, en gémiſſent & diſent intérieurement comme le Roi David : *Vidi prævaricantes, & tabeſcebam* ;
Pſalm. 118. j'ai vu, Seigneur, ces lâches prévaricateurs, qui par des complaiſances intéreſſées ou par une crainte mondaine ont négligé votre cauſe ; je les ai vus, & j'en ai ſéché d'ennui & de regret. Car quelle amertume à un juſte, qui a le cœur droit & qui brûle d'un zele évangélique, de voir les intérêts de Dieu trahis par les vaines conſidérations & les timides mais criminelles réſerves des partiſans du monde & de ſes eſclaves ? Que peut-il moins faire que de s'en prendre à eux, & de former contre eux dans ſon cœur ce ſentiment de haine qu'une ſemblable indignité excitoit dans le cœur de David ? Haine dont il ne ſe faiſoit nul ſcrupule, que dis-je ! qu'il s'eſtimoit heureux de reſſentir, & dont il ſe faiſoit un mérite auprès de Dieu ; haine qui procédoit en lui

lui des plus pures sources de la charité, & qui lui donnoit droit de dire : *Perfecto odio oderam illos, & inimici facti sunt mihi* : Je les haïssois mais d'une haine parfaite, & j'étois leur ennemi, parce qu'ils étoient les ennemis secrets de mon Dieu ; *Perfecto odio oderam illos*. Or je vous demande s'il est rien, même selon le monde, de plus difficile à supporter, & qui approche plus de la malédiction, que cette haine & cette aversion des gens de bien ? Je sçais qu'il y a de ces cœurs durs, que leur lâcheté même pourroit rendre insensibles à ce motif, & qui compteroient pour rien d'être dans la haine des serviteurs de Dieu, pourvu qu'ils pussent contenter l'amour propre qui les possede. Mais n'est-ce pas une autre malédiction, qui prouve encore plus clairement ce que j'ai avancé ? Car dans la pensée du Sage, être content lorsqu'on s'attire la haine des hommes, c'est être d'autant plus odieux, qu'on le veut bien être & qu'on n'est point touché de l'être, & ne me dites point que ce qui est condamné des uns, est approuvé des autres. Vous vous trompez, Chrétiens, votre lâcheté, outre la haine des gens de bien, vous fera tomber encore dans le mépris des libertins & des pécheurs : pourquoi ? parce que les pécheurs & les libertins seront assez clairvoyants pour découvrir le foible de votre conduite, & qu'ils s'appercevront

Ps. 138.

bien que votre indulgence pour eux n'eſt dans le fonds qu'une petiteſſe d'ame, & que ſi vous les épargnez, c'eſt que vous n'avez ni la force ni la hardieſſe de les entreprendre : Or la lâcheté reconnue, ſelon la remarque de Caſſiodore, eſt toujours mépriſée, & de ceux-mêmes à qui elle eſt utile. Si du moment que le vice ſe produit & que le ſcandale paroît, vous qui le devez arrêter vous faiſiez votre devoir, les ſcandaleux & les vicieux, en vous redoutant comme leur perſécuteur, ſeroient obligés néanmoins malgré eux de vous eſtimer & de vous reſpecter : ce qui vous perd dans leur eſprit, c'eſt la complaiſance même que vous leur témoignez. Ainſi manquant à l'une de vos plus eſſentielles obligations par rapport à Dieu, vous n'avez pas même le monde pour vous : comme ſi le monde, tout perverti qu'il eſt, vous faiſoit en cela votre leçon, vous reprochant votre peu de zele au même temps qu'il en profite, & vous mépriſant par où vous penſiez lui plaire.

Mais vous n'avez pas, à ce que vous prétendez, aſſez de fermeté pour vous oppoſer au progrès du vice & pour réſiſter à l'inſolence du libertinage. Ah! Chrétiens, c'eſt un troiſieme point où j'ai dit que l'iniquité de l'homme ſe dément elle-même, & où je prétends que pour peu qu'on ſe faſſe de juſtice, on ne peut éluder ni ſoutenir le reproche de ſa

conſcience. Car voilà, mes chers Auditeurs, le comble de notre miſere : confeſſons-le humblement & avouons-le de bonne foi. Nous ne manquons de fermeté que lorſqu'il faut en avoir pour les intérêts de Dieu, & pour nos intérêts propres nous ne péchons que parce que nous avons trop de fermeté. Je m'explique. Que Dieu ſoit outragé, que ſon nom ſoit blaſphémé, que le culte de ſa religion ſoit profané, nous demeurons dans un repos oiſif & dans une langueur mortelle : mais qu'on nous attaque dans nos biens, qu'on nous bleſſe dans notre honneur, il n'y a point d'excès où le reſſentiment ne nous porte. Et pour en venir au détail, qu'un eſprit impie & corrompu raille en notre préſence des choſes ſaintes, c'eſt-là qu'une crainte humaine nous ferme la bouche : mais que la raillerie s'étende ſur nous, ſur nos perſonnes, ſur nos actions, nous nous déchaînons contr'elle juſqu'à la fureur. Qu'un libelle injurieux & diffamatoire ſe débite dans le public, & que nous nous y trouvions notés, nous remuerons tout pour en ſçavoir l'auteur ; & nous le pourſuivrons juſqu'au tombeau : mais qu'un livre abominable ſe répande, où la pureté des mœurs & la charité du prochain ſoient violées, à peine le condamnons-nous, & Dieu veuille que nous ne nous en faſſions pas un divertiſſement. En un mot, qu'on déshonore Dieu &

qu'on crucifie Jesus-Christ, comme l'Apôtre nous apprend qu'il est encore tous les jours crucifié à nos yeux, ce n'est rien pour nous; mais qu'on nous pique, même légérement, mais qu'on nous rende un mauvais office, c'est alors que tout le feu de la colere s'allume & nous transporte: Quelles aigreurs, quelles inimitiés, quelles vengeances, suivant cette belle parole de Saint Jerôme, *In*
Hyer. *Dei injuriâ benigni sumus, in nostris contumeliis odia exercemus!* Or il est bien étonnant que nous ayons des sentiments si opposés, & que notre esprit par une étrange contradiction, soit tout à la fois si patient & si fier, si tiede & si ardent, si lâche & si courageux. Je dis si courageux, si ardent, si fier dans nos propres injures; & si patient, ou plutôt si lâche & sans vigueur dans celles de Dieu: mais c'est à nous à nous justifier devant Dieu sur une monstrueuse contrariété.

Nous n'avons ni crédit, ni industrie, ni intelligence contre les progrès & les attentats du libertinage. Ainsi parlons-nous, quand il ne s'agit que de Dieu seul & de sa cause: mais que ce qui étoit la cause de Dieu, devienne la nôtre, que cette cause de Dieu commence à nous toucher personnellement, que notre intérêt s'y trouve mêlé, & l'on verra si nous sommes aussi peu agissants & aussi dépourvus d'adresse que nous le disons:

il n'y a point alors de reſſort que nous ne ſçachions faire jouer, & il n'y a point d'obſtacle que nous n'ayons le ſecret de rompre. Auparavant nous ne pouvions rien, maintenant nous pouvons tout; nous n'oſions employer nos amis pour Dieu, nous les fatiguons & les épuiſons pour nous-mêmes : il ſemble que nous ſoyons transformés en d'autres hommes, & que notre lâcheté par un changement merveilleux ſe ſoit convertie dans la plus intrépide & la plus inébranlable conſtance : *In Dei injuriâ benigni ſumus, in noſtris contumeliis odia exercemus.* Encore une fois, pour peu que nous ſoyons équitables, pouvons-nous entendre ſur cela le témoignage de notre cœur & n'en pas rougir de confuſion? Si nous n'en rougiſſons pas, Chrétiens, ſi par une ferveur toute nouvelle qui doit aujourd'hui nous ranimer, nous ne profitons pas de ces leçons que je vous fais, Dieu ſçaura bien vous faire porter la peine de notre injuſtice & nous punir de notre infidélité. Car s'il y a rien qui ſoit capable de l'irriter contre nous & d'attirer ſur nous les fléaux de ſa colere, (apprenez-le, grands de la terre, & humiliez-vous ſous ſa main toute-puiſſante) ſi, dis-je, il y a un ſujet qui l'engage à ſe tourner contre vous & à vous traiter avec plus de ſévérité, c'eſt celui-ci. Quelque bien que vous puiſſiez faire d'ailleurs, ſi par une condeſcendance

trop facile vous souffrez que la religion, que l'Eglise, que la piété, que la vérité, que la saine doctrine soient impunément attaquées, fussiez-vous dans tout le reste des hommes irréprochables, vous êtes des anathêmes que Dieu rejettera, qu'il confondra même dès cette vie, & sur qui il fera éclater toute la rigueur de ses jugements. Ne comptez point sur toutes les autres vertus que vous auriez pratiquées : vous n'êtes pas plus saints que l'étoit Héli ? il aimoit l'ordre, il vouloit que Dieu fût servi & il le servoit lui-même ; il étoit touché des scandales que ses deux enfants, Ophni & Phinées, donnoient dans le temple : mais il manquoit de fermeté pour les tenir dans le devoir & pour réparer les outrages qu'ils faisoient à Dieu ; vous sçavez ce qu'il lui en arriva. *Quia magis honorasti filios tuos quàm me*, lui dit le Seigneur par la bouche de son Prophete, *ecce dies veniunt, & præcidam brachium tuum, & non erit senex in domo tuâ ;* parce que tu as eu plus d'égard pour tes enfants que pour moi, parce que tu as plus craint de leur déplaire qu'à moi, parce que tu n'as pu te résoudre à les contrister en les châtiant, & qu'ils t'ont été plus chers que moi, voici le jour de ma justice qui approche : comme tu m'as offensé en eux, je te punirai par eux ; ils mourront l'un & l'autre d'une mort funeste, &

1. Reg. c. 2.

dans leurs personnes toute la gloire de ta maison sera pour jamais anéantie. Ah! mes chers Auditeurs, combien de peres dans le christianisme à qui Dieu pourroit faire, au moment que je parle, la même menace & la même prédiction : *Quia magis honorasti filios tuos quàm me* : parce que vous vous êtes laissé amollir par une tendresse criminelle, & que vous l'avez conservée à mon préjudice, pour des enfants impies, athées, perdus de conscience ; parce que voyant leurs désordres, vous n'avez pas voulu oublier que vous étiez leur pere, pour vous souvenir que j'étois votre Dieu, ou que vous vous êtes seulement souvenu que vous étiez leur pere pour les aimer, sans vous souvenir que vous l'étiez encore pour les corriger ; parce qu'en mille occurences où je vous demandois raison de leurs déportements, vous n'avez pu consentir à vous élever contre eux pour venger mes intérêts : *Ecce dies veniunt, & præcidam brachium tuum, & non erit senex in domo tuâ* ; je vous priverai de ces bénédictions que j'ai coutume de répandre sur mes serviteurs & sur ceux qui leur appartiennent ; elles ne seront ni pour vous ni pour ces enfants dont vous êtes idolâtres, & sur qui vous fondiez vos espérances dans l'avenir. Je détruirai votre maison, j'abaisserai votre grandeur, je sapperai les fondements de

cet édifice imaginaire que vous vous prometiez de bâtir; & par la juste sévérité de mes châtiments, vous reconnoîtrez que je n'ai besoin que de moi-même pour tirer, quand je le veux une vengeance exemplaire des injures que je reçois, & de ceux qui les pardonnent trop aisément.

Oui, mes Freres, c'est ainsi que Dieu pourroit vous parler, & à bien d'autres. La prédiction se vérifia à l'égard d'Héli, l'effet répondit à la menace, tout ce que le Prophete lui avoit annoncé, s'exécuta, & selon les regles de la prédestination divine, ce fut encore une grace que Dieu fit à ce pere infortuné; car tous les maux qui tomberent sur lui, n'étoient après tout que des maux temporels dont il profita: mais il y a des coups de la justice de Dieu plus terribles que nous avons à craindre; & qu'est-ce quand Dieu se retirant de nous, laisse peu à peu se refroidir & s'éteindre tout notre zele? Or voilà ce qui arrive souvent, & ce qu'il nous a fait entendre par son Prophete;
Ezech. c. 16. *Auferetur zelus meus à te.* Il laisse un juge, un magistrat dans le plus profond assoupissement sur des abus qui s'introduisent, & qui le condamneront au tribunal de Dieu pour ne les avoir pas d'abord condamnés à son tribunal; il laisse un maître abandonner tout au gré de ceux qui le servent, & fermer entiérement les yeux sur leur conduite, pour

n'être point forcé de les avertir & de les reprendre, mais pour se charger devant Dieu d'un fardeau mille fois encore plus pesant que celui dont il a voulu se décharger, & qu'il ne croyoit pas pouvoir porter ; il laisse un ministre de sa parole, un directeur, un confesseur, flatter les consciences, les perdre en les flattant, & se précipiter lui-même dans l'abyme : car ce sont-là les suites malheureuses de cette crainte mondaine, qui nous lie tout à la fois & la langue & les mains, pour ne rien dire & pour ne rien entreprendre dans des occasions qui demandent toute la liberté de la parole & toute la force de l'action. Ah ! Chrétiens Auditeurs, si la crainte doit nous gouverner, que ce soit la crainte du Seigneur, de ce Dieu tout-puissant & sur-tout de ce Dieu jaloux ; car il l'est, & il l'est souverainement : & ne peut-il pas bien l'être ? & que n'a-t-il pas fait pour avoir droit de l'être ? & n'est-ce pas notre avantage qu'il le soit & qu'il daigne attendre de nous & en recevoir ce témoignage, dont il a prétendu nous faire un mérite ? Que lui étoit du reste nécessaire le témoignage d'aussi foibles créatures que nous le sommes ? ne pouvoit-il pas, sans nous, mettre à couvert ses intérêts ? Mais par une conduite toute miséricordieuse de sa providence & de son infinie bonté, il a voulu que nous eussions de quoi lui marquer notre attachement & notre zele,

K v

afin qu'il eût de quoi nous récompenser. Sécondons ses desseins, puisqu'ils nous sont si favorables, & par une ardeur toute nouvelle disposons-nous à entendre un jour de sa bouche cette glorieuse invitation : Venez, bons serviteurs; parce que vous m'avez été fideles, entrez dans la joie de votre Seigneur. C'est-là que nous trouverons le centuple de tout ce que nous aurons donné à Dieu, & que nous jouirons éternellement de sa gloire, que je vous souhaite, &c.



SERMONS
POUR LES
DIMANCHES
DEPUIS LA PENTECÔTE
JUSQU'A L'AVENT.



SERMON
POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU St. SACREMENT. *

Sur la fréquente Communion.

Homo quidam fecit cœnam magnam, & vocavit multos; & misit servum suum, horâ cœnæ, dicere invitatis, ut venirent; & cœperunt omnes simul excusare.

Un homme fit un grand repas, & invita beaucoup de gens. Quand l'heure du repas fut venue, il envoya son serviteur, dire aux conviés de venir; mais ils commencerent tous à s'excuser. En Saint Luc, ch. 14.

CE repas dont il est parlé dans notre Evangile, selon la plus commune interprétation des Peres, qu'est-ce autre chose que la divine Eucharistie; & n'est-

* Les Sermons pour le Dimanche de la Pentecôte & pour celui de la Trinité sont dans le premier volume des Mysteres.

ce pas ainsi que l'Eglise paroît l'entendre ; puisqu'elle a choisi cette parabole pour l'appliquer à l'adorable Sacrement de nos Autels ? C'est un grand repas, *Cœnam magnam* ; grand par l'excellence & la qualité de la sacrée viande & du saint breuvage qui y sont servis ; car c'est le corps même & le sang de Jesus-Christ : grand par le nombre de ceux qui s'y trouvent conviés ; ce sont tous les hommes, du moins tous les fideles : grand par la dignité de leurs personnes & la sainteté de leurs dispositions, puisqu'ils n'y doivent venir qu'en état de grace : grand par le lieu où il est préparé, c'est toute l'Eglise : grand par sa durée, il ne finira qu'avec le monde : enfin grand par sa signification, parce qu'il contient une vérité dont les mysteres de l'ancienne loi n'ont été que la figure & que l'ombre. Vous êtes tous appellés, mes Freres, à cette table du Seigneur, & c'est pour vous l'annoncer de sa part, qu'il envoie ses prédicateurs, & que je parois ici moi-même selon le devoir de mon ministere : *Et misit servum suum.* Mais que faites-vous ? Saint Gregoire Pape le déploroit autrefois, instruisant le peuple chrétien dont il avoit la conduite, &
Greg. rien en effet n'est plus déplorable : *Homo dives invitat, & pauper occurrere festinat : ad Dei vocamur convivium, & excusamus.* Qu'un riche, disoit ce saint Docteur, daigne inviter un pauvre à

manger chez lui, le pauvre y court : la table du fils de Dieu est dressée pour nous, & nous nous excusons. Quels prétextes ne prend-on pas ? tantôt les affaires temporelles dont on est chargé, tantôt les engagements de sa condition & de son état : on dit, comme ces conviés de l'Evangile: Je suis dans l'embarras, j'ai une famille qui m'occupe & des enfants à pourvoir, *Uxorem duxi:* on dit, j'ai du bien qui demande mes soins, un négoce à entretenir, une charge à remplir, *Villam emi :* & ainsi l'on a toujours ou l'on croit toujours avoir des raisons pour abandonner le plus salutaire de tous les Sacrements, & pour n'en approcher presque jamais: *Et cœperunt omnes simul excusare.* Mais entre les excuses les plus ordinaires dont on se sert, sçavez-vous, mes chers Auditeurs, quelle est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus spécieuse ? c'est ce que nous entendons dire à tant de faux chrétiens, qu'ils ne sont pas assez purs pour se présenter à une table si sainte, & que leurs communions sont rares, parce qu'ils ne se croient pas dignes de les rendre plus fréquentes. Or je soutiens moi, que cette excuse, toute apparente qu'elle peut être, n'est point communément recevable; je soutiens que cette prétendue humilité dont on voudroit se faire un mérite, n'est souvent qu'un piege de l'ennemi de notre

Ibid.

ſalut ou de la nature corrompue qui nous trompe. Comme ce point eſt d'une extrême conſéquence, j'ai beſoin pour le bien développer, des lumieres du Saint-Eſprit; demandons-les par l'interceſſion de la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave.*

IL eſt vrai, Chrétiens, & je ſuis d'abord obligé de le reconnoître, que la pureté de l'ame & l'innocence de la vie eſt une diſpoſition eſſentielle & abſolument néceſſaire pour participer au divin Sacrement que nous recevons dans la communion; & il eſt encore vrai que plus nos communions ſont fréquentes, plus nous devons être exempts de tache & ſaints devant Dieu. Bien-loin de combattre cette vérité, je la confeſſe hautement, comme un principe inconteſtable & un point de ma créance, & je voudrois la graver ſi profondément dans vos cœurs, que rien jamais ne l'en pût effacer. Mais cela poſé, je puis néanmoins avancer deux propoſitions, dont il faut, s'il vous plaît, que vous preniez bien le ſens, & qui vont faire le partage de ce diſcours. Car pour détruire la vaine excuſe de ceux qui ſe retirent de la communion parce qu'ils ne ſe croient pas aſſez purs, & qui par la même maxime & la même regle de conduite, portée au-delà des bornes &

mal conçue, en retirent les autres, je dis que la pureté requise pour approcher du sacrement de Jesus-Christ, ne doit point être communément ni en soi un obstacle à la fréquente communion : ce sera la premiere Partie. Je vais même plus loin, & par l'effet le plus desirable & le plus heureux, je prétends qu'un des moyens les plus puissants, les plus infaillibles & les plus courts, pour arriver à une sainte pureté de vie, c'est la fréquente communion : ce sera la seconde Partie. Je vous ferai donc voir comment une vie pure & innocente nous doit préparer à la communion, sans que ce devoir soit une juste raison de nous en éloigner ; & d'ailleurs je vous apprendrai comment même la communion doit servir à rendre notre vie toujours plus innocente & plus pure. Ces deux pensées sont solides, mais encore une fois il est important que vous y donniez toute votre attention, pour les entendre précisément telles que je les entends & que je les propose. Appliquez-vous, & commençons.

QUelque pureté de vie que Dieu exige de nous pour approcher de son auguste sacrement, elle ne peut en soi nous tenir lieu d'une légitime excuse pour nous dispenser du fréquent usage de la communion. Vous en voulez la preuve, I. PART.

écoutez-la ; c'est que l'obligation d'apporter au sacré mystere toute la pureté convenable, ne doit point préjudicier à l'intention de Jesus-Christ ni au dessein qu'il a eu en vue dans l'institution de la très-sainte Eucharistie. Or quel a été le dessein de Jesus-Christ en l'instituant ? il a prétendu que l'usage nous en fût ordinaire, il l'a souhaité, il nous y a invités ; vo là pourquoi, dit Saint Augustin, il nous a donné ce sacrement comme une viande, c'est pour cela qu'il en a fait un breuvage ; de là vient qu'il l'institua en forme de repas, pour nous dire & nous faire comprendre que c'étoit une nourriture dons nous devions user, non point rarement ni extraordinairement, comme l'on use des remedes, mais fréquemment & souvent, comme nous prenons tous les jours les aliments qui nous entretiennent : & parce que toutes les viandes, par rapport à la vie naturelle ne sont pas également communes à tous les hommes, qu'a-t-il fait ? il a choisi celle qui l'étoit & qui l'est encore le plus ; celle dont on peut le moins se passer, & qu'on ne quitte jamais ; celle qui nourrit les pauvres & les riches, les petits & les grands, je veux dire ce pain de chaque jour que nous demandons à Dieu, & qui est le premier soutien de notre vie. Il l'a, dis-je, choisi pour nous y laisser le sacrement de son corps, ou plutôt pour le

transformer dans cet ineffable ſacrement.

Ce n'eſt pas aſſez; mais afin de nous engager encore plus fortement à en profiter, il nous crie ſans ceſſe de ſes autels, & nous adreſſe ces paroles qu'il avoit déja miſes pour nous dans la bouche du ſage : *Venite, comedite panem meum, & bibite vinum quod miſcui vobis :* Venez, paroiſſez dans mon ſanctuaire, aſſeyez-vous à ma table, mangez le pain que je vous ai préparé; vous avez droit d'y participer, & puiſque je vous le préſente moi-même, tout mon deſir eſt que vous le receviez. D'où Saint Ambroiſe prenoit occaſion de dire, parlant à un chrétien : *Si panis eſt, ſi quotidianus eſt; quomodo illum poſt annum ſumis :* hé quoi, mon Frere, ſi ce ſacrement eſt un pain, & ſi c'eſt un pain qui tous les jours devroit être l'aliment de vôtre ame, eſt-ce aſſez dans tout le cours d'une année de vouloir ſeulement une fois y avoir part! Il eſt donc certain que la vue du Fils de Dieu a été que nous euſſions dans le chriſtianiſme un uſage libre & fréquent de la communion ; il n'eſt pas moins certain que le Fils de Dieu ne peut ſe contredire lui-même, qu'il n'a pu avoir des intentions dont l'une devînt par ſoi-même un empêchement eſſentiel à l'autre, dont l'une ſervît de raiſon, & de raiſon ſolide pour combattre & renverſer l'autre. Par conſéquent,

Prov. c. 9.

Amb.

dès que nous voyons qu'il nous a portés à la fréquen:e communion & qu'il nous y porte, que c'eſt ce qu'il deſire de nous & à quoi il nous appelle, quelle concluſion devons-nous tirer de là, ſinon celle que j'ai déja marquée; ſçavoir, que ſi d'ailleurs il nous a ordonné de ne nous préſenter à ſa table qu'avec la robe de noces, c'eſt-à-dire, qu'avec une conſcience nette & purifiée de toutes ſouillures, cette pureté néanmoins & cette condition, toute indiſpenſable qu'elle eſt, ne vous peut être d'elle-même un titre valable pour ne pas communier ſouvent.

Que veux-je dire après tout, chrétiens Auditeurs? car c'eſt ici qu'il faut m'expliquer, & lever le ſcandale où pourroit vous jeter ma propoſition mal interprétée & mal expliquée. Eſt-ce mon ſentiment que malgré l'état du péché, vous deviez, pour vous conformer aux deſſeins de Jeſus-Chriſt touchant la communion fréquente, venir à ſon autel & recevoir ſon ſacrement? Malheur à moi ſi j'autoriſois en aucune ſorte une telle profanation, & malheur à quiconque feroit ce criminel abus du plus ſaint de nos myſteres, & ſe rendroit par-là, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, coupable du corps & du ſang d'un Dieu. Mais quelle eſt ma penſée? c'eſt que vous raiſonnez d'une façon & qu'il faudroit raiſonner de l'autre; c'eſt que

vous concluez à quitter la fréquente communion, parce que vous ne menez pas une vie aſſez réglée ni aſſez exemplaire, lorſque vous devriez ſeulement conclure à vivre plus réguliérement & plus exemplairement pour retenir la fréquente communion ; c'eſt que vous dites, je tiens une conduite trop peu chrétienne & trop peu édifiante pour fréquenter un ſacrement dont les Anges même ſe croiroient indignes ; je ne veux donc pas communier ſouvent : au lieu qu'il ſeroit bien plus à propos de dire, je dois communier ſouvent & je le veux pour entrer dans l'eſprit de Jeſus-Chriſt, pour ne laiſſer pas inutile le précieux don que nous en avons reçu, pour ne me pas priver des avantages ineſtimables qui y ſont attachés ; & puiſque la communion fréquente ne peut s'accorder avec une conduite telle que la mienne, je veux donc, non pas renoncer à la communion parce que je n'y ſuis pas diſpoſé, mais changer de conduite afin de m'y diſpoſer.

Ainſi la pureté de vie qu'attend de nous le Sauveur des hommes, ne ſera plus préciſément un obſtacle à la fréquentation du divin myſtere ; mais ce ſera un motif pour travailler à acquérir tout le mérite & toute la préparation qu'il requiert; c'eſt-à-dire, que ce ſera un motif pour renoncer à cette liaiſon, à cette habitude, à ce commerce, à ce plaiſir

que la loi défend, & qui déshonoreroit spécialement la chair de Jesus-Christ : un motif pour attaquer ces passions & pour les surmonter, pour humilier cet orgueil, pour réprimer cette ambition, pour éteindre cette convoitise, pour étouffer ce ressentiment, qui dans vous ne peut compatir avec la présence réelle de Jesus-Christ : un motif pour vous détacher du monde, pour vous détromper de ses maximes, pour vous dégager de ses intrigues, pour vour retirer de ses assemblées, pour vous interdire ses spectacles, ses divertissements & ses jeux, qui directement opposés à la morale chrétienne, vous sépareroient de Jesus-Christ : un motif pour exciter votre piété, pour ranimer votre ferveur, pour vous adonner à la priere, à la méditation des choses saintes, aux exercices de la pénitence, à la pratique des bonnes œuvres & de toutes les vertus capables de vous rendre plus agréables à Jesus-Christ, & de vous unir plus étroitement avec Jesus-Christ. Voilà, dis-je, à quoi vous engagera l'obligation de vous éprouver & de purifier votre cœur, afin d'être en état d'y placer Jesus-Christ ; du moins voilà à quoi elle doit vous engager, mais à quoi vous ne voulez pas qu'elle vous engage : car développons de bonne foi tout ce mystere. Si cette obligation est pour vous un obstacle à la fréquente Communion, elle ne l'est que parce que

vous le voulez. Non, elle ne l'eſt que parce que vous voulez demeurer toujours dans le même attachement, le même eſclavage, les mêmes liaiſons, ſans faire le moindre effort pour les rompre & pour en ſortir; elle ne l'eſt que parce que vous voulez toujours vivre au gré de vos deſirs, flatter vos ſens, ne leur refuſer rien, ne les gêner en rien, & ſuivre en aveugle la cupidité qui vous entraîne; elle ne l'eſt que parce que le monde vous plaît, & que vous voulez toujours le voir, toujours être de ſes compagnies qui vous diſſipent, & de ſes parties de plaiſir qui vous corrompent; elle ne l'eſt que parce que vous ne pouvez pas, ou plutôt que vous ne voulez pas vous réſoudre une fois à prendre quelque choſe ſur vous pour vous réveiller de l'aſſoupiſſement où vous êtes à l'égard de votre ſalut & de tout ce qui concerne la ſanctification de votre ame, pour vous tirer ſur cela de votre langueur, pour vous affectionner aux devoirs de la religion & pour les remplir. Or dès qu'elle n'eſt obſtacle que par votre volonté dépravée, j'ai raiſon de dire qu'elle ne l'eſt point d'elle-même, & j'ai toujours droit de vous reprocher cet éloignement de la communion qui vous eſt ſi habituel & que vous prétendez juſtifier par cela même qui le condamne.

Cependant, Chrétiens, ſans inſiſter davantage ſur ce point, dont je me ſuis déjà expliqué plus à fond dans un autre

discours, je vois ce que quelques-uns auront à me répondre, & pour leur instruction je dois encore aller plus avant. En effet, me diront-ils, que la pureté nécessaire pour fréquenter le sacrement de Jesus-Christ ne soit pas en soi un empêchement & un obstacle à la communion, que ce soit seulement un motif pour employer nos soins à nous mettre, autant qu'il est possible, dans cet état de pureté & dans cette sainte disposition, nous en convenons, & nous voulons aussi travailler à la réformation de notre vie. Mais ce changement n'est pas l'ouvrage d'un jour; on ne parvient pas tout d'un coup à cette perfection qui bannit d'une ame le vice & qui y fait naître les vertus; il faut du temps pour arriver là, & pendant tout ce temps n'est-ce pas une espece de pénitence, & une pénitence louable, que de se tenir éloigné de la table du Sauveur & de son autel? Tout ceci, mon cher Auditeur, contient divers articles, que je reprends, & sur lesquels je vais vous déclarer quelques-unes de mes pensées.

Car, dites-vous, il faut du temps, je le veux, pourvu que ce soit un temps borné; pourvu que ce temps n'aille pas à l'infini, & que d'un terme à l'autre on ne cherche pas toujours à le prolonger; pourvu que ce temps d'épreuve ne vous tienne pas les années entieres sans manger ce pain céleste, qui doit être votre

votre ſoutien, & dont vous ne pouvez vous paſſer ; pourvu que ce ne ſoit, ni votre lâcheté qui regle ce temps, ni vos préjugés & votre opiniâtreté. Et ne ſçait-on pas à quels excès ont été là-deſſus des eſprits entêtés & aveuglés juſqu'à ſe faire une piété, je dis une piété chimérique, de manquer aux préceptes de l'Egliſe, & de violer l'un de ſes commandements les plus ſolemnels, qui eſt celui de la pâque.

Mais cette abſtinence ſpirituelle, ajoutez-vous, eſt une pénitence. Ainſi le diſoit-on du temps de Saint Ambroiſe, comme il l'a lui-même remarqué. Il y en a, ce ſont les paroles de ce Saint Docteur, il y en a qui ſe font une pénitence de ſe priver de la participation des ſaints myſteres : *Sunt qui arbitrantur hoc eſſe pœnitentiam, ſi abſtineant à ſacramentis cœleſtibus.* Ambr. Mais quelle pénitence, pourſuit ce même Pere, & n'eſt-ce pas ſe traiter trop ſéverement ſoi-même, en s'impoſant une peine, de ſe refuſer le remede dont on doit attendre ſa guériſon & ſon ſalut? *Severiores in ſe judices ſunt, & pœnam dum imponunt ſibi, declinant remedium.* Idem. Voilà comment en jugeoit un des plus ſaints & des plus grands paſteurs de l'Egliſe : Voilà ce qu'il regardoit comme une pénitence trop rigourenſe. Mais moi, ſans aller contre ſon ſentiment que je dois reſpecter, je puis dire que de nos jours ce ſeroit une pénitence

bien commode pour tant de mondains & de mondaines ; que volontiers ils s'y assujettiroient, & qu'elle se trouveroit bien de leur goût, puisqu'elle les déchargeroit d'un des devoirs du Christianisme qui s'accorde moins avec leur vie oisive, sensuelle & dissipée. Si c'est là maintenant la pénitence qu'on leur prescrit, de la maniere que le monde est disposé, il sera bientôt rempli de pénitents.

Mais enfin, concluez-vous, on ne peut être trop parfait pour communier. Non certes, mon cher Auditeur, on ne peut être trop parfait ; mais on peut d'abord exiger trop de perfection de ceux qui communient ou qui desirent ce précieux avantage : c'est-à-dire, on ne peut être trop parfait eu égard à la dignité du sacrement, qui sera toujours, quoi que nous puissions faire, au dessus de toutes nos dispositions, mais en même temps on peut trop exiger d'abord de perfection de ceux qui le fréquentent, eu égard à la foiblesse humaine, que le Sauveur des hommes n'a point dédaignée, & qu'il a voulu même soutenir par son sacrement. Ce sont des malades : ils ont leurs infirmités, leur fragilités ; & c'est pour cela même que le médecin de leurs ames les appelle à lui, afin de les guerir & de les fortifier. Aussi, prenez-garde, qui sont ceux que le Maître de notre Evangile fait ramasser dans les places publiques, & qu'il rassemble

à son festin ? ce ne sont point précisément les riches, les grands, les saints, mais les pauvres, mais les petits, mais les infirmes, mais les aveugles & les boiteux : *Exi citò in plateas & vicos civitatis ; & pauperes ac debiles , & cæcos & claudos introduc huc.* Non-seulement il ne les exclut point de sa table ; il ordonne à ses ministres de leur faire une espece de violence pour les y attirer : *Compelle intrare.* Que nous marque cette figure ? Il ne faut pas une longue réflexion pour le connoître , & il vous est aisé, Chrétiens , d'en faire vous-mêmes l'application.

Luc. c. 14.

Ibid.

Tout ceci néanmoins veut encore un plus ample éclaircissement ; & sans cela je pourrois craindre , en vous faisant éviter un excès, de vous conduire dans un autre. Or toute extrémité est mauvaise, & outre que j'en suis naturellement ennemi , mon ministere m'oblige spécialement à m'en préserver. Rendre l'usage de la communion trop facile , c'est un relâchement ; mais d'ailleurs le rendre trop difficile & comme impraticable , c'est une rigueur hors de mesure. Cherchons donc le juste milieu, qui corrige l'un & l'autre , & sans nous porter ni à l'un ni à l'autre , tenons-nous-en aux principes d'une solide théologie. Renouvellez , s'il vous plaît, votre attention. Car voulez-vous sçavoir , Chrétiens , quelle a été une des erreurs les plus

remarquables de notre ſiecle, quoique des moins remarquées ? le voiçi : c'eſt qu'en mille ſujets, & ſur-tout en celui-ci, on a confondu les préceptes avec les conſeils ; ce qui étoit d'une obligation indiſpenſable avec ce qui ne l'étoit pas ; les diſpoſitions abſolument ſuffiſantes, avec les diſpoſitions de bienſéance, de ſurérogation, de perfection ; en un mot, ce qui faiſoit de la communion un ſacrilege, avec ce qui en diminuoit ſeulement le mérite & le fruit. Voilà ce que l'on n'a point aſſez démêlé, & ce qu'il étoit néanmoins très-important de diſtinguer. En effet, citons, tant qu'il nous plaira, les Peres & les Docteurs de l'Égliſe ; accumulons & entaſſons autorités ſur autortiés ; recueillons dans leurs ouvrages tout ce qu'ils ont penſé & tout ce qu'ils ont dit de plus merveilleux ſur l'excellence du divin myſtere ; expoſons tout cela dans les termes les plus magnifiques & les plus pompeux, & formons-en des volumes entiers ; enchériſſons même, s'il eſt poſſible, ſur ces ſaints auteurs, & débitons encore de plus belles maximes touchant la pureté qui doit porter un Chrétien à la table de Jeſus-Chriſt ; faiſons valoir cette parole qu'ils avoient ſi ſouvent dans la bouche & qui ſaiſiſſoit de frayeur les premiers fideles, *Sancta ſanctis* : après avoir épuiſé là-deſſus toute notre éloquence & tout notre zele,

il en faudra toujours revenir au point décidé, que quiconque eſt en état de grace, exempt de péché, je dis de péché mortel, eſt dans la diſpoſition de pureté qui ſuffit, ſelon la derniere rigueur du précepte ; pour communier, ainſi nous l'enſeigne le Concile de Trente, & c'eſt une vérité de foi. De là il s'enſuit que ſi je ſuis ſouvent en cet état de grace, j'ai dès-lors la pureté abſolument ſuffiſante pour communier ſouvent, & que ſi tous les jours de ma vie je me trouvois en cette même diſpoſition, j'aurois chaque jour de ma vie le degré de pureté néceſſairement requis pour ne pas profaner le corps de Jeſus-Chriſt en communiant ; & non-ſeulement pour ne le profaner pas & ne pas encourir la cenſure de Saint Paul, *Judicium ſibi manducat & bibit*, mais pour recueillir à l'autel du Seigneur une nouvelle force & y recevoir un nouvel accroiſſement de grace : ſi bien qu'en ce ſens la parole de Saint Auguſtin ſe vérifieroit à mon égard : *Accipe quotidiè quod quotidiè tibi profit ;* prenez cette divine nourriture autant de fois qu'elle peut vous profiter, & ſi tous les jours elle vous profite, prenez-la tous les jours. Je dis plus : car de-là même il s'enſuit que tout homme dans le chriſtianiſme eſt obligé ſous peine de damnation, non pas de communier tous les jours, mais d'être tous les jours diſpoſé à communier ; pourquoi ? parce

2. Cor. c. 11.

Auguſt.

qu'il n'y en a pas un qui n'ait une obligation essentielle de persévérer tous les jours dans la grace de Dieu, & de se préserver de tout péché grief. *Sic vive*, ajoutoit Saint Augustin, *ut quotidiè merearis accipere*. Communiez plus ou moins souvent, selon que l'esprit de Dieu vous l'inspirera : mais quant à la préparation habituelle, vivez de telle sorte que chaque jour vous puissiez vous nourrir de ce pain de salut. Raisonnez, mes chers Auditeurs, & formez sur cela toutes les difficultés que votre esprit peut imaginer : voilà des principes stables contre lesquels tous les raisonnemens ne prévaudront jamais.

Aug.

Ce qui nous trompe, observez ceci, je vous prie, ce qui nous trompe & ce qui fait peut-être que quelques-uns ont peine à goûter ces principes que je viens d'établir, c'est que nous ne comprenons & que nous n'estimons point assez le mérite que porte avec soi l'état de grace dont je parle ; c'est que nous ne connoissons point assez ce que renferme cette exemption de tout péché mortel & de tout attachement au péché mortel : ce n'est, selon nos idées, qu'un état fort commun, & plût à Dieu qu'il le fût bien dans le christianisme ! Mais quoi qu'il en soit, je prétends que c'est un état très-sublime, un état qui surpasse toute la nature, & où la vertu seule du Saint-Esprit, cette vertu toute-puissante, nou

peut élever. Car pour examiner la chose à fond, qu'est-ce qu'un homme sans péché mortel & sans nulle affection au péché mortel ? C'est un homme déterminé (chaque parole demande ici toute votre réflexion) c'est, dis-je, un homme prêt & déterminé à perdre tout, à se dépouiller de ses biens, à sacrifier son honneur, à verser son sang & à donner sa vie, plutôt que de consentir à une pensée, que de former volontairement un desir, que de rien dire, de rien entreprendre, de rien faire qui puisse éteindre dans son cœur l'amour de Dieu. C'est un homme dans une disposition semblable à celle de Saint Paul, lorsque ce grand Apôtre s'écrioit : qui me séparera de la charité de Jesus-Christ ? *Quis nos separabit à charitate Christi ?* ce n'est ni la prospérité ni l'adversité, ni la faim ni la soif, ni les puissances du ciel ni celles de la terre, ni le péril ni la persécution, ni le glaive ni la mort : *Sed in his omnibus superamus*, Un homme ainsi résolu, & constant dans cette résolution, malgré tous les dangers qui l'environnent, malgré toutes les tentations qui l'attaquent, malgré tous les exemples qui l'attirent, malgré tous les combats qu'il a & à livrer & à soutenir, soit contre le monde, soit contre lui-même : cet homme, n'est-ce pas, selon l'expression de l'Ecriture, un homme digne de Dieu ? Or l'état de grace suppose tout cela ; & avoir tout cela, n'est-ce

Rom. c. 8.

Ibid.

pas, ſuivant le langage du maître des gentils, être un Saint? Et ſi dans cet état & avec tout cela un chrétien participe aux ſacrés myſteres, ne peut-on pas dire alors & en particulier, que les choſes ſaintes ſont données au Saint, *Sancta ſanctis ?*

Ah! mes chers Auditeurs, j'inſiſte là-deſſus, afin de vous faire un peu mieux entendre que vous ne l'avez peut-être conçu juſqu'à préſent, combien il en doit coûter pour ſe maintenir même dans le dernier degré, &, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, dans le plus bas étage de la ſainteté. Qu'il ſeroit à ſouhaiter, que nous en fuſſions tous là, & que pluſieurs qui ſe flattent d'y être, n'en fuſſent pas infiniment éloignés! Qu'il ſeroit à ſouhaiter que dans les états même les plus religieux par leurs engagements & leur profeſſion, on trouvât toujours cette premiere pureté de l'ame! Il n'y auroit plus tant à craindre pour l'honneur dû au plus vénérable de tous les Sacrements, parce qu'il ne ſeroit plus expoſé à tant de ſacrileges & de profanations. Mais quoi? eſt-ce donc ma penſée, que dès qu'un chrétien ſe croit en grace avec Dieu, & ſans nul de ces péchés qui nous rendent ennemis de Dieu, on doit lui accorder l'uſage fréquent de la communion & l'y engager? non, mes Freres, & ſi je le prétendois ainſi, j'oublierois les regles que la ſage antiquité nous a

tracées & que je ſuis obligé de ſuivre. Je vous ai parlé de la préparation eſſentielle & ſuffiſante pour ne pas violer la dignité du Sacrement; mais il s'agit encore de l'honorer, & pour cela de joindre à cette diſpoſition de néceſſité les diſpoſitions de convenance, de piété, de perfection. Car ne vous perſuadez pas que j'approuve toutes les communions fréquentes : je ſerois bien peu inſtruit, ſi j'ignorois les abus qui s'y gliſſent tous les jours; & j'aurois été bien peu attentif à ce qui ſe paſſe ſans ceſſe ſous nos yeux, ſi tant d'épreuves ne m'avoient pas appris la différence qu'il faut faire des ames ferventes & des ames tiedes, des ames courageuſes & des ames lâches; des ames fidelles, exactes, appliquées, & des ames négligentes, oiſives, ſans ſoin, ſans vigilance, ſans attention; des ames détachées d'elles-mêmes, mortifiées, recueillies, & des ames ſenſuelles juſques dans leur prétendue régularité, volages, diſſipées, toutes mondaines. De permettre également aux unes & aux autres, l'approche des Sacrements; de ne mettre nulle diſtinction entre celles qu'on voit ſous un beau maſque de dévotion, orgueilleuſes & hautaines, ſenſibles & délicates, politiques & intéreſſées, entieres dans leurs volontés, aigres dans leurs paroles, vives dans leurs reſſentiments, précipitées dans leur conduite, & celles au contraire qu'on

voit assidues à leurs devoirs & zélées pour leur avancement & leur sanctification ; en qui l'on trouve de la docilité, de l'humilité, de la patience, de la douceur, de la charité, & dont on remarque d'un temps à un autre les changements & les progrès : encore une fois, de les confondre ensemble, de leur donner le même accès à la table du Sauveur, de les y admettre avec la même facilité, de ne discerner ni conditions ni caracteres, c'est, mes chers Auditeurs, ce que je dois condamner ; & à Dieu ne plaise que je tombe jamais dans une telle prévarication ! Mais aussi en demandant des ames solidement pieuses pour la fréquentation des saints mysteres, de les vouloir d'abord au plus haut point de la sainteté chrétienne ; de leur retrancher pour quelques fragilités qui échappent aux plus justes, le céleste aliment qui les doit nourrir ; de leur tracer une idée de perfection, sinon impossible dans la pratique, du moins très-rare & d'une extrême difficulté ; de les tenir dans un jeûne perpétuel jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce terme, & de leur faire envisager comme une vertu, comme un mérite devant Dieu ce qui les éloigne de Dieu, ce qui les affoiblit & les désarme, voilà de quoi je ne puis convenir & de quoi je ne conviendrai jamais. Je les exhorterai à tendre sans cesse vers cette perfection, à se proposer toujours cette

perfection, à faire chaque jour de nouveaux efforts pour s'élever à cette perfection : mais après tout, si ces ames n'y sont pas encore arrivées, si elles n'ont pas mis encore le comble à cette tour évangélique qu'elles ont entrepris de bâtir, s'il leur reste encore comme au Prophete, du chemin avant que d'atteindre jusques au sommet de la montagne d'Oreb, je ne les traiterai pas avec la même rigueur que ce convié qui fut chassé du banquet nuptial, parce qu'il s'y étoit ingéré témérairement, je ne leur défendrai point de manger ; mais par une maxime toute opposée, je leur dirai ce que l'Ange dit à Elie : *Surge, comede, grandis enim tibi restat via* : Venez avec confiance, & prenez ce pain qui vous est offert, & qui vous donnera des forces pour aller jusqu'au bout de la carriere que vous avez à fournir : car je me souviendrai que ce n'est point pour des forts & pour des justes que Jesus-Christ est venu, mais pour des foibles & pour des pécheurs ; que ce n'est point pour les Sacrements que Dieu a formé les hommes, mais que c'est pour les hommes qu'il a institué les Sacrements ; que ces hommes étant hommes, ils ne sont point, quelque parfaits qu'on les suppose, d'une nature angélique, & que quoi qu'ils fassent, ils ne se trouveroient jamais sans quelques imperfections ; que s'il falloit attendre qu'ils en fussent pleinement

3. Reg. c. 19.

dégagés pour les recevoir à la table du Seigneur, & qui ne leur manquât rien de tout ce qu'exige d'eux une févérité outrée, pour leur accorder le bienfait de la communion, à peine les Apôtres eux-mêmes, à peine les premiers Chrétiens, à peine les plus grands Saints auroient-ils pu y avoir part. Telles sont les regles générales que je suivrai : je dis les regles générales ; car je sçais qu'il y en a de particulieres pour certains états, pour certaines personnes, selon certaines conjonctures, dont le détail seroit infini & que je laisse à l'examen des pasteurs de l'Eglise & des directeurs auxquels il appartient d'en juger. Il me suffit d'avoir vérifié ma premiere proposition de la maniere que je l'ai entendue, sçavoir, que la pureté requise pour participer au Sacrement de Jesus-Christ, n'est point en soi & ne doit point être communément un obstacle à la fréquente communion. D'où je passe à l'autre vérité, qui n'est pas moins importante, & je soûtiens même qu'un des plus sûrs & des plus puissants moyens pour acquérir une sainte pureté de vie, c'est la fréquente communion ; vous l'allez voir dans la seconde Partie.

II. PART. DE tous les Sacrements, nul autre n'a plus d'effet, ni même autant d'effet dans l'homme, que celui du corps de

Jesus-Christ ; & son effet est d'imprimer en l'ame qui le reçoit , un caractere de pureté & de sainteté. Pourquoi cet adorable Sacrement est-il si efficace , & d'où lui vient cette force supérieure ? la raison en est évidente : c'est qu'il contient en soi l'auteur de la grace ; tous les autres Sacrements n'operent que par une vertu émanée de Jesus-Christ , & qui leur est communiquée par Jesus-Christ ; mais en celui-ci c'est Jesus-Christ lui-même , Jesus - Christ présent en personne , qui agit , puisque ce divin Sacrement n'est autre chose que Jesus-Christ même caché sous les especes qui le couvrent : or comme le feu échauffe bien plus quand il est appliqué immédiatement à son sujet, que lorsqu'il lui communique sa chaleur par un corps étranger ; ainsi Jesus-Christ qui est le principe de tous les dons célestes & la source de toutes les graces , les doit-il répandre beaucoup plus abondamment dans nos cœurs quand il nous est uni par lui - même & par sa propre substance , que lorsqu'il les distribue par un Sacrement distingué de lui ; voilà le privilege singulier & incontestable de l'Eucharistie.

Mais cette grace spéciale du Sacrement de nos autels , quelle est-elle ? & cet effet salutaire qu'il produit , à quoi se réduit-il ? Je dis , Chrétiens , que c'est à nous faire vivre d'une vie pure & sainte. Les autres Sacrements ont des effets plus

bornés. Le baptême efface le péché d'origine, la confirmation nous fait confesser la foi, l'ordre nous met en état d'exercer les sacrés ministeres, l'extrême-onction nous fortifie aux approches de la mort & nous soutient dans ce dernier combat: mais l'Eucharistie étend sa vertu sur toute la vie de l'homme, pour la sanctifier, &, si je puis parler de la sorte, pour la diviniser. Car vous devez bien remarquer avec moi l'excellente & essentielle propriété de la chair de Jesus-Christ dans ce mystere; c'est un aliment, & l'aliment de nos ames: au lieu que l'esprit, selon les loix ordinaires & naturelles, doit vivifier la chair, ici, par un miracle au dessus de toute la nature, c'est la chair qui vivifie l'esprit: *Caro mea verè est cibus*: & de là nous pouvons connoître quel fruit il y a donc à se promettre de la fréquente communion: car à force de manger une viande, on en prend peu à peu les qualités: mais si je n'en use que très-rarement, si je n'en fais ma nourriture qu'une fois dans tout le cours d'une année, je n'en ressentirai presque nulle impression, & mon tempérament sera toujours le même: ainsi, qu'un Chrétien dans l'usage du Sacrement de Jesus-Christ, s'en tienne précisément à la pâque; à peine en retirera-t-il quelque profit & le pourra-t-il appercevoir. C'est une viande, il est vrai; c'est de toutes les viandes la plus solide, j'en

Joan. c. 6.

conviens ; c'eſt une viande toute divine & toute puiſſante, je le ſçais : mais que lui ſervira la vertu de cette viande, ſi par un dégoût naturel, ſi par une négligence affectée ou par une ſuperſtitieuſe réſerve, il ne s'en nourrit pas & qu'il la laiſſe ſans y toucher ? Par conſéquent, veut-il qu'elle lui ſoit utile & profitable, il faut qu'elle lui ſoit commune & ordinaire : alors il verra ce que peut cette chair ſacrée, & mille épreuves perſonnelles l'en convaincront ; elle le transformera en un homme tout nouveau. C'eſt une chair virginale ; elle amortira dans ſon cœur le feu de la cupidité qui le brûle, elle y éteindra l'ardeur des paſſions qui le conſument, elle purifiera ſes penſées, elle réglera ſes deſirs, elle réprimera les révoltes de ſes ſens, & les tiendra ſoumis à l'eſprit : c'eſt une chair ſainte & immolée pour la réparation du péché, elle détruira dans ſon ame l'empire de ce mortel ennemi qui le tyranniſoit ; elle le fortifiera contre la tentation, contre l'occaſion, contre l'exemple, contre le reſpect humain, contre le monde, contre tout ce que l'enfer emploie à notre ruine ſpirituelle & à la perte de notre innocence ; elle le remplira d'une grace victorieuſe, qui le fera triompher des inclinations perverſes de la nature, des mauvaiſes diſpoſitions du tempérament, des retours importuns de l'habitude, des attraits corrupteurs du

plaisir, des amorces de l'intérêt, de toutes les attaques où il peut être exposé & où il pourroit malheureusement succomber. C'est la chair d'un Dieu : elle le dégagera de toutes les affections terrestres pour l'élever à Dieu, pour l'attacher à Dieu, pour ne lui inspirer que des vues, que des sentiments chrétiens & dignes de Dieu ; car ce sont-là les heureux effets de ce céleste aliment, selon que l'Ecriture elle-même nous les a marqués. *Quid enim bonum ejus est, & quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, & vinum germinans virgines?* Qui a-t-il en elle, disoit le prophete Zacharie, parlant de l'Eglise de Jesus-Christ dont il avoit une connoissance anticipée, qu'y a-t-il de bon en elle & de beau par excellence, si ce n'est ce pain des élus & ce vin qui fait les vierges? Paroles que tous les interpretes ont expliquées de la très-sainte Eucharistie : elle fait les vierges, dit Saint Bernard, parce qu'elle réfrene les appétits sensuels, parce qu'elle modere & qu'elle arrête les emportements d'une aveugle concupiscence, parce qu'elle met en fuite le démon de l'impureté. Est-ce une image grossiere & matérielle, une idée, un souvenir qui vous trouble; est-ce un penchant qui se fait sentir, est-ce un objet séducteur qui vous éblouit & qui vous attire? venez à l'autel, vous y trouverez un préservatif assuré, un remede

Zach. c. 9.

prompt , un appui ferme, & des armes toujours prêtes pour vous défendre. Une ſeule parole de ce Dieu Sauveur a chaſſé des corps les légions entieres d'eſprits immondes qui les infectoient : que ſera-t-il préſent lui-même en vous, & demeurant en vous avec tout ſon être & tout ſon ſouverain pouvoir ?

De là ces comparaiſons dont les Peres ſe ſont ſervis, (& pourquoi ne m'en ſervirois-je pas après eux & comme eux ?) de là ces figures ſous leſquelles ils nous ont repréſenté l'adorable Sacrement. Tantôt ils le comparent à un levain, à ce bon levain dont a parlé l'Apôtre, à ce levain de juſtice & de ſainteté, qui ſe répand & s'inſinue dans toute la maſſe pour la faire lever , c'eſt-à-dire qui ſe communique à toutes les puiſſances de l'homme intérieur pour l'animer & le vivifier : tantôt ils le comparent à un feu qui pénetre le fer même, qui en conſume la rouille , qui l'embraſe & le rend lui-même tout brûlant : *Etenim Deus noſter ignis conſumens eſt.* Or prenez garde, reprend ſur cela Saint Cyprien : comme le fer dans le feu perd ſa premiere forme & en acquiert une plus noble ; comme il devient feu, de fer qu'il étoit : auſſi par une union intime & fréquente avec Jeſus-Chriſt, nous nous trouvons inſenſiblement convertis en Jeſus-Chriſt, nous ceſſons d'être ce que nous étions pour être quelque choſe de ce qu'eſt Jeſus-Chriſt ; ce

Hebr. 12. 12.

n'eſt plus nous ſeulement qui vivons en Jeſus-Chriſt, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en nous, de la même ſorte qu'il vivoit dans le grand Apôtre : *Vivo autem, jam non ego, vivit verè in me Chriſtus.* Et voilà ſans doute, Chrétiens, une des plus belles prérogatives du Sacrement que nous recevons par la communion. Les autres viandes dont nous uſons, ſe changent en notre propre ſubſtance, mais celle-ci nous change nous-mêmes en elle. Changement, ô mon Dieu, qui me doit être bien glorieux & bien avantageux. Car il eſt bien plus convenable & plus à ſouhaiter pour moi d'être changé en vous que ſi vous l'étiez en moi : l'étant en moi, vous y perdriez votre ſainteté, parce que je ne ſuis que péché & qu'injuſtice ; vous y perdriez toutes vos perfections, parce que je n'ai rien de moi-même & que je ne ſuis rien : mais moi l'étant en vous, autant que je le puis être, j'acquiers tout ce que je n'avois pas & que je ne pouvois avoir que de vous : j'étois foible, & je deviens fort ; j'étois aveugle, & je deviens clair-voyant ; j'étois pécheur, & par la plus heureuſe transformation je deviens ſaint.

Galat. c. 2.

Tout cela, dites-vous, mon cher Auditeur, ſuppoſe certaines diſpoſitions ; & ſans ces diſpoſitions, la fréquente communion non-ſeulement n'opere rien de tout cela, mais au lieu de tout cela, elle ne ſert qu'à nous rendre encore plus

coupables. Je l'avoue ; mais c'eſt de là même que je tire une nouvelle preuve des fruits de converſion & de ſanctification qu'elle doit produire : entrez dans ma penſée. En effet, nous ne pouvons douter, ſelon les regles ordinaires, qu'un chrétien qui ſe rend aſſidu à la table de Jeſus-Chriſt & qui s'eſt fait une loi de communier ſouvent, n'ait au moins un fonds de chriſtianiſme & de religion dans l'ame ; nous ne pouvons pas plus douter qu'il ne ſoit ſuffiſamment inſtruit de la dignité du Sacrement auquel il participe, de la révérence qui lui eſt due & de la préparation qu'il convient d'y apporter : or je prétens qu'avec ce fonds de religion, qu'avec cette connoiſſance des diſpoſitions que demande le divin myſtere, il n'eſt pas moralement poſſible que ce chrétien retienne la fréquente communion ſans être puiſſamment & continuellement excité à purifier ſon cœur, à régler ſes mœurs, à réformer ſa conduite, à mettre entre ſes communions & ſes actions toute la proportion néceſſaire & qui dépend de lui. Car s'il reſte à une ame quelques ſentiments religieux, quel frein pour l'arrêter dans les rencontres, ou quel aiguillon pour la piquer, que cette penſée : je dois demain, je dois dans quelques jours approcher de la table de mon Sauveur & de mon Dieu ; je dois paroître en ſa préſence, & m'unir à lui ? De ce ſouvenir, quels

reproches naiſſent dans une conſcience qui ne ſe ſent pas aſſez nette ? quelles vues de ſon indignité, quels troubles intérieurs & quels combats, qui ſe terminent enfin à de ſaintes réſolutions & à former le deſſein d'une vie toute nouvelle ! C'eſt pour cela que les directeurs des ames les plus éclairés n'ont point de moyen qu'ils emploient plus ſagement, plus efficacement, plus communément pour maintenir certains pécheurs dans la bonne voie où ils ſont entrés en ſe convertiſſant à Dieu, que de leur preſcrire certaines communions & à certains temps marqués : c'eſt pour cela que les maîtres de la morale ont établi comme une maxime indubitable, qu'il y en a pluſieurs à qui la fréquente communion eſt non-ſeulement ſi utile, mais ſi néceſſaire, qu'ils y ſont obligés ſous peine de péché mortel, n'ayant point pour ſe conſerver, de meilleur moyen ni de préſervatif plus aſſuré.

Mais après tout, nous ne voyons point ces grands effets de la communion ; ainſi parlent les mondains, & c'eſt peut-être ce qu'ils me répondent actuellement dans le ſecret de leur cœur : or voici ſur quoi il faut les détromper, & la réponſe de ma part que j'ai à leur faire. Car ils ne voient pas ces effets ſi ſalutaires & ſi merveilleux, parce qu'ils ne les veulent pas voir, parce qu'ils ne ſe mettent point en peine de les voir, parce

qu'ils y font trop peu d'attention pour les voir : mais moi je les ai vus, je les ai vus cent & cent fois, je les vois encore tous les jours; & puiſque vous en appellez, mon cher Auditeur, à l'expérience, elle m'apprend des choſes dont il eſt bon que vous ſoyez inſtruit, & qui acheveront de vous convaincre. C'eſt premiérement que les plus grands Saints de l'Egliſe de Dieu & les ames les plus élevées par leur piété ſe ſont fait & ſe font tous ou preſque tous une regle de communier ſouvent; que tout ce qu'il y a eu de bien en eux & tout ce qu'il y en a, ils l'ont attribué & l'attribuent particuliérement à cette pratique de la fréquente communion; qu'ils l'ont regardée & qu'ils la regardent comme le fonds de toutes les graces dont ils ont été comblés & de toutes les vertus qu'ils ont acquiſes. Je ſçais que quelques-uns s'en ſont retirés par humilité, & qu'il s'en trouve encore qui veulent s'en abſtenir par le même principe : mais je ſçais auſſi que les Saints de ce caractere & de ce ſentiment ſont en très-petit nombre; que s'ils s'éloignent de la communion, ce n'eſt qu'avec peine, ce n'eſt que pour un temps qu'ils abrégent le plus qu'ils peuvent, ce n'eſt que dans des occaſions extraordinaires & par des inſpirations particulieres. Or tout ce qu'il y a eu dans les Saints de particulier & d'extraordinaire, ne nous doit point ſervir de modele. Voilà néanmoins

notre aveuglement, & même notre malignité. Pour un Saint à qui Dieu par des vues ſpéciales & qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, peut avoir inſpiré de rendre ſes communions moins fréquentes, nous en trouvons mille autres à qui il inſpire le contraire : que dis-je ? nous trouvons qu'il fait tenir une conduite oppoſée preſque à tous les autres ; & l'on veut que les exemples d'une multitude innombrable, qui nous montrent évidemment quel a été & quel eſt encore l'eſprit général des Saints, cédent à un ſeul exemple où nous devons reſpecter les deſſeins de Dieu, mais que Dieu n'a point prétendu nous donner pour guide. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut donc pas dire que l'on n'apperçoive dans le Chriſtianiſme nul effet de la fréquente communion, puiſque tant de ſaintes ames, d'un conſentement univerſel, ſe reconnoiſſent redevables de tout ce qu'elles ſont, à cet exercice ſi utilement & ſi conſtamment établi. Ce que je vois en ſecond lieu, c'eſt que ceux qui font profeſſion de fréquenter le ſacrement de nos autels, vivent la plupart dans une plus grande innocence & une plus grande régularité. Car ſans nous laiſſer aller à certains préjugés contre la dévotion, examinons bien qui ſont ces perſonnes qu'on voit paroître avec plus d'aſſiduité à la table de Jeſus-Chriſt. Outre les prêtres du Seigneur que leur

ministere y engage, ce sont des vierges pieuses qui vivent au milieu du monde sans être du monde, ou comme si elles n'en étoient pas ; ce sont des Dames chrétiennes séparées des vaines compagnies du siecle, adonnées à la priere, à la lecture des livres de piété, aux bonnes œuvres ; ce sont des ames choisies zélées pour l'honneur de Dieu, charitables envers le prochain, solidement occupées de leur salut. Or il est constant que s'il y a encore de la sainteté sur la terre, c'est dans ces sortes d'états qu'elle se rencontre. Peut-être y en a-t-il quelques-uns qui, par la plus monstrueuse alliance, voudroient accorder ensemble la fréquente communion & une vie mondaine ; mais c'est de quoi nous sommes peu témoins, de quoi nous avons peu d'exemples & ce qui passe pour une abomination. Il est donc vrai que la plus saine partie du Christianisme est de ceux qui communient plus souvent ; & cette expérience que nous avons, n'est pas moins avantageuse à la fréquente communion que la premiere. Car si je vous disois d'une viande, que tous ceux qui jouissent d'une bonne santé en usent ordinairement, & que plus ils en font d'usage, mieux ils se portent, il n'y a personne qui ne la souhaitât, qui ne prît soin de s'en pourvoir & qui ne la mangeât. Or je vous dis qu'il y a dans l'Eglise un pain, tel, que ce sont les

plus forts qui en font leur nourriture, & que ceux qui en font leur nourriture la plus commune, deviennent les plus forts. Cela me suffit, & ne doit-il pas vous suffire ? Enfin, ce que j'observe en troisieme lieu, c'est que tout ce qu'il y a de gens vicieux, de libertins, de mondains & de mondaines ne communient que très-rarement, qu'ils n'approchent de la sainte table que le moins qu'il leur est possible ; que du moment qu'ils ont commencé à se dérégler, ils ont commencé à se relâcher dans l'usage des Sacrements, & sur-tout de celui-ci; qu'ils n'y vont que par nécessité, que par respect humain, que pour garder quelques dehors, & que souvent ils en viennent jusqu'à se dispenser de la communion paschale : pourquoi ? parce qu'ils sentent bien à quoi les porteroit la participation des sacrés mysteres, & que ne voulant pas être gueris, ils fuient le remede dont ils connoissent la force & dont ils ne peuvent ignorer la souveraine vertu. Voilà encore une fois ce que je remarque, & ce qu'il ne tient qu'à vous de remarquer aussi-bien que moi.

Nous le sçavons, reprendra quelqu'un, mais nous sçavons en même temps que telle & telle dont les communions sont si fréquentes, ont néanmoins leurs défauts comme les autres ; nous sçavons qu'elles sont sensibles & hautaines, qu'elles sont vives & impatientes, qu'elles sont

sont opiniâtres & obstinées, qu'elles ont leurs animosités, leurs fiertés, leurs jalousies. Ah ! mon cher Auditeur, ne descendez point là-dessus dans un détail peu conforme aux sentiments de la charité chrétienne ; & si vous ne voulez pas les imiter dans l'usage fréquent de la communion ; pratiquez au moins à leur égard, & appliquez-vous à vous-même la maxime de Saint Paul, que celui qui ne mange point, n'a pas droit de mépriser celui qui mange : *Qui non manducat, manducantem non judicet.* Si j'entreprenois de les justifier, je vous dirois que ces défauts, dont aucun n'echappe à votre censure si exacte & si sévere, sont souvent assez légers, bien au dessous des odieuses peintures que vous en faites, & très-pardonnables à des âmes que la communion ne rend pas tout-à-coup parfaites, ni impeccables : je vous dirois que pour un défaut que vous remarquez & que vous exagérez, il y a mille vertus que vous ne remarquez pas ou que vous tâchez malignement de rabaisser. Car telle est l'injustice : une imperfection en certaines personnes, c'est un crime & un crime réel dans l'esprit des libertins du siecle, & mille perfections ne sont rien ou ne sont que de trompeuses apparences. Je vous dirois ce que le Fils de Dieu disoit à l'hypocrite : que vous découvrez une paille dans l'œil de votre prochain, & que vous n'appercevez pas

Rom. c. 14.

une poutre qui vous creve les yeux; qu'il ne vous sied pas de traiter les autres avec tant de rigueur, tandis que vous êtes si indulgent pour vous-même; & qu'en vous comparant avec celles que vous condamnez, pour peu qu'il vous reste d'équité & de droiture, vous verrez bientôt le degré de prééminence que leur donne sur vous le saint aliment dont elles se nourrissent. Je vous dirois que si elles sont encore sujettes, malgré la communion, à quelques fautes, ces fautes sans la communion deviendroient bien plus grieves, & que ne l'étant pas, vous devez en cela même reconnoître l'efficace du divin Sacrement qui les retient en tant de rencontres, & qui les empêche de tomber dans des abymes d'où peut-être elles ne seroient jamais sorties. Mais pourquoi m'engager dans une justification qui n'est point ici nécessaire? Cette personne, je le veux, pour communier souvent, n'en est pas moins attachée à elle-même & à toutes ses commodités, pas moins vindicative, moins médisante, moins intéressée. Sur cela que ferai-je? je m'adresserai à elle, je lui représenterai le désordre de son état, je lui dirai: prenez-garde, vous recevez tant de fois le corps d'un Dieu, & vous ne vous corrigez point; il faut qu'il y ait quelque chose en vous qui arrête les effets de la communion. Car sans cela, cette chair toute sainte entrant dans

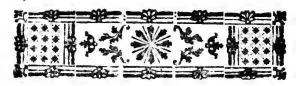
votre bouche, l'auroit purgée de ces médifances & de ce fiel que vous répandez avec tant d'amertume; entrant dans votre cœur, elle y auroit étouffé ces reffentiments & ces haines que vous y entretenez. Eprouvez-vous donc vous-même, examinez-vous, allez à la fource du mal & mettez-y ordre. C'eft ainfi, dis-je, que je lui parlerai; & fi elle ne m'écoute pas, je déplorerai fon aveuglement, je la condamnerai Mais en la condamnant, condamnerai-je la fréquente communion ? non, mes Freres, parce que je me fouviendrai toujours, qu'un moyen, par les mauvaifes difpofitions de celui-ci en particulier ou de celui-là, peut ne leur pas profiter, fans rien perdre de fa vertu en général ni en lui-même.

Apprenons, Chrétiens, apprenons à mieux connoître le don de Dieu, & ne négligeons pas le plus grand de fes bienfaits. Rendons-nous aux preffantes invitations du maître qui nous appelle à fon feftin, & qui nous a préparé ce repas fomptueux & délicieux. N'imaginons point de vains prétextes, pour nous priver volontairement d'un bien que nous avons au milieu de nous & que nous devrions chercher au delà des mers. Peut-être s'il étoit moins commun, le defireroit-on davantage & le demanderoit-on avec plus d'ardeur. Mais faut-il donc que la libéralité de notre Dieu

nous soit nuisible; & parce qu'il est bon, en devons-nous être plus indifférents? Vous, ministres de Jesus-Christ, n'oubliez jamais que vous êtes envoyés pour rassembler les fideles à sa table, & non pour les en éloigner : inspirez-leur tout le respect & toute la vénération nécessaire pour honorer cet auguste Sacrement; peignez-leur avec les couleurs les plus noires le crime d'une communion indigne; aidez-les à se laver, à se purifier, & disposez-les ainsi à recevoir le Saint des Saints. Mais du reste, en les intimidant, prenez soin de les consoler & de les encourager : ne vous faites pas un principe de leur rendre l'accès si difficile, qu'ils désesperent de pouvoir être admis au banquet : ouvrez-leur la porte de la salle, ou du moins ne la leur fermez pas : ne retranchez pas aux enfants le pain qui les doit sustenter, & sans lequel ils périront : ne le mettez pas à un si haut prix, qu'ils n'aient pas de quoi l'acheter : n'en soyez pas avares, lorsque le Sauveur qui vous l'a confié pour eux, en est si libéral; & si j'ose m'exprimer de la sorte, n'ayez pas plus à cœur les intérêts de Dieu & de sa gloire que Dieu lui-même ne les a. Vous ne m'en désavouerez point, Seigneur, puisque c'est en votre nom & selon les favorables desseins de votre miséricorde, que je parle. Nous irons à vous avec tremblement, mais aussi avec confiance. Votre

divinité, qui toute entiere est cachée dans votre Sacrement, nous remplira d'une crainte religieuse : mais en même temps votre infinie bonté, qui dans ce même mystere épanche avec une espece de profusion tous ses trésors, nous animera d'une confiance filiale. Dans le sentiment de notre indignité, nous nous écrierons comme Saint Pierre : Retirez-vous de moi, mon Dieu ; car je suis un pécheur, & rien de plus ; *Exi à me, quia homo peccator sum.* Mais du reste, comptant comme le même Apôtre sur votre grace, nous nous tiendrons auprès de vous, & nous vous dirons : A quel autre irions-nous, Seigneur ; & loin de vous, où trouverions-nous la vie ? *Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes* : vous nous recevrez, vous viendrez vous-même à nous & dans nous ; vous vous communiquerez à nous, vous vous ferez sentir intérieurement à nous, jusqu'à ce que nous puissions sans voile & face à face vous contempler & vous posséder dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.





SERMON

POUR

LE TROISIEME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la sévérité chrétienne.

Erant appropinquantes ad Jesum Publicani & peccatores, ut audirent illum; & murmurabant Pharisæi & scribæ, dicentes : quia hic peccatores recipit & manducat cum illis.

Des publicains & des pécheurs venoient à Jesus pour l'entendre ; mais les Pharisiens & les Scribes en murmuroient, disant : cet homme reçoit les pécheurs, & il mange avec eux. En Saint Luc, ch. 15.

ILS murmuroient, dit Saint Gregoire Pape, ils condamnoient la conduite du Sauveur des hommes & l'accusoient d'une molle indulgence à l'égard des pécheurs, parce qu'ils ne connoissoient pas le véritable esprit de la sainte loi qu'il

étoit venu annoncer au monde ; pleins de faste & d'orgueil ils affectoient une fausse sévérité, & ils auroient cru profaner leur ministere, en se communiquant à des ames criminelles & les recevant auprès d'eux. Mais telle est, mes Freres, la grande différence qui se rencontre entre la prétendue sainteté des Pharisiens, & la sainteté évangélique : l'une est févere jusqu'à se rendre inéxorable & à étouffer tous les sentiments d'une juste compassion ; l'autre ne dédédaigne personne, s'attendrit sur les miseres spirituelles du prochain & ne cherche qu'à les soulager. *Vera justitia compassionem habet, falsa detestationem.* Il n'est donc pas surprenant, selon des caracteres si opposés, que ces Pharisiens & ces Scribes se scandalisassent de voir Jesus-Christ au milieu des pécheurs, leur prêchant sa divine parole, leur enseignant les voies de la pénitence, les visitant & mangeant à leur table : & nous ne devons pas plus nous étonner que le même Fils de Dieu, sans égard à l'injuste scandale de ces dévots du judaïsme & à leur rigueur extrême, appellât autour de lui, comme un bon pasteur, ses brebis perdues, qu'il travaillât à les ramener au bercail, qu'il leur fit entendre sa voix dans leur égarement, & qu'il les accueillît avec douceur dans leur retour ? *Quia hic peccatores recipit, & manducat cum illis.* Que veux-je dire *Gregor.*

après tout, Chrétiens? Eſt-ce que cet Homme-Dieu, pour attirer les pécheurs, flattoit le péché ? eſt-ce qu'il leur ouvroit un chemin ſpacieux & commode & qu'il manquoit de ſévérité dans ſa morale? Il n'y a qu'à conſulter ſon Evangile pour ſe détromper d'une ſi groſſiere erreur. Il étoit ſévere, mais avec meſure, mais avec une ſageſſe toute divine ; au lieu que les phariſiens l'étoient où il ne falloit pas l'être, & ne l'étoient pas où il falloit l'être. Ceci, mes chers Auditeurs, me préſente une occaſion bien naturelle de vous entretenir aujourd'hui de la vraie ſévérité, de vous en donner l'idée que vous devez avoir, de diſtinguer la ſévérité chrétienne de la ſévérité phariſienne, d'expoſer l'une & l'autre à votre vue, & de vous faire ainſi connoître de quels écueils vous avez à vous garantir dans la voie du ſalut, & quelle route vous avez à prendre pour les éviter. C'eſt particuliérement en ces ſortes de ſujets que nous avons beſoin des lumieres & de l'aſſiſtance du Saint-Eſprit, qui eſt un eſprit de diſcernement & de vérité ; demandons-les par l'interceſſion de Marie, & diſons-lui: *Ave.*

SI la perte & la damnation de l'homme eſt dans lui-même, ſelon que le Prophete autrefois le reprochoit à Iſraël; *Perditio tua, Iſraël;* je puis dire,

Oſee, c. 13.

Chrétiens, par une regle toute contraire, & ſuppoſant d'abord la grace comme un principe néceſſairement & abſolument requis, que c'eſt auſſi dans nous-mêmes & dans notre propre fonds qu'eſt notre ſanctification & notre ſalut. Pour trouver donc la véritable ſainteté & tout enſemble la véritable ſévérité de l'Evangile, nous ne la devons point chercher hors de nous, mais dans nous, parce que c'eſt dans nous qu'elle réſide, ou du moins en nous qu'elle doit conſiſter: je m'explique. Quelle étoit la ſévérité des phariſiens? une ſévérité toute extérieure, qui ne regardoit que les cérémonies de la loi, que les anciennes traditions, que les exercices publics de la religion; ils ſanctifioient, pour ainſi parler, les dehors de l'homme, mais ils ne ſanctifioient pas l'homme: car qu'eſt-ce proprement que l'homme, & qu'y a-t-il dans l'homme de plus eſſentiel? l'eſprit & le cœur: or voilà où la ſévérité phariſienne ne s'étendoit point, & voilà ſur-tout à quoi s'attache la ſévérité chrétienne & ce qui en fait le capital. Prenez-garde, s'il vous plaît, & comprenez le deſſein & le partage de ce diſcours. Par rapport à l'eſprit, la ſévérité des phariſiens étoit une ſévérité préſomptueuſe & obſtinée dans ſes jugements: par rapport au cœur, la ſévérité des phariſiens étoit une ſévérite paſſionnée & violente dans ſes reſſentiments.

propre abonde dans nous, les choſes même les plus rebutantes & les plus auſteres perdent pour nous leur auſtérité, parce qu'elles deviennent conformes à notre goût. En effet, que ne fait-on pas & à quoi ne s'affectionne-t-on pas quand il eſt queſtion de contenter un caprice & de marcher dans la route qu'on s'eſt tracée par un jugement particulier ? Au contraire quelles révoltes intérieures ne ſent-on pas quand on ſe voit contredit dans ſes penſées & comme forcé dans ſes opinions ? Quelles répugnances n'a-t-on pas à ſe ſurmonter dans les choſes d'ailleurs les plus faciles, dès qu'elles choquent nos principes & qu'elles combattent nos préjugés ? Quels efforts ne nous en coûte-t-il pas, & quelles violences n'avons-nous pas à nous faire, quand malgré nous, toutes oppoſées qu'elles ſont à nos vues, nous nous réduiſons à les embraſſer de bonne foi ? C'eſt donc en cela, mes Freres, conclut Saint Bernard, que nous devons reconnoître la vraie ſévérité que nous cherchons ; c'eſt en cela que conſiſte cette voie étroite que Jeſus-Chriſt eſt venu nous enſeigner, & qui eſt la voie du ſalut.

Sévérité d'autant plus chrétienne & par conſéquent d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle humilie plus l'homme & qu'elle rabaiſſe plus les enflures de ſon orgueil : car le ſiege de l'orgueil dans

l'homme, c'eſt l'eſprit; & le bannir de l'eſprit, c'eſt le bannir abſolument de l'homme. Or y a-t-il rien qui humilie plus l'eſprit que ce qui le ſoumet, que ce qui le captive, que ce qui l'oblige à ſe démentir lui-même, à ne s'en point rapporter à lui-même, à ſe laiſſer conduire avec cette docilité des enfants, que ſaint Pierre demandoit au fideles comme la premiere diſpoſition au Chriſtianiſme : *Sicut modò geniti infantes?* (1. Petr. c. 2.) Sévérité qui par-tout & en tout retient toujours l'homme dans les bornes de la droite religion, ne lui permettant jamais de s'émanciper des regles qui lui ſont preſcrites ; le faiſant dépendre ſur tout ce qui concerne la foi, d'un juge ſupérieur & des déciſions de l'Egliſe : lui ôtant toute liberté de les examiner, de les expliquer, de les éluder, & ſans égard à ſes prétendues connoiſſances, exigeant de lui un conſentement & une créance aveugle. Sévérité qui arrête les conteſtations, les diſputes, & qui par-là même entretient dans tous les états l'union, la charité, la paix : car ce n'eſt pas ſeulement dans l'Egliſe ni ſur les points de la religion que l'attachement à ſon propre ſens cauſe les diviſions, les partis, les ſchiſmes ; mais ſi nous pouvions remonter à la ſource de tant de différents & de querelles qui troublent dans le monde & dans toutes les conditions du monde, les familles &

les sociétés, nous trouverions que la plupart viennent de cette malheureuse obstination des esprits qui ne veulent jamais céder, jamais avouer qu'ils se sont trompés, jamais revenir de leurs préventions & de leurs idées. Or voilà néanmoins où il est important d'être sévere : je dis de l'être pour soi-même, car on ne l'est que trop là-dessus pour les autres; on ne veut que trop qu'ils se rendent à nos raisons, qu'ils en passent par nos décisions, qu'ils s'en tiennent à ce que nous avons prononcé, & qu'ils déposent leurs sentiments pour prendre les nôtres. Mais que nous-mêmes nous entrions dans leurs vues & que nous nous y conformions, c'est souvent à quoi nulle considération n'est capable de nous résoudre. Voilà toutefois, je le répete, non-seulement où il est bon, où il est important, mais où il est nécessaire que nous pratiquions la sévérité de l'Evangile; voilà où elle est moins suspecte, parce que l'amour propre y a moins de part; voilà où elle est plus austere, parce que c'est-là qu'elle fait un plus grand sacrifice; voilà où elle est plus méritoire, puisque le mérite croît à proportion de la difficulté.

Ce n'est point ainsi que l'entendoient les pharisiens; & qu'étoit-ce que leur sévérité, qu'une sévérité présomptueuse? Ils étoient séveres pour jeûner, *Jejuno bis in sabbato*; séveres pour distribuer *Luc. c. 18.*

ou faire diſtribuer aux pauvres certaines
Luc. c. 19. aumônes, *Dimidium bonorum meorum do pauperibus ;* ſéveres pour obſerver à la lettre & dans la derniere rigueur
Matth. c. 15. leurs traditions, *Quare diſcipuli tui tranſgrediuntur traditionem ſeniorum ?* Mais du reſte gens entêtés & remplis d'eux-mêmes, ſe regardant comme les oracles du peuple & les ſeuls maîtres de la vraie doctrine, ſe croyant ſuſcités de Dieu pour la diſpenſer, & ne voulant la recevoir de perſonne, parce qu'ils ne ſe purſuadoient pas qu'elle pût être quelque part ailleurs que parmi eux ; appellant tout à leur tribunal, & n'en reconnoiſſant nul autre. Que le Fils de Dieu fît en leur préſence les miracles les plus éclatants, au lieu de ſe laiſſer convaincre par des preuves ſi ſenſibles ; ils ſçavoient les interpréter & en éluder les conſéquences : qu'il fulminât contre eux ſes anathêmes, il les mépriſoient : qu'il leur expliquât les plus belles & les plus ſaintes maximes de ſon Evangile, ils l'accuſoient de relâchement : que de tous côtés on eût recours à lui, ou pour en obtenir des graces, ou pour écouter ſes divines leçons, ils le traitoient de politique artificieux & de ſéducteur : qu'un aveugle-né guéri par cet Homme-Dieu, & leur rendant compte d'une ſi merveilleuſe guériſon, entreprît de raiſonner avec eux, & de leur faire remarquer le pouvoir

ſouverain & la ſainteté de ſon bienfacteur, ils s'en formaliſoient, ils s'élevoient contre lui & le renvoyoient avec honte. C'eſt bien à un pécheur comme vous, lui diſoient-ils, de vouloir nous inſtruire : *In peccatis natus es, totus, & tu doces nos.* Allez, & faites-vous le diſciple de ce prétendu Prophete ; pour nous, nous ſçavons à qui nous en tenir, & nous ſommes les diſciples de Moïſe : *Tu diſcipulus illius ſis, nos autem Moïſi diſcipuli ſumus.* Joan. c. 9. Ibid.

Ainſi rien ne les touchoit, pourquoi ? parce qu'ils étoient de ces eſprits dont nous parle l'Evangile, qui préoccupés de leur mérite & ſe conſidérant comme les dépoſitaires de toute la ſcience de Dieu, ne daignent pas faire attention à tout ce qu'on peut leur remontrer & leur dire, dès qu'il ne ſe trouve pas conforme aux voies qu'ils ſe ſont marquées, & à qui rien ne ſemble raiſonnable ni ſaint que ce qu'ils ont imaginé. Ah ! mes Freres, ſans tant d'abſtinences & de jeûnes, qu'ils euſſent été bien plus ſolidement ſéveres, s'ils avoient ſçu plier & ſe ſoumettre, s'ils avoient appris à fléchir ce jugement propre qui ſe roidiſſoit contre les plus claires vérités ; s'ils avoient de bonne foi reconnu la ſupériorité du Fils de Dieu ſur eux, & qu'ils euſſent conſenti par un aveu ſincere de leur foibleſſe, à quitter leurs ſentiments pour prendre les ſiens ! Et

combien de Chrétiens, grands obſervateurs d'une morale étroite en apparence, mettroient bien mieux & plus ſaintement en œuvre cette ſévérite dont ils ſe piquent, s'ils l'employoient à ſe rendre plus ſouples aux enſeignements qu'on leur donne, à déférer aux ſages avis d'un Confeſſeur, à reſpecter les déciſions de l'Egliſe, à ſe taire dès qu'elle a parlé; & non-ſeulement à ſe taire, mais à croire ce qu'elle croit & parce qu'elle le croit. Combien de femmes, avec moins de ces auſtérités dont elles paroiſſent ſi avides, & dont quelquefois elles ſont preſque inſatiables, ſeroient bien plus auſteres, ſi par de ſalutaires violences elles prenoient à tâche de devenir moins aheurtées ſur certains ſujets, & même ſur leurs dévotions & leurs plus pieux exercices? C'eſt-là ce qui les gêneroit, ce qui les dérangeroit, & cette eſpece de dérangement & de gêne leur tiendroit lieu d'une pénitence plus dure pour elles que toutes les autres qu'elles peuvent s'impoſer.

Cependant de cette préſomption qu'on joint à une fauſſe ſévérité, que s'enſuit-il? deux grands déſordres, mes chers Auditeurs, ſur leſquels je dois ici m'expliquer: l'un eſt, que ſouvent abandonné à ſes propres idées, on porte la ſévérité juſques à l'erreur; & l'autre, qu'on ſe ſert même de la ſévérité pour accréditer & pour appuyer l'erreur. Ceci

est important & bien remarquable : parce qu'on n'en veut croire que soi-même, on porte la sévérité jusques à l'erreur : c'est le premier écueil. Car enfin quelque étendue de perfection que Jesus-Christ ait donnée à cette sévérité de mœurs, qui fait un des caracteres les plus propres de sa loi, il faut néanmoins convenir qu'elle a ses bornes ; & comme autrefois Saint Paul instruisant les fideles, leur recommendoit entr'autres choses d'éviter un certain excès ; & pour ainsi dire, une certaine intempérance de sagesse qui passoit les justes limites de la raison & de l'Evangile, & qu'il vouloit qu'ils fussent sages, mais selon qu'il s'exprime lui-même, avec discrétion & avec sobriété, *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* ; aussi est-il vrai que dans la pratique même du christianisme il y a une sévérité excessive, opposée aux regles de la foi, & dont les suites ne sont pas moins à craindre que celles qui pourroient procéder du relâchement. En effet, n'est-ce pas de là que sont venus tant de schismes, dont l'unité de l'Eglise a été troublée ? Cette sévérité mal conçue & soutenue par le zele d'un esprit inflexible & opiniâtre, n'est-ce pas ce qui a formé dans la succession des siecles les hérésies ? Tant de sectes d'abstinents, de flagellants, de continents, qui ont paru dans le monde &

Rom. c. 12.

qui s'y sont multipliées, d'où ont-elles pris leur nom & d'où ont-elles tiré leur origine, sinon de l'extrême austérité qu'elles affectoient, fondée sur le caprice & l'obstination d'un sens particulier ? Qu'est-ce qui fit faire à Tertullien un si triste naufrage ? ne fut-ce pas cette idée bizarre d'une régularité plus étroite qu'il se figura dans le parti de Montan & dont il se préoccupa? Pourquoi se sépara-t-il des Catholiques ? ne fut-ce pas parce qu'il les considéra comme des hommes charnels, tâchant toujours de les rendre odieux par ce reproche, & ne les ayant jamais autrement appellés depuis sa séparation ? Et pourquoi les Catholiques le traiterent-ils d'excommunié ? ne fut-ce pas parce qu'il appesantissoit indiscrétement le joug de la loi divine, publiant des jeûnes extraordinaires, faisant un crime des secondes noces, excluant certains pécheurs de la pénitence, ne permettant pas de fuir les persécutions ? tout cela n'étoit-il pas d'un esprit sévere ? oui, Chrétiens : mais tout cela en même temps étoit d'un esprit outré, qui n'écoutoit que lui-même & qui ne s'en rapportoit qu'à lui-même.

Qu'est-ce que prêchoient les Pélagiens parmi les points de leur morale ? Y avoit-il rien de plus généreux que ce dépouillement général, que cet abandon réel & effectif des biens de la terre,

que cette pauvreté volontaire qu'ils proposoient à leurs sectateurs ? Ce fut toutefois un des sujets de leur hérésie, pourquoi ? parce qu'ils prétendoient que sans cette pauvreté il n'y avoit point de salut. Jesus - Christ conseille seulement de vendre ses biens & de les donner aux pauvres ; mais ils se mirent en tête d'en faire une loi absolue, & ils aimerent mieux se détacher de l'Eglise que de revenir là-dessus de leur égarement. Par où les Vaudois commencerent-ils à lever l'étendart & à se déclarer ? Ne se signalerent-ils pas d'abord par un zele trop ardent de réformer les Ecclésiastiques, & ne fut-ce pas dans cette vue qu'ils les jugerent incapables de rien posséder, qu'ils condamnerent leurs bénéfices & leurs revenus, qu'ils les obligerent à y renoncer ? Cela seul ne leur gagna-t-il pas l'affection des peuples ? & vous sçavez quel incendie excita cette étincelle allumée par le souffle de l'esprit de discorde, & combien de sang coûta au monde chrétien l'aveugle obstination de ces réformateurs. On a vu le même presque dans tous ceux qui en matiere de réforme & de discipline se sont laissés emporter à la vanité de leurs pensées, au lieu de s'attacher à l'Eglise qui est la base & la colomne de la vérité. C'est donc mal raisonner que de dire, cette doctrine est sévere & ennemie des sens, & de conclure qu'elle est

bonne. Erreur, Chrétiens, elle peut être févere & tout enfemble fauffe & pernicieufe : mais c'eft encore auffi mal & plus mal fe conduire, que de la vouloir défendre à quelque prix que ce foit, dès qu'on s'en eft fait une fois le partifan.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'un des plus fubtils ftratagêmes de l'ennemi de notre falut; il ne fçait pas moins pervertir les ames par l'apparence de l'auftérité, que par les charmes de la volupté; & fon adreffe a toujours été de faire que les mêmes moyens dont les Saints fe font fervis pour affujettir la chair à l'efprit, qui font la mortification & la pénitence, fuffent employés par les hérétiques pour s'élever contre Dieu, & pour fe fouftraire à l'obéiffance de fon Eglife; comme fi ce prince du monde, non content d'avoir les facrifices & les adorations qu'il reçoit des idolâtres dans le paganifme, vouloit encore avoir parmi les chrétiens fes confeffeurs & fes martyrs, qui fiffent gloire de fe mortifier & de fe crucifier eux-mêmes pour lui. Or qui font-ils, fi ce ne font pas ces efprits entiers & rebelles dont je parle? & les connoiffez-vous par un caractere plus marqué que celui-là? Efprits d'autant plus pernicieux, cette réflexion eft finguliere, ne la perdez pas, efprits d'autant plus pernicieux, qu'en fait d'héréfie l'apparence

de l'auſtérité eſt ſouvent plus dangereuſe que la corruption & le relâchement : pourquoi ? en voici la raiſon évidente : parce qu'une héréſie qui penche vers le relâchement, n'ayant rien qui lui donne de l'éclat, étant combatue par les principes de tous les gens de bien, & choquant d'une maniere ouverte les maximes fondamentales de l'Evangile, elle tombe & ſe détruit d'elle-même; au lieu que celle qui ſemble porter à la ſévérité, s'acquiert par là même un certain crédit qu'on ne renverſe pas aiſément, parce qu'elle prévient d'abord en ſa faveur tout ce qu'il y a d'eſprits ſimples & bien intentionnés, & qu'elle trouve d'ailleurs dans leur ignorance & leur opiniâtreté de quoi ſe fortifier & ſe maintenir. Réflexion confirmée par l'expérience : car nous voyons que les héréſies les plus ſéveres dans leur morale ont été communément les plus contagieuſes & les plus malignes dans leur progrès, & que ce ſont celles dont la foi de l'Egliſe a eu plus de peine à triompher. Mais enfin, me direz-vous, ſi l'on a à ſe départir de la vérité, ne vaut-il pas mieux que ce ſoit en ſe reſſerrant dans la voie étroite du ſalut, qu'en ſe licentiant & s'émancipant dans le chemin large de la perdition ? Et moi je réponds, Chrétiens, que ni l'un ni l'autre n'eſt bon & ſoutenable devant

Dieu, parce que dès-là qu'on s'écarte de la vérité, on se perd aussi-bien par le trop que par le trop peu, ou plutôt, parce que selon la belle observation du grand Saint Leon Pape, la voie étroite du salut ne consiste pas seulement dans la pratique & dans l'action, mais encore plus dans la foi & dans la créance, qui suppose nécessairement la soumission de l'esprit : *Non in solâ mandatorum ob-*
Leo. *servantiâ, sed in recto tramite fidei arcta via est quæ ducit ad cœlum.* Car il s'ensuit de là qu'au moment que je m'éloigne de la vraie créance, quoique sous ombre de sévérité & sous le spécieux prétexte de voie étroite, ce que j'appelle voie étroite ne l'est plus pour moi, puisque pensant éviter un relâchement, je m'engage dans un autre encore plus à craindre & plus criminel, qui est celui de la foi.

Mais revenons, & que faut-il donc faire ? Ah ! Chrétiens, plût à Dieu que je pusse aujourd'hui vous apprendre à marcher dans cette voie étroite & sûre ! C'est de ne point trop compter sur ses propres lumieres, & de ne s'en laisser point éblouir ; de ne s'ériger point en juge absolu de la doctrine chrétienne, & de tout ce qui concerne la conduite & le réglement de mœurs ; de ne se point regarder comme des hommes infaillibles, & de se bien persuader qu'étant homme comme les autres, on

eſt ſujet comme eux à ſe tromper : c'eſt de ne pas mettre fauſſement l'honneur à s'éloigner des voies communes & à s'en faire de particulieres, qu'on eſtime d'autant plus qu'on les a ſoi-même choiſies ; de ne s'y pas tenir obſtinément, par la raiſon que de les quitter ce ſeroit donner gain de cauſe à ceux qui les condamnoient ; de ne point rougir d'un retour ſalutaire & d'un aveu modeſte & ſage de l'illuſion où l'on étoit : c'eſt d'écouter humblement l'oracle que Jeſus-Chriſt a laiſſé après lui, qui eſt ſon Egliſe, de lui communiquer tous nos doutes pour en recevoir l'éclairciſſement, d'avoir recours à elle dans toutes nos diſputes pour les terminer, de nous rendre de bonne foi à ſes arrêts, & après les avoir demandés, de ne les pas rejeter par une lâche prévarication, parce qu'ils ne conviennent pas à notre ſens. Il faudroit prendre pour cela un grand empire ſur ſoi, il faudroit eſſuyer une utile confuſion : il faûdroit s'humilier, & voilà l'épreuve la plus délicate & la plus ſenſible. Mais je ne puis trop le redire, c'eſt en cela même qu'on ſeroit véritablement, qu'on ſeroit évangéliquement, qu'on ſeroit héroïquement ſévere ; & tel ſupporteroit avec une conſtance inébranlable toutes les auſtérités du déſert, à qui les forces manqueroient pour aller juſqu'à ce point de ſévérité.

Que dis-je, plutôt que de se réduire à une pareille soumission, après avoir porté la sévérité jusques à l'erreur, on se sert même de cette sévérité outrée & affectée pour accréditer & pour appuyer l'erreur. C'est le secret dont les hérétiques ont usé de tout temps, & qui leur a si bien réussi comme la tradition nous le fait connoître. Car n'est-ce pas l'idée qu'en avoit conçu Saint Augustin, il y a déjà plus de douze siecles, quand il disoit en parlant des hérétiques, dont il avoit parfaitement étudié le génie, que c'étoient des hommes superbes & artificieux, qui pour ne paroître pas dépourvus de la lumiere de la vérité, se couvroient de l'ombre d'une trompeuse austérité : *Homines superbiâ tumidi, qui ne veritatis luce carere ostendantur, umbram rigidæ severitatis obtendunt?* N'est-ce pas celle qu'Origene avoit eue, lorsqu'il appliquoit si ingénieusement aux hérétiques le reproche que Dieu faisoit à son peuple dans le prophete Ezéchiel, d'avoir pris les ornements de son sanctuaire pour en revêtir les idoles ? Car voyez, disoit ce sçavant homme, avec quelle régularité un Marcion & un Valentinien jeûnent, se mortifient & domptent leur chair. Or qu'est-ce que tout cela, sinon les ornements du sanctuaire & du temple de Dieu, dont ils couvrent leurs erreurs, qui sont proprement leurs idoles ?

Aug.

Et

Et ſans faire ici une longue induction, n'eſt-ce pas ce que nous avons vu preſque de nos jours dans l'héréſie du ſiecle paſſé, qui pour s'introduire plus honorablement & plus sûrement, prit d'abord le nom de réforme, & en affecta même certaines pratiques avec le ſuccès que vous ſçavez & que vous déplorez encore. Voilà ce que je puis appeller le grand égarement du Chriſtianiſme, qui ſeul a fait plus de réprouvés, & a plus conduit d'ames à la perdition que jamais nous n'en râmenerons; car à ce nom de réforme, tout le monde applaudiſſoit, des millions de Chrétiens ſe pervertiſſoient, les ſimples ſe laiſſoient ſurprendre, les libertins ſecouoient le joug de l'Egliſe, les politiques demeuroient neutres & indifférents; mais tous ſortoient de la voie de Dieu, &, ſelon le terme de l'Ecriture, devenoient inutiles pour le Ciel: *Omnes declinaverunt, ſimul inutiles facti ſunt.* *Pſ.* 13.

Si ceux qui ſe laiſſoient entraîner de la ſorte euſſent été éclairés de l'eſprit de vérité, ils auroient, avant que de s'engager, examiné la foi de ces prétendus réformateurs & leur caractere; & par la qualité de leur foi, par leur caractere d'opiniâtreté ils auroient bientôt découvert l'artifice de leur fauſſe ſévérité. Car, comme dit admirablement Tertullien, nous ne jugeons pas de la foi par les perſonnes, mais des perſonnes

Tertull. par la foi : *Non ex perſonis probamus fidem, ſed ex fide perſonas.* Et j'ajoute, nous ne jugeons pas des perſonnes par l'auſtérité de la vie, mais par la docilité de l'eſprit ; car l'auſtérité de la vie eſt équivoque, parce qu'elle peut être bien & mal employée, ſelon qu'elle eſt bien ou mal réglée ; au lieu que la docilité de l'eſprit, je dis cette docilité chrétienne qui nous aſſujettit aux ordres & à la conduite de l'Egliſe, nous tient en aſſurance contre tous les pieges, puiſqu'alors nous ſuivons un guide qui ne peut ni ſe tromper ni nous tromper. Ne me dites donc point : cet homme vit durement, & eſt étroit dans ſa morale ; par conſéquent je ne riſque rien en l'écoutant & me confiant en lui. Fauſſe conſéquence ; car avec cela il peut n'avoir qu'une foi imparfaite, parce qu'il n'a pas une foi ſoumiſe ; il ne peut agir que par un eſprit humain qui ſe remplit de lui-même & ſe prévient en ſa propre faveur aux dépens de la ſainte & entiere déférence qu'il doit à l'eſprit de Dieu, lequel s'explique par un autre interprete que lui. Voilà néanmoins notre foible ordinaire, de ne diſtinguer jamais les choſes, de nous arrêter à la ſurface, & de n'en ſonder jamais le fond ; de nous attacher à certains dehors de ſévérité, ſans vouloir rien examiner davantage, & ſans prendre garde ſi c'eſt une ſévérité ſelon la ſcience.

Mais que fais-je, & suis-je ici venu prêcher le relâchement & condamner la sévérité évangélique? Ah! mes Freres, les Saints autrefois & les Peres de l'Eglise, en parlant sur le même sujet que moi & plus fortement que moi, prétendoient-ils pour cela blâmer la sévérité de l'Evangile? A Dieu ne plaise! ils blâmoient l'abus qu'en faisoient des hérétiques endurcis, & tâchoient ainsi de sauver un nombre infini d'ames que ces esprits rebelles perdoient malheureusement; mais en condamnant l'abus, ils ne condamnoient pas la chose en elle-même, puisqu'au contraire ils y exhortoient les fideles avec toute l'ardeur de leur zele. Faites, mes Freres, leur disoient-ils, de dignes fruits de pénitence, mais faites-les dans l'esprit de la vraie religion, qui est un esprit de dépendance & de subordination: fuyez le monde, renoncez à ses divertissements, tenez-vous dans une exacte modestie; mais pratiquez tout cela selon des regles supérieures, & non selon les vôtres; car pourquoi faut-il qu'en vous réformant d'une part, vous veniez de l'autre à vous pervertir? pourquoi faut-il qu'en voulant être plus austeres, vous soyez moins obéissants & moins soumis? ne pouvez-vous pas allier ensemble l'un & l'autre, c'est-à-dire la sévérité de la morale & la soumission à l'Eglise de Jesus-Christ?

s'il se glisse quelque relâchement parmi vos freres, ne pouvez-vous vous en garantir que par votre indocilité, & ne voyez-vous pas plutôt que c'est cette indocilité même qui vous enleve tout le fruit de votre austérité? Voilà comment s'expliquoient ces saints Docteurs, & ce que j'ai cru moi-même, Chrétiens, vous devoir représenter; pourquoi? afin de vous faire prendre le droit chemin de la vraie sévérité, afin de vous préserver du premier écueil où mene une sévérité mal entendue; afin que vous ne vous laissiez pas surprendre à un vain éclat de sévérité, & que vous connoissiez en quoi d'abord & avant toutes choses elle doit s'exercer; afin que dans la pratique d'une vie sévere, vous ne vous attiriez pas de la part de Dieu le reproche qu'il faisoit à son peuple, lorsqu'il lui disoit : vous jeûnez, mais dans vos jeûnes vous me soumettez votre chair & vous ne me soumettez pas votre esprit : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra :* (*Isaïe. c. 58.*) afin que vous n'ayez pas un jour le cruel repentir d'avoir travaillé inutilement, & de vous être donné beaucoup de peine pour vous égarer & vous damner. Mais avançons : autre caractere de la sévérité pharisienne, ce fut d'être passionnée dans ses ressentiments, au lieu que la sévérité chrétienne, outre la soumission de l'esprit, demande encore

la mortification du cœur & de ses passions, comme je vais vous le montrer dans la seconde Partie.

II. PART.

C'Est une réflexion que j'ai faite plus d'une fois après Saint Augustin, & que je puis bien encore appliquer à la matiere que je traite, sçavoir, qu'une des illusions les plus ordinaires auxquelles nous sommes sujets, est de nous faire une perfection, même devant Dieu, des choses qui nous plaisent, & d'ériger en sainteté, non seulement nos inclinations & nos affections raisonnables, mais jusqu'à nos vices & à nos passions: *Quodcumque volumus sanctum est.* Voilà, mes Freres, disoit ce grand Docteur, notre désordre; tout ce qui nous flatte est bon & honnête; & tout ce que nous voulons, dès-là que nous le voulons, est saint & parfait. Mais moi, Chrétiens, s'il en falloit juger par cette regle, c'est-à-dire par rapport à notre cœur, j'établirois plutôt la maxime toute contraire, & je dirois que ce qui nous flatte est ce qui nous perd, & que ce que nous ne voulons pas est communément ce qu'il y a pour nous de saint: pourquoi? parce que quand il s'agit de volonté propre, j'entends de cette volonté qui fait notre bon plaisir, & qui n'a point d'autre guide que nos desirs & nos passions, il est évident que ce que *Aug.*

nous ne voulons pas, est presque toujours ce que nous devrions vouloir & ce qui seroit le plus convenable & le meilleur : au contraire, dès-là que je veux une chose, que mon cœur s'y porte, que mon affection s'y attache, que je me satisfais en la recherchant, & que je contente ma passion, je dois dès-lors m'en défier & la tenir pour suspecte (remarquez ceci, Chrétiens,) non-seulement par cette raison générale, que la plupart de mes inclinations étant corrompues & infectées de l'amour de moi-même, il m'est bien plus aisé de trouver la perfection en les combattant qu'en les suivant; mais parce qu'en les secondant il est certain que je m'éloigne d'autant plus de la voie que Jesus-Christ m'a tracée, de cette voie étroite qui conduit à la vie, & hors de laquelle il n'y a point de salut. Tâchons, mes chers Auditeurs, de pénétrer jusques dans le fond de cette vérité; reconnoissons-la dans l'Evangile qui s'y rapporte tout entier; découvrons-en la source dans la nature même de la chose & de ces deux principes de conviction; apprenons encore une fois à discerner dans nous-mêmes la véritable sainteté & par conséquent la véritable sévérité, de celle qui n'en a que le nom & que l'apparence.

Que dit l'Evangile, & qu'y lisons-nous? *In lege quid scriptum est?* Le Sauveur du monde se contente-t-il que nous

Luc. c. 10.

renoncions à tous les intérêts de la terre ? Non, mes Freres, & je vous l'ai déjà fait remarquer : il n'en eſt pas demeuré là ; il a déclaré que quiconque voudroit être ſon diſciple, après avoir renoncé à tout ce qu'il poſſede, devoit être encore déterminé à ſe renoncer ſoi-même ? *Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum* : & c'eſt ce renoncement à ſoi-même bien pris & bien pratiqué qui eſt le point difficile de notre religion ; parce que, ſelon la belle obſervation de Saint Gregoire Pape, il n'eſt pas ſi fâcheux à l'homme de quitter ſes biens, mais il lui eſt toujours douloureux & preſque inſupportable de ſe quitter ſoi-même. En effet, nous voyons des ames naturellement déſintéreſſées, naturellement modeſtes, naturellement exemptes de cette cupidité qui ſe propoſe pour objet les biens extérieurs & les avantages de la fortune ; mais nous n'en voyons point, & il n'y en a jamais eu qui aient été naturellement portées à ſe renoncer elles-mêmes. Cette ſortie de l'ame hors d'elle-même, ou plutôt cet effort & cette action de l'ame contre elle-même, ne peut venir que de la grace de Jeſus-Chriſt & de la grace la plus puiſſante. Or que veut dire encore ſe renoncer ſoi-même, ſi ce n'eſt renoncer à ſes paſſions, à ſes inclinations, à ſes averſions ? Car qu'eſt-ce que nous-mêmes,

Luc. c. 9.

dans le langage de l'Ecriture, ſinon tout cela ; & le moyen de vouloir ſauver quelque choſe de tout cela, & de pouvoir dire à Dieu que nous nous ſommes renoncés nous-mêmes ? Je veux que par un mouvement de l'eſprit de Dieu nous nous ſoyons dépouillés du reſte ; que nous ayons abandonné les biens & les honneurs du monde qui ſont hors de nous : ſi malgré ce dépouillement nous nous trouvons revêtus de mille choſes, qui, ſelon l'expreſſion de Saint Paul, compoſent dans nous ce qui s'appelle l'homme de péché, ſi notre cœur a encore ſes attaches ſecrettes, s'il eſt encore rempli de deſirs violents, s'il conçoit encore des haines & des animoſités ; ſi l'envie le deſſéche, ſi l'orgueil l'enfle, ſi la colere l'enflamme, tout cela étant dans nous & occupant la plus noble partie de nous-mêmes qui eſt le cœur, ſommes-nous dans l'état de cette abnégation chrétienne qui conſiſte à être vuides de nous-mêmes ? Il eſt donc impoſſible que je marche après Jeſus-Chriſt, tandis que je tiens à moi-même par le lien de quelque paſſion : il faut, ſous peine d'être réprouvé de lui & exclu du nombre de ſes diſciples, que mon détachement aille juſqu'à la haine de mon ame : *Si quis non odit patrem & matrem, adhuc autem & animam ſuam.* Or haïr mon ame, dit Saint Auguſtin, c'eſt dans le ſens de l'Evangile

Luc. c. 14.

haïr mes propres haines & mes propres affections. Car quand tout le monde feroit extérieurement crucifié pour moi & que je ferois crucifié pour le monde, comme parle Saint Paul, fi mon ame eft encore poffédée d'une affection ou d'une haine à laquelle je n'aie pas renoncé, je puis dire auffi bien que Saül, quoique dans une fignification différente, que toute mon ame eft encore dans moi : *Adhuc tota anima mea in me eft.* Je dis cette ame que Jefus-Chrift veut que je haïffe, & felon laquelle il me commande de mourir fi je defire vivre à lui. 2. Reg. c. 1.

Voilà ce que l'Evangile nous enfeigne, & ceci, Chrétiens, eft fondé fur la nature même de la chofe & fur la premiere qualité de cette voie que Jefus-Chrift eft venu nous montrer, & que la foi nous apprend être une voie de févérité & de rigueur. Car qui dit févérité, dit oppofition à une volonté propre qui prétendroit fe fatisfaire, & que l'on fait plier fous le joug d'une autre volonté qui la contredit; & le plus grand de tous les abus eft de fe figurer un chrétien févere qui ne fe contraint en rien & dont la raifon eft toujours d'intelligence avec la paffion. Le retranchement même du plaifir & de l'intérêt, qui coûte tant à la nature, n'eft proprement févérité à notre égard, qu'autant que du plaifir & de l'intérêt

nous nous faiſons des paſſions qu'il faut violenter pour les ſoumettre à la raiſon, & quelque peu d'expérience que nous ayons de nous-mêmes, nous ſçavons aſſez qu'une paſſion à étouffer, ſans autre intérêt, eſt pour nous un ſacrifice plus pénible que celui de tous les intérêts du monde où notre paſſion n'a point de part.

Or ſi cela eſt vrai généralement de la ſévérité des mœurs, beaucoup plus l'eſt-il de la ſévérité chrétienne, dont nous nous inſtruiſons aujourd'hui. Car voilà, mes Freres, diſoit Saint Chryſoſtome, ce qui nous diſtingue & ce qui fait le mérite de notre religion. La loi chrétienne que nous profeſſons, a toujours paſſé pour être la plus exacte & la plus rigoureuſe de toutes les loix, & ſes ennemis même ne lui ont pas diſputé cet avantage : mais cet avantage ne lui convient que parce qu'il n'y a jamais eu de loi qui ait été ſi contraire aux paſſions des hommes : car quelle guerre plus ouverte & plus déclarée peut-elle faire à nos paſſions, que de nous obliger, comme elle nous y oblige, à en arrêter juſqu'aux premiers mouvements, que de nous en défendre les ſimples deſirs, que de ne nous en pardonner par les complaiſances les plus légeres, que de nous interdire tout ce que leur violence ou leur ſurpriſe peut gagner ſur notre liberté ? quelle marque

de févérité plus effentielle peut-elle avoir que celle-là ? Non, non, mes Freres, ajoute Saint Chryfoftome, ne nous flattons point, & ne nous glorifions point, même felon Dieu, d'un autre mérite que de renoncer à nous-mêmes & aux paffions de notre cœur : hors de là nous n'avons rien dont nous puiffions nous prévaloir. Il y a eu des religions ou plutôt des fuperftitions auffi féveres & même plus féveres que la loi chrétienne fur ce qui regarde la mortification du corps ; & fi nous voulions là-deffus nous mettre en paraiele avec certaines fectes du paganifme, peut-être trouverions-nous de quoi nous confondre. Nous voyons au milieu de l'infidélité des abftinences & des auftérités où je ne fçais fi notre délicateffe fe réduiroit jamais, fuppofé que Dieu vint à les exiger de nous. Mais la différence qu'il y a eu & qu'il y aura toujours entre nous & ces fectateurs de la févérité payenne, c'eft qu'en même temps que ceux-ci fe font engagés par profeffion à mortifier leur chair, ils fe font du refte livrés aux faillies de leurs paffions ; fe fouciant peu d'être affujettis aux obfervances les plus rigides, pourvu qu'ils puffent s'abandonner à leurs defirs, & s'étant fans peine accommodés d'une loi, qui, quelque fâcheufe qu'elle leur parût, ne condamnoit d'ailleurs aucuns fentiments de leur cœur.

Tel étoit leur caractere, dont eux-mêmes ils se sont bien apperçus. Nous n'avons qu'à lire leurs ouvrages & qu'à voir les portraits qu'ils nous ont laissés de ces séveres corrompus, je dis corrompus par l'esprit même & les principes de leur prétendue religion. Qu'a fait la loi chrétienne ? elle a corrigé le désordre de cette sévérité : au lieu de cette mortification excessive du corps, elle s'est contentée d'une sévérité raisonnable & proportionnée à notre foiblesse, & elle a entrepris la réforme du cœur : c'étoit le point le plus difficile, mais c'étoit aussi le plus nécessaire ; & pour réformer ce cœur de la maniere qu'il le devoit être, elle l'a sondé, selon la figure de Saint Paul, jusques dans les jointures & dans les moëlles ; elle l'a purgé de je ne sçais combien d'humeurs malignes qui s'y engendroient sans qu'il le remarquât lui-même ; elle en a arraché tout le venin que la corruption de la concupiscence y faisoit subtilement glisser : car c'est à quoi elle s'est attachée, n'ayant eu sur cela nulle indulgence, & n'ayant mis de ce côté-là nulles bornes à sa sévérité, parce qu'elle s'est réglée sur ce principe également autorisé de la raison & de la foi, que la sévérité la plus inflexible est le remede le plus efficace pour guérir les maladies de l'ame. En quoi, Seigneur, nous devons reconnoître que cette loi est

votre véritable loi : car que nous eût servi de couper les branches, si la racine étoit restée ? de quel œil nous auriez-vous vus, tout blancs au dehors comme des sépulchres, & au dedans pleins de pourriture, je veux dire de malice & d'iniquité ? Vous qui ne jugez de l'homme que par son cœur, ne trouvant en nous qu'un cœur gâté, infecté, passionné, comment auriez-vous pu nous souffrir ? Il falloit donc renoncer à ce cœur, & c'est dans ce renoncement que votre loi nous a paru sévere : mais pouvoit-elle sans cette sévérité être aussi sainte qu'elle est ? & pouvions-nous vouloir quelque chose dans votre estime sans renoncer à ce que nous étions, puisque nous n'étions que foiblesse, & que de notre propre aveu c'étoit la loi de la passion qui régnoit en nous ?

Or tout ceci posé, Chrétiens, je ne suis point surpris que le fils de Dieu se soit si souvent & si hautement déclaré contre la sévérité des Pharisiens, puisque sous ce voile de sévérité ils cachoient les passions les plus animées & les plus violentes, & qu'ils employoient même leur sévérité à les entretenir & à les contenter. De quelle envie n'étoient-ils pas intérieurement piqués contre cet Homme-Dieu, lorsqu'ils lui voyoient faire tant de prodiges & que tout le peuple couroit à lui ? Voilà pourquoi ils le haïssoient, ils le décrioient,

ils le calomnioient, ils empoisonnoient toutes ses actions & les défiguroient : ces hommes si séveres ne se faisoient pas le moindre scrupule des ressentiments les plus amers, des aversions les plus invétérées, des persécutions les plus injustes, des vengeances les plus noires, des médisances les plus grieves & des plus atroces suppositions : tout cela parce qu'ils n'avoient pas cette premiere & essentielle sévérité qui va jusqu'au cœur & qui en réprime les mouvements déréglés. Que dis-je ? bien-loin d'entrer en scrupule sur-tout ce que leur inspiroient de si criminelles passions, ils s'en faisoient autant de devoirs de piété & tournoient leur sévérité même à satisfaire leurs plus cruelles animosités. Car s'ils étoient ou s'ils paroissoient si jaloux de l'ancienne discipline & des observances de leurs peres ; s'ils respectoient ou s'ils sembloient respecter le Seigneur jusqu'à trouver mauvais qu'au jour du sabbat qui lui étoit spécialement consacré, on s'appliquât à la guérison des malades ; s'ils doutoient ou s'ils donnoient à croire qu'ils doutassent qu'on dût payer le tribut à César ; s'ils marquoient tant de zele pour l'honneur du temple & pour la loi de Moyse, c'étoit afin d'avoir occasion d'accuser le Sauveur du monde ; afin de lui dresser des pieges & d'en tirer quelque réponse dont ils pussent se servir contre lui ; afin de

condamner ses disciples, & dans ses disciples de le condamner lui-même; afin de le pouvoir déférer aux juges comme un homme dangereux & d'une pernicieuse doctrine, comme un séditieux, comme un ennemi de Moyse & de sa loi, comme un destructeur du temple de Dieu: afin de le faire arrêter, de le faire interroger, de le faire crucifier; en un mot, afin de l'opprimer & de le perdre. Est-ce donc là cette sévérité si religieuse en apparence & si réguliere? Est-on sévere pour former de telles intrigues, pour concevoir de tels desseins, pour exécuter de telles entreprises? Ah! Chrétiens, que ne doit-on point attendre d'un cœur où la passion domine? & que ne sçait-il point mettre en œuvre, ou pour mieux dire, que ne sçait-il point profaner pour venir à bout de tout ce qu'il veut?

On est sévere, mais en même temps on porte dans le fond de l'ame une aigreur que rien ne peut adoucir; on y conserve un poison mortel, des haines implacables, des inimitiés dont on ne revient jamais. On est sévere, mais en même temps on entretient des partis contre ceux qu'on ne se croit pas favorables, on leur suscite des affaires, on les poursuit avec chaleur, on ne leur passe rien, & tout ce qui vient de leur part on le rend odieux par les plus fausses interprétations. On est sévere, mais

en même temps on ne manque pas une occasion de déchirer le prochain & de déclamer contre lui. La loi de Dieu nous défend d'attaquer même la réputation d'un particulier ; mais par un secret que l'Evangile ne nous a point appris, on prétend, sans se départir de l'étroite morale qu'on professe, avoir droit de s'élever contre des corps entiers, de leur imputer des intentions, des vues, des sentiments qu'ils n'ont jamais eus, de les faire passer pour ce qu'ils ne sont point & de ne vouloir jamais les connoître pour ce qu'ils sont, de recueillir de toutes parts tout ce qu'il peut y avoir de mémoires scandaleux qui les déshonorent, & de les mettre sous les yeux du public avec des altérations, des explications, des exagérations, qui changent tous les faits & les présentent sous d'affreuses images. On est sévere, mais en même temps on est délicat sur le point d'honneur jusqu'à l'excès; on cherche l'éclat & l'ostentation dans les plus saintes œuvres, & l'on y affecte une singularité qui distingue ; on est possédé d'une ambition qui vise à tout, & qui n'oublie rien pour y parvenir ; on est bizarre dans ses volontés, chagrin dans ses humeurs, piquant dans ses paroles, impitoyable dans ses arrêts, impérieux dans ses ordres, emporté dans ses coleres, fâcheux & importun dans toute sa conduite,

Ce qu'il y de plus déplorable, c'eſt qu'en cela ſouvent on croit rendre ſervice à Dieu & à ſon Egliſe; comme ſi l'on étoit expreſſément envoyé dans ces derniers ſiecles pour faire revivre les premiers, pour corriger des abus imaginaires qui ſe ſont gliſſés dans la direction des conſciences, & pour ſéparer l'ivraie du bon grain: car c'eſt ainſi que le Fils de Dieu l'avoit prédit à ſes Apôtres: *Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obſequium ſe præſtare Deo.* Hé, mes Freres, l'Egliſe ſeroit bien mieux ſervie ſi elle étoit mieux édifiée, & elle ſeroit bien plus édifiée ſi elle étoit remplie de chrétiens mortifiés dans le cœur & modérés dans leurs paſſions; ſi le fidele uni par le lien d'une même foi, ne répandoit point tant de fiel ſur d'autres fideles comme lui, & même plus fideles que lui; ſi le Prêtre après avoir ſacrifié à l'autel le Dieu de la paix, n'alloit point ſemer la diſcorde; ſi l'on s'attachoit moins à parler de ceux-ci, à raiſonner ſur ceux-là, à noircir & à décréditer des gens qui ne plaiſent pas, parce qu'on ne peut convenir avec eux, & qu'on les regarde comme des obſtacles aux deſſeins qu'on a formés. Voilà où la ſévérité devroit être appliquée, à ſe comporter avec plus de ménagement, avec plus de condeſcendance, avec plus de retenue & plus de douceur; à étouffer des ſaillies

Joan. c. 15.

trop impétueuses, à supprimer des discours trop de fois rebatus & trop injurieux, à prendre un empire absolu sur soi-même, pour agir toujours selon la religion, selon la raison, & jamais selon sa passion : voilà où la sévérité auroit à remporter de plus grandes victoires: une passion à combattre lui donneroit mille fois plus de peine que toute autre mortification à pratiquer.

Concluons donc par l'importante leçon que Dieu faisoit à son peuple : ils jeûnoient, ils se couvroient le corps de cilices, ils déchiroient leurs habits ; mais, leur disoit le Seigneur, qu'ai-je affaire de tous ces témoignages extérieurs, si vous vous en tenez là ? Ne déchirez point vos habits, mais brisez vos cœurs : *Scindite corda vestra, & non vestimenta vestra.* Ainsi, Chrétiens, marchons dans la voie étroite de l'Evangile ; j'y consens, je vous y exhorte, & je serois un prévaricateur si j'entreprenois de vous engager dans une voie large, puisque la voie large conduit à la damnation ; mais aussi ne nous trompons pas sur ce que l'Evangile appelle voie étroite, & en évitant un écueil ne donnons pas dans un autre. Marcher dans la voie étroite de l'Evangile, c'est réformer son cœur & renoncer à ses passions ; je ne dis pas aux passions & aux affections humaines, prises en elles-mêmes, mais je dis à

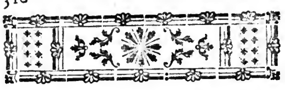
Joël. c. 2.

nos paſſions propres ; car toutes ſortes de paſſions ne ſont pas les nôtres, & il n'y a que les nôtres qui nous donnent lieu de pratiquer la ſévérité chrétienne. S'il y en a qui nous ſoient étrangeres, c'eſt-à-dire, s'il y a des paſſions dont nous ne ſoyons point touchés, & que nous n'ayons jamais reſſenties, comme il y en a ſans doute, ce ſeroit une erreur d'en vouloir tirer avantage, & de nous flatter d'être ſéveres, parce que nous nous ſommes préſervés d'un ennemi qui ne nous a jamais attaqués. Cependant c'eſt une erreur qui n'eſt que trop commune : on ſe fait un mérite d'être exempt des paſſions des autres, & l'on ne travaille pas à ſe défendre des ſiennes, en quoi conſiſte la vraie ſévérité. Marcher dans la voie étroite de l'Evangile, c'eſt renoncer non-ſeulement à ſes paſſions, mais à toutes ſes paſſions : pourquoi ? parce qu'il n'en faut qu'une ſeule pour corrompre le cœur, pour le licencier, & par une conſéquence infaillible pour nous damner. Je ſçais, mes Freres diſoit Saint Bernard à ſes Religieux, que toutes les autres paſſions ſont éteintes dans vous : mais ſi vous conſervez cette malheureuſe paſſion de murmurer & de médire, en vain menerez-vous d'ailleurs une vie auſtere & pénitente ; toute votre ſévérité ne ſera plus qu'un phantôme. Marcher dans la voie étroite de l'Evangile, c'eſt ſur-tout

renoncer à la paſſion dominante : vous la connoiſſez, Chrétiens, & c'eſt celle qui doit être la matiere la plus ordinaire de votre ſévérité : car tandis qu'elle ſubſiſtera, elle ſera le principe de toutes vos actions ; tantôt elle vous trompera par ſes artifices ; tantôt elle vous emportera par ſes violences ; il n'y aura point d'égarement où elle ne vous entraîne. Ah ! mes chers Auditeurs, ne ſuivons pas ce grand chemin de la paſſion, puiſque c'eſt le grand chemin de la perdition. Et parce qu'entre la raiſon & la paſſion il y a ſouvent très-peu de diſtance, & qu'entre la paſſion & le péché il y en a encore moins, allons toujours, autant qu'il eſt poſſible, dans toutes nos délibérations contre le cours de la paſſion, & défendons-nous plutôt ce qui nous eſt permis, que de nous mettre en danger de nous permettre ce qui nous eſt défendu. Et parce que certaines paſſions ont l'apparence de certaines vertus, ou que certaines vertus dégénerent aiſément en paſſions, défions-nous de ces vertus qui ſont ſouvent des vrais vices ; défions-nous de ces juſtices qui ſont ſouvent de grandes injuſtices ; défions-nous de ces zeles & de ces ſévérités qui ſont ſouvent de cruelles iniquités. Et parce qu'il n'eſt rien de plus difficile que de diſcerner dans ſoi-même ce qui eſt paſſion de ce qui ne l'eſt pas, & que c'eſt ce diſcernement

qui fait la ſcience du cœur, veillons ſur nous-mêmes, & jugeons-nous nous-mêmes dans la derniere rigueur. Suivant ces regles nous marcherons en sûreté & nous arriverons au terme de la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON

POUR LE QUATRIEME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur les Oeuvres de la Foi.

Et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete.

Pierre lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit & nous n'avons rien pris : mais sur votre parole je jetterai encore le filet. En S. Luc, ch. 5.

QUOI qu'on puisse dire de la vie inutile des gens du siecle, le plus grand désordre & le plus commun dans le monde n'est pas d'y demeurer oisif & sans travail. De quels soins au contraire ne s'y charge-t-on pas ? quelles entreprises n'y forme-t-on pas ? & pour y

réussir quels efforts ne fait-on pas? Mais le plus déplorable de tous les malheurs, c'est qu'on se consume en vain de tant de veilles & de tant de soins, c'est que tant d'entreprises & tant de projets n'aboutissent à rien de solide, c'est qu'on ne retire proprement aucun fruit de tant de fatigues & de tant d'efforts, & qu'après bien des peines l'on se trouve réduit à la même plainte que faisoient les Apôtres : nous avons travaillé long-temps, & nous n'avons rien gagné; *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* Pourquoi cela, mes chers Auditeurs ? les paroles de mon texte nous en marquent assez la raison : parce que tant de mondains, comme les disciples de Jesus-Christ, ne travaillent qu'en son absence & dans les ténebres : *Per totam noctem laborantes.* Expliquons-nous, & comprenez ma pensée : il est vrai, l'on agit dans le monde, mais selon le monde, mais en vue du monde & pour le monde ; or voilà ce que j'appelle travailler dans l'obscurité & dans la nuit, puisque Dieu, pour ainsi parler, n'y est point présent & qu'il n'y a nulle part. Et comme Dieu d'ailleurs ne compte que ce qui se rapporte à lui & qui est pour lui, voilà ce que je prétends n'être de nulle valeur dans son estime, & de quoi nous ne pouvons attendre nulle récompense : *Nihil cepimus.* Voulons-nous donc, Chrétiens, amasser & nous

enrichir devant Dieu ? Voulons-nous, aussi bien que les Apôtres, permettez-moi cette figure, voulons-nous, dis-je, remplir nos filets & faire une pêche abondante, appellons à nous Jesus-Christ, & travaillons sous ses ordres & en son nom : *In verbo autem tuo laxabo rete.* C'est-à-dire, travaillons dans le grand jour de la foi, agissons selon la foi & par la foi, appliquons-nous aux œuvres de la foi; à ces œuvres saintes & sanctifiantes, mais si négligées & si rares; à ces œuvres dont je veux aujourd'hui vous faire voir l'indispensable nécessité pour ne pas perdre la foi même & pour s'y maintenir. C'est l'importante matiere que j'ai à traiter, après que nous aurons salué Marie; en lui disant, *Ave.*

C'Etoit une espece de défi, mais bien pressant, que l'Apôtre Saint Jacques faisoit autrefois à un lâche Chrétien, lorsque raisonnant avec lui, il lui parloit en ces termes : que vous servira-t-il, mon Frere, de dire que vous avez la foi, si vous n'en avez pas les œuvres ? votre foi seule vous pourra-t-elle sauver ? Vous vous glorifiez de cette foi, & moi dans l'esprit d'une humble confiance, je m'attache à la pratique des œuvres : montrez-moi votre prétendue foi qui est sans œuvres, & moi par mes œuvres je vous prouverai ma foi : *Ostende*

Ostende mihi fidem tuam sine operibus, & ego ex operibus ostendam tibi fidem meam. *Jacob. c. 2.* Ce défi, Chrétiens, ne souffroit point de réplique, & réfutoit dès-lors la foi chimérique & imaginaire, c'est-à-dire la foi justifiante indépendamment des œuvres que l'héréfie du dernier siecle a bien osé renouveller : rien n'étant plus conforme au bon sens & à la raison, que de reconnoître entre les œuvres & la foi cette alliance mutuelle qui fait que comme il ne peut y avoir de bonnes œuvres sans la foi, aussi ne peut-il y avoir une foi, ni suffisante pour le salut, ni même capable de se maintenir au moins dans sa perfection & dans sa pureté, sans les bonnes œuvres.

Supposé donc cette maxime catholique, que la foi & les bonnes œuvres ne peuvent être séparées dans l'ordre de la justification, j'entreprends de vous expliquer deux secrets de la vie chrétienne, qu'il vous est important de sçavoir : l'un regarde la perte de la foi, & l'autre le recouvrement ou le rétablissement de la foi. Car en deux mots, voici mon dessein : je ne puis juger de la foi d'un chrétien que par ses œuvres ; donc quiconque abandonne les bonnes œuvres, me donne tout sujet de craindre qu'il ne perde enfin le don de la foi, c'est la premiere vérité ; donc quiconque est assez malheureux pour avoir perdu le don de la foi, ne doit point espérer

de le réparer que par la pratique des bonnes œuvres, c'est la seconde vérité. Je parle à des fideles, mais qui malgré la profession qu'ils font de l'être, ne laissent pas tous les jours d'être chancellants dans la foi, & quelquefois même de succomber aux tentations qui ébranlent leur foi. Il m'a donc paru souverainement nécessaire de vous apprendre dans ce discours de quelle maniere se perd la foi, & de quelle maniere elle se rétablit; de quelle maniere elle se perd, pour vous en donner une juste appréhension, & de quelle maniere elle se rétablit, pour ranimer par là votre espérance. Elle se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, ce sera la premiere Partie; & elle se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, ce sera la seconde. L'une & l'autre va faire tout le sujet de votre attention.

I. PART. POuvoir perdre la foi, dit Saint Augustin, c'est l'effet déplorable de notre inconstance; & perdre réellement la foi, c'est la consommation malheureuse de l'impiété & de la malice de notre cœur. On la perd, Chrétiens, cette sainte & divine foi, dans le commerce du monde profane; & Saint Thomas a fort bien remarqué que la corruption qui s'en fait en nous ne peut venir absolument

que de deux principes, c'eſt-à-dire de Dieu ou de nous-mêmes. De nous-mêmes, qui ne conſervons pas avec ſoin ce précieux tréſor de la foi; de Dieu, qui par une juſtice rigoureuſe retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Or je prétends que l'un & l'autre n'arrive que parce que nous vivons dans une négligence criminelle & que nous ne produiſons pas les fruits de notre foi, qui ſont les bonnes œuvres. Et voilà, Chrétiens, tout le myſtere que Jeſus-Chriſt vouloit faire comprendre aux Juifs, quand il leur diſoit : *Ideò auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructus ejus;* c'eſt pourquoi je vous déclare que le Royaume de Dieu vous ſera enlevé, & qu'il ſera donné à un peuple qui en produira les fruits par une fidelle correſpondance. *Matth. c. 21.*

Commençons donc par nous-mêmes, & puiſqu'il s'agit de reconnoître la ſource d'un mal dont il eſt indubitable que nous ſommes les premiers auteurs, comme nous en ſommes les ſujets, demandons-nous à nous-mêmes d'où peut procéder cette altération ſi pernicieuſe & ſi contagieuſe qui ſe fait de notre foi & que nous voyons ſe répandre de jour en jour dans les eſprits des hommes. Il eſt aiſé de vous inſtruire ſur ce point, puiſque les regles de cette même foi dont nous parlons, en contiennent la réſolution. Qu'eſt-ce qui

fait vivre la foi dans nous ? consultons l'oracle du Saint-Esprit, qui est l'Ecriture. La foi, dit Saint Jacques dans son Epître canonique, doit être en nous quelque chose de vivant & d'animé : ce n'est point une habitude morte, & elle ne peut l'être sans que nous soyons coupable de l'avoir éteinte, en lui ôtant la vie qu'elle avoit reçue de Dieu. Or en quoi consiste cette vie de la foi, ou plutôt, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'elle est l'ame qui entretient & qui fait subsister le corps de la foi ? ce sont, répond le même Apôtre, les bonnes œuvres que nous pratiquons. Voilà par où la foi se soutient; voilà ce qui lui donne le mouvement & l'accroissement; voilà ce qui la rendroit immortelle si nous étions constants & toujours fervents dans la pratique de nos devoirs. Comme donc il arrive qu'un corps dès qu'il cesse d'exercer les fonctions de la vie, commence à se détruire & à se corrompre; aussi la foi par l'interruption des bonnes œuvres, s'affoiblit peu à peu, devient languissante, mourante, & si j'ose user de ces termes, expire enfin & meurt: *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita fides sine operibus mortua est.* Conclusion terrible, ajoute Saint Augustin, puisqu'il importe peu, ou de n'avoir qu'une foi morte, ou de n'en point

Jacob. c. 2.

avoir du tout, & que le plus grand de tous les crimes eſt d'en avoir une dont on devienne devant Dieu, le meurtrier & l'homicide.

Cependant, Chrétiens, rien de plus vrai; & cette théologie de l'Apôtre ſe confirme ſenſiblement par l'expérience que nous pouvons avoir de nous-mêmes? Car qu'y a-t-il de plus mort que la foi d'un homme qui ne fait rien pour Dieu ni pour ſon ſalut? & que doit-on juger d'une foi comme celle-là, ſinon ou qu'elle eſt déjà détruite dans le cœur de celui qui la profeſſe, ou du moins qu'elle le ſera bientôt? J'avoue, & c'eſt ici que l'application de vos eſprits m'eſt néceſſaire, j'avoue que la foi, qui eſt une vertu ſurnaturelle, ne ſe détruit pas dans nous comme les vertus morales, je veux dire par une ſimple omiſſion des actes qui lui ſont propres. J'avoue même que toute ſurnaturelle qu'elle eſt, elle peut ſubſiſter avec le péché & avec le péché mortel, de quelque nature & de quelque griéveté qu'il puiſſe être, à l'exception de l'infidélité ſeule, puiſque, ſelon la doctrine du Concile de Trente, il n'y a que le péché d'infidélité qui nous faſſe perdre directement l'habitude de la foi : mais je prétends qu'en ceſſant de faire de bonnes œuvres, on en vient inſenſiblement & preſque ſans l'appercevoir à cette infidélité; non pas

à une infidélité ouverte & déclarée que la bienséance même des mœurs ne souffriroit pas, mais à une infidélité secrette qui est aujourd'hi le grand péché du monde. Et comment cela ? le voici, Chrétiens, concevez-en bien le progrès, & vous conviendrez que je n'exagere rien ; c'est qu'en matiere même d'infidélité on ne se pervertit pas tout à coup. Il y a certaines démarches & certains degrés par où le demon nous conduit, & qui nous menent à ce malheureux terme : je m'explique ; nous ne perdons pas d'abord la vertu de la foi ; le caractere que nous portons l'a imprimée trop avant dans nous, pour la pouvoir si-tôt effacer : mais nous en perdons premiérement l'usage & l'exercice, en négligeant les devoirs de la religion auxquels cette foi nous engage ; à force d'en perdre l'exercice, nous en perdons peu à peu l'affection & le goût ; car le moyen de goûter ce que l'on ne pratique pas, & le moyen de s'affectionner à une foi que l'on se représente toujours comme fâcheuse & importune ? Après avoir perdu l'affection & le goût de la foi, nous venons bientôt à perdre la soumission & la docilité qu'elle demande. Car il est difficile, dit Saint Bernard, que nous nous soumettions sincérement & parfaitement à ce qui n'est pas selon notre cœur, & que nous ne prenions pas plaisir à contredire ce

qui nous bleſſe & ce qui nous déplaît ; perdant cette ſoumiſſion de la foi , il eſt infaillible que nous corrompons la ſubſtance de notre foi, puiſque la ſoumiſſion de l'eſprit eſt auſſi eſſentielle à la foi que la foi l'eſt à elle - même. La ſubſtance de la foi étant corrompue , il ne nous reſte plus qu'un phantôme de cette vertu, pire devant Dieu que l'infidélité païenne, puiſque c'eſt une infidélité élevée, pour ainſi dire , ſur les débris de la foi : or tout cela, Chrétiens, vient de cette lâcheté, de ce dégoût & de cet abandon des bonnes œuvres, comme de ſa ſource. Ainſi , un homme du monde ſe propoſe de vivre ſelon l'eſprit du monde , & cet eſprit du monde le fait tomber dans une inſenſibilité de cœur & dans un oubli univerſel des choſes de Dieu : il ne vaque plus à la priere, il n'uſe plus d'aucun ſacrement , il ne ſçait plus ce que c'eſt que pénitence, il n'y a plus de jeûnes ni d'abſtinences pour lui, il ne penſe pas même à ce qui lui coûteroit le moins , & qui lui pourroit ſervir auprès de Dieu d'une reſſource, qui ſeroit de ſoulager les miſeres des pauvres ; s'il aſſiſte au ſacrifice de l'Egliſe, c'eſt ſans eſprit de religion, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas ſouvent avec un eſprit d'irreligion. Il en eſt de même d'une femme mondaine; elle paſſe ſa vie dans un embarras d'occupations vaines & frivoles,

ou dans une oisiveté monstrueuse à l'égard du salut. Elle est chrétienne, & à peine lui voit-on jamais faire une action de christianisme : point de retraite, point de pratique de charité envers le prochain, point de visite des hôpitaux, point de soin d'élever ses enfants ni d'instruire ses domestiques ; une messe par cérémonie, un sermon par curiosité, une légere aumône par forme d'acquit ou par une compassion humaine, voilà à quoi se réduit toute sa vie selon Dieu. Que s'ensuit-il de là ? je vous l'ai dit, un assoupissement, une léthargie, & enfin une extinction entiere de la foi. Tandis que nous sommes dans la ferveur des bonnes œuvres, comme la foi ne nous promet en cet état que des récompenses, nous ne trouvons en elle qu'un fonds de consolation & de joie intérieure pour nous, & n'y trouvant que ce fonds de joie, notre esprit, bien loin de s'en rebuter, se sent disposé à s'y attacher, & à ne s'en départir jamais. Mais avons-nous une fois abandonné ce zele pour les œuvres que Dieu nous commande, dès-là notre esprit qui ne trouve plus rien dans la foi d'avantageux ni de favorable, & qui par la corruption des desirs du cœur croit plutôt les choses comme il auroit intérêt qu'elles fussent, que de la maniere qu'elles sont, se défait peu à peu de cette foi qui lui est incommode, parce qu'il ne peut autrement

ſe délivrer des reproches que cette foi lui fait; & je ſuis perſuadé, Chrétiens, par toutes les lumieres que Dieu me donne, que voilà le grand principe de l'infidélité du ſiecle.

Mais, me direz-vous, il eſt toujours vrai que l'habitude de la foi divine peut demeurer en nous ſans agir. Je le ſçais, mes chers Auditeurs, mais je ſçais auſſi que dès qu'elle ceſſe d'agir en nous, mille ennemis commencent à s'élever dans nous-mêmes pour agir contre elle : nos paſſions, l'orgueil qui nous domine, l'amour de la liberté, le monde, la chair, tout cela s'arme & combat contre notre foi, & ſi notre foi ne réſiſte pas & qu'elle ne ſoit pas en défenſe, il faut néceſſairement qu'elle ſuccombe à tout cela. Or comment la foi ſe défendra-t-elle de tout cela ſi elle n'agit plus? quelles armes Dieu lui a-t-il données pour repouſſer les ennemis qui l'attaquent, ſinon les œuvres du ſalut? & le moyen qu'elle triomphe de tant démons, ſi ce n'eſt, comme diſoit le fils de Dieu, par la priere & par le jeûne? & c'eſt ici que je vous prie de remarquer avec moi le faux raiſonnement d'un homme du monde, qui ſe plaint & qui déplore ſon malheur, d'avoir peu de foi, quoiqu'il ſouhaitât, dit-il, d'en avoir davantage : raffinement dont le libertinage ſe ſert pour ſe juſtifier en quelque ſorte, & pour ſe

rendre moins odieux. Car comment est-ce, mon cher Auditeur, que vous auriez beaucoup de foi, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'entretenir, & faisant ce qui est capable de la ruiner? comment auriez-vous de la foi, la traitant de la maniere que vous la traitez, la retenant captive, dans l'injustice, la prostituant aux désordres d'une vie impure, lui portant autant de coups que vous commettez de crimes, & ne pensant jamais à guérir ses plaies par les remedes que Dieu vous a mis en main? ne seroit-ce pas une espece de prodige, que votre foi fût à l'épreuve de tant de blessures? & ne faudroit-il pas s'étonner comme du plus grand de tous les miracles, que dans un déréglement de vie pareil à celui où vous êtes, vous conservassiez une foi saine & pure?

Mais dépend-il de moi de croire & d'avoir la foi? cela est-il en mon pouvoir, & est-ce une chose dont je sois le maître, ensorte que je me la puisse commander à moi-même? Voilà le dernier retranchement des ames mondaines & infidelles : il ne dépend pas de moi de croire ou de ne pas croire. Il n'en dépend pas, Chrétiens? & pourquoi donc le Sauveur du monde auroit-il reproché à ses Disciples que leurs cœurs
Luc. c. 24. étoient lents & tardifs à croire : *O stulti & tardi corde ad credendum?* Pourquoi

ſe ſeroit-il offenſé de leur incrédulité, lorſqu'il leur diſoit avec indignation : juſqu'à quand vous ſouffrirai-je ? *O generatio incredula, uſquequò patiar vos !* Matth. c. 17. Pourquoi auroit-il repris Saint Pierre d'être un homme de peu de foi ? *Modicæ fidei, quare dubitaſti ?* Matth. c. 14. Car ſi cette foi n'eſt point en notre pouvoir, toutes ces propoſitions de Jeſus-Chriſt étoient ſans fondement : il devoit ſupporter ſes Apôtres, tout incrédules qu'ils étoient ; il ne devoit point les condamner de ce que leur foi étoit imparfaite ; il devoit remédier à l'impuiſſance où ils étoient de croire à ſa parole, & non pas leur en faire des reproches. Or de dire que Jeſus-Chriſt leur ait fait ces reproches ſans ſujet & ſans raiſon, c'eſt ce que je ne crois pas que nous oſions lui imputer. Il dépend donc abſolument de vous d'avoir la foi & de perſéverer dans la foi. On ne vous dit pas, Chrétiens, que vous la puiſſiez avoir de vous-mêmes & ſans le ſecours de la grace ; on convient que la grace nous eſt néceſſaire pour aſſujettir notre raiſon à l'obéiſſance de la foi : mais ſuppoſé cette grace que Dieu nous promet, & que vous pouvez enſuite vous promettre infailliblement à vous-mêmes, parce que la parole d'un Dieu ne peut manquer, on dit qu'il eſt en votre pouvoir de pratiquer cette obéiſſance, de vous en impoſer le joug, de le porter conſtamment

& volontairement, en un mot de croire & d'être fideles ; & on prétend que de douter de cette maxime, c'est faire injure à la grace même, sous ombre d'en établir la nécessité.

Si l'erreur contraire étoit une fois reçue, que dans l'état même de grace où nous sommes il ne dépend point de nous de croire ou de ne pas croire, il n'y auroit plus d'impiété qui ne fût autorisée, plus de libertinage de créance qui ne se trouvât à couvert, plus d'athéisme non-seulement qui ne devînt pardonnable & excusable, mais qui ne soutînt même contre Dieu sans avoir besoin d'excuse ni de pardon. En effet, c'est à quoi aboutit le raisonnement des libertins & des impies, & voilà ce qui les endurcit dans leur infidélité. On vous dit donc, Chrétiens, & on vous le répete, qu'il n'en est pas ainsi ; & qu'autant qu'il est vrai que la grace de la foi dépend de Dieu seul, autant est-il vrai dans la solide théologie que la foi dépend de Dieu & de vous : pourquoi ? parce que quand même vous n'auriez pas encore toute la perfection de cette vertu, il dépend de vous, en usant bien des graces présentes, de la demander à Dieu ; il dépend de vous de vous y disposer, il dépend de vous de retrancher mille obstacles qui vous en éloignent ; parce que si l'ayant déjà, vous reconnoissez qu'elle s'affoiblit, il dépend

de vous d'employer les moyens efficaces dont Dieu vous a pourvus pour la fortifier par de bonnes œuvres. Vous ne faites rien de tout cela, & ſans uſer d'aucun effort, meſurant cette foi par les vues bornées d'un eſprit mondain qui vous poſſede, vous prétendez en être quitte pour dire, je n'ai pas le don de la foi, cette foi n'eſt pas en ma puiſſance; je vous demande ſi c'eſt bien raiſonner avec Dieu?

Mais allons plus loin, & prenant la choſe de plus haut, tâchons de pénétrer juſques dans le fond de ce myſtere. Nous perdons la foi parce que Dieu retire de nous les graces & les lumieres de la foi; & Dieu retire de nous les graces de la foi, parce que nous ne faiſons pas des œuvres dignes de notre foi: voilà le ſecond principe de l'infidélité ſecrette qui regne dans nous. N'avançons rien témérairement dans une matiere auſſi importante & auſſi délicate que celle-ci: c'eſt le flambeau de la révélation de Dieu, & non pas celui de notre propre ſens, qui nous doit conduire. Dieu nous ôte ces graces ſpéciales & abondantes de la foi qui nous faiſoient chrétiens; rien de plus formel ni de plus expreſſément marqué dans l'Ecriture. Mais pourquoi nous les ôte-t-il? Ah! Chrétiens, remarquez ceci. Il pourroit nous les ôter ſouverainement & ſans autre raiſon

que parce qu'il lui plaît & qu'il le veut; car il eſt le maître de ſes biens. Mais bien loin d'y procéder d'une maniere ſi abſolue, il nous déclare en mille endroits que la plus grande violence que nous lui puiſſions faire, eſt de l'obliger d'en venir à cette extrémité; que ſes dons n'étant ſujets à aucun repentir, il ne retirera jamais de nous celui de la foi, c'eſt-à-dire ces graces particulieres auxquelles notre foi eſt attachée, que parce que nous nous en ſerons rendus indignes, qu'en punition de l'abus que nous en aurons fait, que pour n'en pas ſouffrir davantage la profanation, & pardeſſus tout dans le juſte reſſentiment qu'il aura de voir ces graces ſi fécondes & ſi agiſſantes d'elles-mêmes, devenues ſtériles & oiſives en nous.

Car voilà ce que le Saint-Eſprit ſemble avoir entrepris de nous faire entendre par les Apôtres & par les Prophetes. Voilà ce que Saint Jean dans l'Apocalipſe eut ordre de ſignifier à l'Evêque d'Epheſe, quand il lui dit de la part de Dieu: j'ai quelque choſe contre vous, parce que votre charité s'eſt refroidie. Souvenez-vous donc de l'état dont vous êtes déchu, & rentrez dans l'exercice des ſaintes œuvres que vous pratiquiez autrefois à l'édification de toute l'Egliſe: ſinon, je viendrai dans le mouvement de ma colere, & j'ôterai de ſa place ce chandelier myſtérieux qui vous

éclaire inutilement ; *Memor esto itaque undè excideris, & prima opera fac ; sin autem venio tibi, & movebo candelabrum tuum de loco suo.* Or ce chandelier, dit Saint Gregoire Pape, selon le sens même de la lettre, nous représente la foi dont il est le symbole ; & cela montre que Dieu lassé de la négligence de cet Evêque & du relâchement de sa vie, n'avoit point de justice plus rigoureuse à exercer sur lui que de lui enlever les graces de la foi. Voilà ce que nous prêche cette parabole si intelligible & tout ensemble si terrible du talent enfoüi, que le pere de famille fit ôter à celui de ses serviteurs qui n'avoit pas pris soin de le faire valoir. Car suivant l'observation de Saint Augustin, ce premier talent qui en devoit produire d'autres, est évidemment la foi qui doit opérer dans nous les œuvres du salut ; & la sévérité dont ce pere de famille usa envers son serviteur, est justement ce qui s'accomplit dans un homme du siecle, quand Dieu commençant déjà à le réprouver, le dépouille du seul bien qui lui restoit, & qui étoit la lumiere de la foi divine.

Apoc. c. 2.

En effet, Chrétiens, s'il y a une raison capable d'autoriser cette conduite de Dieu, & de fermer la bouche aux hommes du monde, c'est ce mépris des bonnes œuvres dans lequel ils vivent

Car la foi, dit excellemment Saint Chrysostome, n'étant donnée que pour agir, toute sa vertu se réduisant à exciter dans les cœurs le zele du bien qu'elle fait connoître, son unique emploi étant de soutenir l'homme dans l'exécution de ce que le Christianisme lui prescrit, dès qu'elle n'opere plus rien de semblable, Dieu, en vue même de sa gloire, est intéressé à la laisser détruire. C'est un arbre qui doit porter des fruits, & qui ne se trouve couvert que de feuilles, c'est-à-dire, d'actions criminelles ou superflues : Dieu donc a droit de dire, *Luc. c. 13.* *Succide illam, ut quid etiam terram occupat ?* Coupez-le, cet arbre, & arrachez-en jusqu'à la racine ; car à quoi bon le conserver, puisqu'il n'est d'aucun profit & d'aucun rapport ? Or ce que l'esprit de Dieu nous a exprimé en figure touchant cette vérité, c'est ce qui se passe tous les jours & en effet, quand Dieu par le plus redoutable de ses jugements, nous prive de certaines graces choisies en quoi consiste le don de la foi. Car il ne nous avoit pas donné la foi comme une simple prérogative, pour nous distinguer des nations infidelles, ni comme un simple ornement qui ne dût qu'enrichir & parer notre ame ; nous n'étions pas seulement chrétiens, pour connoître les merveilles & les prodiges qu'un Homme-Dieu a faits pour nous, sans autre conséquence que celle

de lui en ſçavoir gré & de nous en féliciter nous-mêmes : nous l'étions pour répondre à ſes bienfaits par des actions dignes de lui & dignes de nous ; nous avions cette foi pour la faire multiplier, pour en rendre les fruits à Dieu, pour en édifier notre prochain, pour en recueillir nous-mêmes des mérites ſans nombre, & tout cela par le moyen de nos bonnes œuvres. Dieu nous viſite, & au lieu de ces bonnes œuvres, il ne trouve en nous qu'une foi inculte, aride, infructueuſe, qui, quoiqu'aroſée des pluies du ciel & engraiſſée du ſuc de la terre, c'eſt-à-dire des graces que nous recevons continuellement, demeure toujours ingrate & ne produit rien ; que fait Dieu ? il conclut ou à l'extirper tout-à-fait ou à la tranſplanter dans un autre ſol : *Succide, ut quid etiam terram occupat ?* Il commande aux Anges, miniſtres de ſa juſtice, de nous abandonner, & il renverſe dans notre ame, ainſi que parle le Prophete royal, juſqu'au fondement de tout l'édifice ſpirituel qu'il y avoit bâti : *Exinanite uſque ad fundamentum in eâ.* Qu'eſt-ce que ce fondement ? c'eſt la foi qui devoit ſoutenir toutes les vertus chrétiennes, mais qui ne ſoutenant plus rien, lorſque nous n'agiſſons plus pour Dieu, ſemble exciter Dieu à prononcer le dernier arrêt contre nous ; *Exinanite uſque ad fundamentum in eâ.* Hé bien, dit Dieu, qu'elle

Pſalm. 136.

périſſe cette foi inutile, & qu'il n'en reſte plus aucun veſtige dans ce chrétien perverti : *Uſque ad fundamentum.*

Et c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que nous voyons parmi nous des génies ſublimes, des eſprits forts, pénétrants, éclairés ſelon le monde, tomber dans des aveuglements qui font horreur, ne reconnoiſſant plus ni Dieu, ni foi, ni religion. C'eſt ainſi que nous-mêmes avec toute notre ſuffiſance & tous les avantages dont nous nous piquons, nous avons ſouvent moins de foi que des ames ſimples qui s'emploient avec humilité aux œuvres chrétiennes ; nous flattant que cette différence eſt même une marque de leur ſimplicité & de notre eſprit, & ne concevant pas que Dieu, en récompenſe de leur ferveur, ſe communique à elles, au lieu que pour punir notre lâcheté, il ſe retire de nous : c'eſt ainſi que nous perdons la grace de la foi, & que cette foi, par une ſubſtitution bien malheureuſe pour nous, paſſe aux nations étrangeres, qui font leur richeſſe de notre perte, comme dit Saint Paul, & qui entrent dans le Royaume de Jeſus-Chriſt, à meſure que nous qui en étions les héritiers, en ſommes chaſſés. Subſtitution tant de fois prédite par le Fils de Dieu, ſi manifeſtement accomplie dans tous les ſiecles du chriſtianiſme, conſommée d'une maniere ſi touchante dans le nôtre, où nous avons

vu naître de nouvelles chrétientés & comme deux mondes de fideles, les uns venus de l'orient & les autres de l'occident, par la propagation qui s'eſt faite de l'Evangile ; en même temps que l'héréſie a détaché de l'Egliſe des peuples entiers, afin qu'il ne manquât rien à cette prophétie : *Multi ab oriente venient & occidente; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* *Matth. c. 8.*

Ah ! Chrétiens, ouvrons les yeux à cette vérité, & ſuivant le précepte de notre divin Maître, travaillons, efforçons-nous de faire des œuvres conformes à notre foi. N'attendons pas que la meſure de nos péchés étant remplie, le ſoleil de juſtice s'éclipſe entiérement pour nous; puiſque notre foi n'eſt pas encore éteinte, ſervons-nous-en, non ſeulement pour engager Dieu à nous la conſerver, mais pour mériter même qu'il nous l'augmente. Déſabuſons-nous ſur-tout d'une erreur groſſiere qui nous ſéduit, de croire que renonçant aux bonnes œuvres, nous avons néanmoins toujours une intention droite de chercher Dieu & un vrai deſir de le connoître. Car comment cela pourroit-il être ? Eſt-ce par une vie lâche & toute mondaine qu'on cherche Dieu ? eſt-ce par là qu'on le trouve ? eſt-ce ainſi que l'on parvient à cette connoiſſance bienheureuſe qui fait la ſainteté des juſtes ? Dieu feroit-il donc ce qu'il eſt, ſi une telle voie nous

conduisoit à lui? Non, non, Chrétiens, cela ne se peut. Dans la naissance de l'Eglise, dit Saint Chrysostome, la foi des chrétiens se soutenoit par les miracles, quelque temps après elle se fortifia par les persécutions; mais depuis que les persécutions ont cessé, & qu'il ne plaît plus à Dieu d'opérer ces fréquents miracles, c'est par la constance dans les bonnes œuvres que nous la devons maintenir. Ceci m'engage dans la seconde Partie, où après vous avoir montré que nous perdons la foi, parce que nous négligeons les œuvres chrétiennes, je dois vous faire voir que c'est aussi par les œuvres chrétiennes que nous ranimons, & réparons notre foi altérée ou perdue. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

II. PART.

C'Est par la foi que nous devenons capables d'agir pour Dieu & de faire de bonnes œuvres; & cependant il est vrai que c'est par l'exercice des bonnes œuvres que nous parvenons à la connoissance de Dieu & au don de la foi. Ne vous imaginez pas qu'il y ait en ceci de la contradiction; pour peu que vous distinguiez ce que les Théologiens appellent les premieres graces, & les secondes graces de la foi, ou pour parler en termes plus simples, le commencement & la perfection de la foi, vous

comprenez ſans peine tout le myſtere de ces deux grandes vérités, dont voici le ſens. C'eſt par les premieres graces de la foi que nous devenons capables de faire les œuvres qui nous conduiſent au ſalut; rien de plus conſtant dans les maximes de la religion : mais auſſi rien de plus indubitable que ce que j'ajoute, ſçavoir que c'eſt par les œuvres du ſalut que nous parvenons à ces ſecondes graces, qui nous élevent, qui nous perfectionnent & qui nous établiſſent ſolidement dans la foi. C'eſt la foi, au moins commencée, qui eſt le principe néceſſaire du bien que nous faiſons pour Dieu; j'en conviens : mais on ne peut non plus diſconvenir que c'eſt le bien que nous faiſons pour Dieu, qui eſt la voie sûre pour arriver à cette foi parfaite & achevée dont dépend notre ſainteté. Appliquez-vous, Chrétiens, à ce que je vais vous dire, & ſi vous aviez le malheur d'être du nombre de ceux que le Dieu de ce ſiecle a aveuglés, comme parle l'Apôtre, ſouvenez-vous que voici la ſeule eſpérance qui vous reſte & le dernier remede pour guerir votre aveuglement.

Premiere vérité : c'eſt par les bonnes œuvres fidélement & ſincérement pratiquées que l'on arrive à la perfection de la foi. Ainſi le Centenier Corneille, dont il eſt parlé au livre des Actes, d'une foi obſcure & confuſe qu'il avoit

des mysteres de Dieu, parvint à cette foi claire & distincte qui lui fit connoître Jesus-Christ. Dieu, dit l'Historien sacré, eut égard aux œuvres de piété & de miséricorde où il s'occupoit continuellement, & touché de sa ferveur lui députa un Apôtre pour l'instruire, lui révéla le sacrement de l'Incarnation de son Fils, le disposa au Baptême. Voilà le modele que l'Ecriture nous met devant les yeux, pour nous piquer d'une sainte émulation. Prenez-garde : c'étoit un gentil, mais tout gentil qu'il étoit,
Act. c. 10. il avoit de la religion, *Vir religiosus ;* mais tout gentil qu'il étoit, il craignoit Dieu & inspiroit cette crainte à toute sa
Ibid. famille, *Timens Deum cum omni domo sua ;* mais tout gentil qu'il étoit, il faisoit aux pauvres de grandes largesses
Ibid. de ses biens, *Faciens eleemosynas multas plebi ;* mais tout gentil qu'il étoit, il
Ibid. prioit avec assiduité, *Et deprecans Deum semper.* C'est pour cela, lui dit l'Ange du Seigneur, que je suis envoyé pour vous, pour vous apprendre que vos prieres & vos aumônes sont montées jusqu'au trône de Dieu, que Dieu s'en souvient, & que ne pouvant les oublier, il a choisi Pierre le Chef & le premier Pasteur de son Eglise, pour être aujourd'hui votre Evangéliste, & pour venir vous annoncer les plus hautes merveilles de la
Ibid. loi de grace. *Orationes tuæ & eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu*

Dei. Ecoutez ceci, mes Freres, reprend éloquemment Saint Chryſoſtome, vous qui vous plaignez de n'avoir pas ces lumieres dont Dieu remplit les ames juſtes, & adorez juſques dans le diſcernement que Dieu fait des hommes, non-ſeulement la profondeur de ſes conſeils, mais la ſuavité & la douceur de ſa providence. Si Corneille n'avoit prié, s'il n'avoit été charitable, ſi dans les néceſſités publiques, il n'avoit ouvert ſes entrailles & ſon cœur, ſelon l'ordre des divins décrets, il ſeroit demeuré dans les ténebres de la gentilité. Pourquoi Dieu va-t-il le chercher au milieu d'un peuple incirconcis, & répand-il ſur lui l'abondance de ſes graces? c'eſt qu'il trouve plus en lui de ces précieuſes ſemences de la foi, plus de ces œuvres de juſtice fondées ſur le devoir commun, qu'il n'en trouve en Iſraël. Ce zele d'un gentil à ſanctifier ſa maiſon par ſon exemple, cette perſévérance dans la priere, cette inviolable probité qui lui attiroit même, ſelon Saint Luc, un honorable témoignage de toute la nation Juive, *Teſtimonium habens ab univerſa gente Judæorum;* mais par-deſſus tout cette tendreſſe de charité & cette diſpoſition ſans réſerve à ſecourir les indigents & ceux qui étoient dans la ſouffrance, voilà ce qui gagne le cœur de Dieu, ce qui détermine Dieu à remplir de ſes plus riches tréſors ce vaſe de

Ibid.

miséricorde qu'il a prédestiné pour sa gloire. Corneille donc est choisi, poursuit Saint Chrysostome, non pas à cause de sa dignité, mais en considération de

Chryſ. sa piété : *Non propter dignitatem electus, sed propter pietatem.* Soyez pieux comme lui, bienfaisants comme lui, zélés comme lui pour le soulagement des pauvres & pour l'avancement des œuvres de Dieu ; & vous verrez si Dieu, toujours fidele dans ses promesses, ne fera pas sur vous comme sur lui une effusion particuliere de son esprit, pour fortifier & pour augmenter votre foi. Il le fera, Chrétiens, & tout pécheurs que vous êtes, il enverra plutôt un Ange du ciel que de vous laisser dans votre égarement : sans y employer le ministere d'un Ange, un prédicateur suscité comme un autre Saint Pierre, pour votre conversion, en vous annonçant la divine parole vous éclaircira, vous persuadera, vous imprimera profondément dans l'ame les vérités célestes. Après l'avoir entendu, vos doutes & vos incertitudes s'évanouiront ; votre sécheresse, ou disons mieux, votre dureté pour Dieu s'amollira ; vous vous trouverez tout pénétrés des sentiments de la foi ; ces sentiments qui n'étoient en vous que superficiels & qui n'avoient nulle solidité, rempliront toute la substance & toute la capacité de votre cœur, jusqu'à faire en vous un changement visible,

visibles. On s'en étonnera dans le monde ; vous en serez vous-mêmes surpris : mais pour moi je ne le serai pas ; & connoissant le principe secret de cette merveille, je dirai aussi-bien que Saint Pierre, quand il entendit le Centenier Corneille parlant du Royaume de Dieu : *In veritate comperi, quia non est personarum acceptor Deus, sed in omni gente qui timet eum & operatur justitiam, acceptus est illi ;* en vérité je vois bien que dans toute sorte d'états c'est à celui qui craint Dieu & qui pratique le bien, que Dieu se communique. *Act. c. 10.*

En effet, mes chers Auditeurs, voilà le ressort de certaines conversions qui arrivent quelquefois & qui nous causent de l'admiration. Ce Chrétien, dans les engagements & les intrigues du monde, paroissoit avoir peu de foi ; mais malgré ce peu de foi, il faisoit des aumônes, & les faisoit libéralement ; mais convaincu lui-même de son peu de foi, il avoit tous les jours ses heures réglées pour demander à Dieu qu'il lui fît connoître les voies du salut ; mais avec son peu de foi il vouloit que Dieu fût servi dans sa maison, & n'auroit pas souffert impunément un domestique vicieux & impie : tout cela lui a attiré de la part de Dieu une grace qui l'a ramené dans le bon chemin, & d'un mondain tiede & lâche qu'il étoit, il est enfin devenu un véritable & parfait Chrétien. *Orationes*

tuæ & eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei. Quand nous n'aurions pas ces exemples de l'Ecriture pour nous convaincre, l'ordre même & la convenance des choses seroit une preuve évidente pour nous faire voir qu'il en doit être ainsi. Je sçais que Dieu par un miracle de sa puissance, peut, sans le concours de nos bonnes œuvres, rétablir la foi dans nos esprits quand elle y est affoiblie & altérée, & qu'usant de l'empire absolu qu'il a sur nous, il peut alors, comme dit Saint Paul, commander que la lumiere sorte du centre de l'obscurité
2. Cor. même; *Qui dixit de tenebris lucem splen-*
c. 4. *descere;* je sçais qu'il le peut, & que par une grace purement gratuite, il lui plaît même quelquefois de le vouloir : mais d'attendre qu'il le veuille en effet, & de compter sur ce miracle, qui cesseroit d'être miracle si nous avions droit de nous le promettre & de l'espérer, il n'y a que notre présomption ou notre ignorance qui puisse aller jusques-là.

C'est par les œuvres encore une fois qu'il faut réparer les breches de la foi; & de là vient que dans le langage des Peres, ces bonnes œuvres sont appellées communément œuvres édifiantes, & que nous exprimons leur vertu par le terme d'édification, parce que c'est par elles que doit être édifiée la foi d'un juste; & par elles que doit être relevée la foi d'un pécheur. Voilà pourquoi le grand Apôtre,

écrivant à son disciple Timothée, l'avertissoit & le conjuroit de ressusciter dans lui-même la grace qu'il avoit reçue par l'imposition de ses mains : *Propter quam causam admoneo te, ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum.* Et moi adressant aujourd'hui ces mêmes paroles à un Chrétien froid & languissant dans la foi, mais qui voudroit avoir une foi plus vive, & qui cherche sincérement à la réveiller, je lui dis dans le même esprit : ressuscitez, mon Frere, ressuscitez cette foi que vous avez reçue par l'impression du caractere de votre baptême : il y a trop long-temps que vous la tenez comme ensevelie ; ressuscitez-la, & faites-en une foi vivante. Or vous avez entre les mains un moyen sûr & infaillible pour la faire revivre, qui est de la faire agir. Vous ne pouvez pas encore servir Dieu ni accomplir la loi de Dieu, avec cette vivacité de foi qu'ont eu les Saints ; mais si vous ne l'avez pas encore, vous pouvez vous mettre en devoir de l'obtenir ; vous pouvez intéresser Dieu à vous l'accorder ; vous pouvez employer pour cela des intercesseurs puissants auprès de lui, qui sont les pauvres ; vous pouvez en réglant votre maison, en faisant justice à qui vous la devez, en inspirant l'amour de la vertu à vos enfants, le forcer par une aimable violence à vous rendre cet esprit de religion que vous semblez avoir perdu. Cette œuvre de charité que vous

2. Tim. c. 1.

entreprendrez, ou à laquelle vous contribuerez, ce secours que vous donnerez dans une nécessité pressante à une famille ruinée & affligée, ces vœux que vous porterez vers le ciel, & cette priere que vous ferez à Dieu, voilà l'étincelle qui rallumera ce flambeau de la foi que vous aviez éteint : voilà ce que Saint Paul a entendu par cet avis si salutaire & si important, *Ut resuscites gratiam Dei quæ est in te.*

Et il étoit bien juste, comme l'a remarqué Saint Chrysostome, il étoit de l'intérêt même de Dieu que nous fussions assujettis à cette loi de providence ou, si vous voulez, de prédestination. Car enfin, pour peu que je sois équitable, il faut que dans le désordre de ma foi, j'en revienne toujours à ces deux principes ; l'un que Dieu étant mon souverain bien, il est pour moi d'une absolue nécessité que je le cherche ; l'autre, que si je dois jamais espérer de le trouver, c'est par l'exercice des bonnes œuvres. Dieu veut être cherché dans cette vie : le Prophete me l'apprend : *Quærite Dominum dùm inveniri potest ;* cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver. Il habite une lumiere inaccessible ; mais c'est pour cela, me dis-je à moi-même, que je dois par de vertueuses & de saintes actions travailler à m'approcher de lui : car si sa lumiere est inaccessible à l'orgueil, elle ne l'est pas à l'humilité, elle

Isaïæ. c. 55.

ne l'eſt pas à la pureté de cœur, elle ne l'eſt pas à la ferveur ni aux autres vertus chrétiennes. Et qui chercherois-je donc, ô mon Dieu, ſi je ne vous cherche pas, vous qui êtes ma béatitude & ma fin derniere ? Pourquoi m'avez-vous donné une raiſon, ſi ce n'eſt pour vous chercher ? Ne ſuis-je pas trop heureux, tandis que le monde s'occupe à chercher la vanité & le menſonge, d'être obligé de chercher en vous la vérité éternelle ? Mais ſi je vous trouve jamais, puis-je douter, Seigneur, que ce ne ſoit par des œuvres qui trouvent grace devant vous, par des œuvres qui vous glorifient, & qui me donnent ainſi accès & m'introduiſent auprès de vous ? Car comment pourrois-je autrement trouver le Dieu des vertus, que par les vertus mêmes ? Ce raiſonnement, Chrétiens, qui eſt invincible, & que l'infidélité ne peut détruire, produit en moi deux admirables effets : car il m'engage d'une part, malgré le déréglement de ma foi, à faire cependant de bonnes œuvres, à éviter le mal, à être miſéricordieux & compatiſſant, parce que je ſuis certain que ſi jamais Dieu ſe découvre à moi & me révele ſes jugements, ce ſera par là. Et d'ailleurs il me déſabuſe d'une erreur groſſiere, où je pourrois tomber & qui acheveroit de me pervertir, ſçavoir, que je puis en même temps renoncer aux bonnes œuvres ou les négliger, & avoir néanmoins une

volonté droite & véritable de chercher Dieu : puifque Dieu, comme je l'ai dit, ne fe trouvant que par les bonnes œuvres, renoncer aux bonnes œuvres, c'eft par une fuite néceffaire ne vouloir pas le chercher, ou vouloir tout à la fois accorder deux chofes contradictoires.

Vous me direz que pour pratiquer ces bonnes œuvres par où l'on parvient à la perfection de la foi, vous n'avez pas encore affez de foi ; mais je réponds, & c'eft une feconde vérité qui demanderoit un difcours entier fi je parlois à des Chrétiens moins intelligents : je prétends, dis-je, qu'en quelque défordre que nous puiffions être à l'égard de la religion, non - feulement il nous refte toujours affez de foi pour faire ces œuvres qui doivent rétablir notre foi, mais que nous devons plutôt craindre qu'il ne nous en refte trop pour fervir à notre condamnation fi nous ne les faifons pas. Reconnoiffons dans nous le don de Dieu & béniffons aujourd'hui le Ciel d'un avantage dont nous n'avons peut-être jamais profité, parce qu'il y a bien de l'apparence que nous ne l'avons jamais compris. Difons avec Ifaïe : *Nifi Dominus reliquiffet nobis femen, quafi Sodoma fuiffemus, & quafi Gomorrha fimiles effemus* ; Si le Seigneur au milieu de nos égarements ne nous avoit réfervé une divine femence (or vous verrez comment il nous l'a réfervée) nous aurions été femblables

Ifaïæ. c. 1.

à Sodome & Gomorre. Consolons-nous encore une fois par ces paroles du Prophete qui nous regardent personnellement. En effet, quand nous n'aurions que la foi d'un Dieu & celle de ses adorables attributs qui, quoiqu'invisibles d'eux-mêmes, nous sont rendus visibles par les créatures, en faudroit-il davantage pour nous déterminer à tout le bien qu'on exige de nous? Qui est-ce qui inspiroit à ce Centenier dont je vous ai produit l'exemple, tant de ferveur dans ses prieres & dans ses aumônes? Ce n'étoit pas la foi de Jesus-Christ, car Jesus-Christ ne lui avoit pas encore été annoncé : ce n'étoit pas celle de Moïse ni des Patriarches, car étant gentil, il ne connoissoit pas le Dieu d'Israël sous cette qualité de Dieu d'Israël; c'étoit la foi d'un premier Etre & d'une souveraine justice qni préside à tout l'univers : il croyoit un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes; & cela seul lui faisoit conclure, qu'étant riche, il devoit partager ses biens avec les pauvres; qu'étant pere, il devoit entretenir l'esprit de religion dans ses enfants; qu'étant maître, il devoit donner l'exemple à ses domestiques; qu'étant homme, & homme pécheur, il devoit prier & faire des fruits de pénitence. Ne croyons-nous pas un Dieu comme lui? & dans les plus épaisses ténebres où le libertinage du monde

pourroit nous jeter, ne conservons-nous pas comme lui cette premiere notion de la divinité, que le péché n'efface point? Nous avons donc aussi-bien que lui une foi du moins commencée; je dis une foi qui suffit pour nous engager à remplir tous les devoirs de la charité & de la piété, & qui par l'accomplissement de ces devoirs, nous conduiroit infailliblement à cette perfection de foi que nous n'avons pas. Or cette notion d'un Dieu juste & proprement, Seigneur, ce que vouloit nous marquer votre Prophete, quand il disoit que vous nous aviez laissé une semence de foi: *Nisi Dominus reliquisset nobis semen.* Car de quelque maniere que je raisonne, & quelque systême que je me fasse en matiere de religion, cette semence de foi subsiste toujours: il y a un Dieu; donc je dois également l'honorer & par mes sentiments & par mes œuvres.

Prenez-garde, Chrétiens, à la réflexion de Saint Augustin sur une parole de l'Evangile, qui va servir de conclusion à tout ce discours. Les Juifs qui s'éleverent contre Jesus-Christ, & qui se déclarerent ses persécuteurs, étoient visiblement des incrédules; leur foi étoit corrompue, & ils vivoient dans un éloignement extrême de Dieu; cependant ils avoient encore assez de lumiere pour entrer dans la voie que Dieu leur montroit, & pour s'y avancer. Car

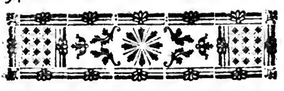
Jesus-Christ leur disoit expressément : *Ambulate dùm lucem habetis* ; marchez pendant que vous avez la lumiere. Ils avoient donc dans le déclin même de leur foi une lumiere, quoique sombre, mais suffisante pour marcher, c'est-à-dire pour travailler & pour opérer ce qui les auroit fait sortir des ombres de la mort où ils étoient malheureusement enveloppés, & ce qui les eût accoutumés à ce grand jour de la loi de grace dont leurs yeux foibles & malades étoient éblouis. Voilà, homme du monde, voilà, pécheur qui m'écoutez, ce que je puis bien vous appliquer à vous-même. La foi est languissante dans votre cœur, & même elle y paroît absolument éteinte ; il est vrai : mais après tout jusques dans votre infidélité, si vous voulez bien sonder le fond de votre conscience, & prêter l'oreille à sa voix, vous trouverez qu'il y a toujours certains remords intérieurs que vous sentez au moins de temps en temps, & que font naître malgré vous mille objets dont vos yeux sont frappés : vous trouverez qu'il y a toujours certains retours qui vous piquent, certains doutes qui vous troublent, certaines inquiétudes que vous portez dans le secret de l'ame, & que la dissipation du monde ne peut tellement assoupir, qu'elles ne se réveillent quelquefois, & lorsque vous vous y attendez le moins : vous trouverez qu'il y a toujours certaines

Joan. c. 12.

vues qui vous ſurprennent à certains moments & qui vous ſaiſiſſent tout à coup ; certaines frayeurs ſubites qui vous allarment au milieu même ou de vos affaires humaines ou de vos divertiſſements les plus profanes ; c'eſt ce que vous avez éprouvé en bien des rencontres, ce que vous éprouvez encore, & là-deſſus je ne veux point d'autre témoin que vous. Or qu'eſt-ce que tout cela, que des principes de foi, quoiqu'éloignés, dont il ne tient qu'à vous de profiter ? Ah ! mon cher Auditeur, ſuivez ces impreſſions ſalutaires, agiſſez, faites quelques efforts, quelques pas, *Ambulate ;* il ne faut rien davantage avec la grace qui ne vous manquera point, pour rendre à ces premieres racines toute leur vertu : elles s'étendront, elles croîtront, elles pouſſeront peu à peu de nouveaux fruits ; la foi revivra dans vous, & vous revivrez avec la foi. Aidez-nous, Seigneur, à la reſſuſciter ; & puiſque c'eſt par les œuvres qu'elle doit renaître & ſe maintenir dans le Chriſtianiſme, aidez-nous à rallumer notre zele & à ranimer notre ferveur dans la pratique des ſaints exercices de la religion. De tous les dons que nous avons reçu de votre infinie miſéricorde, le plus précieux, c'eſt la foi : mais où la réduiſent tous les jours l'aveuglement de nos paſſions & les enchantements du monde ? Qu'eſt-elle devenue, cette foi ſi néceſſaire ? où eſt-elle ? Je ne

demande pas où en sont les apparences; nous les avons conservées : mais où en est l'esprit, où en est la pureté, la fermeté, la force & l'activité ? où en sont les œuvres ? Cependant sans cet esprit de la foi, sans cette force & cette activité de la foi, sans ces œuvres de la foi, qu'est-ce que le reste, & qu'en pouvons-nous attendre ? Que dis-je, Seigneur ? ce reste de foi que le monde n'a pu encore nous enlever, nous peut rendre la vie, tout foible qu'il est, si nous prenons soin de le cultiver ; & c'est pour cela que nous implorons votre secours ; vous ne nous le refuserez pas, ô mon Dieu. Touché de notre confiance, vous écouterez notre priere ; & soutenus de votre grace, nous reprendrons une ardeur plus vive & plus agissante que jamais. Pour réparer les pertes passées, nous redoublerons notre travail, & à proportion de notre travail, vous nous éclairerez, vous nous éleverez, vous nous récompenserez dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.





SERMON

POUR LE CINQUIEME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la vraie & la fausse Piété.

Amen dico vobis : nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum & pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.

Je vous dis en vérité : si votre justice n'est au dessus de celle des scribes & des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. En S. Luc, ch. 3.

C'EST la haute idée que Jesus-Christ nous donne de la loi évangélique & de la perfection qu'elle renferme. Vous sçavez, mes chers Auditeurs, ce qu'étoient les pharisiens parmi les Juifs : des hommes solitaires & retirés, éloignés de la multitude & séparés du

commerce du peuple ; des hommes regardés comme des ſaints, également reſpectés des petits & des grands, & dont la vie exemplaire faiſoit tout enſemble & l'admiration & l'édification publique. Mais qui l'eût cru ? malgré toute leur ſainteté, le Fils de Dieu nous déclare aujourd'hui dans ſon Evangile, & nous l'aſſure même avec ſerment, *Amen dico vobis*, que ſi notre piété ne ſurpaſſe encore celle de ces dévots de la ſynagogue, nous ne ſerons jamais reçus dans le Royaume céleſte ; que la plus éminente vertu où ils paroiſſoient élevés, ne ſuffit pas pour le premier degré de la perfection d'un chrétien, & que de s'en tenir là, ce ne ſeroit ni ſatisfaire à nos devoirs, ni remplir notre vocation. Parole du Fils de Dieu, qui devroit, ce ſemble, nous jeter dans le découragement, & nous inſpirer un ſecret déſeſpoir. Mais ce n'eſt point, mes Freres, le deſſein que s'eſt propoſé le Sauveur du monde ; s'il prononce des arrêts, c'eſt pour nous inſtruire, & non pour nous perdre ; s'il parle, c'eſt en maître, non en juge : & s'il nous met devant les yeux, l'exemple des phariſiens, c'eſt ſeulement pour nous faire connoître quels déſordres peuvent corrompre la plus apparente dévotion, & pour nous apprendre à les éviter. Sujet d'une conſéquence infinie ; & de tous ceux que j'ai traités dans

cette chaire, ou que j'y dois traiter; voilà peut-être le plus moral & le plus utile. Nous ne sommes tous sur la terre que pour servir Dieu : c'est au service de Dieu que notre salut est attaché ; c'est de là que dépend notre éternité bienheureuse ou malheureuse. Mais dans ce service de Dieu il y a des écueils à craindre ; & combien donc nous est-il important d'en avoir une pleine connoissance, afin de nous en préserver. Demandons les lumieres du Saint-Esprit, & pour les obtenir adressons-nous à Marie. *Ave.*

L'Or le plus brillant n'est pas toujours le plus pur, & la piété la plus éclatante n'est pas toujours la plus solide ni la plus parfaite. En pouvons-nous souhaiter un témoignage plus authentique & plus sensible que celui des Pharisiens & des Docteurs de la loi ? Leurs œuvres les plus saintes en apparence ne leur étoient pas seulement inutiles devant Dieu, mais c'étoient des œuvres expressément réprouvées de Dieu : pourquoi cela ? par trois grands désordres que nous y pouvons remarquer, & que j'entreprends de combattre dans les trois parties de ce discours. En effet, qu'étoit-ce que cette piété pharisienne ? une piété hypocrite, une piété fausse & vicieuse, premiérement dans son sujet,

secondement dans sa fin, troisiémement dans sa forme. Prenez garde, s'il vous plaît : vicieuse dans son sujet, parce qu'elle affectoit une régularité scrupuleuse sur les moindres observances, tandis qu'elle négligeoit les devoirs les plus essentiels; vicieuse dans sa fin, parce qu'elle n'agissoit qu'en vue de ses propres avantages & que pour des intérêts tout humains; enfin vicieuse dans sa forme, parce qu'elle étoit toute extérieure, & qu'elle ne consistoit qu'en certains dehors : voilà pourquoi le Fils de Dieu l'a si hautement attaquée, & pourquoi il l'a si souvent frappée de ses anathêmes. Mais voulons-nous, mes Freres, par une piété sincere & véritable assurer auprès de Dieu notre salut & nous rendre agréables à ses yeux ? Appliquons-nous à corriger dans nous-mêmes ces trois défauts; c'est-à-dire, que notre piété soit entiere, qu'elle soit désintéressée, & qu'elle soit intérieure : entiere pour embrasser tout ce qui concerne le service de Dieu, soit grandes ou petites choses, & surtout pour ne pas préférer le conseil au précepte; désintéressée, pour ne chercher que Dieu & le Royaume de Dieu, sans égard à tout ce que nous en pourrions d'ailleurs espérer par rapport au monde & aux affaires du monde; intérieure, pour résider dans le cœur & pour partir du cœur. Si par ces trois

caracteres nous ne nous élevons au dessus des pharisiens, si nous ne donnons à notre piété plus d'étendue, si nous ne lui proposons une fin plus noble, si elle n'a son principe dans le secret & le fond de l'ame, ne nous flattons pas qu'elle nous fasse jamais trouver grace devant Dieu : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm scribarum & pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum ;* c'est de quoi je vais vous convaincre par ordre, & ce que je vous prie d'écouter avec attention.

I. PART. QU'il y ait une piété, Chrétiens ; dont le défaut consiste à se licencier dans les petites choses, tandis qu'elle tient ferme dans les grandes, je ne m'en étonne pas ; c'est l'effet de notre fragilité, & cette fragilité est si naturelle, qu'elle paroît en quelque sorte pardonnable. Mais qu'il se trouve une prétendue piété, dont le caractere soit d'être exacte jusqu'au scrupule dans les plus légeres pratiques, & de négliger du reste les points de la loi les plus importants, c'est la plus grossiere de toutes les illusions, & un désordre que nous pouvons traiter de folie & de renversement d'esprit. Car de quel usage peut être ce zele pour l'observation des simples conseils, lorsqu'en même temps on abandonne & qu'on viole les plus exprès commandements ?

En m'attachant au précepte ſans aller juſques au conſeil, je ne laiſſe pas de marquer à Dieu une fidélité dont il me tiendra compte, puiſqu'après tout je fais ce qu'il exige de moi & j'obéis à ce qu'il m'ordonne; mais en m'aſſujettiſſant au conſeil, ſans prendre ſoin de ſatisfaire au précepte, je me conſume d'un vain travail, & je me rends même coupable aux yeux de Dieu, puiſque ſous ombre d'une perfection imaginaire, je tranſgreſſe ſes adorables volontés & je n'accomplis pas mes plus étroites obligations.

Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs, un des déréglements les plus ordinaires dans le monde, je dis dans le monde chrétien; & c'eſt l'abus viſible & inſoutenable que le Fils de Dieu condamnoit dans les Phariſiens, & qui regne encore parmi nous : concevez-le bien dans la perſonne de ces ſages du Judaïſme, afin de le corriger dans votre propre conduite : Car malheur à vous Scribes & Phariſiens hypocrites, leur diſoit le Sauveur des hommes : *Væ vobis Scribæ & Pharifæi hypocritæ* : pourquoi ? parce que toute votre piété ſe réduit à certaines cérémonies, à certaines coutumes, à payer certaines dîmes, dont la loi ne fait point mention & dont vous pourriez abſolument vous diſpenſer ; & que cependant vous oubliez les devoirs capitaux de la juſtice,

Ibid. de la charité, de la miséricorde : *Quid decimatis mentham & anethum, & reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, misericordiam & fidem.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugements, & tous les jours, vous y commettez les plus criantes injustices ; la loi vous récommande d'être fideles dans la société & le commerce de la vie, & vous êtes remplis d'artifices & de déguisements ; la loi veut que vous soyez charitables envers le prochain, doux & patients, & par une rigueur outrée vous éclatez sur les plus foibles sujets, sans sçavoir compatir aux infirmités humaines. Guides aveugles, vous craignez d'avaler un moucheron, & vous dévorez sans peine un chameau : *Ibid.* *Duces cæci, excolantes culicem, camelum autem glutientes.* Ainsi, dis-je, leur parloit le Fils de Dieu, & ce fut là en effet toujours le vice des Phariſiens. S'agissoit-il du jour du Sabbat ? ils le gardoient avec superstition ; mais à ce même jour du Sabbat ils formoient des intrigues contre Jesus-Christ, & prenoient des mesures pour le perdre. Etoit-il question de laver ses mains avant le repas ? ils faisoient un crime aux Apôtres d'y manquer ; mais en même temps ils ne comptoient pour rien le droit de la nature le plus inviolable & le plus sacré, qui est d'honorer ses parents ; ils apprenoient aux enfants

à les mépriser, à leur être ingrats & à leur refuser les secours nécessaires. Falloit-il paroitre dans le prétoire de Pilate, où un Homme-Dieu, le libérateur d'Israël & le Saint des saints contre qui ils s'étoient déclarés, devoit être interrogé & jugé ? ils refusoient d'y entrer, parce que c'étoit la veille de Pâques, & un jour où les Juifs ne pouvoient approcher d'un Païen sans contracter une espece d'impureté qui les mettoit hors d'état de manger l'Agneau paschal : *Et non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur.* Mais voilà sans doute, dit Saint Augustin, des consciences bien timorées : ils craignoient que la maison de Pilate ne les infectât, & il ne craignoient point d'être souillés du plus sacrilege & du plus noir attentat : ils n'osoient se faire voir chez un juge étranger, mais ils avoient assez d'assurance pour persécuter l'innocent & pour l'opprimer, pour susciter contre lui de faux témoins, pour verser son sang & le faire mourir sur une croix. *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis sanguinem fundere non timebant.*

Joan. c. 18.

Aug.

Or n'est-ce pas-là, Chrétiens, une image bien ressemblante de la piété de notre siecle ? Car ne regardons point cette dévotion pharisienne comme un phantôme que la loi de Jesus-Christ a dissipé ; elle subsiste encore, & elle

subsiste jusques au milieu du Christianisme, jusques dans le sein de l'Eglise. En voulez-vous être persuadés ? il ne faut qu'un peu d'attention à ce qui se passe tous les jours autour de vous. Un homme a ses heures & ses temps marqués pour la priere, pour la lecture des bons livres, pour la fréquentation des Sacrements; c'est un ordre de vie qu'il s'est tracé, ou qu'il a reçu d'un directeur; il y est attaché, & toutes les affaires du monde ne lui feroient pas omettre un point de ce qu'on lui a prescrit, ou de ce qu'il s'est prescrit lui-même. Mais du reste entendez-le parler dans une conversation : il tiendra les discours les plus satyriques & les plus médisants; d'un ton pieux & dévot il condamnera l'un, il révélera ce qu'il y a de plus secret dans la conduite de l'autre, il n'épargnera personne ; & comme s'il étoit envoyé du ciel pour la réformation générale des mœurs, il fera impunément le procès à tout le genre humain. Mais voyez-le agir dans un différent où il se croit offensé, il n'y aura point de satisfaction qu'il ne demande, ni peut-être même point de réparation qui le puisse contenter. Il regardera sa propre cause comme la cause de Dieu, ou du moins jamais ne lui mettrez-vous dans l'esprit qu'il ait quelque tort, & que toute la justice ne soit pas pour lui. Principe spécieux dont il s'autorisera pour nourrir

dans son cœur les plus vifs ressentiments, & pour justifier dans la pratique les plus injustes & les plus malignes vengeances. Une femme est la premiere à toutes les saintes assemblées, elle a l'usage de la méditation, elle aspire à l'oraison la plus relevée, elle ne se pardonneroit pas de s'être dérangée seulement une fois d'une certaine méthode qu'elle suit, & dont elle s'est fait une regle invariable : mais venez à la contrarier dans une rencontre, vous la trouverez fiere, hautaine, impatiente & aigre, se prévalant de sa vie réguliere & de son exacte vertu, pour vouloir être d'ailleurs en liberté de faire tout ce qu'il lui plaît & selon qu'il lui plaît. Mais tâchez à pénétrer dans l'intérieur de son ménage, & sçachez comment elle s'y comporte, elle n'a ni complaisance pour un mari, ni affection pour des enfants, ni vigilance sur des domestiques; il faut que chacun souffre de ses caprices, & tour à tour essuie ses chagrins. Pourvu qu'elle ait passé devant les Autels une partie de la journée, qu'elle ait assisté à certaines cérémonies, tout seroit renversé dans une maison qu'à peine elle y prendroit garde & y donneroit quelque soin. Que n'aurois-je point à dire de tous les autres états si je voulois pousser plus loin ce détail ? En est-il un qui ne me fournît des exemples sensibles & fréquents

de ces piétés frivoles & mal entendues ? Les ministres mêmes du Seigneur, qui néanmoins doivent servir de modeles aux peuples & les conduire dans les voies de Dieu, ne tombent-ils jamais dans un égarement si funeste ; & combien en a-t-on vu témoigner le zele le plus ardent pour maintenir ou pour rétablir la discipline de l'Eglise, & cependant diviser en quelque sorte l'Eglise même, la troubler, la scandaliser, y entretenir les factions & les révoltes ? Sur cela, mes chers Auditeurs, que puis-je faire autre chose que de reprendre l'anathême lancé par Jesus-Christ, & de redire après lui : *Væ vobis*, malheur à vous ; non plus seulement à vous, Scribes & Pharisiens, mais à vous, Chrétiens, indignes du nom que vous portez & de la religion que vous professez ? Malheur, non point seulement à vous qui vivez dans un libertinage déclaré & vous abandonnez ouvertement à la corruption du monde, mais à vous qui faisant état d'être à Dieu & de vous avancer dans le service de Dieu, voulez porter votre vol aux plus hauts degrés de la sainteté, tandis que vous en négligez les fondements.

Car quels sont les fondements de la sainteté chrétienne, telle que Jesus-Christ lui-même nous l'a proposée ? L'exemple de ce jeune homme de l'Evangile nous

le fait évidemment connoître. Il se sentoit touché de Dieu, il vouloit travailler à sa sanctification & à son salut, & sur cela il vint consulter ce divin Maître, à qui de toutes parts l'on s'adressoit pour entendre de sa bouche les vérités éternelles. Or que lui dit d'abord le Fils de Dieu ? Lui parla-t-il d'un renoncement absolu à tous les biens qu'il possédoit ? lui expliqua-t-il les mystiques opérations de sa grace ? l'entretint-il des dons sublimes & particuliers d'une oraison extraordinaire ? non, mes chers Auditeurs : mais gardez les commandements, lui répondit cet Homme-Dieu, *Serva mandata.* Voilà, préférablement à tout le reste, ce que vous avez à faire ; & si vous ne bâtissez là-dessus tout l'édifice de votre perfection, n'étant appuyé que sur le sable, il se détruira de lui-même & vous accablera sous ses ruines. *Matth. c. 19.*

Je puis donc appliquer ici ce que disoit le grand Apôtre : Quand je parlerois toutes les langues du monde & le langage même des Anges ; Quand j'aurois le don de prophétié, que je serois instruit de tous les mysteres de Dieu, & que rien n'échapperoit à mes connoissances, quand je ferois des miracles jusqu'à transporter les montagnes, que j'épuiserois tous mes fonds pour le soulagement & la subsistance des pauvres, que je me présenterois au martyre & que je livrerois mon corps aux plus cruels tourments,

si je n'ai pas la charité de Dieu, (or comment l'aurois-je en n'observant pas ce que m'impose, sous de grieves peines, la loi de Dieu?) si, dis-je, je n'ai pas cette charité divine, je ne suis rien, ou je ne suis tout au plus qu'un airain sonnant & qu'une cymbale retentissante. Ce n'est pas assez : mais comme le même Docteur des nations, parmi les caracteres de la charité dont il releve si haut l'excellence, nous marque en termes formels & en détail qu'elle est patiente, qu'elle est douce & bienfaisante, qu'elle n'est sujette ni aux jalousies ni aux emportements & aux coleres, qu'elle ne pense point mal du prochain, qu'elle n'aime point l'injustice, & qu'elle ne s'en réjouit point, enfin qu'elle endure tout, qu'elle supporte tout; il s'ensuit de là que si je ne sçais pas me modérer dans les rencontres, & selon l'expression de l'Evangile, posséder mon ame dans la patience; que si je n'ai pas toute la douceur qu'il faut pour entretenir la paix dans une famille & avec des proches; que si bien-loin d'être porté à obliger & à contenter tout le monde, je conçois de secrettes envies contre l'un, je me laisse aller à des éclats contre l'autre; que si je me préviens aisément de faux soupçons & de préjugés désavantageux aux personnes avec qui j'ai à vivre, ou qui sont sous mon obéissance; que si prenant pour équité tout ce qu'un

qu'un zele aveugle m'inspire, je travaille sourdement à chagriner le prochain, à le traverser & à l'humilier, & que sa peine à laquelle je devrois être sensible, soit au contraire un sujet de triomphe pour moi: avec cela, j'ai beau d'ailleurs multiplier exercices sur exercices & prieres sur prieres, toute ma piété s'évanouit comme une fumée, & ne peut être devant Dieu de nul poids.

De là même que n'aurions-nous point lieu de penser & de dire, mes chers Auditeurs, de ces femmès pieuses ou se flattant de l'être, mais qui sans égard à l'engagement d'un légitime mariage & au sacré lien dont elles sont attachées, demeurent tranquillement dans des divorces qu'elles tâchent de justifier par de spécieux prétextes, & que le public équitable & droit est forcé de condamner? Que ne pourrions-nous point penser & dire de tant d'autres sur divers sujets que je passe & qui ne sont que trop connus? Qu'en pense-t-on en effet, & qu'en dit-on? on demande comment telle ou telle chose, dont elles n'ont aucun remords de conscience, peut s'accorder avec la dévotion: on ne le comprend pas, & il est aussi très-difficile & même impossible de le comprendre. Cependant elles s'en tiennent à leurs pratiques ordinaires, elles y appliqueut toutes leurs pensées, elles y donnent tous leurs soins; & si elles s'accusent au saint tribunal, si

elles croient avoir des reproches à se faire, ce n'est que de quelques négligences là-dessus, & de quelques fragilités qu'elles se représentent comme de grieves transgressions.

Mais quoi ? ces pratiques ne sont-elles pas bonnes, & doit-on les négliger ? Ah ! Chrétiens, voilà notre aveuglement, d'aller toujours aux extrémités qui sont vicieuses, & de ne perdre jamais le milieu où consiste la vertu. De borner sa piété à certains points de surérogation & de pure dévotion, qui ne sont que le complément de la loi, tandis qu'on en laisse le fonds, c'est un excès dont la seule exposition que je viens de faire, vous découvre assez le désordre : mais aussi de se renfermer tellement dans le fonds & l'obligation de la loi, qu'on ne se porte jamais au delà, & qu'on abandonne toutes les pratiques d'une ferveur chrétienne, c'est un autre excès injurieux à Dieu & à sa grace, pernicieux pour nous-mêmes & très-dangereux dans ses suites : injurieux à Dieu, qui se montre si libéral envers nous, & avec qui l'on use de réserve : injurieux à la grace de Dieu, qu'on retient captive & dont on mesure les mouvements, quoique dans son action elle soit essentiellement libre ; pernicieux pour nous-mêmes, puisque par-là nous nous privons d'un comble infini de mérites & de trésors célestes que nous pourrions amasser en cette vie

& que nous retrouverions dans l'éternité ; enfin très-dangereux dans ses suites, puisque de la négligence à l'égard des plus petites choses l'on va promptement à la négligence dans les grandes. Quelle est donc la perfection, & par conséquent la vraie piété ? c'est l'assemblage des unes & des autres ; c'est cette plénitude de fidélité qui réunit tout & qui embrasse tout, le précepte & le conseil : le précepte par devoir, & le conseil par amour ; le précepte parce que c'est l'ordre de Dieu ; & le conseil parce que c'est le gré de Dieu. Car voilà l'exemple que Jesus-Christ même, notre Sauveur & notre modele, nous a donné, lorsque se présentant au baptême de Jean, il dit à ce divin précurseur qui dans la surprise où le jetoit l'humilité de son Maître, refusoit de le baptiser : ne vous opposez point à ce que je fais ; il faut que j'accomplisse ainsi toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Voilà ce que le même Fils de Dieu nous a encore proposé dans sa personne pour notre instruction & comme le sujet de notre imitation, lorsqu'il disoit aux Juifs qu'il n'étoit pas venu pour abolir la loi, mais pour la remplir ; & qu'expliquant ensuite ce que c'est que de remplir la loi, il ajoutoit qu'il n'en passeroit pas un point ni une lettre : *Iota unum aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant.* Voilà l'excellente regle qu'il nous a

Matth. c. 3.

Matth. c. 5.

prefcrite en deux paroles, qui dans leur briéveté font comme le précis de toute la conduite d'un chrétien : faites ceci, & n'omettez pas cela ; faites ceci, on vous le commande, & n'omettez pas cela, on vous y exhorte : puifqu'on vous commande l'un, vous le devez faire avant toutes chofes, & c'eft par où il faut commencer ; & puifqu'on vous exhorte à l'autre, vous ne devez pas l'omettre, mais un faint zele de plaire à Dieu & de vous avancer dans les voies de Dieu, doit vous y engager. *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* De là, mes Freres, s'il y avoit à choifir entre l'un & l'autre, le premier demanderoit inconteftablement la préférence ; mais l'un peut s'accorder parfaitement avec l'autre, & la vraie piété fait cette merveilleufe union. Piété entiere dans fon fujet ; & de plus, piété défintéreffée dans fa fin : nouvel avantage qui la diftingue de la piété des pharifiens, comme nous l'allons voir dans la feconde Partie.

Matth. c. 23.

II. PART.

ENtre les paffions, il n'en eft point de plus commune ni de plus répandue dans les cœurs des hommes que l'intérêt, & je puis même ajouter que l'intérêt eft une paffion univerfelle, qui entre dans toutes les autres, & qui leur donne pour agir le mouvement & l'impreffion. En effet, l'intérêt tel que je l'entends, n'eft

autre chose que l'amour de soi-même, & qui ne sçait pas jusqu'où s'étend cet amour propre, & quelle est son adresse à s'insinuer par-tout & à se trouver en tout? Que prétend le vindicatif en poursuivant avec chaleur son ennemi, & cherchant à le détruire? il veut contenter son ressentiment, & cette satisfaction qu'il se procure, c'est ce que j'appelle son intérêt; il en est de même du libertin, du voluptueux & des autres. Mais, Chrétiens, ce que nous ne pouvons assez déplorer, c'est que la piété n'ait pas été elle-même à couvert des atteintes de l'intérêt, & qu'il corrompe encore tous les jours ce qu'il y a de plus pur & de plus saint dans le christianisme.

Telle fut la passion prédominante des Pharisiens; & selon le rapport que nous en font les Evangélistes, deux fins principales étoient tout le motif de leur religion & des bonnes œuvres qu'ils pratiquoient : ils vouloient être honorés, & malgré l'austérité qu'ils affectoient au dehors, ils vouloient être abondamment pourvus de tout ce qui peut contribuer aux commodités & aux douceurs de la vie; le spécieux & l'utile, un état aisé & une domination absolue sur les esprits, voilà où ils aspiroient. Et que faisoient-ils pour cela? tout ce que les Saints ont coutume de faire par le principe d'une vraie piété; ils se tenoient dans la retraite, ils passoient les journées entieres

& même les nuits dans le temple ; ils employoient presque tout le temps ou à chanter les louanges du Seigneur en présence de son autel, ou à s'entretenir avec lui en de longues oraisons ; ils ne respiroient, ce semble, que pénitence & que mortification, ils ne parloient que d'abstinences & de jeûnes ; ils condamnoient tout ce qu'ils voyoient, & gémissoient sans cesse sur la dépravation des mœurs & la corruption de leur siecle. De là qu'arrivoit-il ? ce qui n'est encore que trop de fois arrivé dans les âges suivants : les peuples crédules & faciles à séduire par les apparences, concevoient pour eux de la vénération ; grand nombre de femmes pieuses de cœur & conduites par une bonne intention, mais du reste selon la foiblesse ordinaire de leur sexe, jugeant de la dévotion par je ne sçais quelle sévérité, & se formant là dessus des préjugés aussi difficiles à déraciner d'une ame simple, que prompts à s'y établir, se déclaroient en leur faveur, prenoient leur parti & se rangeoient sous leur direction, leur abandonnoient avec le soin de leur salut l'administration de leurs biens, les enrichissoient de leurs fonds, s'épuisoient pour les entretenir, & pensoient faire un sacrifice à Dieu en lui conservant par de larges & d'amples contributions, des hommes si élevés, si saints, si parfaits : car voilà ce qui est exprimé dans l'Evangile. Mais

ce n'eſt pas tout : de cette prévention générale & ſi favorable ſuivoit encore un autre effet non moins avantageux ni moins conforme aux vues ambitieuſes de ces dévots remplis d'orgueil ; c'eſt que par là ils acqueroient un crédit qui les rendoit maîtres de tout ; qu'ils gouvernoient les familles, qu'ils ordonnoient dans les maiſons, qu'ils décidoient dans les entretiens, que dans les ſynagogues, dans les cérémonies, dans les places publiques on leur rendoit de profonds reſpects & on leur faiſoit toutes ſortes d'honneurs ; c'eſt ce qui les flattoit & de quoi ils étoient jaloux. Mais qui leur attiroit tout cela ? l'idée qu'on avoit de leur piété. Voilà, leur diſoit le Fils de Dieu, le fruit de vos prieres, de ces prieres vénales que vous recommencez ſi ſouvent & que vous faites durer ſi long-temps : *Orationes longas orantes.* Voilà, dit Saint Marc, par où ils devenoient ſi puiſſants & ſi opulents : *Sub obtentu prolixæ orationis.*

Matth. c. 23.
Marc. c. 12.

Or de toutes les fauſſes piétés, je prétends qu'il n'en eſt point de plus indigne que cette piété mercénaire & intéreſſée ; elle eſt également criminelle devant Dieu, qui pénetre juſques dans les plus ſecrets replis du cœur, & odieuſe devant les hommes, lorſqu'ils viennent à la connoître, & qu'ils peuvent percer au travers du voile qui la couvre ; écoutez ceci, s'il vous plaît. Je dis fauſſe piété

la plus criminelle & la plus abominable devant Dieu ; car quelle profanation, remarque Saint Chryſoſtome, & quel ſacrilege que d'abuſer ainſi, non plus ſeulement des choſes ſaintes, mais de la ſainteté même ! Si nous avions enlevé les vaſes de l'autel, comme fit autrefois ce Roi de Babylone, & que nous les euſſions ſouillés & profanés, ce ſeroit un attentat digne des plus rigoureux châtimens : pourquoi ? parce que ces vaſes ſont ſacrés. Mais qu'eſt-ce après tout que la ſainteté de ces vaſes, en comparaiſon de la ſainteté qui eſt en nous ou qui y doit être ? Ces vaſes ne ſont pas proprement ſaints, ou ils n'ont, pour m'exprimer de la ſorte, qu'une ſainteté métaphorique, qu'une ſainteté d'analogie & de rapport : mais celle qui réſide dans nos perſonnes, eſt la forme même qui ſanctifie, eſt l'onction même de la grace divine, eſt la ſource de toute autre ſainteté. De là donc, reprend Saint Chryſoſtome, jugez quel eſt votre crime aux yeux de Dieu, quand vous corrompez cette ſainteté par des intérêts tout humains ; quand vous la faites ſervir, ou à votre avarice, ou à votre ambition ; quand par la plus monſtrueuſe alliance, vous voulez joindre enſemble dans un même ſujet la piété & la cupidité : la piété, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus précieux & de plus pur ; & la cupidité, qui

d'elle-même eſt toute matérielle & toute terreſtre.

Auſſi Salvien ne comprenoit-il point de mépris de Dieu plus formel que celui-là, & c'eſt ainſi qu'il s'en eſt expreſſément declaré. Servir le monde pour Dieu, diſoit ce grand Evêque, c'eſt une vertu ; ſervir le monde pour le monde, c'eſt un déſordre : mais qu'eſt-ce que de ſervir Dieu pour le monde ? n'eſt-ce pas l'injure la plus ſignalée que puiſſe recevoir de nous ce ſouverain Être ? Or tel eſt l'outrage que lui fait une piété intéreſſée ; car notre intérêt devient alors notre fin, & nous n'envisageons plus Dieu que comme un moyen pour y parvenir ; & parce que ce n'eſt pas la fin qui ſert au moyen, mais le moyen qui ſert à la fin, bien-loin que nous ſervions Dieu dans cette diſpoſition, nous voulons que Dieu nous ſerve ; qu'il ſerve à notre convoitiſe, qu'il ſerve à notre délicateſſe, qu'il ſerve à notre vanité & à notre orgueil ſelon la juſte plainte qu'il en faiſoit par ſon Prophete ; *Servire me feciſti in peccatis tuis.* *Iſai. c. 43.*

De là encore fauſſe piété, non-ſeulement criminelle devant Dieu, mais odieuſe aux hommes ; on la hait dès qu'on l'apperçoit & par-tout où on l'apperçoit ; & je ne m'en étonne pas, puiſqu'il n'eſt rien de plus dangereux ni de plus à craindre que l'intérêt mêlé

dans la dévotion, ou que la dévotion gouvernée par l'intérêt. Un dévot de ce caractere, permettez-moi cette expression, un dévot intéressé est capable de tout. Prenez garde, capable de tout : premiérement, parce qu'il donne à tout & quelquefois aux plus grandes iniquités, une apparence de piété, qui le trompe lui-même, & dont il n'aimeroit pas qu'on entreprît de le détromper. Mais en second lieu, capable de tout, parce que quelque dessein que la passion lui suggere, sa piété, ou plutôt l'estime où cette piété fastueuse l'établit, le met en état de réussir. Veut-il pousser une vengeance ? rien ne lui résiste ; veut-il supplanter un adversaire ? il est tout-puissant ; veut-il flétrir la réputation du prochain & le décrier ? son seul témoignage feroit le procès à l'innocence même : & n'est-ce pas (je ne ferai point ici difficulté de le dire, non pour décréditer la piété, à Dieu ne plaise, mais pour condamner hautement les abus qui s'y peuvent glisser & qui s'y sont glissés de tout temps) n'est-ce pas la voie d'une fausse piété, qu'on a vu les plus foibles sujets s'élever aux plus hauts rangs ; les hommes les moins dignes de considération & de récommendation, être néanmoins les plus recommendés & les plus considérés, & sans d'autres titres ni d'autre mérite qu'un certain air de réforme,

emporter sur quiconque la préférence & s'emparer des premieres places ? Or je vous demande s'il est rien qui, selon les sentiments naturels, doive plus attirer notre aversion & notre indignation ?

Oui, mes Freres, ne le dissimulons point, c'est cet intérêt qui dans tous les siecles a été le grand scandale de la dévotion, & qui l'a, si j'ose user de ce terme, avilie dans le monde; voilà ce qui a fait parler les hérétiques, & ce qui les a rendus si éloquents contre nous : cet abus qu'ils ont remarqué dans la plus saine partie des fideles, de ne se consacrer à l'Eglise que par intérêt, que pour se procurer un établissement honorable, que pour être revêtus d'une dignité éclatante & pour y paroître dans la splendeur, que pour posséder, comme dit le Prophete, le sanctuaire de Dieu par héritage ; de ne s'y engager qu'autant qu'il est du bien d'une famille, & de n'en estimer les charges & les bénéfices qu'à proportion de leurs revenus & de leurs profits : cette avidité qu'ils ont trouvé en quelques ecclésiastiques, cette ardeur à moissonner le temporel où ils avoient semé le spirituel, ne s'ingérant dans les ministeres sacrés & n'y donnant leurs soins que selon la mesure des émoluments qu'ils en pouvoient retirer : ce zele si vif & si inquiet qu'ils ont observé

en d'autres, à faire valoir leurs droits ; s'érigeant en ſouverains & cherchant à ſe repaître eux-mêmes de certains honneurs, ſous prétexte de repaître les ames : cette émulation dont ils ſe ſont apperçus entre ſociétés & ſociétés, pour accréditer certaines dévotions qui leur étoient utiles, & pour y attirer les peuples : tout cela, Chrétiens, ce ſont les ſujets ordinaires ſur leſquels les ennemis de l'Egliſe ont exercé leur cenſure, ſur leſquels ils ont triomphé ; & même encore aujourd'hui quelle idée ont de la piété les gens du monde ? qu'en penſent-ils & comment en parlent-ils ? Prévenus des préjugés que tant d'épreuves ont établis dans le monde comme des principes inconteſtables contre le parti de la dévotion, ils ſe perſuadent que toutes les perſonnes dévotes tendent à leurs fins ; que l'un veut s'inſinuer dans l'eſprit d'un grand, que l'autre ménage un appui dont il a beſoin, que celui-là s'eſt mis en tête de ſe faire un tribunal & de diriger, que celui-ci a d'autres attaches encore plus criminelles : c'eſt ainſi qu'on s'en explique, & vous ſçavez avec quel mépris. Juſques là que ce qui devoit être un éloge, eſt devenu par la plus triſte décadence un reproche, & que le terme d'homme dévot, de femme dévote, qui dans ſa propre ſignification exprime ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus reſpectable,

porte présentement avec soi comme une tache qui en obscurcit tout l'éclat & le ternit.

Voilà pourquoi le Fils de Dieu envoyant les Apôtres prêcher son Evangile, vouloit qu'ils s'y employassent avec le plus parfait désintéressement ; ensorte qu'il ne leur permettoit pas d'avoir plus d'une robe pour se couvrir, & qu'il leur défendoit de ménager aucun fonds pour leur subsistance. Voilà pourquoi il leur récommandoit si fortement de ne chercher ni honneurs, ni dignités, ni préséances, même dans son Royaume qui est son Eglise, leur faisant entendre que leur véritable élévation consisteroit dans leurs plus profonds abaissements, & que le plus grand d'entre eux devoit être le plus petit : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor.* Voilà pourquoi les Apôtres, suivant les divines instructions de cet adorable Maître, prenoient tant de soin dans l'exercice de leur ministere d'éloigner de leurs personnes tout soupçon d'intérêt ; convaincus qu'ils ne pouvoient sans cela profiter aux ames, & que du moment qu'on viendroit à découvrir dans leurs fonctions apostoliques quelque intérêt, on perdroit pour eux toute créance & l'on refuseroit de les écouter. Voilà pourquoi Saint Paul en particulier, instruisant les Corinthiens, leur faisoit tant remarquer ce caractere de désintéressement, *Luc. c. 22.*

qui le dégageoit de toute vue humaine dans les travaux de ſon apoſtolat. Hé, mes Freres, leur diſoit-il, conſidérez notre conduite, voyez notre état, & jugez ſi c'eſt une vaine gloire ou l'eſpérance d'une fortune temporelle qui nous touche : nous vous annonçons la foi, & ſelon la foi, nous ſommes vos peres en Jeſus-Chriſt ; mais ſelon le monde nous ſommes les derniers des hommes. Tout chrétiens que vous êtes, vous ne laiſſez pas d'occuper des places & d'avoir des rangs qui vous diſtinguent : mais nous, nous ne ſommes rien. Vous êtes puiſſants, &
1. Cor. c. 4. nous ſommes foibles ; *Nos infirmi, vos autem fortes.* Votre nobleſſe vous fait honorer, & l'on nous confond parmi la
Ibid. plus vile populace ; *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Qu'avons-nous reçu juſqu'à préſent ; & par rapport à cette vie, quel profit avons-nous retiré de toutes nos fatigues ? Vous le ſçavez & vous en êtes témoins : nous ſouffrons la faim, la ſoif, la nudité, toutes ſortes de mi-
Ibid. ſéres : *Uſque in hanc horam, & eſurimus, & ſitimus, & nudi ſumus.* On nous accable d'opprobres & de coups, on nous chaſſe ; on nous bannit, & nous ſommes par-tout errants comme
Ibid. des vagabonds ; *Et colaphis cædimur, & inſtabiles ſumus.* Enfin on nous regarde & on nous traite comme le rebut
Ibid. des hommes : *Tanquam purgamenta hujus*

mundi facti sumus. Au reste, conclut le saint Apôtre, si je vous dis toutes ces choses, ce n'est point pour vous les reprocher ni pour vous en donner de la confusion, mais afin de vous faire voir qu'en travaillant auprès de vous, nous ne travaillons que pour vous & que nous ne cherchons que vous-mêmes.

Ainsi parloit ce Docteur des Gentils, & qui peut dire quelle impression faisoit sur les esprits ce parfait détachement? Ayons-le nous-mêmes dans notre piété, Chrétiens : c'est à quoi le monde la connoîtra, & ce qu'il respectera, ce qu'il canonisera. Mais sans égard aux jugements du monde, c'est devant Dieu ce qui nous sanctifiera : nos prieres alors monteront à son trône comme un agréable parfum; il recevra notre encens, parce qu'il n'y aura nul mêlange qui le corrompe. Heureuse donc une ame qui dans les choses de Dieu cherche Dieu, & n'y cherche rien avec Dieu. Remarquez, s'il vous plaît, ces deux paroles, qui cherche Dieu, qui ne cherche rien avec Dieu : tel est, si je puis user de cette expression, le double sceau d'une vraie piété. Ne pas chercher Dieu, c'est un oubli qui l'outrage, & comment accepteroit-il ce qui ne lui est pas offert? Chercher quelque chose avec Dieu, c'est un partage qui l'offense : car on vous l'a dit cent fois, & il est vrai; le Dieu que nous servons ou que nous devons servir, est un Dieu jaloux;

& d'un cœur tel que le nôtre, c'est-à-dire d'un cœur qu'il a formé tout entier, il ne veut pas que rien lui échappe : il s'en est expliqué dans l'une & dans l'autre loi; il nous a dit par ses Prophetes qu'il étoit trop grand, & notre cœur trop étroit pour y pouvoir placer quelque autre avec lui ; & par la bouche de son Fils, notre Sauveur, il nous a marqué expressément qu'on ne pouvoit être tout ensemble à deux maîtres, sur-tout qu'il falloit ou le renoncer lui-même ou renoncer à l'intérêt :
Matth. c. 6. *Non potestis Deo servire & mammonæ.* Et à quel autre intérêt, Seigneur, pouvons-nous être en effet sensibles, qu'au bonheur de vous trouver & de vous posséder ? Or en vous cherchant & ne cherchant que vous, on vous trouve infailliblement, & l'on se met en état de vous posséder éternellement. N'êtes-vous pas assez pour nous, & qu'aurions-nous à souhaiter au delà ? Nous le dirons donc comme notre Prophete, Seigneur, & dans le même sen-
Ps. 72. timent que lui : *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram ?* Que peuvent me présenter & le ciel, & la terre, qui me soit plus cher que mon Dieu, qui me soit aussi cher que mon Dieu, & même qui me soit cher en quelque maniere après mon Dieu, s'il ne l'est en mon Dieu ? *A te quid volui ?* Oui, Seigneur, vous serez seul désormais

tout mon trésor & toute ma gloire. Alors, Chrétiens, il ne vous restera qu'à rendre encore notre piété intérieure, au lieu que celle des Pharisiens ne fut qu'une piété apparente; c'est le sujet de la troisieme Partie.

III. PART.

C'Est une question que les Peres de l'Eglise se sont proposée; sçavoir, pourquoi Dieu ayant déjà jugé en particulier tous les hommes à la mort, les jugera encore à la fin du monde; ils en apportent différentes raisons: mais la plus solide est, à ce qu'il me semble, celle de Saint Gregoire de Nazianze. Dieu, dit-il, en usera de la sorte, afin de faire connoître à tout l'univers dans ce jugement général l'état de la vie & de la conscience de chacun des hommes. Maintenant la plupart des hommes paroissent ce qu'ils ne sont pas, & ne paroissent pas ce qu'ils sont; les justes par humilité prennent souvent la figure des pécheurs, & les pécheurs par hypocrisie contrefont la piété des justes. De là les justes en mille rencontres sont condamnés, & les pécheurs justifiés & autorisés: or il est du devoir de la providence de faire cesser ce désordre, & c'est pour cela que Dieu a établi un jugement universel, où tous les secrets des cœurs seront révélés, & où nous pourrons avoir une pleine connoissance

du vice & de la vertu. *Fili hominis* ; disoit le Seigneur en parlant à Ezéchiel, *putasne, vides quid isti faciunt ?* Prophete, penses-tu être assez éclairé pour voir ce que fait mon peuple ? penses-tu en être bien instruit ? non, tu ne le connois pas, pourquoi ? parce que tu n'en vois que les apparences & que les dehors. *Fode parietem, ingredere, & videbis abominationes pessimas :* Approche, entre plus avant, perce cette muraille, & tu verras toutes les abominations qu'elle couvre : tu crois que ce peuple m'honore, parce qu'il se tient devant mes Autels dans une posture humble & suppliante & qu'il m'offre des sacrifices ; & moi je te dis que je rejette tous ces sacrifices. Mais, Seigneur, c'est vous qui les avez ordonnés. Tu te trompes ; j'ai ordonné des sacrifices d'esprit, des sacrifices véritables & qui procedent d'une sincere religion : or en tout ce que fait mon peuple, il n'y a qu'un certain extérieur qui frappe les yeux ; on diroit qu'il a du zele pour moi, mais ce n'est qu'une idole & qu'une vaine montre de zele : *Et ecce idolum zeli.*

Ezech. c. 8.

Ibid.

Ibid.

Voilà, mes chers Auditeurs, le dernier trait sous lequel le Fils de Dieu lui-même nous a représenté la fausse piété des Pharisiens ; piété toute superficielle, toute sur les levres, toute sur le visage & rien dans le cœur. Aussi, à quoi le Sauveur du monde les

comparoit-il ? à des sépulchres blanchis : n'en considérez que les dehors, tout est brillant ; mais ouvrez-les & pénétrez jusques dans le fond, vous n'y trouverez qu'infection & que pourriture. *Væ vobis, quia similes estis sepulchris dealbatis.* Mais, demande encore Saint Chrysostome, pourquoi cette comparaison ? Elle est très-naturelle & très-propre, répond ce Pere ; parce que n'être saint qu'à l'extérieur, c'est n'être, pour ainsi dire, qu'un cadavre de piété, & que comme un corps sans ame, qui n'est bon qu'à renfermer dans un tombeau. En effet, qu'est-ce que Dieu attend de l'homme, & que cherche-t-il dans l'homme ? le cœur ; & sans le cœur qu'y a-t-il dans l'homme qui soit digne de Dieu ? C'est donc dans le cœur que consiste la vie de l'homme juste, puisque c'est par le cœur qu'il plaît à Dieu ; par le cœur qu'il aime Dieu & qu'il mérite d'être aimé de Dieu. Otez-lui cette vie du cœur, tout le reste est mort dans l'ordre de la grace, comme tout le reste meurt dans l'ordre de la nature dès que le cœur cesse de vivre.

Matth. c. 23.

De là vient que Dieu par la bouche de ses prophetes, se plaignant de l'infidélité des Juifs, réduit tous les reproches qu'il leur fait, à ces termes si ordinaires ou à d'autres semblables : que leurs cœurs sont loin de lui, qu'ils ont détourné de lui leurs cœurs, que leurs

Isai. c. 46. cœurs se sont endurcis contre lui : *Audite me duro corde.* De là vient que David faisant le portrait de l'homme de bien & du pécheur, nous marque particuliérement entre l'un & l'autre, cette différence essentielle, sçavoir, que le juste a le cœur droit, qu'il sert Dieu de cœur, qu'il porte la loi de Dieu dans
Ps. 36. son cœur, *Lex Dei ejus in corde ipsius ;* mais que le pécheur au-contraire a un cœur vain, un cœur corrompu ; que dans son cœur il s'est révolté contre Dieu, qu'il a dit au fond de son cœur:
Ps. 13. il n'y a point de Dieu ; *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* De là vient que le même Prophete royal dans ces prieres si fréquentes & si ardentes qu'il adressoit à Dieu, tantôt lui disoit, éprouvez-moi, Seigneur, éprouvez mon cœur & connoissez-le ; tantôt le supplioit de former en lui un cœur nouveau & un cœur pur ; tantôt s'animoit à le louer & à le bénir de toute l'étendue de son cœur ; tantôt en deux mots qui exprimoient toute la disposition de son ame & tous ses sentiments, l'appelloit
Ps. 72. le Dieu de son cœur ; *Deus cordis mei.* Il faudroit presque rapporter ici toutes les saintes Ecritures, si je voulois ne rien omettre de tout ce que nous y lisons à l'avantage de cette piété intérieure & du cœur.

Mais, Chrétiens, si c'étoit un des caracteres de la vraie piété dans l'ancienne

loi, que cette affection & cette dévotion du cœur, combien plus l'est-elle dans la loi évangélique, puisque Jesus-Christ est sur-tout venu sur la terre pour y former des adorateurs en esprit ? Prenez-garde : il n'appelle vrais adorateurs que ceux-là. *Venit hora & nunc est quando veri adoratores adorabunt patrem in spiritu.* D'où il s'ensuit que tous les autres ne sont que de faux adorateurs, & que tout culte, quel qu'il soit, qui n'est pas joint avec ce culte de l'esprit, qui ne part pas de ce culte de l'esprit, qui n'est pas relevé par ce culte de l'esprit, n'est qu'un faux culte. Je ne dis pas que ce culte extérieur soit par lui-même criminel ; je ne dis pas que ce soit un culte absolument inutile, ni qu'on le doive ou qu'on le puisse négliger. Je sçais qu'il y a dans la religion des prieres, des cérémonies, des pratiques instituées pour glorifier Dieu, par où en effet il veut être glorifié, & par où nous le glorifions. Mais je prétends que Dieu ne se tient honoré de tout cela qu'autant que l'esprit y a de part ; je prétends que sans cette vue intérieure de Dieu, sans ce retour de l'esprit vers Dieu, il n'accepte rien de tout cela, parce qu'il n'y a rien en tout cela qui soit proportionné à son être & à sa grandeur. Car, selon l'excellente raison que le Sauveur même des hommes en a donnée, Dieu est esprit &

Joan. c. 4.

Ibid. pur esprit, *Spiritus est Deus.* Par conséquent le véritable culte qui lui convient *Ibid.* est un culte spirituel; *Et eos qui adorant eum, oportet adorare in spiritu.* Et par une autre conséquence non moins incontestable, ne lui pas rendre ce culte spirituel, quoi qu'on puisse faire du reste, ce n'est plus l'honorer en vérité, mais seulement en figure. Or Dieu ne peut se contenter de ce culte apparent; & comme il est vraiment Dieu, il veut que ce soit réellement & en vérité qu'on l'adore: *Et eos qui adorant eum, oportet adorare in spiritu & veritate.*

Cela supposé, mes chers Auditeurs, que devons-nous juger de bien des œuvres que nous pratiquons dans le Christianisme, ou que nous y voyons pratiquer, & quel fruit pouvons-nous nous en promettre? De quel mérite & de quel prix peuvent-elles être devant Dieu? Je ne parle plus de ces œuvres faites par ostentation ou par intérêt: il est évident que s'il y a quelque récompense à en espérer, ce ne peut être de la part de Dieu, qui les réprouve comme des œuvres criminelles. Mais je parle de ces œuvres faites sans intention, faites sans recueillement & sans réflexion, faites par coutume, par bienséance, par engagement d'état & sans esprit de Dieu. Désordre plus commun & presque universel jusques dans les plus saintes professions. Écoutez ceci;

je vous prie. On récite de longs offices & ces offices tout divins ſont compoſés & remplis des plus beaux ſentiments de foi, d'eſpérance, de charité & d'amour de Dieu, de confiance en Dieu, de ſoumiſſion aux ordres de Dieu : mais après y avoir employé les heures entieres, peut-être n'a-t-on pas fait un acte de foi, pas un acte d'eſpérance, pas un acte d'amour, de confiance & de ſoumiſſion ; pourquoi ? parce que de tout ce que la bouche a prononcé, le cœur ne diſoit rien ni ne ſentoit rien. On paroît devant l'Autel du Seigneur, on y fléchit les genoux, on y demeure proſterné & humilié, & peut-être, en tout ce que l'on y a paſſé de temps, n'a-t-on pas rendu à Dieu un ſeul hommage ; peut-être ne s'eſt-on pas une fois acquitté envers ce ſouverain Maître, du devoir de la religion en l'adorant : pourquoi ? parce que la religion ne conſiſte ni dans les inclinations du corps, ni dans la modeſtie des yeux, mais dans l'humiliation de l'eſprit, & que l'eſprit n'a pas un moment accompagné toutes ces démonſtrations de reſpect & d'adoration. On entre dans les hôpitaux, on viſite des priſons, on conſole des affligés, on ſoulage des malades, on aſſiſte des pauvres ; & tel peut-être qui fait voir ſur cela plus d'aſſiduité & plus de zele, eſt celui qui exerce moins la miſéricorde chrétienne ; pourquoi ? parce

que c'eſt, ou une certaine activité naturelle qui l'emporte, ou une compaſſion toute humaine qui le touche, ou l'habitude qui le conduit, ou tout autre objet que Dieu qui l'attire & dont il ſuit l'impreſſion.

Grande & importante leçon pour nous, miniſtres de Jeſus-Chriſt : ſouffrez que j'en faſſe ici la remarque, & que je le diſe encore plus à ma confuſion que pour votre inſtruction. Appellés au ſacré miniſtere & ſpécialement dévoués au culte & au ſervice de Dieu, combien de religieuſes pratiques & d'actions pieuſes chaque jour nous occupent ? Toute notre vie n'eſt qu'un cercle de ſaintes fonctions, qui ſe ſuccédent preſque ſans intervalle. Nous chantons les louanges divines, les uns en public & les autres en particulier ; nous offrons ſur les autels le ſacrifice de l'agneau ſans tache : nous annonçons dans les chaires l'Evangile, & nous l'expliquons aux fideles ; nous réconcilions les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, & nous ſervons de paſteurs aux ames & de guides dans le chemin du ſalut ; nous ſommes par état les interpretes de Dieu, les agents de Dieu, les lieutenants & les hommes de Dieu. Quel honneur, & ſur-tout quelle ſainteté dans une telle vocation & une telle adminiſtration ! Mais voici bien de quoi nous humilier, mes Freres, & nous faire

faire trembler. Car il n'eſt que trop à craindre que cette ſainteté ne ſoit que dans le miniſtere ſans être dans les miniſtres. A force de ſe familiariſer, pour ainſi dire, avec les choſes ſaintes, on s'y accoutume, & ſouvent de telle ſorte qu'on en perd tout le goût & tout l'eſprit : le cœur ne s'y affectionne plus ; & tandis que le ſimple peuple eſt touché de nos adorables myſteres, on les traite avec autant d'indifférence & autant de froid que ſi c'étoient des affaires toutes profanes.

Leçon non moins néceſſaire pour tant d'ames dévotes, ou du moins en ayant la réputation & le nom. Elles fréquentent les ſacrements, & en cela elles ſont louables; mais ſi elles n'y apportent une extrême vigilance, l'uſage de la confeſſion, de la communion leur devient ſi ordinaire, qu'il ſe change pour elles en coutume, & que la coutume amortit peu à peu cette premiere ardeur, & rallentit ces ſecrets & ces ſaints mouvements dont elles étoient animées.

Cependant qu'arrive-t-il ? c'eſt qu'on tombe par là dans deux eſpeces d'hypocriſies : je dis dans deux eſpeces; car ce ne ſont pas, ſi vous le voulez, des hypocriſies formelles & d'une pleine délibération, mais ce ſont toujours des erreurs très - pernicieuſes. Hypocriſie

par rapport au public, & hypocrisie par rapport à nous-mêmes; c'est-à-dire, que sans même le prétendre expressément, on trompe le public, & qu'on se trompe soi-même : l'un & l'autre est aisé à comprendre. On trompe le public, & comment? parce que toute cette dévotion extérieure dont on se pare, n'est en soi & à le bien prendre, qu'un signe de la dévotion intérieure du cœur. Ce sont des branches, des feuilles, des fleurs qui poussent au dehors, mais qui supposent une racine cachée dans le sein de la terre. Si donc vous n'avez que ces fleurs, que ces branches & ces feuilles; si vous n'avez que ce signe qui se montre aux yeux & que le fond manque, c'est un signe trompeur qui marque ce qui n'est pas, & qui ne marque pas ce qui est. Un homme passe pour un saint : on en juge selon ce qu'on voit, & l'on canonise hautement celui-là, on regarde celle-ci comme un modele de vertu; mais qu'est-ce que cette vertu, qu'une fausse lueur ou qu'un phantôme spécieux qui n'a rien de solide ni rien de réel? Hé, mon Frere, dit Saint Chrysostome, soyez ce que vous paroissez, ou ce que vous n'êtes pas, cessez de le paroître.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable & de plus funeste, c'est qu'on se

trompe soi-même. On croit mener une vie toute chrétienne, comme en effet elle semble l'être; on compte pour autant de mérites devant Dieu tout ce qu'on fait ou tout ce que l'on pense faire de bonnes œuvres, & l'on ne prend pas garde que ce ne sont plus de bonnes œuvres, dès qu'elles ne partent pas du principe qui les doit produire & qui seul peut les sanctifier. On écoute volontiers certains éloges, on les reçoit avec complaisance, & l'on n'a pas de peine à se persuader qu'ils sont bien fondés; on se laisse aller à des réflexions, à des retours sur sa conduite qui entretiennent l'illusion où l'on est. On dit aussi-bien que cet Evêque de l'Apocalypse; je suis riche ou du moins je travaille à m'enrichir pour le ciel & à grossir tous les jours mon trésor. Aveugle que vous êtes, au lieu de cette abondance dont vous vous flattez, vous ne voyez pas votre pauvreté & votre misere : vous vous figurez avoir les mains pleines, mais comme un homme endormi, qui dans un songe agréable s'imagine puiser d'immenses richesses, & se trouve à son réveil dénué de tout : *Et nihil invenerunt in manibus suis.* Si Dieu lui-même si trompoit & que ses yeux ne pussent pénétrer au travers de cette surface & de cet éclat qui vous éblouit, vous Ps. 75.

ſeriez moins à plaindre : mais ce que vou-ne voyez pas, il le voit. Ah ! Chrétiens, quand il faudra comparoître devant le tribunal de ce ſouverain juge, & lui rendre compte non-ſeulement de nos crimes & de nos habitudes vicieuſes, mais de nos vertus, que fera-t-il alors ? S'arrêtera-t-il pour décider de notre ſort éternel, au corps de nos actions ? & ne nous a-t-il pas menacés par ſes Prophetes & par ſes Apôtres, qu'il porteroit les rayons de ſa lumiere juſques dans
Sopho. c. 1. l'ame, *Scrutabor Jeruſalem ;* qu'il mettroit au jour les penſées, les deſirs, les
1. Cor. c. 4. vues, les deſſeins, *Manifeſtabit conſilia cordium ;* qu'il peſeroit tout cela dans la balance du ſanctuaire, & que tout ce qui ne ſe trouveroit pas de poids, il le
Dan. c. 5. réprouveroit : *Appenſus es in ſtatera, & inventus es minus habens ?* Combien de faux Prophetes ſe préſenteront pour lui demander & pour recevoir la couronne de gloire, à qui il répondra : je ne vous connois point & je ne vous ai jamais
Matth. c. 7. connus ? *Et tunc confitebor illis, quia numquam novi vos.* Ils auront prédit l'avenir, ils auront fait des miracles, ils ſe ſeront attiré l'eſtime, l'admiration, la confiance des peuples par de magnifiques diſcours, par de beaux ouvrages de piété, par de nouvelles inſtitutions & des établiſſements de charité. On en

aura parlé dans le monde, on les aura vantés, & les provinces entieres, les royaumes auront retenti de leur nom : mais ils feront méconnus de Dieu, parce qu'il n'y aura eu là qu'une ſplendeur auſſi vaine qu'éclatante, & que le jour du Seigneur la fera tout à coup diſparoître, ſans qu'il en reſte le moindre veſtige ſur quoi il daigne attacher ſes regards.

Prenons donc, mes Freres, des idées plus juſtes, & ſuivons l'avis de l'Apôtre. *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jeſu Chriſti.* Colоſ. c. 3. Ne diſons rien, n'entreprenons rien, n'exécutons rien, qu'au nom de Jeſus-Chriſt & dans la vue de Dieu. L'arche du Seigneur étoit toute d'or, & en dedans & en dehors : voilà ce que nous devons être. Si nous nous contentons, comme les Phariſiens, de purifier extérieurement le vaſe, & que nous négligions le reſte, nous nous expoſons à être frappés de la même malédiction. Faiſons le ſacrifice d'Abel, & non point celui de Caïn : Abel offrit ce qu'il y avoit de meilleur dans ſon troupeau, & Caïn ce qu'il y avoit dans le ſien de moins précieux. Vous ſçavez comment Dieu agréa les victimes de l'un, & eut en horreur celles de l'autre. Ainſi pour nous dévouer ſolidement à Dieu, donnons-lui avant toutes

choſes ce qu'il y a dans nous de plus excellent & de plus noble, qui eſt l'eſprit. Commençons par là, pourſuivons par là, finiſſons par là, car c'eſt de l'eſprit que tout dépend ; & tout ce que l'eſprit anime, devient digne de Dieu & de ſes récompenſes éternelles, que je vous ſouhaite, &c.



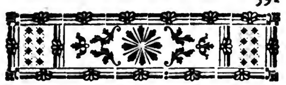


TABLE DES SERMONS,

AVEC.

L'abrégé de chaque Sermon.

Sermon pour le second Dimanche après Pâques, sur le soin des Domestiques: *Page* 3

SUJET. *Jesus dit aux Pharisiens: je suis le bon Pasteur.* Les maîtres sont comme les pasteurs de leurs familles, & en particulier de leurs domestiques, à la sanctification desquelles ils doivent travailler. p. 3. 4. 5.

DIVISION. Trois grands intérêts imposent aux maîtres une loi étroite & inviolable de s'employer au salut de leurs domestiques, sçavoir l'intérêt des domestiques même, 1. partie; l'intérêt de Dieu, 2. partie; l'intérêt des maîtres, 3. partie. p. 5. 6.

1. PARTIE. L'intérêt des domestiques. Un maître est constitué de Dieu pour gouverner ses domestiques; or tout gouvernement, même temporel, n'est établi sur la terre que pour conduire les hommes à leur derniere fin, qui est le salut. Loi commune aux Rois & à toutes les puissances ordonnées de Dieu. Si donc un homme ayant sous soi des domestiques ne les regardoit que par rapport à soi-même, & que du reste il ne fût point en peine de la maniere dont ils se conduisent, dès-là il seroit dans une disposition criminelle. Le pouvoir d'un maître n'est qu'une émanation du pouvoir de Dieu. Par conséquent un maître doit user à peu près de son pouvoir comme Dieu use du sien : or Dieu n'use de son pouvoir que pour notre sanctification & pour notre salut. De là cette belle leçon de Saint Paul : *Obéïssez à vos maîtres ; car ils sont chargés de veiller sur vous, comme devant rendre compte de vos ames.* p. 6. *jusqu'à* 13.

Ainsi un maître pour la sanctification de ses domestiques leur doit sur-tout trois choses, l'instruction, l'exemple & une charitable correction. Mais combien de maîtres en sont au contraire les corrupteurs, 1. par les engagements & les occasions du péché où ils les jettent en les rendant complices de leurs désordres; 2. par les exemples pernicieux qu'ils

leur donnent ; 3. par une ignorance criminelle de leurs déportements & de leur conduite ; 4. par une indulgence molle & une lâche tolérance qui les autoriſe dans leurs vices ? pag. 13. *juſqu'à* 21.

II. PARTIE. L'intérêt de Dieu. Toute puiſſance vient de Dieu, & ne doit être employée que pour Dieu. Or qu'eſt-ce que de l'employer pour Dieu, ſi ce n'eſt de l'employer à faire ſervir & glorifier Dieu ? Mais quelle eſt ſur cela l'injuſtice des maîtres ? C'eſt qu'ils n'emploient leur pouvoir qu'à ſe faire ſervir eux-mêmes. Déſordre que Saint Auguſtin reprochoit ſi éloquemment aux Magiſtrats de Rome, qui ſouffroient que leurs poëtes jouaſſent publiquement les Dieux, & qui leur défendoient ſous de grieves peines d'attaquer la réputation d'un citoyen Romain. Déſordre que Saint Bernard déploroit auſſi très-amérement & qui allumoit tout ſon zele. pag. 21. *juſqu'à* 28.

Zele qui a été de tout temps le caractere des ſerviteurs de Dieu & des vrais Chrétiens. Exemples des premiers fideles, de ce maître dont Jeſus-Chriſt avoit guéri le fils du grand Conſtantin & de Saint Louis. D'où leur venoit le zele qu'ils faiſoient voir à tenir dans l'ordre & dans la regle ceux qui leur étoient ſoumis ? de l'eſprit de religion & de foi dont ils étoient animés. Et

ceci servira à nous faire entendre cette parole de l'Apôtre, que quiconque ne s'applique pas à former ses domestiques & à les élever dans la crainte de Dieu, doit être regardé comme un homme qui a renoncé à la foi & pire même qu'un infidele. Car il n'a pas une des marques les plus ordinaires du Christianisme, & il montre moins de zele pour le vrai Dieu que les païens mêmes pour leurs fausses divinités. Et il ne faut point dire que dans une maison on a bien de la peine à réduire des esprits difficiles & portés au libertinage. Quand vous parlerez de Dieu à des domestiques, & que vous leur en parlerez avec une charité soutenue de l'autorité, ils vous écouteront. p. 28, *jusqu'à* 36.

III. PARTIE. L'intérêt des maîtres. Dans l'obligation que Dieu leur a imposée de veiller sur la conduite de leurs domestiques, ils trouvent deux avantages, l'un spirituel, l'autre temporel. Avantage spirituel : cette obligation est un puissant contre-poids pour réprimer l'orgueil qu'inspire l'autorité. Car, selon la remarque de Saint Augustin, de Saint Gregoire & de Saint Bernard, les maîtres deviennent ainsi comme les serviteurs de leurs serviteurs mêmes. Avantage temporel : les maîtres en réglant les mœurs de leurs domestiques établissent la subordination, la paix, la concorde, la sûreté dans leurs maisons, & n'est-ce

pas ce qui en fait le bonheur ? Mais où voit-on de ces maisons ? Et pourquoi y en a-t-il si peu ? c'est qu'il y a peu de maîtres qui travaillent à entretenir parmi leurs domestiques le culte de Dieu & la piété. Exemple de la Femme forte. p. 36. *jusqu'à* 51.

Sermon pour le troisieme Dimanche après Pâques, sur les divertissements du monde. *Pag.* 52.

SUJET. *Je vous le dis en vérité : vous pleurerez, vous serez dans l'affliction, & le monde se réjouira.* Quel partage ! les justes dans l'affliction & le monde dans la joie. Mais ce qui doit consoler les justes, c'est que leur tristesse se tournera en joie ; & ce qui doit faire trembler les mondains, c'est que leurs fausses joies & leurs vains divertissements n'aboutiront qu'à un malheur éternel, p. 52. 53. 54.

DIVISION. La plupart des divertissements du monde sont condamnables, parce qu'ils sont presque tous, ou impurs & défendus dans leur nature, 1. partie ; ou excessifs dans leur étendue, 2. partie ; ou scandaleux dans leurs effets, 3. partie. p. 54. 55.

I. PARTIE. Divertissements impurs & défendus dans leur nature. Comédies,

bals, romans. Il ne faudroit d'abord qu'un raisonnement pour nous engager à nous interdire ces sortes de plaisirs, c'est que ce sont au moins des divertissements suspects ; & que l'on ne doit pas pour si peu de chose risquer son salut. p. 55. 58.

Mais il y a plus. Ce sont des divertissements criminels & expressément défendus. 1. Comédies & bals. Nous avons sur cela les plus séveres ordonnances de l'Eglise & les plus rigoureuses décisions des Peres, & de tous les Peres, dans tous les temps & pour toutes personnes. Ces témoignages ne doivent-ils pas l'emporter sur celui de quelques mondains sans étude & sans autorité ? & ne sçait-on pas d'ailleurs combien ces spectacles & ces assemblées profánes font naître d'idées & de sentiments impurs ? p. 58. *jusqu'à 65*.

2. Romans. Rien de plus propre à dessécher la piété & à corrompre un cœur, que ces livres empestés. L'expérience le montre bien, & la confession de ceux qui les ont lus en est une preuve sensible. A quoi tendent ces histoires romanesques ? à inspirer l'amour. Mais, dit-on, il ne s'agit en plusieurs que d'un amour honnête. Erreur : appellez-vous amour honnête celui qui possede un homme & qui l'enchante jusqu'à le rendre idolâtre de la créature aux dépens du Créateur ? Mais ces livres

apprennent le monde. Eſt-il donc ſi néceſſaire de ſçavoir le monde, qu'on doive pour cela expoſer l'innocence de ſon ame & la perdre ? Avis aux peres & aux meres, qui ſous prétexte de former leurs enfants, leur permettent des lectures & les menent à des aſſemblées & à des ſpectacles où leurs cœurs déjà trop ſenſibles achevent de ſe pervertir. p. 65. *juſqu'à* 72.

II. PARTIE. Divertiſſements exceſſifs dans leur étendue ; ſur-tout le jeu. Trois excès : excès dans le temps qu'on emploie au jeu ; excès dans la dépenſe qu'on y fait ; excès dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte. p. 72. 73.

1. Excès dans le temps qu'on y emploie. Combien d'hommes & de femmes y paſſent preſque toute leur vie ? Ce jeu n'eſt pas abſolument criminel en lui-même, s'il eſt pris modérément & pour une récréation honnête & paſſagere ; mais ce qui en fait le crime, c'eſt la continuité. p. 73. *juſqu'à* 77.

2. Excès dans la dépenſe qu'on y fait. Dépenſe qui empêche de payer des dettes, de ſatisfaire des domeſtiques, de pourvoir aux beſoins d'une maiſon, d'élever des enfants, d'aſſiſter les pauvres. Mais après tout, dit-on, la dépenſe de mon jeu eſt aſſez modique & très-commune. Elle peut être modique en ſoi, & conſidérable par rapport à vous & à

votre état. On a bonne grace de ſe plaindre du malheur des temps, lorſqu'on ne retranche rien de ſon jeu, ou qu'on n'en retranche pas aſſez : à quoi ſe portent une femme, un jeune homme pour avoir de quoi y fournir? pag. 77. *juſqu'à* 84.

3. Excès dans l'ardeur avec laquelle on s'y attache. De là les dépits, les chagrins, les emportements, les blaſphêmes. Ce n'eſt pas qu'on n'affecte communément au dehors un air ſerein; mais ſous ces dehors tranquilles, quels troubles dans l'ame! p. 84. 86.

III. PARTIE. Divertiſſements ſcandaleux dans leurs effets. Jeſus-Chriſt veut que nous arrachions notre œil & que nous coupions notre main, ſi ce ſont pour nous des ſujets de ſcandale. A combien plus forte raiſon devons-nous nous priver des divertiſſements qui, tout honnêtes qu'ils ſont en eux-mêmes, nous deviennent des occaſions de péché? Or il y en a de cette ſorte : par exemple, la promenade. Rien de plus indifférent en ſoi ni de plus innocent que la promenade; mais combien néanmoins y en a-t-il de ſuſpectes, combien d'ouvertement mauvaiſes? p. 86. *juſqu'à* 90.

Scandale d'autant plus à craindre qu'on en voit moins le danger. Mais nous ſçavons ce qu'en ont penſé les Peres de l'Egliſe, & ce qu'ils ont là-deſſus récommandé, ſur-tout aux jeunes per-

ſonnes. Combien d'hommes & de femmes, s'ils vouloient parler de bonne foi, reconnoîtroient que ce ſont certaines promenades qui les ont perdus ? pag. 90. *juſqu'à* 94.

Mais faut-il ſe paſſer de tout divertiſſement ? Deux réponſes. 1. Tout divertiſſement qui a l'un de ces trois caractères que j'ai marqués, vous devez l'avoir en horreur. 2. Il y a des divertiſſements honnêtes, ſans excès & ſans danger : voilà ceux qui vous ſont accordés. Réjouiſſez-vous, dit l'Apôtre, mais réjouiſſez-vous dans le Seigneur. p. 94. 95.

Sermon pour le quatrieme Dimanche après Pâques, ſur l'amour & la crainte de la vérité. *Pag. 98.*

SUJET. *Quand cet eſprit de vérité ſera venu, il vous enſeignera toute vérité.* Il n'y a rien dont nous faſſions un plus criminel abus que de la vérité. Il eſt important que nous apprenions l'uſage que nous en devons faire. p. 98. 99. 100.

DIVISION. Il y a une vérité qui nous reprend, & il y en a une qui nous flatte. Or de toutes les vérités il n'en eſt point que nous devions plus aimer

que la vérité qui nous reprend, 1. partie : & il n'en est point que nous devions plus craindre que la vérité qui nous flatte, 2. partie, p. 100. 101.

I. PARTIE. De toutes les vérités il n'en est point que nous devions plus aimer que la vérité qui nous reprend. Pourquoi ? Quatre raisons.

1. Parce que c'est cette vérité qui nous donne la connoissance de nous-mêmes. Quelque éclairés que nous soyons, & quelque soin que nous prenions de nous connoître, il y a dans nous mille défauts qui nous échappent. Mais c'est en nous reprenant qu'on les découvre. Exemple de Germanicus. pag. 102. *jusqu'à* 105.

2. Parce que cette vérité est la plus efficace pour nous corriger. Elle nous fait rentrer dans nous-mêmes par la connoissance, & elle nous en fait sortir par la pénitence. Une vérité dite à propos, suffit en telles conjonctures pour nous retirer d'une habitude vicieuse. On en est troublé d'abord ; mais enfin la vérité digerée par un esprit solide, agit dans son temps. p. 106. 108.

3. Parce que c'est cette vérité qu'on a plus de peine à nous dire, & qu'on affecte plus de nous cacher. Rien de plus rare qu'un ami sincere pour nous avertir & nous reprendre Et cela est surtout vrai à l'égard des grands. Cette vérité qui nous reprend, nous en doit

donc être d'autant plus précieuse. p. 108. *jusqu'à* 113.

4. Parce que cette vérité ne part que d'un zele pur; généreux & désintéressé; car il n'est point de commission plus fâcheuse que de dire à un homme une vérité désagréable : d'où il s'ensuit qu'on doit l'écouter avec plus de docilité & plus de reconnoissance. Exemple de Balthazar à l'égard de Daniel. Mais que faisons-nous? dès que la vérité nous reprend, nous la haïssons, nous nous révoltons contre elle. Exemple d'Achab à l'égard du Prophete Michée. Nous ne voulons pas même l'entendre de la bouche des prédicateurs, & dès qu'elle nous devient personnelle, nous la condamnons. p. 113. *jusqu'à* 122.

II. PARTIE. De toutes les vérités, il n'en est point que nous devions plus craindre que la vérité qui nous flatte. Pourquoi? Deux raisons.

1. Parce que dans l'usage du siecle, ce qui nous flatte, est ordinairement ce qui nous trompe. En effet, qu'est-ce que la plupart des louanges dans le style du monde? des mensonges officieux. Cependant un homme s'enivre de ce vain encens, & se croit tout autre qu'il n'est. Voilà quelle fut la source de l'idolâtrie païenne; & à cette idolâtrie une autre a succédé jusques dans le christianisme. On ne dit plus aux grands & aux riches qu'ils sont des Dieux, mais

on leur dit qu'ils ne sont pas comme les autres hommes, & ils se le persuadent. On idolâtre de la même maniere, une femme, un ami, & on les séduit. Qu'est-ce que cet usage d'éloges & d'actions publiques, d'épitres à la tête d'un livre, d'oraisons funebres dans le lieu saint ? par l'abus qu'on en fait, n'est-ce pas un débit, souvent mercénaire, de louanges excessives dont on infatue les hommes ? Cependant ces hommes protestent que ce qu'ils ont de plus en horreur c'est d'être trompés : on ne veut pas l'être, mais on veut tout ce qu'il faut pour l'être. Sur cela que répondrons-nous à Dieu, lorsqu'il nous reprochera que pour avoir trop recherché les vérités flatteuses, nous n'avons trouvé que l'imposture ? p. 122. *jusqu'à* 132.

2. Parce que ce qui nous flatte nous corrompt : & cela en deux manieres. 1. En nous inspirant un orgueil secret, qui anéantit devant Dieu tout le mérite de ce que nous sommes. 2. En diminuant & affoiblissant en nous le zele de notre perfection, qui bien entretenu, vaudroit mieux pour nous que tous les avantages que nous possédons. Attachons-nous donc à ces deux importantes maximes, aimons la vérité qui nous reprend, & défions-nous de la vérité qui nous flatte. p. 132. *jusqu'à* 138.

Sermon pour le cinquieme Dimanche après Pâques, sur la Priere. *Page 139.*

SUJET. *Jesus parla de cette sorte à ses disciples ? je vous le dis en vérité, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous l'accordera ; vous n'avez encore rien demandé en mon nom, demandez & vous recevrez.* Voilà une promesse bien authentique & bien étendue : pourquoi n'en profitons-nous pas ? Est-ce que nous n'avons point encore appris à demander & à prier ? Apprenons-le aujourd'hui. p. 139. 140. 141.

DIVISION. Il y a deux sortes d'oraisons ou de prieres : l'oraison ordinaire qui est celle du commun des chrétiens, & l'oraison extraordinaire qui est celle de certaines ames plus élevées. L'indispensable nécessité de l'oraison ordinaire fondée sur les principes de la foi les plus évidents, 1. partie. L'abus de l'oraison extraordinaire reconnu & découvert par les regles de la foi les plus solides. 2. partie. p. 141. 143.

I. PARTIE. L'indispensable nécessité de la priere ou de l'oraison ordinaire ; ceci regarde en général l'action commune de prier. Or cette nécessité

de la priere est fondée sur la nécessité de la grace. Point de salut sans la grace; donc point de salut sans la priere, puisque hors la premiere grace qui est indépendante de la priere, parce qu'elle est le principe de la priere même, il est de la foi que la priere est le moyen efficace & universel par où Dieu veut que nous obtenions ses graces. Demandez, dit Jesus-Christ, & vous recevrez. Dieu ne nous doit rien par justice, & n'est-il pas convenable que nous lui adressions au moins nos prieres pour attirer sur nous les dons de sa miséricorde & des graces si précieuses? Ce n'est pas qu'indépendamment de nos prieres il ne connoisse nos besoins, mais il n'y veut pourvoir qu'autant que nous avons recours à lui. p. 143. *jusqu'à* 148.

1. De là il s'ensuit que dans le cours de la vie chrétienne il nous peut arriver & qu'il nous arrive souvent de manquer en effet de certaines graces pour accomplir le bien auquel nous sommes obligés, & pour éviter le mal que la loi de Dieu nous défend, sans que nous ayons droit d'alléguer notre impuissance pour excuse de nos désordres, sans que nous puissions prétexter devant Dieu nulle impossibilité d'obéir à ses commandements, & sans que sa loi dans ces occasions nous devienne impraticable, parce que l'obligation que Dieu s'est faite de nous exaucer

autant de fois que nous le prierons utilement & saintement pour le salut, est alors contre nous une raison invincible qui nous ferme la bouche & qui met à couvert sa providence. Nous avons toujours la grace de la priere, cela suffit. p. 148. *jusqu'à* 154.

2. Il s'ensuit que le plus grand de tous les désordres & en même temps de tous les malheurs où puisse tomber l'homme chrétien, c'est d'abandonner la priere, parce que c'est renoncer au plus essentiel & au plus irréparable de tous les moyens du salut. La priere est la derniere ressource qui nous reste : la quitter donc, c'est s'ôter à soi-même toute ressource. Tel est néanmoins le désordre du siecle. p. 155. *jusqu'à* 159.

3. Il s'ensuit que le comble du malheur pour un chrétien est de perdre absolument l'esprit de la priere, c'est-à-dire une certaine estime de la priere, un certain sentiment intérieur du besoin que nous en avons, & un fonds de disposition à l'employer dans les rencontres. Car avoir perdu cette estime, cette confiance, ce sentiment, cette disposition secrette, c'est avoir perdu jusqu'aux principes les plus éloignés de la vie de l'ame. pag. 159. *jusqu'à* 163.

II. PARTIE. Abus de l'oraison extraordinaire. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait une maniere de prier ou une oraison extraordinaire & propre des

ames élevées, qui ne soit très-sainte & très-louable : mais cette oraison est plus sujette aux abus, & en voici sur-tout quatre dont nous avons à nous préserver. p. 163. 166.

1. On confond l'oraison extraordinaire avec des choses qui ne sont rien moins qu'oraison ; & qui sous ce nom spécieux déshonorent plutôt la religion. Car nous devons regarder comme oraison chimérique celle que Jesus-Christ & Saint Paul ne nous ont point enseignée ; celle qui réduite aux principes, ne se trouve pas à l'épreuve d'une exacte théologie; celle qui choque le bon sens & contre laquelle la droite raison se révolte d'abord ; celle dont les termes mêmes & les expressions semblent n'être propres qu'à décrier la piété & à la faire tomber dans le mépris ; enfin celle qui de la maniere dont on la propose, est absolument inintelligible. Or telles sont tant d'oraisons différentes qu'on a voulu faire valoir dans ces derniers siecles. p. 166. *jusqu'à* 171.

2. On préfere l'oraison extraordinaire à l'oraison commune ; & cependant l'oraison commune est celle dont Jesus-Christ nous à lui-même prescrit la forme, & cette oraison, quoique la plus commune, est sans contredit la plus parfaite & la plus capable de sanctifier les hommes & de les rendre parfaits. p. 171. *jusqu'à* 175.

3. On entre dans la voie d'une oraiſon extraordinaire ſans y être appellé de Dieu, & même contre l'ordre de Dieu. On s'adonne d'abord à cette oraiſon: on ſe remplit de ſpécieuſes idées, & l'on s'occupe de belles imaginations; au lieu de travailler avant toute choſe avec le ſecours de l'oraiſon ordinaire & ſelon les vues de Dieu à mortifier ſes paſſions & à corriger ſes défauts. p. 175. *juſqu'à* 179.

4. Sous prétexte d'oraiſon extraordinaire, on mépriſe & on néglige les regles dont le Saint-Eſprit nous a fait des préceptes indiſpenſables pour le ſaint exercice de la priere. On ſe préſente devant Dieu ſans nulle préparation, & l'on y demeure ſans y rien demander à Dieu, La concluſion eſt de nous défier communément des routes particulieres qu'on voudroit nous faire prendre, & de les bien examiner, afin de ne nous y pas égarer. p.. 179. *juſqu'à* 183.

Sermon pour le Dimanche dans l'Octave de l'Aſcenſion, ſur le zele pour la défenſe des intérêts de Dieu, *Page 184*.

SUJET. *Quand il ſera venu, ce conſolateur que je vous enverrai du ſein de mon Pere, lui qui eſt l'eſprit de vérité*

qui procede du Pere, il rendra témoignage de moi, & vous aussi vous en rendrez témoignage. Les Apôtres ont rendu témoignage à Jesus-Christ en prêchant sa loi ; & sans être appellés au même ministere, nous devons tous rendre témoignage à Dieu, en défendant sa cause dans les rencontres, & ses intérêts. p. 184. 186.

DIVISION. On abandonne les intérêts de Dieu, ou par une fausse prudence, ou par une lâche foiblesse. Prudence réprouvée dans les uns, 1. partie. Foiblesse très-préjudiciable dans les autres, 2. partie. p. 186. 189.

I. PARTIE. Prudence réprouvée : car c'est une prudence dont Dieu se tient déshonoré, que le monde même n'approuve pas, qui fait le scandale de la religion, & qui autorise l'impiété. p. 189.

1. Prudence dont Dieu se tient déshonoré ; car il est de sa grandeur d'être servi par des hommes qui fassent gloire d'être à lui, & que ses intérêts ne soient jamais balancés par nul autre intérêt. De là cette obligation indispensable pour tout homme chrétien de professer sa foi, même aux dépens de sa vie. Ainsi par proportion sommes-nous obligés en mille occasions de nous déclarer pour Dieu : sans cela nous lui faisons injure, & la parole de Jesus-Christ se vérifie en nous : *Celui qui n'est pas pour moi,*

moi, est contre moi. Exemple de David. p. 189. *jusqu'à* 195.

2. Prudence que le monde même n'approuve pas. Un ami seroit regardé dans le monde comme un lâche, si dans une affaire il manquoit à son ami; un sujet seroit traité de rebelle, si dans une guerre, il ne prenoit pas le parti de son Prince. Il ne faut donc que les regles du monde, pour condamner notre indifférence sur ce qui concerne la cause de Dieu. p. 195. *jusqu'à* 198.

3. Prudence qui fait le scandale de la religion : parce que dans l'opinion commune, cette indifférence pour la cause de Dieu est prise & interprétée comme une aliénation secrette des intérêts de Dieu. A peine démêle-t-on dans le monde un homme indifférent pour Dieu, d'un libertin qui est formellement & expressément contre Dieu. La raison est, que le libertinage n'osant tout-à-fait lever le masque, il ne se produit gueres au dehors que par une telle indifférence; d'où les foibles tirent un sujet de scandale : & c'est ce qui alluma autrefois le zele du Prophete Elie. Pourquoi délibérez-vous, disoit-il aux Israëlites ? Si le Seigneur est votre Dieu, que ne parlez-vous pour lui ? p. 199. *jusqu'à* 202.

4. Prudence qui autorise l'impiété. Le libertinage ne demande point précisément d'être applaudi; mais c'est beaucoup pour lui d'être toléré. Avec cela

il prend bien-tôt racine & se fortifie. Mais, dit-on, mon zele ne servira qu'à irriter le mal : quand cela seroit, vous auriez toujours fait votre devoir. Mais il faut user de discrétion : il est vrai, pourvu que ce soit une discrétion qui aille toujours au terme où le zele doit tendre. Mais ce que je dirai fera de l'éclat & du bruit : ce n'est pas toujours prudence d'éviter l'éclat, quand il est nécessaire ; il y a une fausse paix plus dangereuse que le trouble. Mais ne faut-il pas ménager le prochain ? point de ménagement lorsqu'il y va du service de Dieu : c'est ainsi que les Apôtres ont raisonné. p. 202. *jusqu'à* 210.

II. PARTIE. Foiblesse très-préjudiciable ; elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre, elle nous rend odieux & méprisables, elle se dément & se contredit dans nous d'une maniere dont la conviction & le remords nous doit être insupportable dès cette vie ; enfin elle oblige Dieu à retirer de nous ses graces & à nous faire sentir les châtiments les plus séveres de sa justice. p. 210. 212.

1. Elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre, qui est d'être les défenseurs de la cause de Dieu ; c'est par la défense de cette cause de Dieu que tant de grands hommes se sont rendus recommandables dans l'ancien Testament & dans le nouveau.

Vous n'avez pas la même fermeté : Dieu ne se servira point de vous, comme il s'est servi d'eux. p. 212. *jusqu'à* 216.

2. Elle nous rend odieux & méprisables : à qui ? 1. aux gens de bien, qui ne voient notre infidélité qu'avec une juste indignation. 2. Aux pécheurs mêmes & aux impies, qui découvrent le foible de notre conduite, & s'apperçoivent bien que notre indulgence pour eux n'est que timidité & petitesse d'esprit. p. 216. *jusqu'à* 218.

3. Elle se dément & se contredit elle-même, d'une maniere dont la conviction & le remords nous doit être insupportable dès cette vie. Nous ne manquons de fermeté que lorsqu'il faut en avoir pour les intérêts de Dieu ; & pour nos intérêts propres, nous ne péchons que par trop de fermeté. Pour peu que nous soyons équitables, pouvons-nous entendre sur cela le témoignage de notre cœur, & n'en pas rougir de confusion ? p. 218. *jusqu'à* 221.

4. Elle oblige Dieu à retirer de nous ses graces, & à nous faire sentir les châtiments les plus séveres de sa justice. Ainsi traita-t-il Héli, & ainsi en traite-t-il bien d'autres. p. 221. *jusqu'à* 226.

Sermon pour le Dimanche dans l'Octave du ſaint Sacrement, ſur la fréquente Communion. *Page* 229.

SUJET. *Un homme fit un grand repas; & invita beaucoup de gens. Quand l'heure du repas fut venue, il envoya ſon ſerviteur, dire aux conviés, de venir : mais ils commencerent tous à s'excuſer.* Voilà comment on ſe comporte à l'égard de la communion, où Dieu nous invite, & dont on s'excuſe par une humilité mal entendue. Je ſuis indigne, dit-on, de fréquenter le ſacrement de Jeſus-Chriſt, & mon cœur n'eſt pas aſſez pur. Vain prétexte qu'il faut combattre. p. 229. *juſqu'à* 232.

DIVISION. La pureté de vie requiſe pour approcher du ſacrement de Jeſus-Chriſt, ne doit point être communément ni en ſoi, un obſtacle à la fréquente communion, 1. partie. La fréquente communion eſt même un des moyens les plus efficaces pour acquerir une ſainte pureté de vie, 2. partie. p. 232. 233.

I. PARTIE. La pureté de vie requiſe pour approcher du Sacrement de Jeſus-Chriſt, n'eſt point communément ni en ſoi un obſtacle à la fréquente

communion ; car l'intention du Fils de Dieu a constamment été que les communions fussent fréquentes, puisqu'il nous a donné son sacrement comme une viande, comme un breuvage, comme un pain. Si donc d'ailleurs il nous ordonne de ne nous présenter à la table qu'avec une conscience nette & pure, cette pureté & cette condition, toute indispensable qu'elle est, ne peut être d'elle-même un titre valable pour ne pas communier souvent. Est-ce à dire que malgré l'état du péché, on doive, pour se conformer aux desseins de Jesus-Christ, venir à son autel & recevoir son sacrement ? non : mais c'est-à-dire, que pour fréquenter ce divin sacrement & pour entrer de la sorte dans les vues de Jesus-Christ, nous devons travailler à purifier & à sanctifier notre vie. Si cette obligation nous est un obstacle à la fréquente communion, elle ne l'est que parce que nous le voulons, & non point par elle-même ; car il ne tient qu'à nous, avec le secours de la grace, d'acquérir cette disposition nécessaire. p. 233. *jusqu'à* 240.

Mais pour l'acquérir cette pureté, il faut du temps : je le veux, pourvu que ce soit un temps qui n'aille pas à l'infini, & qu'on ne cherche pas toujours à le prolonger. Mais de se priver de la communion, c'est une abstinence spirituelle qui tient lieu de pénitence : quelle

pénitence, répond Saint Ambroise, de se refuser le remede dont on doit attendre sa guérison & son salut ? Mais enfin on ne peut être trop parfait pour communier : il est vrai, mais on peut exiger d'abord trop de perfection de ceux qui communient, ou qui desirent cet avantage. p. 240. 243.

Pour mieux éclaircir ce point, il faut bien distinguer les dispositions nécessaires & absolument suffisantes, des dispositions de bienséance & de surérogation. Quoi qu'on en puisse dire, quiconque est actuellement en état de grace & sans péché mortel, est dans la disposition de pureté qui suffit, selon la rigueur du ptécepte, pour communier. Si donc je suis souvent en état de grace, j'ai dès-lors la pureté absolument suffisante pour communier souvent. Ce qui nous trompe, c'est que nous ne comprenons pas assez le mérite que porte avec soi cet état de grace, & ce qu'il en coûte pour s'y mettre ou pour y persévérer. Ce n'est pas après tout qu'il faille se contenter de cette exemption de péché mortel pour approcher souvent de la sainte table. Outre cette préparation indispensablement requise pour ne profaner pas le sacrement de Jesus-Christ, on doit encore l'honorer par d'autres dispositions convenables à la dignité de ce divin mystere ; mais aussi en exhortant les fideles à apporter ces

dispositions convenables, il ne faut pas les leur proposer dans un degré de perfection où ils ne puissent moralement espérer de parvenir. p. 243. *jusqu'à* 252.

II. PARTIE. La fréquente communion est un des moyens les plus efficaces pour acquérir une sainte pureté de vie. Comment cela ? parce que le sacrement qu'on y reçoit contient l'auteur de la grace & de toutes les graces; & parce que ce sacrement est une viande toute divine, qui par proportion comme les autres viandes, nous communique ses qualités, sa pureté, sa sainteté, &c. Plus donc nous mangerons souvent cette viande céleste, plus elle nous purifiera & nous sanctifiera. p. 252. *jusqu'à* 258.

De plus, un chrétien qui communie souvent, se trouve par-là même engagé à une plus grande vigilance & à une plus grande attention sur lui-même, puisque nous ne pouvons communément douter qu'il n'ait au moins assez de religion pour ne vouloir pas profaner & déshonorer le corps de Jesus-Christ. p. 258. 260.

Mais, dit-on, nous ne voyons point ces grands effets de la fréquente communion. Erreur : on les a vûs, on les voit encore, & là-dessus voici trois propositions certaines & fondées sur l'expérience. 1. Les plus grands Saints

de l'Eglise de Dieu & les ames les plus élevées par leur piété, se sont fait & se font tous, ou presque tous, une regle de communier souvent ; & tout le bien qu'il y a eu en eux, tout ce qu'il y en a, ils l'ont attribué & l'attribuent particulierement à cette pratique de la fréquente communion. 2. Tous ceux qui ont l'usage de la fréquente communion, vivent ordinairement dans une plus grande innocence & une plus grande régularité. 3. Tout ce qu'il y a de gens vicieux, de libertins, de mondains & de mondaines, abandonnent la fréquente communion. Or tout cela qu'est-ce autre chose que de sensibles préjugés en faveur de la communion fréquente ? Ce n'est pas qu'elle nous rende tout d'un coup parfaits, mais elle nous aide à le devenir. Prenons donc un nouveau zele pour la communion, & que les ministres de Jesus-Christ s'emploient à le rallumer dans le Christianisme. p. 260. *jusqu'à* 269.

Sermon pour le troisieme Dimanche après la Pentecôte, sur la Sévérité chrétienne. *Page* 270.

SUJET. *Des publicains & des pécheurs venoient à Jesus pour l'entendre ; mais les pharisiens & les scribes en*

murmuroient, disant : cet homme reçoit les pécheurs, & il mange avec eux. Fausse sévérité des pharisiens, qui ne vouloient pas que Jesus-Christ reçût les pécheurs. Voyons par rapport à chacun de nous les caracteres de la vraie sévérité. p. 270. 272.

DIVISION. La sévérité chrétienne consiste sur-tout en deux choses : dans la docilité de l'esprit, pour en soumettre les jugements, 1. partie ; & dans la mortification du cœur, pour en vaincre les passions, 2. partie. p. 272. 274.

I. PARTIE. Dans la docilité de l'esprit, pour en soumettre les jugements. Il n'y a rien à quoi nous ayons plus de répugnance, & par conséquent il n'y a rien où nous nous fassions plus de violence, ni où nous soyons plus séveres envers nous-mêmes. Sévérité d'autant plus chrétienne qu'elle humilie plus l'homme, sévérité qui retient toujours l'homme dans les bornes de la religion, sévérité qui arrête les contestations & qui entretient la charité. Ce n'est point ainsi que les pharisiens étoient séveres ; mais au contraire leur sévérité n'étoit qu'une sévérité présomptueuse. Au lieu de tant d'abstinences, de jeûnes, d'aumônes, ils auroient été bien plus solidement séveres, s'ils avoient appris à fléchir leur jugement propre, qui se roidissoit contre les vérités les plus claires & les plus saintes que leur annonçoit le

Sauveur du monde. p. 274. *jusqu'à* 280.

Cependant de cette présomption qu'on joint à une fausse sévérité, suivent deux grands désordres : l'un, qu'abandonné à ses propres idées, on porte la sévérité jusqu'à l'erreur ; l'autre, qu'on se sert même de la sévérité pour accréditer & pour appuyer l'erreur. p. 280.

1. On porte la sévérité jusqu'à l'erreur. La sévérité a ses bornes, mais on va jusqu'à une sévérité outrée. Exemples de tant de sectes d'abstinents, de pénitents, de flagellants ; mêmes exemples de Tertullien, des Pélagiens, des Vaudois. Voilà l'un des plus subtils stratagêmes de l'ennemi de notre salut : il ne sçait pas moins pervertir les ames par l'apparence de l'austérité que par les charmes de la volupté, comme s'il vouloit avoir, parmi les chrétiens mêmes, ses confesseurs & ses martyrs. Or qui sont-ils, si ce ne sont pas ces esprits entiers & rebelles dont il est ici question ? p. 280. *jusqu'à* 288.

2. On se sert même de la sévérité pour accréditer & pour appuyer l'erreur. C'est le secret dont les hérétiques ont usé de tout temps, & c'est ce qu'on a vû dans l'hérésie du siecle passé qui s'est introduite sous le nom spécieux de réforme. Si ceux qui se laissoient séduire par les apparences trompeuses de cette prétendue réforme, eussent bien examiné le caractere des faux réformateurs qui la

prêchoient, ne trouvant dans eux que de l'opiniâtreté, ils auroient bien-tôt découvert l'illusion de leur févérité. Soyons féveres ; mais pour l'être solidement, soyons obéissants & soumis sur-tout aux décisions de l'Eglise. p. 288. *jusqu'à* 293.

II. PARTIE. Dans la mortification du cœur, pour en vaincre les passions. La févérité que l'Evangile nous demande est de renoncer à nous-mêmes. Or qu'est-ce que renoncer à soi-même, si ce n'est renoncer à ses passions, à ses inclinations, à ses aversions ? Car qu'est-ce que nous-mêmes dans le langage de l'Ecriture, sinon tout cela ? p. 293. *jusqu'à* 298.

Aussi pour prendre la chose dans son fonds, qui dit févérité, dit opposition à une volonte propre, laquelle prétendroit se satisfaire, & qu'on fait plier sous le joug d'une autre volonté qui la contredit. Et voilà, selon Saint Chrysostôme, ce qui nous distingue & ce qui fait le mérite de notre religion. Il y a eu des religions aussi féveres & même plus féveres que la religion chrétienne sur ce qui regarde la mortification du corps : mais elles abandonnoient le cœur à toutes les faillies de ses passions, au lieu que la loi évangélique s'attache particulierement à les dompter ; en quoi elle est d'autant plus rigoureuse, que cette victoire des passions est plus difficile. p. 298. *jusqu'à* 301.

De là nous ne devons point être surpris que le Fils de Dieu se soit tant déclaré contre la sévérité des Pharisiens, puisque sous ce voile de sévérité ils cachoient les passions les plus animées & les plus violentes, & qu'ils employoient même leur sévérité à les entretenir & à les contenter. Telle est encore la sévérité de bien des gens, qui croient même rendre en cela service à Dieu & à l'Eglise : mais l'Eglise seroit sans doute mieux servie, si elle étoit mieux édifiée ; & elle seroit beaucoup mieux édifiée, si elle étoit remplie de chrétiens mortifiés dans le cœur & modérés dans leurs passions. Appliquons-nous l'avertissement du Prophete : ne déchirons point nos habits, mais brisons nos cœurs ; réprimons nos passions, toutes nos passions, sur-tout la passion qui domine en nous ; c'est ainsi que nous marcherons dans la voie étroite du salut. p. 301. *jusqu'à* 309.

Sermon pour le quatrieme Dimanche après la Pentecôte, sur les œuvres de la Foi. *Page 310.*

SUJET. *Pierre lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit & nous n'avons rien pris : mais sur votre parole je jetterai encore le filet.* Voulons-

nous travailler utilement ? appellons à nous Jesus-Christ, & travaillons sous ses ordres & en son nom ; agissons selon la foi & par la foi. p. 310. *jusqu'à* 312.

DIVISION. La foi se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, 1. partie. Elle se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, 2. partie. p. 312. *jusqu'à* 314.

I. PARTIE. La foi se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres. La perte de la foi ne peut venir que de deux principes : de Dieu, & de nous-mêmes. De nous-mêmes, qui ne conservons pas avec soin le précieux trésor de la foi ; de Dieu, qui retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Or l'un & l'autre n'arrive que par notre relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, qui sont les fruits de la foi. p. 314. 315.

1. De nous-mêmes nous perdons la foi, parce que nous n'en pratiquons pas les œuvres ; car ce qui la fait vivre, ce sont les œuvres. Quand donc les œuvres cessent, elle s'altere, elle devient languissante, & selon l'expression de Saint Jacques, elle meurt. Il est vrai qu'il n'y a que le péché d'infidélité qui puisse absolument la détruire, mais on en vient peu à peu à ce péché. Car dès que la foi n'agit plus en nous, mille ennemis commencent à s'élever dans nous-mêmes pour agir contre elle ; nos passions,

l'orgueil, l'amour de la liberté, le monde, la chair ; & comment se défendra-t-elle, si elle n'a plus de mouvement ni d'action ? Ce seroit une espece de prodige, que dans une vie déréglée on conservât une foi saine & pure. Mais dépend-il de nous de croire & d'avoir foi ? oui, Chrétiens, avec le secours de la grace. p. 315. *jusqu'à* 325.

2. De la part de Dieu nous perdons la foi, parce que voyant que nous n'en pratiquons pas les œuvres, il retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Rien de plus marqué dans l'Ecriture. Et n'est-il pas bien naturel, que la foi ne nous étant donnée que pour agir, Dieu la laisse détruire, lorsqu'elle n'opere rien en nous & que nous ne faisons rien avec elle ? C'est ainsi que des esprits sublimes, des esprits forts, pénétrants, éclairés selon le monde, sont tombés & tombent encore dans des aveuglements qui font horreur. p. 325. *jusqu'à* 332.

II. PARTIE. La foi se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres ; car c'est par les bonnes œuvres fidélement & sincérement pratiquées que l'on parvient à la perfection de la foi. Il est vrai que la foi au moins commencée est le principe nécessaire du bien que nous faisons pour Dieu : mais il n'est pas moins vrai, que c'est le bien que nous faisons pour Dieu qui nous conduit à cette foi parfaite & achevée

dont dépend notre ſainteté. Ainſi le Centenier Corneille, d'une foi obſcure & confuſe qu'il avoit des myſteres de Dieu, parvint à cette foi claire & diſtincte qui lui fit connoître Jeſus-Chriſt & embraſſer ſa loi. Dieu eut égard aux œuvres de piété & de miſéricorde où il s'exerçoit continuellement, ſelon qu'il eſt rapporté dans les Actes des Apôtres. De là vient que dans le langage des Peres, ces bonnes œuvres ſont appellées œuvres édifiantes ; de là vient que Saint Paul exhortoit ſi fortement ſon diſciple Timothée à reſſuſciter dans lui-même par de ſaintes œuvres, la grace qu'il avoit reçue ; & c'eſt à quoi l'on ne peut trop exhorter tant de chrétiens ſi foibles & chancelants. Pour trouver Dieu, il faut le chercher ; & pour le chercher, il faut agir. p. 332. *juſqu'à* 342.

Vous me direz que pour pratiquer ces bonnes œuvres par où l'on parvient à la perfection de la foi, vous n'avez pas encore aſſez de foi. Faux prétexte : en quelque déſordre que nous puiſſions être, non-ſeulement il nous reſte aſſez de foi pour faire ces œuvres, qui doivent rétablir notre foi, mais nous avons à craindre qu'il ne nous en reſte trop, pour ſervir à notre condamnation ſi nous ne les faiſons pas. Quand nous n'aurions que la foi d'un Dieu & de ſes adorables attributs, en faudroit-il davantage pour nous porter à tout le bien qu'on exige

de nous? Corneille le Centenier en avoit-il d'abord une autre? Jesus-Christ disoit aux Juifs: *Marchez pendant que vous avez la lumiere;* & leur foi néanmoins étoit alors dans son déclin. Un homme du monde, un pécheur, quoique sa foi soit presque éteinte, a toujours malgré lui certains retours intérieurs, certaines vûes dont il ne tient qu'à lui de profiter. Priere à Dieu. p. 342. *jusqu'à* 347.

Sermon pour le cinquieme Dimanche après la Pentecôte, sur la vraie & la fausse Piété. *Page 348.*

SUJET. *Je vous dis en vérité, si votre justice n'est au-dessus de celle des scribes & des pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux.* C'étoit une fausse piété que celle des pharisiens, & la nôtre doit être solide & vraie. p. 348. *jusqu'à* 350.

DIVISION. Notre piété, pour être solide & vraie, doit être entiere, 1. partie; désintéressée, 2. partie; intérieure, 3. partie. p. 350. *jusqu'à* 352.

I. PARTIE. Entiere, c'est-à-dire, qui embrasse les grandes & les petites choses, les préceptes & les conseils. Les pharisiens, selon le reproche que leur en faisoient Jesus-Christ, pratiquoient des

œuvres

œuvres de pure perfection, & manquoient aux devoirs capitaux de la justice & de la miséricorde. Abus où tombent encore tant de faux dévots : un homme est assidu à certains exercices de piété ; mais dans les conversations il tient les discours les plus satyriques & déchire impunément la réputation du prochain, ainsi des autres. p. 352. *jusqu'à* 358.

Sur quel fondement la sainteté chrétienne est-elle établie ? sur l'observation des commandements, comme Jesus-Christ le fit entendre à ce jeune homme de l'Evangile : *Serva mandata.* Nous pouvons donc appliquer ici ce que l'Apôtre disoit de la charité : tout le reste sans l'accomplissement des préceptes n'est rien. p. 358. 362.

Gardons-nous aussi de donner dans une autre extrémité, qui est de se borner tellement aux obligations de la loi, qu'on néglige toutes les pratiques d'une ferveur chrétienne. Excès injurieux à Dieu, pernicieux pour nous-mêmes, & très-dangereux dans ses suites. La perfection & par conséquent la vraie piété est cette plénitude de fidélité qui réunit tout, le précepte & le conseil : le précepte par devoir, & le conseil par amour. Voilà ce que Jesus-Christ nous a enseigné, & ce qu'il a pratiqué. p. 362. 364.

II. PARTIE. Desintéressée. Deux

ſortes d'intérêts conduiſoient les phariſiens dans leur prétendue piété. Ils vouloient être honorés, & ils vouloient être abondamment pourvus de tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie : or cette piété mercenaire & intéreſſée eſt également criminelle devant Dieu, & odieuſe devant les hommes. p. 364. 367.

Criminelle devant Dieu : car quelle profanation, remarque Saint Chryſoſtôme, & quel ſacrilege, d'abuſer ainſi, non plus ſeulement des choſes ſaintes, mais de la ſainteté même ? C'eſt ſervir Dieu pour le monde. p. 367. 369.

Odieuſe devant les hommes : rien de plus à craindre dans la ſociété humaine que l'intérêt mêlé avec la dévotion, ou que la dévotion gouvernée par l'intérêt. Un dévot de ce caractere eſt capable de tout : 1. parce qu'il donne à tout, & quelquefois aux plus grandes iniquités, une apparence de religion qui le trompe lui-même. 2. Parce que quelque deſſein que la paſſion lui ſuggere, ſa piété, ou plutôt l'eſtime où cette piété faſtueuſe l'établit, le met en état de réuſſir. p. 369..371.

Ne diſſimulons point : c'eſt cet intérêt qui dans tous les ſiecles a été le grand ſcandale de la religion ; c'eſt ce qui a fait parler les hérétiques, & ce qui les a rendus ſi éloquents contre nous. Auſſi le Fils de Dieu envoyant ſes Apôtres

prêcher ſon Evangile, vouloit qu'ils s'y employaſſent avec le plus parfait deſintéreſſement. Et Saint Paul afin de rendre ſa prédication plus efficace, avoit bien ſoin de faire remarquer aux fideles qu'il ne s'y propoſoit pour lui-même nul intérêt temporel. Heureuſe une ame qui dans les choſes de Dieu cherche Dieu, & n'y cherche rien avec Dieu. p. 371. *juſqu'à* 377.

III. PARTIE. Intérieure. La piété des Phariſiens n'étoit qu'une piété ſuperficielle, toute ſur le viſage & ſur les lévres : mais rien dans le cœur ; c'étoient, ſelon la figure de Jeſus-Chriſt, des ſépulchres blanchis. Qu'eſt-ce que Dieu attend de l'homme ? le cœur ; & ſans le cœur, qu'y a-t-il dans l'homme qui ſoit digne de Dieu ? Dans l'ancienne loi il exigeoit de ſon peuple cette piété intérieure, comme l'Ecriture nous le fait connoître : à plus forte raiſon la demande-t-il de nous dans la loi nouvelle, où Jeſus-Chriſt eſt venu former des adorateurs en eſprit & en vérité. p. 377. *juſqu'à* 384.

Cela ſuppoſé, jugeons de bien des œuvres que nous pratiquons dans le Chriſtianiſme, ou que nous y voyons pratiquer. Quel fruit peut-on s'en promettre ? Importante leçon pour les miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſans ceſſe occupés à des fonctions ſaintes, mais ſans eſprit intérieur ; & leçon non moins

néceſſaire à tant d'ames dévotes, ou du moins en ayant la réputation & le nom. On tombe en deux eſpeces d'hypocriſies: on trompe le public, & on ſe trompe ſoi-même; ſuivons donc l'avis de l'Apôtre: tout-ce que nous faiſons, faiſons-le pour Dieu. p. 384. *juſqu'à* 389.

